ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES BAUDELAIRE

VII

AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM

EURÊKA

ÉDITION DÉFINITIVE

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

EDGAR POE

TRADUCTION DE CHARLES BAUDELAIRE

AVENTURES
D'ARTHUR GORDON PYM

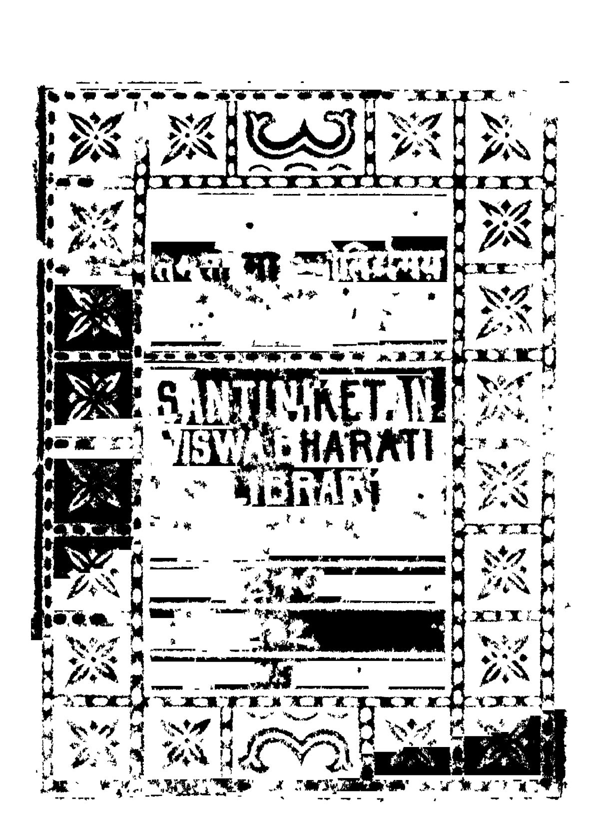
EURÊKA



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3


SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY

PRÉFACE

Lors de mon retour aux États-Unis, il y a quelques mois, après l'extraordinaire série d'aventures dans les mers du Sud et ailleurs, dont je donne le récit dans les pages suivantes, le hasard me fit faire la connaissance de plusieurs gentlemen de Richmond (Virginie), qui, prenant un profond intérêt à tout ce qui se rattache aux parages que j'avais visités, me pressaient incessamment et me faisaient un devoir de livrer ma relation au public. J'avais, toutefois, plusieurs raisons pour refuser d'agir ainsi : les unes, d'une nature tout à fait personnelle et ne concernant que moi ; les autres, il est vrai, un peu différentes. Une considération qui particulièrement me faisait reculer, était que, n'ayant pas tenu de journal durant la plus grande partie de mon absence, je craignais de ne pouvoir rédiger de pure mémoire un compte rendu assez minutieux, assez lié pour avoir toute la physionomie de la vérité, — dont il serait cependant l'expression réelle, — ne portant avec lui que l'exagération naturelle, inévitable, à laquelle nous sommes tous portés

quand nous relatons des événements dont l'influence a été puissante et active sur les facultés de l'imagination. Une autre raison, c'était que les incidents à raconter se trouvaient d'une nature si positivement merveilleuse, que, mes assertions n'ayant nécessairement d'autre support qu'elles-mêmes (je ne parle pas du témoignage d'un seul individu, et celui-là à moitié Indien), je ne pouvais espérer de créance que dans ma famille et chez ceux de mes amis qui, dans le cours de la vie, avaient eu occasion de se louer de ma véracité; — mais, selon toute probabilité, le grand public regarderait mes assertions comme un impudent et ingénieux mensonge. Je dois dire aussi que ma défiance de mes talents d'écrivain était une des causes principales qui m'empêchaient de céder aux suggestions de mes conseillers.

Parmi ces gentlemen de la Virginie que ma relation intéressait si vivement, particulièrement toute la partie ayant trait à l'océan Antarctique, se trouvait M. Poe, naguère éditeur du *Southern Literary Messenger*, revue mensuelle publiée à Richmond par M. Thomas W. White[1]. Il m'engagea fortement, lui entre autres, à rédiger tout de suite un récit complet de tout ce que j'avais vu et enduré, et à me fier à la sagacité et au sens commun du public, affirmant, non sans raison, que, si grossièrement venu que fût mon livre au point de vue littéraire, son étrangeté même, si

[1] Edgar Poe fut le premier éditeur, pour ainsi dire le fondateur du *Southern Literary Messenger*. Il était alors très-jeune. Voir la préface des *Histoires extraordinaires*. — C. B.

toutefois il y en avait, serait pour lui la meilleure chance d'être accepté comme vérité.

Malgré cet avis, je ne pus me résoudre à obéir à ses conseils. Il me proposa ensuite, voyant que je n'en voulais pas démordre, de lui permettre de rédiger à sa manière un récit de la première partie de mes aventures, d'après les faits rapportés par moi, et de la publier *sous le manteau de la fiction* dans le *Messager du Sud*. Je ne vis pas d'objection à faire à cela, j'y consentis et je stipulai seulement que mon nom véritable serait conservé. Deux morceaux de la prétendue fiction parurent conséquemment dans le *Messager* (numéros de janvier et février 1837), et, dans le but de bien établir que c'était une pure fiction, le nom de M. Poe fut placé en regard des articles à la table des matières du *Magazine*.

La façon dont cette supercherie fut accueillie m'induisit enfin à entreprendre une compilation régulière et une publication desdites aventures; car je vis qu'en dépit de l'air de fable dont avait été si ingénieusement revêtue cette partie de mon récit imprimée dans le *Messager* (où, d'ailleurs, pas un seul fait n'avait été altéré ou défiguré), le public n'était pas du tout disposé à l'accepter comme une pure fable, et plusieurs lettres furent adressées à M. Poe, qui témoignaient d'une conviction tout à fait contraire. J'en conclus que les faits de ma relation étaient de telle nature, qu'ils portaient avec eux la preuve suffisante de leur authenticité, et que je n'avais conséquemment pas grand'chose à redouter du côté de l'incrédulité populaire.

Après cet exposé, on verra tout d'abord ce qui m'appartient, ce qui est bien de ma main dans le récit qui suit, et l'on comprendra aussi qu'aucun fait n'a été travesti dans les quelques pages écrites par M. Poe. Même pour les lecteurs qui n'ont point vu les numéros du *Messager*, il serait superflu de marquer où finit sa part et où la mienne commence ; la différence du style se fera bien sentir.

A. G. PYM.

New-York, juillet 1838.

AVENTURES

D'ARTHUR GORDON PYM

I

AVENTURIERS PRÉCOCES

Mon nom est Arthur Gordon Pym. Mon père était un respectable commerçant dans les fournitures de la marine, à Nantucket, où je suis né. Mon aïeul maternel était attorney, avec une belle clientèle. Il avait de la chance en toutes choses, et il fit plusieurs spéculations très-heureuses sur les fonds de l'*Edgarton New Bank,* lors de sa création. Par ces moyens et par d'autres, il réussit à se faire une fortune assez passable. Il avait plus d'affection pour moi, je crois, que pour toute autre personne au monde, et j'avais lieu d'espérer la plus grosse part de cette fortune à sa mort. Il m'envoya, à l'âge de six ans, à l'école du vieux M. Ricketts, brave gentleman qui n'avait qu'un bras, et de manières assez excentriques; — il est bien connu de presque toutes les personnes qui ont visité New-Bed-

ford. Je restai à son école jusqu'à l'âge de seize ans, et je la quittai alors pour l'académie de M. E. Ronald, sur la montagne. Là, je me liai intimement avec le fils de M. Barnard, capitaine de navire, qui voyageait ordinairement pour la maison Lloyd et Vredenburg ; — M. Barnard est bien connu aussi à New-Bedford, et il a, j'en suis sûr, plusieurs parents à Edgarton. Son fils s'appelait Auguste, et il était plus âgé que moi de deux ans, à peu près. Il avait fait un voyage avec son père sur le baleinier *le John-Donaldson*, et il me parlait sans cesse de ses aventures dans l'océan Pacifique du Sud. J'allais fréquemment avec lui dans sa famille, j'y passais la journée et quelquefois toute la nuit. Nous couchions dans le même lit, et il était bien sûr de me tenir éveillé presque jusqu'au jour en me racontant une foule d'histoires sur les naturels de l'île de Tinian et autres lieux qu'il avait visités dans ses voyages. Je finis par prendre un intérêt particulier à tout ce qu'il me disait, et peu à peu je conçus le plus violent désir d'aller sur mer. Je possédais un canot à voiles qui s'appelait *l'Ariel*, et qui valait bien soixante-quinze dollars environ. Il avait un pont coupé, avec un coqueron, et il était gréé en sloop ; — j'ai oublié son tonnage, mais il aurait pu tenir dix personnes sans trop de peine. C'était avec ce bateau que nous avions l'habitude de faire les plus folles équipées du monde ; et maintenant, quand j'y pense, c'est pour moi le plus parfait des miracles que je sois encore vivant.

Je raconterai l'une de ces aventures, en manière d'in-

troduction à un récit plus long et plus important. Un soir, il y avait du monde chez M. Barnard; à la fin de la soirée, Auguste et moi, nous étions passablement gris. Comme je faisais d'ordinaire en pareil cas, au lieu de retourner chez moi, je préférai partager son lit. Il s'endormit fort tranquillement, — je le crus du moins (il était à peu près une heure du matin quand la société se sépara), — et sans dire un mot sur son sujet favori. Il pouvait bien s'être écoulé une demi-heure depuis que nous étions au lit, et j'allais justement m'assoupir, quand il se réveilla soudainement et jura, avec un terrible juron, qu'il ne consentirait pas à dormir, pour tous les Arthur Pym de la chrétienté, quand soufflait une si belle brise du sud-ouest. Jamais de ma vie je ne fus si étonné, ne sachant pas ce qu'il voulait dire, et pensant que les vins et les liqueurs qu'il avait absorbés l'avaient mis absolument hors de lui. Il se mit néanmoins à causer très-tranquillement, disant qu'il savait bien que je le croyais ivre, mais qu'au contraire il n'avait jamais de sa vie été plus calme. Il était seulement fatigué, ajouta-t-il, de rester au lit comme un chien par une nuit aussi belle, et il était résolu à se lever, à s'habiller et à faire une partie en canot. Je ne saurais dire ce qui s'empara de moi; mais à peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche, que je sentis le frisson de l'excitation, la plus grande ardeur au plaisir, et je trouvai que sa folle idée était une des plus délicieuses et des plus raisonnables choses du monde. La brise qui soufflait était

presque une tempête, et le temps était très-froid ; — nous étions déjà assez avant en octobre. Je sautai du lit, toutefois, dans une espèce de démence, et je lui dis que j'étais aussi brave que lui, aussi fatigué que lui de rester au lit comme un chien, et aussi prêt à faire toutes les parties de plaisir du monde que tous les Auguste Barnard de Nantucket.

Nous mîmes nos habits en toute hâte, et nous nous précipitâmes vers le canot. Il était amarré au vieux quai ruiné près du chantier de construction de Pankey et Compagnie, battant affreusement de son bordage les solives raboteuses. Auguste entra dedans et se mit à le vider, car il était à moitié plein d'eau. Cela fait, nous hissâmes le foc et la grande voile, nous portâmes plein, et nous nous élançâmes avec audace vers le large.

Le vent, comme je l'ai dit, soufflait frais du sud-ouest. La nuit était claire et froide. Auguste avait pris la barre, et je m'étais installé près du mât sur le pont de la cabine. Nous filions tout droit avec une grande vitesse, et nous n'avions ni l'un ni l'autre soufflé un mot depuis que nous avions détaché le canot du quai. Je demandai alors à mon camarade quelle route il prétendait tenir, et à quel moment il croyait que nous reviendrions à terre. Il siffla pendant quelques minutes, et puis dit d'un ton hargneux :

— *Moi*, je vais en mer ; — quant à *vous*, vous pouvez bien aller à la maison si vous le jugez à propos !

Tournant mes yeux vers lui, je m'aperçus tout de suite que, malgré son insouciance affectée, il était en proie à une forte agitation. Je pouvais le voir distinctement à la clarté de la lune : son visage était plus pâle que du marbre, et sa main tremblait si fort, qu'à peine pouvait-elle retenir la barre. Je vis qu'il était arrivé quelque chose de grave, et je devins sérieusement inquiet. A cette époque, je n'étais pas très-fort sur la manœuvre, et je me trouvais complétement à la merci de la science nautique de mon ami. Le vent venait aussi de fraîchir tout à coup, car nous étions vigoureusement poussés loin de la côte ; cependant j'étais honteux de laisser voir la moindre crainte, et, pendant près d'une heure, je gardai résolûment le silence. Toutefois je ne pus pas supporter cette situation plus longtemps, et je parlai à Auguste de la nécessité de revenir à terre. Comme précédemment, il resta près d'une minute sans me répondre et sans faire attention à mon conseil.

— Tout à l'heure, — dit-il enfin, — ... nous avons le temps... chez nous... tout à l'heure.

Je m'attendais bien à une réponse de ce genre, mais il y avait dans l'accent de ses paroles quelque chose qui me remplit d'une sensation de crainte inexprimable. Je le considérai de nouveau attentivement. Ses lèvres étaient absolument livides, et ses genoux tremblaient si fort l'un contre l'autre, qu'il semblait ne pouvoir qu'à peine se tenir debout.

— Pour l'amour de Dieu ! Auguste, — criai-je, com-

plétement effrayé cette fois, — qu'avez-vous? — qu'y a-t-il? — que décidez-vous?

— Qu'y a-t-il? — balbutia Auguste avec toute l'apparence d'un grand étonnement, lâchant en même temps la barre du gouvernail et se laissant tomber en avant dans le fond du canot, — qu'y a-t-il? mais rien..., rien du tout... à la maison... nous y allons, que diable!... ne le voyez-vous pas?

Alors, toute la vérité m'apparut. Je m'élançai vers lui et le relevai. Il était ivre, bestialement ivre; — il ne pouvait plus ni se tenir, ni parler, ni voir. Ses yeux étaient absolument vitreux. Dans l'excès de mon désespoir, je le lâchai, et il roula comme une bûche dans l'eau du fond du canot d'où je l'avais tiré. Il était évident que, pendant la soirée, il avait bu beaucoup plus que je ne l'avais soupçonné, et que sa conduite au lit était le résultat d'une de ces ivresses profondément concentrées, qui, comme la folie, donnent souvent à la victime la faculté d'imiter l'allure des gens en parfaite possession de leurs sens. L'atmosphère froide de la nuit avait produit bientôt son effet accoutumé; l'énergie spirituelle avait cédé à son influence, et la perception confuse que sans aucun doute il avait eue alors de notre périlleuse situation n'avait servi qu'à hâter la catastrophe. Maintenant, il était absolument inerte, et il n'y avait aucune probabilité pour qu'il fût autrement avant quelques heures.

Il n'est guère possible de se figurer toute l'étendue de mon effroi. Les fumées du vin s'étaient évaporées

et me laissaient doublement timide et irrésolu. Je savais que j'étais absolument incapable de manœuvrer le bateau et qu'une brise furieuse avec un fort reflux nous précipitait vers la mort. Une tempête s'amassait évidemment derrière nous; nous n'avions ni boussole ni provisions, et il était clair que, si nous tenions notre route actuelle, nous perdrions la terre de vue avant le point du jour. Ces pensées et une foule d'autres, également terribles, traversèrent mon esprit avec une éblouissante rapidité, et, pendant quelques instants, elles me paralysèrent au point de m'ôter la possibilité de faire le moindre effort. Le canot fuyait en plein devant le vent. — Il piquait dans l'eau et filait avec une terrible vitesse, — sans un ris dans le foc ni dans la grande voile, — et plongeant complétement son avant dans l'écume. C'était le miracle des miracles qu'il ne masquât pas, Auguste ayant lâché la barre, comme je l'ai dit, — et j'étais, quant à moi, trop agité pour penser à m'en emparer. Mais, par bonheur, le canot se tint devant le vent, et peu à peu je recouvrai en partie ma présence d'esprit. Le vent augmentait toujours d'une manière furieuse, et quand, après avoir plongé de l'avant, nous nous relevions, la lame retombait, écrasante sur notre arrière, et nous inondait d'eau. Et puis j'étais si absolument glacé dans tous mes membres, que je n'avais presque pas conscience de mes sensations. Enfin j'invoquai la résolution du désespoir, et, me précipitant sur la grande voile, je larguai tout. Comme je pouvais m'y attendre, elle fila par-dessus

l'avant, et, submergée par l'eau, elle emporta net le mât par-dessus le bord. Ce fut ce dernier accident qui me sauva d'une destruction imminente. Avec le foc seulement, je pouvais maintenant fuir devant le vent, embarquant de temps à autre de gros paquets de mer par l'arrière, mais soulagé de la terreur d'une mort immédiate. Je me saisis de la barre, et je respirai avec un peu plus de liberté, voyant qu'il nous restait encore une dernière chance de salut. Auguste gisait toujours anéanti dans le fond du canot; et, comme il était en danger imminent d'être noyé (il y avait presque un pied d'eau à l'endroit où il était tombé), je m'ingéniai à le soulever un peu, et, pour le maintenir dans la position d'un homme assis, je lui passai autour de la taille une corde que j'attachai à un anneau sur le pont de la cabine. Ayant ainsi arrangé toutes choses du mieux que je pouvais, glacé et agité comme je l'étais, je me recommandai à Dieu, et je me résolus à supporter tout ce qui m'arriverait avec toute la bravoure dont j'étais capable.

A peine m'étais-je affermi dans ma résolution, que soudainement un grand, long cri, un hurlement, comme jaillissant des gosiers de mille démons, sembla courir à travers l'espace et passer par-dessus notre bateau. Jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai l'intense agonie de terreur que j'éprouvai en ce moment. Mes cheveux se dressèrent roides sur ma tête, — je sentis mon sang se congeler dans mes veines, — mon cœur cessa entièrement de battre, et, sans même lever une fois

les yeux pour voir la cause de ma terreur, je tombai, la tête la première, comme un poids inerte, sur le corps de mon camarade.

Je me trouvai, quand je revins à moi, dans la chambre d'un grand navire baleinier, *le Pingouin,* à destination de Nantucket. Quelques individus se penchaient sur moi, et Auguste, plus pâle que la mort, s'ingéniait activement à me frictionner les mains. Quand il me vit ouvrir les yeux, ses exclamations de gratitude et de joie excitèrent alternativement le rire et les larmes parmi les hommes au rude visage qui nous entouraient. Le mystère de notre conservation me fut bientôt expliqué.

Nous avions été coulés par le baleinier, qui gouvernait au plus près et louvoyait vers Nantucket avec toute la toile qu'il pouvait risquer par un pareil temps; conséquemment, il courait sur nous presque à angle droit. Quelques hommes étaient de vigie à l'avant; mais ils n'aperçurent notre bateau que quand il était impossible d'éviter la rencontre : leurs cris d'alarme étaient ce qui m'avait tellement terrifié. Le vaste navire, me dit-on, avait passé sur nous avec autant de facilité que notre petit bateau aurait glissé sur une plume, et sans le moindre dérangement dans sa marche. Pas un cri ne s'éleva du pont du canot martyrisé; — il y eut seulement un léger bruit, comme d'un déchirement, qui se mêla au mugissement du vent et de l'eau, quand la barque fragile, déjà engloutie, fut rabotée par la quille de son bourreau, — mais ce fut tout. Pensant que notre bateau

(démâté, on se le rappelle) n'était qu'une épave de rebut, le capitaine (capitaine E. T. V. Block, de New-London) allait continuer sa route sans s'inquiéter autrement de l'aventure. Par bonheur, deux des hommes qui étaient en vigie jurèrent positivement qu'ils avaient aperçu quelqu'un à la barre et dirent qu'il était encore possible de le sauver. Une discussion s'ensuivit; mais Block se mit en colère et dit au bout d'un instant que « ce n'était pas son métier de veiller éternellement à toutes les coquilles d'œuf; que le navire ne virerait certainement pas de bord pour une pareille bêtise, et que, s'il y avait un homme englouti, c'était bien sa faute; qu'il ne s'en prît qu'à lui-même; qu'il pouvait bien se noyer et s'en aller au diable! » ou quelque autre discours dans le même sens. Henderson, le second, reprit la question, justement indigné, comme tout l'équipage d'ailleurs, d'un discours qui trahissait une telle cruauté, une telle absence de cœur. Il parla fort nettement, se sentant soutenu par les matelots, — dit au capitaine qu'il le considérait comme un sujet digne du gibet, et que, pour lui, il désobéirait à ses ordres, quand même il devrait être pendu pour cela au moment où il toucherait terre. Il courut à l'arrière en bousculant Block (qui devint très-pâle et ne répondit pas un mot), et, s'emparant de la barre, cria d'une voix ferme : *La barre toute sous le vent!* Les hommes coururent à leurs postes, et le navire vira rondement. Tout cela avait pris à peu près cinq minutes, et il paraissait à peine possible maintenant de sauver l'individu qu'on

croyait avoir vu à bord du canot. Cependant, comme le lecteur le sait, Auguste et moi, nous avions été repêchés, et notre salut semblait être le résultat d'un de ces merveilleux bonheurs que les gens sages et pieux attribuent à l'intervention spéciale de la Providence.

Pendant que le navire était toujours en panne, le second fit amener le canot et sauta dedans, je crois, avec les deux hommes qui prétendaient m'avoir vu à la barre. Ils venaient justement de quitter le bord de dessous le vent (la lune était toujours très-claire), quand le navire donna un fort et long coup de roulis du côté du vent, et Henderson, au même instant, se dressant sur son banc, cria à ses hommes de *nager à culer*. Il ne disait pas autre chose, criant toujours avec impatience : « Nagez à culer ! nagez à culer ! » Ils nageaient aussi vivement que possible ; mais, pendant ce temps, le navire avait tourné et commençait à aller de l'avant, bien que tous les bras à bord s'employassent à diminuer la toile. Malgré le danger de la tentative, le second se cramponna aux grands porte-haubans, aussitôt qu'ils furent à sa portée. Une nouvelle grosse embardée jeta alors le côté de tribord hors de l'eau presque jusqu'à la quille, et enfin la cause de son anxiété devint visible. Le corps d'un homme apparaissait, attaché de la manière la plus singulière au fond poli et brillant (*le Pingouin* était doublé et chevillé en cuivre), et battait violemment contre le navire à chaque mouvement de la coque. Après quelques efforts inefficaces, renouvelés à chaque embardée du navire,

au risque d'écraser le canot, je fus enfin dégagé de ma périlleuse situation et hissé à bord, — car ce corps, c'était moi. Il paraît que l'une des chevilles de la charpente, qui était ressortie et s'était frayé une voie à travers le cuivre, m'avait arrêté pendant que je passais sous le navire, et m'avait ainsi de la manière la plus singulière attaché au fond. La tête de la cheville avait percé le collet de ma veste de gros drap et la partie postérieure de mon cou, et s'était enfoncée entre deux tendons, juste sous l'oreille droite. On m'avait mis immédiatement au lit, — bien que la vie parût tout à fait éteinte en moi. Il n'y avait pas de médecin à bord. Le capitaine néanmoins me traita avec toute sorte d'attentions, — sans doute pour faire amende aux yeux de son équipage de son atroce conduite dans la première partie de l'aventure.

Cependant Henderson s'était de nouveau éloigné du navire, bien que le vent alors tournât presque à l'ouragan. Au bout de quelques minutes, il tomba sur quelques débris de notre bateau, et peu après l'un de ses hommes lui affirma qu'il distinguait de temps en temps un cri à travers le mugissement de la tempête. Cela poussa les courageux matelots à persévérer dans leurs recherches plus d'une demi-heure, malgré les signaux répétés du capitaine Block, qui leur enjoignait de revenir, et bien que chaque minute dans cette frêle embarcation fût pour eux un danger mortel et imminent. Il est vraiment difficile de concevoir comment leur petit canot a pu échapper à la destruction seule-

ment une minute. Il était d'ailleurs construit pour le service de la pêche à la baleine et muni, comme j'ai pu le vérifier depuis lors, de cavités à air, à l'instar de quelques canots de sauvetage sur la côte du pays de Galles.

Après qu'ils eurent vainement cherché pendant tout le temps que j'ai dit, ils se déterminèrent à retourner à bord. Ils avaient à peine pris cette résolution, qu'un faible cri s'éleva d'un objet noir qui passait rapidement auprès d'eux. Ils se mirent à la poursuite de la chose et l'attrapèrent : c'était le pont de *l'Ariel* et sa cabine. Auguste se débattait auprès, comme dans sa suprême agonie. En s'emparant de lui, on vit qu'il était attaché par une corde à la charpente flottante. Cette corde, on se le rappelle, c'était moi qui la lui avais passée autour de la taille et l'avais fixée à un anneau pour le maintenir dans une bonne position; et, en faisant ainsi, j'avais finalement, à ce qu'il paraît, pourvu au moyen de lui sauver la vie. *L'Ariel* était légèrement construit, et toute sa charpente, en plongeant, s'était brisée; le pont de la cabine, tout naturellement, fut soulevé par la force de l'eau qui s'y précipitait, se détacha complétement de la membrure et se mit à flotter, avec d'autres fragments sans doute, à la surface; Auguste flottait avec, et avait ainsi échappé à une mort terrible.

Ce ne fut que plus d'une heure après avoir été déposé à bord du *Pingouin* qu'il put donner signe de vie et comprendre la nature de l'accident qui était

survenu à notre bateau. A la longue, il se réveilla complétement et parla longuement de ses sensations quand il était dans l'eau. A peine avait-il repris un peu conscience de lui-même, qu'il s'était trouvé au-dessous du niveau de l'eau, tournant, tournant avec une inconcevable rapidité, et se sentant une corde étroitement serrée et roulée deux ou trois fois autour du cou. Un instant après, il s'était senti remonter rapidement, quand, sa tête heurtant violemment contre une matière dure, il était retombé dans son insensibilité. En revenant à lui de nouveau, il s'était senti plus maître de sa raison; — cependant elle était encore singulièrement confuse et obscurcie. Il comprit alors *qu'il était arrivé quelque accident et qu'il était dans l'eau, bien que sa bouche fût au-dessus de la surface* et qu'il pût respirer avec quelque liberté. Peut-être en ce moment la cabine filait rapidement devant le vent et l'entraînait ainsi, lui flottant et couché sur le dos. Aussi longtemps qu'il aurait pu garder cette position, il eût été presque impossible qu'il fût noyé. Un coup de lame le jeta alors tout à fait en travers du pont; il s'efforça de garder cette position nouvelle, criant par intervalles : « Au secours! » Juste avant d'être enfin découvert par H. Henderson, il avait été obligé de lâcher prise par suite de son épuisement, et, retombant dans la mer, il s'était cru perdu. Pendant tout le temps qu'avait duré cette lutte, il ne lui était pas revenu le plus léger souvenir de *l'Ariel* ni d'aucune chose ayant rapport à l'origine de la catastrophe. Un

vague sentiment de terreur et de désespoir avait pris possession de toutes ses facultés. Quand finalement il fut repêché, toute sa raison l'avait abandonné; et, comme je l'ai déjà dit, ce ne fut guère qu'une heure après avoir été pris à bord du *Pingouin* qu'il eut pleinement conscience de sa situation. En ce qui me concerne, je fus tiré d'un état très-voisin de la mort (et seulement après trois heures et demie, pendant lesquelles tous les moyens furent employés) par de vigoureuses frictions de flanelle trempée dans l'huile chaude, — procédé qui fut suggéré par Auguste. La blessure de mon cou, quoique d'une assez affreuse apparence, n'avait pas une grande gravité, et j'en guéris bien vite.

Le Pingouin entra au port à neuf heures du matin, après avoir eu à lutter contre une des brises les plus carabinées qui aient jamais soufflé au large de Nantucket. Auguste et moi, nous nous arrangeâmes pour paraître chez M. Barnard à l'heure du déjeuner, — qui, heureusement, se trouvait un peu retardée à cause de la soirée précédente. Je suppose que toutes les personnes présentes à table étaient trop fatiguées elles-mêmes pour remarquer notre physionomie harassée, — car il n'eût pas fallu une bien grande attention pour s'en apercevoir. D'ailleurs, les écoliers sont capables d'accomplir des miracles en fait de tromperie, et je ne crois pas qu'il soit venu à l'esprit d'un seul de nos amis de Nantucket que la terrible histoire que racontèrent en ville quelques marins : — qu'ils avaient coulé un navire en mer et noyé trente ou quarante

pauvres diables, — pût avoir trait à *l'Ariel,* à mon camarade ou à moi. Lui et moi, nous avons depuis lors causé plus d'une fois de l'aventure, — mais jamais sans un frisson. Dans une de nos conversations, Auguste me confessa franchement que de toute sa vie il n'avait jamais éprouvé une si atroce sensation d'effroi que quand, sur notre petit bateau, il avait tout d'un coup découvert toute l'étendue de son ivresse, et qu'il s'était senti écrasé par elle.

II

LA CACHETTE

En toute histoire de simple dommage ou danger, nous ne pouvons tirer de conclusions certaines, pour ou contre, même des données les plus simples. On supposera peut-être qu'une catastrophe comme celle que je viens de raconter devait refroidir efficacement ma passion naissante pour la mer. Tout au contraire, je n'éprouvai jamais un si ardent désir de connaître les étranges aventures qui accidentent la vie d'un navigateur qu'une semaine après notre miraculeuse délivrance. Ce court espace de temps suffit amplement pour effacer de ma mémoire les parties ténébreuses, et pour amener en pleine lumière toutes les touches de couleur délicieusement excitantes, tout le côté pittoresque de notre périlleux accident. Mes conversa-

tions avec Auguste devenaient de jour en jour plus fréquentes et d'un intérêt toujours croissant. Il avait une manière de raconter ses histoires de mer (je soupçonne maintenant que c'étaient, pour la moitié au moins, de pures imaginations) bien faite pour agir sur un tempérament enthousiaste comme le mien, sur une imagination quelque peu sombre, mais toujours ardente. Ce qui n'est pas moins étrange, c'est que c'était surtout en me peignant les plus terribles moments de souffrance et de désespoir de la vie du marin, qu'il réussissait à enrôler toutes mes facultés et tous mes sentiments au service de cette romanesque profession. Pour le côté brillant de la peinture, je n'avais qu'une sympathie fort limitée. Toutes mes visions étaient de naufrage et de famine, de mort ou de captivité parmi des tribus barbares, d'une existence de douleurs et de larmes, traînée sur quelque rocher grisâtre et désolé, dans un océan inaccessible et inconnu. De telles rêveries, de tels désirs, — car cela montait jusqu'au désir, — sont fort communs, on me l'a affirmé depuis, parmi la très-nombreuse classe des hommes mélancoliques; — mais, à l'époque dont je parle, je les regardais comme des échappées prophétiques d'une destinée à laquelle je me sentais, pour ainsi dire, voué. Auguste entrait parfaitement dans la situation de mon esprit. Véritablement il est probable que notre intimité avait eu pour résultat un échange d'une partie de nos caractères.

Huit mois environ après le désastre de *l'Ariel*, la

maison Lloyd et Vredenburg (maison liée jusqu'à un certain point avec celle de MM. Enderby, de Liverpool, je crois) imagina de réparer et d'équiper le brick *le Grampus* pour une pêche à la baleine. C'était une vieille carcasse à peine en état de tenir la mer, même après qu'on eut tout fait pour la réparer. Pourquoi fut-il choisi de préférence à d'autres bons navires appartenant aux mêmes propriétaires, je ne sais trop, — mais enfin cela fut ainsi. M. Barnard fut chargé du commandement, et Auguste devait partir avec lui. Pendant qu'on équipait le brick, il me pressait souvent avec instance de profiter de l'excellente occasion qui s'offrait pour satisfaire mon désir de voyager. Il me trouvait certes fort disposé à l'écouter; mais la chose n'était pas si facile à arranger. Mon père ne s'y opposait pas directement, mais ma mère tombait dans des attaques de nerfs sitôt qu'il était question du projet; et, pire que tout, mon grand-père, de qui j'attendais beaucoup, jura qu'il ne me laisserait pas un schelling si j'osais désormais entamer ce sujet avec lui. Mais ces difficultés, loin d'abattre mon désir, furent comme de l'huile sur le feu. Je résolus de partir à tout hasard; et, quand j'eus fait part de mon intention à Auguste, nous nous ingéniâmes à trouver un plan pour la mettre à exécution. Cependant, je me gardai bien de souffler désormais un mot du voyage à aucun de mes parents; et, comme je m'occupais ostensiblement de mes études ordinaires, on supposa que j'avais abandonné le projet. Souvent, depuis lors, j'ai examiné ma con-

duite dans cette occasion avec autant de surprise que de déplaisir. Cette profonde hypocrisie dont j'usai pour l'accomplissement de mon projet; — hypocrisie dont, pendant un si long espace de temps, furent pénétrées toutes mes paroles et mes actions; — je n'avais pu me la rendre supportable à moi-même que grâce à l'ardente et étrange espérance avec laquelle je contemplais la réalisation de mes rêves de voyage si longuement caressés.

Pour l'accomplissement de mon stratagème, j'étais nécessairement obligé d'abandonner beaucoup de choses à Auguste, employé la plus grande partie de la journée à bord du *Grampus* et s'occupant de divers arrangements pour son père dans la cabine et dans la cale; mais, le soir, nous étions sûrs de nous retrouver, et nous causions de nos espérances. Après un mois environ passé de cette façon, sans avoir pu rencontrer un plan d'une réussite vraisemblable, il me dit enfin qu'il avait pourvu à tout.

J'avais un parent qui vivait à New-Bedford, un M. Ross, chez qui j'avais l'habitude de passer quelquefois deux ou trois semaines. Le brick devait mettre à la voile vers le milieu de juin (juin 1827), et il fut convenu qu'un jour ou deux avant qu'il prît la mer, mon père recevrait, comme d'habitude, un billet de M. Ross, le priant de m'envoyer vers lui pour passer une quinzaine avec Robert et Emmet, ses fils. Auguste se chargea de rédiger ce billet et de le faire parvenir. Ayant donc feint de partir pour New-Bedford, je devais

rejoindre mon camarade, qui me préparerait une cachette à bord du *Grampus*. Cette cachette, m'assura-t-il, serait installée d'une manière assez confortable pour y pouvoir rester quelques jours, durant lesquels je devais ne pas me montrer. Quand le brick aurait fait suffisamment de route pour qu'il ne pût pas être question de retour, alors, dit-il, je serais formellement installé dans toutes les jouissances de la cabine; et quant à son père, il rirait de bon cœur de ce joli tour. Nous rencontrerions bien assez de navires par lesquels je pourrais faire parvenir une lettre à mes parents pour leur expliquer l'aventure.

Enfin, la mi-juin arriva, et tout était suffisamment mûri. Le billet fut écrit et envoyé, et, un lundi au matin, je quittai la maison, feignant de me rendre au paquebot de New-Bedford. Cependant, j'allai tout droit à Auguste, qui m'attendait au coin d'une rue. Il entrait dans notre plan primitif que je me tiendrais caché jusqu'à la brune, et qu'alors je me glisserais à bord du brick; mais, comme nous avions en notre faveur un brouillard épais, il fut convenu que je ne perdrais pas de temps à me cacher. Auguste prit le chemin de l'embarcadère, et je le suivis à quelque distance, enveloppé dans un gros caban de matelot qu'il avait apporté avec lui, pour rendre ma personne difficilement reconnaissable. Juste comme nous tournions au second coin, après avoir passé le puits de M. Edmund, — qui apparut, se tenant droit devant moi et me

regardant en plein visage? mon grand-père lui-même, le vieux M. Peterson!

— Eh bien! eh bien! — dit-il après une longue pause, — Gordon! Dieu me pardonne! A qui ce paletot crasseux que vous avez sur le dos?

— Monsieur! — répliquai-je, prenant, aussi bien que je le pouvais, pour les besoins de la circonstance, un air de surprise offensée, et parlant sur le ton le plus rude qu'on puisse imaginer, — monsieur! vous faites erreur, que je crois; mon nom, avant tout, n'a rien de commun avec Goddin, et je désire pour vous que vous y voyiez un peu plus clair et que vous ne traitiez pas mon caban neuf de paletot crasseux, drôle!

Je ne sais comment je me retins d'éclater de rire en voyant la manière bizarre dont le vieux gentleman reçut cette belle rebuffade. Il sauta en arrière de deux ou trois pas, devint d'abord très-pâle, et puis excessivement rouge, releva ses lunettes, puis, les rabaissant, fondit sur moi à toute bride, en levant son parapluie. Cependant, il s'arrêta tout court dans sa carrière, comme frappé soudainement d'un souvenir; et alors il se détourna et s'en alla clopinant tout le long de la rue, frémissant toujours de rage et marmottant entre ses dents:

— Ça ne va pas! — des lunettes neuves! — j'aurais juré que c'était Gordon; — maudit propre à rien de matelot du diable!

Après l'avoir échappé belle, nous continuâmes notre route avec plus de prudence, et nous arrivâmes heu-

reusement à notre destination. Il n'y avait qu'un ou deux hommes à bord, et ils étaient occupés à je ne sais quoi sur le gaillard d'avant. Le capitaine Barnard, nous le savions, avait affaire chez Lloyd et Vredenburg, et il y devait rester fort avant la soirée; nous n'avions donc pas grand'chose à craindre de son côté. Auguste monta le premier à bord du navire, et je l'y suivis bien vite, sans avoir été remarqué par les hommes qui travaillaient. Nous entrâmes tout de suite dans la chambre, et nous n'y trouvâmes personne. Elle était installée de la manière la plus confortable, chose assez insolite à bord d'un baleinier. Il y avait quatre excellentes cabines d'officier avec des cadres larges et commodes. Je remarquai aussi un vaste poêle et un tapis très-beau et très-épais qui recouvrait le plancher de la chambre et des cabines d'officier. Le plafond était bien à une hauteur de sept pieds, et tout était d'une apparence plus vaste et plus agréable que je ne l'avais espéré. Auguste, toutefois, n'accorda que peu de temps à ma curiosité et insista sur la nécessité de me cacher le plus promptement possible. Il me conduisit dans sa propre cabine, qui était à tribord et tout près de la cloison étanche. En entrant, il tira la porte et la ferma au verrou. Il me sembla que je n'avais jamais vu une plus jolie petite chambre que celle où je me trouvai alors. Elle était longue de dix pieds environ et n'avait qu'un seul cadre, qui, comme je l'ai déjà dit, était large et commode. Dans la partie de la cabine contiguë à la cloison étanche, il y avait un espace

de quatre pieds carrés contenant une table, une chaise et une rangée de rayons chargés de livres, principalement de livres de voyages et de navigation. Je vis dans cette chambre une foule d'autres petites commodités, parmi lesquelles je ne dois pas oublier une espèce de garde-manger ou d'armoire aux rafraîchissements, dans laquelle Auguste me montra une collection choisie de friandises et de liqueurs.

Il pressa avec ses doigts sur un certain endroit du tapis, dans un coin de l'espace dont j'ai parlé, me faisant voir qu'une portion du parquet, de seize pouces carrés environ, avait été soigneusement détachée et rajustée. Sous la pression, cette partie s'éleva suffisamment d'un côté pour livrer en dessous passage à son doigt. De cette manière il agrandit l'ouverture de la trappe (à laquelle le tapis restait fixé par des pointes), et je vis qu'elle conduisait dans la cale d'arrière. Il alluma immédiatement une petite bougie à l'aide d'une allumette phosphorique, et, plaçant la lumière dans une lanterne sourde, il descendit à travers l'ouverture, me priant de le suivre. Je fis comme il disait, et alors il ramena la porte sur le trou au moyen d'un clou planté sur la face inférieure; le tapis reprenait ainsi sa position primitive sur le plancher de la cabine, et toutes les traces de l'ouverture se trouvaient dissimulées.

La bougie jetait un rayon si faible, que ce n'était qu'à grand'peine que je pouvais trouver ma route à travers l'amas confus d'objets dont j'étais entouré. Cependant, mes yeux s'accoutumèrent par degrés à l'obscurité, et

face de l'ouverture. Durant tout ce temps, je n'eus aucune nouvelle d'Auguste; mais cela ne me causa pas grande inquiétude, car je savais que le brick allait prendre la mer d'un moment à l'autre, et, dans toute cette agitation, mon ami ne devait pas trouver facilement l'occasion de descendre me voir. Enfin j'entendis la trappe s'ouvrir et se fermer, et il m'appela alors d'une voix sourde, me demandant si tout allait bien pour moi, et si j'avais besoin de quelque chose.

— De rien, — répondis-je; — je suis aussi bien que je puis être. Quand le brick met-il à la voile?

— Il lèvera l'ancre dans moins d'une demi-heure, — me répondit-il; — j'étais venu pour vous le faire savoir, et je craignais que vous ne fussiez inquiet de mon absence. Je n'aurai pas la chance de redescendre avant quelque temps, — peut-être bien avant trois ou quatre bons jours. Tout va bien là-haut. Après que je serai remonté et que j'aurai fermé la trappe, glissez-vous en suivant le filin jusqu'à l'endroit du clou. Vous y trouverez ma montre; — elle peut vous être utile, car vous n'avez pas la lumière du jour pour apprécier le temps. Je parie que vous ne pourriez pas dire depuis combien de temps vous êtes enterré ici: — il n'y a que trois jours; nous sommes aujourd'hui le 20 du mois. Je porterais bien la montre jusqu'à votre caisse; mais je crains qu'on n'ait besoin de moi.

Et puis il remonta.

Une heure environ après son départ, je sentis distinctement le brick se mettre en marche, et je me félicitai

de commencer un voyage pour de bon. Tout plein de cette idée, je résolus de me tenir en joie et d'attendre tranquillement la suite des événements, jusqu'à ce qu'il me fût permis d'échanger mon étroite caisse pour les commodités plus vastes, mais à peine plus recherchées, de la cabine. Mon premier soin fut d'aller chercher la montre. Je laissai la bougie allumée, et je m'avançai à tâtons dans les ténèbres, tout en suivant la corde à travers ses détours, tellement compliqués, que je m'apercevais quelquefois que, malgré tout mon travail et tout le chemin parcouru, j'étais ramené à un ou deux pieds d'une position précédente. A la longue cependant, j'atteignis le clou, et, m'assurant l'objet d'un si long voyage, je m'en revins heureusement. J'examinai alors les livres dont Auguste m'avait parlé avec une si charmante sollicitude, et je choisis l'*Expédition de Lewis et Clarke à l'embouchure de la Columbia*. Je m'en amusai pendant quelque temps, et puis, sentant mes yeux s'assoupir, j'éteignis soigneusement la bougie, et je tombai bientôt dans un profond sommeil.

En m'éveillant, je me sentis l'esprit singulièrement brouillé, et il s'écoula quelque temps avant que je pusse me rappeler les diverses circonstances de ma situation. Peu à peu, toutefois, je me souvins de tout. Je fis de la lumière et je regardai la montre; mais elle s'était arrêtée; je n'avais donc aucun moyen d'apprécier combien de temps avait duré mon sommeil. Mes membres étaient brisés par des crampes, et je fus obligé, pour les soulager, de me tenir debout entre les cages. Comme

je me sentis alors pris d'une faim presque dévorante, je pensai au mouton froid dont j'avais mangé un morceau avant de m'endormir, et que j'avais trouvé excellent. Mais quel fut mon étonnement en découvrant qu'il était dans un état de complète putréfaction ! Cette circonstance me causa une grande inquiétude ; car, rapprochant ceci du désordre d'esprit que j'avais senti en m'éveillant, je commençai à croire que j'avais dû dormir pendant une période de temps tout à fait insolite. L'atmosphère épaisse de la cale y était peut-être bien pour quelque chose, et pouvait, à la longue, amener les plus déplorables résultats. Ma tête me faisait excessivement souffrir ; il me semblait que je ne pouvais tirer ma respiration qu'avec difficulté, et enfin j'étais comme oppressé par une foule de sensations mélancoliques. Cependant, je n'osais pas me hasarder à ouvrir la trappe ou à tenter quelque autre moyen qui aurait pu causer du trouble, et, ayant simplement remonté la montre, je fis mon possible pour me résigner.

Pendant le long espace de vingt-quatre insupportables heures, personne ne vint à mon secours, et je ne pouvais m'empêcher d'accuser Auguste de la plus grossière indifférence. Ce qui m'alarmait principalement, c'était que l'eau de ma cruche était réduite à presque une demi-pinte, et que je souffrais beaucoup de la soif, ayant copieusement mangé du saucisson de Bologne après la perte de mon mouton. Je devins excessivement inquiet, et je ne pris plus aucun intérêt à mes livres. J'étais dominé aussi par un désir étonnant de sommeil,

et je tremblais à l'idée de m'y abandonner, de peur qu'il n'existât dans l'air renfermé de la cale quelque influence pernicieuse, comme celle du charbon en ignition. Cependant, le roulis du brick me prouvait que nous étions en plein océan, et un bruit sourd, un ronflement, qui arrivait à mes oreilles comme d'une immense distance, me convainquait que la brise qui soufflait n'était pas une brise ordinaire. Je ne pouvais imaginer aucune raison pour expliquer l'absence d'Auguste. Nous étions certainement assez avancés dans la route pour me permettre de monter sur le pont. Il pouvait lui être arrivé quelque accident; — mais je n'en conjecturais aucun qui m'expliquât comment il me laissait si longtemps prisonnier, sauf qu'il fût mort subitement ou qu'il fût tombé par-dessus bord; et m'appesantir sur une pareille idée, quelques secondes seulement, était pour moi chose insupportable. Il était encore possible que nous eussions été battus par des vents debout, et que nous fussions encore à proximité de Nantucket. Mais je fus bientôt obligé de renoncer à cette idée; car, si tel eût été le cas, le brick aurait souvent viré de bord, et j'étais parfaitement convaincu, d'après son inclinaison continuelle sur bâbord, qu'il avait fait route tout le temps avec une brise faite à tribord. D'ailleurs, en accordant que nous fussions toujours dans le voisinage de l'île, Auguste n'aurait-il pas dû me rendre visite et m'informer de la situation?

Tout en réfléchissant ainsi sur les embarras de ma situation déplorable et solitaire, je résolus d'attendre

encore vingt-quatre autres heures, après lesquelles, si je ne recevais pas de secours, je me dirigerais vers la trappe et je m'efforcerais, soit d'obtenir une entrevue avec mon ami, soit du moins de respirer un peu d'air frais à travers l'ouverture et d'emporter de sa cabine une nouvelle provision d'eau. Pendant que je m'occupais de cette idée, je tombai, malgré toute ma résistance, dans un profond sommeil ou plutôt dans une espèce de torpeur. Mes rêves étaient de la nature la plus terrible. Tous les genres de calamité et d'horreur s'abattirent sur moi. Entre autres misères, je me sentais étouffé jusqu'à la mort, sous d'énormes oreillers, par des démons de l'aspect le plus sinistre et le plus féroce. D'immenses serpents me tenaient dans leurs étreintes et me regardaient ardemment au visage avec des yeux affreusement brillants. Et puis des déserts sans limite et du caractère le plus désespéré, le plus chargé d'effroi, se projetaient devant moi. De gigantesques troncs d'arbres grisâtres, sans feuilles, se dressaient, comme une procession sans fin, aussi loin que mon œil pouvait atteindre; leurs racines étaient noyées dans d'immenses marécages dont les eaux s'étalaient au loin, affreusement noires, sinistres et terribles dans leur immobilité, et les étranges arbres semblaient doués d'une vitalité humaine, et, agitant çà et là leurs bras de squelette, demandaient grâce aux eaux silencieuses et criaient miséricorde avec l'accent vibrant, perçant, du désespoir et de l'agonie la plus aiguë. Et puis la scène changeait, et je me trouvais debout, nu et seul,

dans les sables brûlants du Sahara. A mes pieds gisait, blotti et ramassé, un lion féroce des tropiques. Soudainement ses yeux effarés s'ouvraient et tombaient sur moi. D'un bond convulsif, il se dressait sur ses pieds et il découvrait l'horrible rangée de ses dents. Aussitôt, de son rouge gosier jaillissait un rugissement semblable au tonnerre du firmament, et je me jetais impétueusement à terre. Suffoqué par le paroxysme de la terreur, je me sentis enfin éveillé à moitié. Et mon rêve n'était pas tout à fait un rêve. Maintenant, au moins, j'étais en possession de mes sens. Les pattes de quelque énorme et véritable monstre s'appuyaient lourdement sur ma poitrine, — sa chaude haleine soufflait dans mon oreille, — et ses crocs blancs et sinistres brillaient sur moi à travers l'obscurité.

Quand, pour sauver mille fois ma vie, je n'aurais eu qu'à remuer un membre ou qu'à prononcer une syllabe, je n'aurais pu ni bouger ni parler. La bête, quelle qu'elle fût, gardait toujours sa position, sans tenter aucune attaque immédiate, et, moi, je restais couché au-dessous d'elle dans un état complet d'impuissance, que je croyais tout proche de la mort. Je sentais que mes facultés physiques et spirituelles m'abandonnaient rapidement, — en un mot, que je me mourais, et que je me mourais de pure terreur. Ma cervelle flottait, — la mortelle nausée du vertige m'envahissait, — mes yeux me trahissaient, et les globes étincelants dardés sur moi semblaient eux-mêmes s'obscurcir. Faisant un suprême et violent effort, je lançai enfin vers Dieu une

faible prière, et je me résignai à mourir. Le son de ma voix sembla réveiller toute la furie latente de l'animal; il se précipita tout de son long sur mon corps. Mais quelle fut ma stupéfaction quand, poussant un long et sourd gémissement, il commença à lécher mon visage et mes mains avec la plus grande pétulance et les plus extravagantes démonstrations d'affection et de joie! J'étais comme étourdi, perdu d'étonnement, — mais je ne pouvais pas avoir oublié le geignement particulier de Tigre, mon terre-neuve, et je connaissais bien la manière bizarre de ses caresses. C'était lui. Je sentis comme un torrent de sang se ruer vers mes tempes, — comme une sensation vertigineuse, écrasante, de délivrance et de ressuscitation. Je me dressai précipitamment sur le matelas de mon agonie, et, me jetant au cou de mon fidèle compagnon et ami, je soulageai la longue oppression de mon cœur par un flot de larmes des plus passionnées.

Comme dans une circonstance précédente, mon cerveau, quand j'eus quitté mon matelas, se trouvait dans une singulière confusion, dans un parfait désordre. Pendant assez longtemps, il me sembla presque impossible de lier deux idées; mais, lentement et graduellement, la faculté de penser me revint, et je me rappelai enfin les différentes circonstances de ma situation. Quant à la présence de Tigre, je m'efforçai en vain de me l'expliquer, et, après m'être perdu en mille conjectures diverses à son sujet, je me réjouis simplement, et sans plus de recherches, de ce qu'il

était venu partager ma lugubre solitude et me réconforter de ses caresses. Bien des gens aiment leurs chiens; mais, moi, j'avais pour Tigre une affection de beaucoup plus ardente que l'affection commune, et jamais sans doute aucune créature ne la mérita mieux. Pendant sept ans, il avait été mon inséparable compagnon, et, dans une multitude de cas, il m'avait donné la preuve de toutes les nobles qualités qui nous font estimer l'animal. Je l'avais arraché, quand il était tout petit, des griffes d'un méchant polisson de Nantucket qui le traînait à l'eau avec une corde au cou; et le chien, devenu grand, m'avait payé sa dette, trois ans plus tard à peu près, en me sauvant du gourdin d'un oleur de rue.

Je pris alors la montre et je m'aperçus, en l'appliquant à mon oreille, qu'elle s'était arrêtée de nouveau; mais je n'en fus nullement étonné, étant convaincu, d'après l'état particulier de mes sens, que j'avais dormi, comme cela m'était déjà arrivé, pendant une très-longue période de temps. Combien de temps? c'est ce qu'il m'était impossible de dire. J'étais consumé par la fièvre, et ma soif était presque intolérable. Je cherchai à tâtons à travers ma caisse le peu qui devait me rester de ma provision d'eau; car je n'avais pas de lumière, la bougie ayant brûlé jusqu'au ras du chandelier de la lanterne, et je ne pouvais pas mettre pour le moment la main sur le briquet. Enfin, trouvant la cruche, je m'aperçus qu'elle était vide; — Tigre, sans nul doute, n'avait pas résisté au désir de boire, aussi

bien que de dévorer tout le restant du mouton dont l'os se promenait, admirablement nettoyé, à l'entrée de ma caisse. Je pouvais faire bon marché de la viande gâtée, mais je sentais le cœur me manquer rien qu'à l'idée de l'eau. J'étais excessivement faible, si bien qu'au moindre mouvement, au plus léger effort, je tremblais de tout mon corps, comme dans un violent accès de fièvre. Pour ajouter à mes embarras, le brick tanguait et roulait avec une grande violence, et les barriques d'huile placées au-dessus de ma caisse menaçaient à chaque instant de dégringoler et de boucher ainsi l'unique issue de ma cachette. J'éprouvais aussi d'horribles souffrances par suite du mal de mer. Toutes ces considérations me déterminèrent à me diriger à tout hasard vers la trappe et à chercher immédiatement du secours, avant que j'en fusse devenu tout à fait incapable. Cette résolution prise, je cherchai de nouveau à tâtons le phosphore et les bougies. Je découvris le briquet phosphorique, non sans quelque peine ; mais, ne trouvant pas les bougies aussi vite que je l'espérais (car je me rappelais à peu près l'endroit où je les avais placées), j'abandonnai cette recherche pour le moment, et, recommandant à Tigre de se tenir tranquille, je commençai décidément mon voyage vers la trappe.

Dans cette tentative, mon extrême faiblesse devint encore plus manifeste. Ce n'était qu'avec la plus grande difficulté que je pouvais me traîner, et très-souvent mes membres se dérobaient soudainement sous moi ; puis, tombant prosterné sur le visage, je restais pen-

dant quelques minutes dans un état voisin de l'insensibilité. Cependant, je luttais toujours et j'avançais lentement, tremblant à tout moment de m'évanouir dans le labyrinthe étroit et compliqué de l'arrimage, auquel cas je n'avais d'autre dénoûment à attendre que la mort. A la longue, faisant une poussée en avant avec toute l'énergie dont je pouvais disposer, je donnai violemment du front contre l'angle aigu d'une caisse bordée de fer. L'accident ne me causa qu'un étourdissement de quelques instants; mais je découvris avec un inexprimable chagrin que le roulis sec et violent du navire avait jeté la caisse juste en travers de mon chemin, de manière à barricader complétement le passage. En y mettant toute ma force, je ne pus pas la déranger seulement d'un pouce, car elle était très-solidement calée entre les caisses environnantes et tous les équipements de bord. Il me fallait donc, faible comme je l'étais, ou lâcher le filin conducteur et chercher un autre passage, ou grimper par-dessus l'obstacle et reprendre ma route de l'autre côté. Le premier parti présentait trop de difficultés et de dangers; je n'y pouvais penser sans un frisson. Épuisé de corps et d'esprit, je devais infailliblement me perdre si je tentais une pareille imprudence, et périr misérablement dans ce lugubre et dégoûtant labyrinthe de la cale. Je commençai donc, sans hésitation, à rassembler tout ce qui me restait de force et de courage pour tâcher, si faire se pouvait, de grimper par-dessus la caisse.

Comme je me relevais dans ce but, je m'aperçus

que l'entreprise dépassait mes prévisions et impliquait une besogne encore plus sérieuse que je ne l'avais imaginé. De chaque côté de l'étroit passage, se dressait un véritable mur fait d'une foule de matériaux des plus lourds; la moindre bévue de ma part pouvait les faire dégringoler sur ma tête; ou, si j'échappais à ce malheur, le retour pouvait m'être absolument fermé par la masse écroulée, et je me trouvais ainsi en face d'un nouvel obstacle. Quant à la caisse, elle était très-haute et très-massive, et le pied n'y pouvait trouver aucune prise. Enfin j'essayai, par tous les moyens possibles, d'attraper le haut, espérant pouvoir me soulever ainsi à la force des bras. Si j'avais réussi à l'atteindre, il est certain que ma force eût été tout à fait insuffisante pour me soulever, et, somme toute, il valait mieux que je n'y eusse pas réussi. A la longue, comme je faisais un effort désespéré pour déranger la caisse de sa place, je sentis comme une vibration sensible du côté qui me faisait face. Je glissai vivement ma main sur les interstices des planches, et je m'aperçus que l'une d'elles, une très-large, branlait. Avec mon couteau, que j'avais sur moi par bonheur, je réussis, mais non sans peine, à la détacher entièrement; et, passant à travers l'ouverture, je découvris, à ma grande joie, qu'il n'y avait pas de planches du côté opposé, — en d'autres termes que le couvercle manquait, et, que c'était à travers le fond que je m'étais frayé une voie. Dès lors, je suivis ma ligne sans trop de difficultés, jusqu'à ce qu'enfin j'atteignisse le clou. Je me redressai avec un

battement de cœur, et je poussai doucement la porte de la trappe. Elle ne s'éleva pas avec autant de promptitude que je l'avais espéré, et je la poussai avec un peu plus de décision, craignant toujours que quelque autre personne qu'Auguste ne se trouvât en ce moment dans sa cabine. Cependant, la porte, à mon grand étonnement, resta fermée et je devins passablement inquiet, car je savais que primitivement elle cédait sans effort et à la moindre pression. Je la poussai vigoureusement, — elle ne bougea pas; de toute ma force, — elle ne voulut pas céder; avec rage, avec furie, avec désespoir, — elle défia tous mes efforts; et il était évident, à en juger par l'inflexibilité de la résistance, que le trou avait été découvert et solidement condamné, ou bien que quelque énorme poids avait été placé dessus, qu'il ne fallait pas songer à soulever.

Ce que j'éprouvai fut une sensation extrême d'horreur et d'effroi. J'essayai en vain de raisonner sur la cause probable qui me murait ainsi dans ma tombe. Je ne pouvais attraper aucune chaîne logique de réflexions; je me laissai tomber sur le plancher, et je m'abandonnai sans résistance aux imaginations les plus noires, parmi lesquelles se dressaient principalement, écrasants et terribles, la mort par la soif, la mort par la faim, l'asphyxie et l'enterrement prématuré. A la longue cependant, une partie de ma présence d'esprit me revint. Je me relevai, et je cherchai avec mes doigts les joints et les fissures de la trappe. Les ayant trouvés, je les examinai scrupuleusement, pour

vérifier s'ils laissaient filtrer quelque lumière de la cabine ; mais il n'y avait aucune lueur appréciable. J'introduisis alors la lame à tailler les plumes à travers les fentes jusqu'à ce que j'eusse rencontré un obstacle dur. En raclant, je découvris que c'était une masse énorme de fer, et, à la sensation particulière d'ondulations que me rendit ma lame en frôlant tout le long, je conclus que ce devait être une chaîne. Le seul parti qui me restât à suivre maintenant était de reprendre ma route vers ma caisse, et, là, de me résigner à mon triste destin, ou de m'appliquer à pacifier .mon esprit pour le rendre capable de combiner quelque plan de salut. J'entrepris immédiatement la chose, et je réussis, après d'innombrables difficultés, à effectuer mon retour. Comme je me laissais tomber entièrement épuisé sur mon matelas, Tigre s'étendit tout de son long à mon côté, comme désirant, par ses caresses, me consoler de toutes mes peines et m'exhorter à les supporter avec courage.

A la longue, la singularité de sa conduite arrêta fortement mon attention. Après avoir léché mon visage et mes mains pendant quelques minutes, il s'arrêtait tout à coup et poussait un sourd gémissement. Quand j'étendais ma main vers lui, je le trouvais invariablement couché sur le dos, avec ses pattes en l'air. Cette conduite si fréquemment répétée me paraissait étrange, et je ne pouvais en aucune façon m'en rendre compte. Comme le pauvre chien semblait désolé, je conclus qu'il avait reçu quelque coup; et, prenant ses pattes dans mes mains, je les tâtai une à une, mais je n'y

trouvai aucun symptôme de mal. Je supposai alors qu'il avait faim, et je lui donnai un gros morceau de jambon qu'il dévora avidement, — et puis il recommença son extraordinaire manœuvre. J'imaginai alors qu'il souffrait comme moi des tortures de la soif, et j'allais adopter cette conclusion comme la seule vraie, quand l'idée me vint que je n'avais jusqu'alors examiné que ses pattes, et qu'il pouvait bien avoir une blessure en quelque endroit du corps ou de la tête. Je tâtai soigneusement la tête, mais je n'y trouvai rien. Mais, en passant ma main le long du dos, je sentis comme une légère érection du poil qui le traversait dans toute sa largeur. En sondant le poil avec mon doigt, je découvris une ficelle que je suivis et qui passait tout autour du corps. Grâce à un examen plus soigneux, je rencontrai une petite bande qui me causa la sensation du papier à lettre; la ficelle traversait cette bande et avait été assujettie de facon à la fixer juste sous l'épaule gauche de l'animal.

III

TIGRE ENRAGÉ

L'idée me vint tout de suite que ce papier était un billet d'Auguste, et que, quelque accident inconcevable l'ayant empêché de venir me tirer de ma prison, il avait avisé ce moyen pour me mettre au courant du véri-

table état des choses. Tout palpitant d'impatience, je me mis de nouveau à la recherche de mes allumettes phosphoriques et de mes bougies. J'avais comme un souvenir confus de les avoir soigneusement serrées quelque part, juste avant de m'assoupir, et je crois bien qu'avant ma dernière expédition vers la trappe j'étais parfaitement capable de me rappeler l'endroit précis où je les avais déposées. Mais, maintenant, c'était en vain que je m'efforçais de me le rappeler, et je perdis bien une bonne heure dans une recherche inutile et irritante de ces maudits objets; jamais, certainement, je ne me trouvai dans un état plus douloureux d'anxiété et d'incertitude. Enfin, comme je tâtais partout, ma tête appuyée presque contre le lest, près de l'ouverture de ma caisse et un peu en dehors, j'entrevis comme une faible lueur dans la direction du poste. Très-étonné, je m'efforçai de me diriger vers cette lueur, qui me semblait n'être qu'à quelques pieds de moi. A peine avais-je commencé à me remuer dans ce but, que je l'avais entièrement perdue de vue; et, pour l'apercevoir de nouveau, je fus obligé de tâtonner le long de ma caisse jusqu'à ce que j'eusse exactement retrouvé ma position première. Alors, tâtonnant prudemment avec ma tête, deçà et delà, je découvris qu'en m'avançant lentement, avec la plus grande précaution, dans un sens opposé à celui que j'avais adopté d'abord, je pourrais arriver auprès de la lumière sans la perdre de vue. Enfin donc, j'y parvins, non sans avoir suivi une route péniblement brisée par une foule de détours,

et je découvris que cette lumière provenait de quelques fragments de mes allumettes éparpillées dans un baril vide et couché sur le côté. Je m'étonnais fort de les retrouver en pareil lieu, quand ma main tomba sur deux ou trois morceaux de cire qui avaient été évidemment mâchonnés par le chien. J'en conclus tout de suite qu'il avait dévoré toute ma provision de bougies, et je désespérai de pouvoir jamais lire le billet d'Auguste. Les bribes de cire étaient si bien amalgamées avec d'autres débris dans le baril, que je renonçai à en tirer le moindre secours, et je les laissai où elles étaient. Quant au phosphore, dont il restait encore une ou deux miettes lumineuses, je le récoltai du mieux que je pus, et je retournai avec beaucoup de peine jusqu'à ma caisse, où Tigre était resté pendant tout ce temps.

Je ne savais, en vérité, que faire maintenant. La cale était si profondément sombre, que je ne pouvais pas voir ma main, même en l'approchant tout près de mon visage. Quant à la bande blanche de papier; je pouvais à peine la distinguer, et encore ce n'était pas en la regardant directement, mais en tournant vers elle la partie extérieure de la rétine, c'est-à-dire en l'observant un peu de travers, que je parvenais à la rendre légèrement sensible à mon œil. On peut ainsi se figurer combien était noire la nuit de ma prison; et le billet de mon ami, si toutefois c'était un billet de lui, semblait ne devoir servir qu'à augmenter mon trouble, en tourmentant sans utilité mon pauvre espri

déjà si agité et si affaibli. En vain je roulais dans mon cerveau une foule d'expédients absurdes pour me procurer de la lumière, — des expédients analogues à ceux qu'imaginerait, pour un but semblable, un homme enveloppé du sommeil troublant de l'opium; chacun apparaissant tour à tour au songeur comme la plus raisonnable et la plus absurde des inventions, selon que les lueurs de la raison ou celles de l'imagination dominent dans son esprit vacillant. A la fin, une idée se présenta à moi, qui me parut rationnelle, et je ne m'étonnai que d'une chose, c'était de ne pas l'avoir trouvée tout de suite. Je plaçai la bande de papier sur le dos d'un livre, et, ramassant les débris d'allumettes chimiques que j'avais rapportés du baril, je les mis tous ensemble sur le papier; puis avec la paume de ma main, je frottai le tout vivement, mais solidement. Une lumière claire se répandit immédiatement à la surface, et, s'il y avait eu quelque chose d'écrit dessus, je suis sûr que je n'aurais pas eu la moindre difficulté à le lire. Il n'y avait pas une syllabe, rien qu'une triste et désolante blancheur; la clarté s'éteignit en quelques secondes, et je sentis mon cœur s'évanouir avec elle.

J'ai déjà dit que, pendant une période précédente, mon esprit s'était trouvé dans un état voisin de l'imbécillité. Il y eut, il est vrai, quelques intervalles de parfaite lucidité et même, de temps à autre, d'énergie; mais ils avaient été peu nombreux. On doit se rappeler que je respirais, depuis plusieurs jours certainement, l'atmosphère presque pestilentielle d'un

étroit cachot dans un navire baleinier, et, pendant une bonne partie de ce temps, je n'avais joui que d'une quantité d'eau très-insuffisante Pendant les dernières quatorze ou quinze heures, j'en avais été totalement privé, — aussi bien que de sommeil. Des provisions salées de la nature la plus irritante avaient été ma principale et même, depuis la perte de mon mouton, mon unique nourriture, à l'exception du biscuit de mer; et encore ce dernier m'était devenu d'un usage tout à fait impossible, beaucoup trop sec et trop dur pour que ma gorge pût l'avaler, enflée et desséchée comme elle l'était. J'avais alors une fièvre très-intense, et j'étais à tous égards excessivement mal. Cela expliquera comment de longues misérables heures d'abattement aient pu s'écouler depuis l'aventure du phosphore, avant que l'idée me vînt que je n'avais encore examiné qu'un des côtés du papier. Je n'essayerai pas de décrire toutes mes sensations de rage (car je crois que la colère dominait toutes les autres), quand le remarquable oubli que j'avais commis éclata soudainement dans mon esprit. Cette bévue n'aurait pas été très-grave en elle-même, si ma folie et ma pétulance ne l'eussent pas rendue telle; — dans mon désappointement de ne pas trouver quelques mots sur la bande de papier, je l'avais puérilement déchirée, et j'en avais jeté les morceaux; — où? il m'était impossible de le savoir.

Je fus, pour la partie la plus ardue du problème, tiré d'affaire par la sagacité de Tigre. Ayant trouvé,

après une longue recherche, un petit morceau de billet, je le mis sous le nez du chien, m'efforçant de lui faire comprendre qu'il fallait m'apporter le reste. A mon grand étonnement (car je ne lui avais enseigné aucun des tours habituels qui font la renommée de ses pareils), il sembla entrer tout de suite dans ma pensée, et, farfouillant pendant quelques moments, il en trouva bien vite un autre morceau assez important. Il me l'apporta, fit une petite pause, et, frottant son nez contre ma main, parut attendre que j'approuvasse ce qu'il avait fait. Je lui donnai une petite tape sur la tête, et il repartit immédiatement pour sa besogne. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il revînt, — mais enfin il rapporta une grande bande qui complétait tout le papier perdu; — je ne l'avais lacéré, à ce qu'il paraît, qu'en trois morceaux. Très-heureusement, je n'eus pas grand'peine à retrouver le peu qui restait de phosphore, guidé par la lueur indistincte qu'émettaient toujours un ou deux petits fragments. Mes mésaventures m'avaient appris la nécessité de la prudence, et je pris alors le temps de réfléchir sur ce que j'allais faire. Très-probablement, pensai-je, quelques mots avaient été écrits sur le côté du papier que je n'avais pas examiné; — mais quel était ce côté? L'assemblage des morceaux ne me donnait aucun renseignement à cet égard et me garantissait simplement que je trouverais tous les mots (si toutefois il y avait quelque chose) du même côté, et se suivant logiquement comme ils avaient été écrits. Vérifier le point en

question et d'une manière indubitable était une chose de la plus absolue nécessité; car les débris de phosphore eussent été tout à fait insuffisants pour une troisième épreuve, si j'échouais par malheur dans celle que j'allais tenter. Je plaçai, comme j'avais déjà fait, le papier sur un livre, et je m'assis pendant quelques minutes, mûrissant soigneusement la question dans mon esprit. A la fin, je pensai qu'il n'était pas tout à fait impossible que le côté écrit fût marqué de quelque inégalité à sa surface, inégalité qu'une vérification délicate par le toucher pouvait me révéler. Je résolus de faire l'expérience, et je passai soigneusement mon doigt sur le côté qui se présentait le premier; — je ne sentis absolument rien, et je retournai le papier, le rajustant sur le livre. Je promenai de nouveau mon index tout le long et avec une grande précaution, quand je découvris une lueur excessivement faible, mais cependant sensible, qui accompagnait mon doigt. Ceci ne pouvait évidemment provenir que de quelques petites molécules du phosphore dont j'avais frotté le papier dans ma première tentative. L'autre côté, le verso, était donc celui où était l'écriture, si toutefois je devais enfin trouver quelque chose d'écrit. Je retournai donc encore le billet et je me mis à l'œuvre, comme j'avais fait précédemment. Je frottai le phosphore; une lumière en résulta de nouveau; — mais, cette fois, quelques lignes d'une grosse écriture, et qui semblaient tracées avec de l'encre rouge, devinrent très-distinctement visibles. La clarté, quoique suffisam-

ment brillante, ne fut que momentanée. Cependant, si je n'avais pas été trop fortement agité, j'aurais eu amplement le temps de déchiffrer les trois phrases entières placées sous mes yeux: — car je vis qu'il y en avait trois. Mais, dans mon impatience de tout lire d'un seul coup, je ne réussis qu'à attraper les sept mots de la fin qui étaient : ... *sang, — restez caché, votre vie en dépend.*

Quand même j'aurais pu vérifier le contenu entier du billet, — le sens complet de l'avertissement que mon ami avait ainsi essayé de me donner, — cet avertissement m'eût-il révélé l'histoire d'un désastre affreux, ineffable, n'aurait pas, j'en suis fermement convaincu, pénétré mon esprit d'un dixième de la maîtrisante et indéfinissable horreur que m'inspira ce lambeau d'avis reçu de cette façon. Et ce mot *sang*, — ce mot suprême, ce roi des mots, — toujours si riche de mystère, de souffrance et de terreur, — comme il m'apparut alors trois fois plus gros de signifiance! — Comme cette syllabe vague, — détachée de la série des mots précédents qui la qualifiaient et la rendaient distincte, — tombait, pesante et glacée, parmi les profondes ténèbres de ma prison, dans les régions les plus intimes de mon âme!

Auguste avait indubitablement de bonnes raisons pour désirer que je restasse caché, et je formai mille conjectures sur ce qu'elles pouvaient être; — mais je ne pus rien trouver qui me donnât une solution satisfaisante du mystère. Quand j'étais revenu de mon

dernier voyage à la trappe, et avant que mon attention eût été attirée par la singulière conduite de Tigre, j'avais pris la résolution de me faire entendre à tout hasard par les hommes du bord, où, si je n'y pouvais pas réussir, d'essayer de me frayer une voie à travers le faux pont. La presque certitude que j'avais d'être capable d'accomplir, à la dernière extrémité, l'une de ces deux entreprises, m'avait donné le courage (que je n'aurais pas eu autrement) d'endurer les douleurs de ma situation. Et voilà que les quelques mots que je venais de lire me coupaient ces deux ressources finales! Alors, pour la première fois, je sentis toute la misère de ma destinée. Dans un paroxysme de désespoir, je me rejetai sur le matelas, où je restai étendu, durant tout un jour et une nuit environ, dans une espèce de stupeur que traversaient par instants quelques lueurs de raison et de mémoire.

A la longue, je me levai une fois encore, et je m'occupai à réfléchir sur les horreurs qui m'environnaient. Il m'était bien difficile de vivre encore vingt-quatre heures sans eau; — au delà, c'était chose impossible. Durant la première période de ma réclusion, j'avais librement usé des liqueurs dont Auguste m'avait pourvu, mais elles n'avaient servi qu'à exciter ma fièvre, sans apaiser ma soif le moins du monde. Il ne me restait plus maintenant que le quart d'une pinte, et c'était une espèce de forte liqueur de noyau qui me faisait lever le cœur. Les saucissons étaient entièrement consommés; du jambon il ne restait qu'un petit

et je les assurai bien contre moi, ainsi qu'un grand couteau de table qu'Auguste m'avait laissé ; — puis, m'enveloppant de mon paletot, serré autant que possible, je fis un mouvement vers l'ouverture de la caisse. A peine avais-je bougé, que le chien, avec un fort hurlement, s'élança à ma gorge. L'énorme poids de son corps me frappa à l'épaule droite, et je tombai violemment à gauche, pendant que l'animal enragé passait tout entier par-dessus moi. J'étais tombé sur mes genoux, ma tête ensevelie dans les couvertures, ce qui me protégeait contre les dangers d'une seconde attaque également furieuse ; car je sentais les dents aiguës qui serraient vigoureusement la laine dont mon cou se trouvait enveloppé, et qui, par grand bonheur, se trouvaient impuissantes à en pénétrer tous les plis. J'étais alors placé sous l'animal, et en peu d'instants je devais me trouver complétement en son pouvoir. Le désespoir me donna de la vigueur ; je me relevai violemment, repoussant le chien loin de moi par la simple énergie de mon mouvement, et tirant avec moi les couvertures de dessus le matelas. Je les jetai alors sur lui, et, avant qu'il eût pu s'en débarrasser, j'avais franchi la porte et je l'avais heureusement fermée en cas de poursuite ; mais, dans cette bataille, j'avais été forcé de lâcher le morceau de peau de jambon, et je me trouvai dès lors réduit à mon quart de pinte de liqueur pour toutes provisions. Quand cette réflexion traversa mon esprit, je me sentis emporté par un de ces accès de perversité[1]

1. Voir, pour saisir toute l'étendue du terme, *le Démon de la*

semblables au mouvement d'un enfant gàté dans un cas analogue, et, portant le flacon à mes lèvres, je le vidai jusqu'à la dernière goutte, et puis je le brisai avec fureur à mes pieds.

A peine l'écho du verre fracassé s'était-il évanoui, que j'entendis mon nom prononcé d'une voix inquiète, mais étouffée, dans la direction du logement de l'équipage. Un incident de cette nature était pour moi chose inattendue, et l'émotion qu'il me causa était si intense, que ce fut en vain que je m'efforçai de répondre. J'avais complétement perdu la faculté de parler, et, torturé par la crainte que mon ami n'en conclût que j'étais mort et ne s'en retournât sans essayer de me trouver, je me tenais debout entre les cages, près de la porte de la caisse, tremblant convulsivement, la bouche béante, et luttant pour retrouver la parole. Quand même un millier de mondes auraient dépendu d'une syllabe, je n'aurais pas pu la proférer. J'entendis alors comme un léger mouvement à travers l'arrimage, quelque part en avant de la position que j'occupais. Et puis le son devint moins distinct, — et puis encore moins, — enfin il allait toujours s'affaiblissant. Oublierai-je jamais mes sensations d'alors? Il s'en allait, — lui, mon ami, mon compagnon, de qui j'avais le droit de tant attendre! — il s'en allait, — il voulait m'abandonner, — il était parti! Il voulait donc me laisser périr misérablement, expirer dans la plus hor-

perversité et *le Chat noir*, dans les *Histoires extraordinaires*. — C. B.

rible et la plus dégoûtante des prisons; — et un mot, une seule petite syllabe pouvait me sauver! — et cette syllabe unique, je ne pouvais pas la proférer! J'éprouvai, j'en suis sûr, plus de dix mille fois les tortures de la mort. La tête me tourna, et je tombai, pris d'une faiblesse mortelle, contre l'extrémité de la caisse.

Comme je tombais, le couteau de table sortit de la ceinture de mon pantalon et coula sur le plancher avec le bruit sec du fer. Non, jamais musique délicieuse n'émut si doucement mon oreille! Avec la plus ardente inquiétude, j'écoutai, — pour constater l'effet du bruit sur Auguste; car je savais que la personne qui prononçait mon nom ne pouvait être que lui. Tout resta silencieux pendant quelques instants. A la longue, j'entendis de nouveau le mot *Arthur!* répété à plusieurs reprises d'un ton bas, et une fois plein d'hésitation. L'espérance renaissante délivra tout d'un coup ma parole enchaînée, et je criai de ma voix la plus forte :

— Auguste! oh! Auguste!

— Chut! pour l'amour de Dieu! taisez-vous! — répliqua-t-il d'une voix palpitante d'agitation; — je vais être à vous tout de suite, — aussitôt que je me serai frayé un chemin à travers la cale.

Pendant longtemps, je l'entendis remuer parmi l'arrimage, et chaque instant me semblait un siècle. Enfin je sentis sa main sur mon épaule, et il porta en même temps une bouteille d'eau à mes lèvres. Ceux-là seulement qui ont été soudainement arrachés des mâchoires de la mort, ou qui ont connu les insupportables tor-

tures de la soif dans des circonstances aussi compliquées que celles qui m'assiégeaient dans ma lugubre prison, peuvent se faire une idée des ineffables délices que me causa ce bon coup, aspiré longuement, tout d'une haleine, — cette boisson exquise, — cette volupté, la plus parfaite de toutes !

Quand j'eus apaisé à peu près ma soif, Auguste tira de sa poche trois ou quatre pommes de terre bouillies et froides, que je dévorai avec la plus grande avidité. Il avait apporté de la lumière dans une lanterne sourde, et les délicieux rayons ne me causaient pas moins de jouissance que la nourriture et le liquide. Mais j'étais impatient d'apprendre la cause de son absence prolongée, et il commença à me raconter ce qui était arrivé à bord durant mon incarcération.

IV

RÉVOLTE ET MASSACRE

Le brick avait pris la mer, ainsi que j'avais deviné, une heure environ après qu'Auguste m'eut laissé sa montre. C'était alors le 20 juin. On se rappelle que j'étais déjà dans la cale depuis trois jours ; et, pendant tout ce temps, il y avait eu à bord un si constant remue-ménage, tant d'allées et venues, particulièrement dans la chambre et les cabines d'officier, qu'il ne pouvait guère venir me voir sans courir le risque de

livrer le seau et de la trappe. Lorsque enfin il descendit, je lui affirmai que j'étais aussi bien que possible ; pendant les deux jours qui suivirent, il n'éprouva donc pas une bien grande inquiétude à mon endroit ; cependant, il guettait toujours l'occasion de descendre. *Ce ne fut que le quatrième jour* qu'il la trouva enfin. Plusieurs fois, durant cet intervalle, il avait pris la résolution d'avouer l'aventure à son père et de me faire décidément monter ; mais nous étions toujours à proximité de Nantucket, et il était à craindre, à en juger par quelques mots qui avaient échappé au capitaine Barnard, qu'il ne revînt immédiatement sur son chemin, s'il découvrait que j'étais à bord. D'ailleurs, en pesant bien les choses, Auguste, à ce qu'il me dit, ne pouvait pas imaginer que je souffrisse de quelque besoin urgent, ou que j'hésitasse, en pareil cas, à donner de mes nouvelles par la trappe. Donc, tout bien considéré, il conclut à me laisser attendre jusqu'à ce qu'il pût trouver l'occasion de me venir voir sans être observé. Ceci, comme je l'ai dit, n'eut lieu que le quatrième jour après qu'il m'eut apporté la montre, et le septième depuis mon installation dans la cale. Il descendit donc sans apporter avec lui d'eau ni de provisions, n'ayant d'abord en vue que d'attirer mon attention et de me faire venir de la caisse jusqu'à la trappe, puis alors de remonter dans sa chambre, et, de là, de me faire passer ce dont j'avais besoin. Quand il descendit dans ce but, il s'aperçut que je dormais ; car il paraît que je ronflais très-haut. D'après toutes les conjectures que j'ai pu

faire sur ce sujet, ce devait être ce malheureux assoupissement dans lequel je tombai juste après être revenu de la trappe avec la montre, sommeil qui a dû, conséquemment, durer *plus de trois nuits et trois jours entiers* pour le moins. Tout récemment, j'avais appris à connaître, par ma propre expérience et par le témoignage des autres, les puissants effets soporifiques de l'odeur de la vieille huile de poisson quand elle est étroitement renfermée; et quand je pense à l'état de la cale dans laquelle j'étais emprisonné et au long espace de temps durant lequel le brick avait servi comme baleinier, je suis bien plus porté à m'étonner d'avoir pu me réveiller, une fois tombé dans ce dangereux sommeil, que d'avoir dormi sans interruption pendant tout le temps en question.

Auguste m'appela d'abord à voix basse et sans fermer la trappe, — mais je ne fis aucune réponse. Il ferma alors la trappe, et me parla sur un ton plus élevé, et enfin sur un diapason très-haut, mais je continuais toujours à ronfler. Il lui fallait quelque temps pour traverser tout le pêle-mêle de la cale et arriver jusqu'à ma guérite, et, pendant ce temps-là, son absence pouvait être remarquée par le capitaine Barnard, qui avait besoin de ses services à chaque minute pour mettre en ordre et transcrire des papiers relatifs au but du voyage. Il résolut donc, toute réflexion faite, de remonter et d'attendre une autre occasion pour me rendre visite. Il fut d'autant plus incliné à prendre ce parti, que mon sommeil semblait être du caractère le plus

paisible, et il ne pouvait pas supposer que j'eusse éprouvé la moindre incommodité de mon emprisonnement. Il venait justement de faire toutes ces réflexions, quand son attention fut attirée par un tumulte tout à fait insolite qui semblait partir de la cabine. Il s'élança par la trappe aussi vivement que possible, la ferma, et ouvrit la porte de sa chambre. A peine avait-il mis le pied sur le seuil, qu'un coup de pistolet lui partait au visage, et qu'il était terrassé au même instant par un coup d'anspect.

Une main vigoureuse le maintenait couché sur le plancher de la chambre et le serrait étroitement à la gorge; cependant, il pouvait voir ce qui se passait autour de lui. Son père, lié par les mains et les pieds, était étendu le long des marches du capot d'échelle, la tête en bas, avec une profonde blessure dans le front, d'où le sang coulait incessamment comme un ruisseau. Il ne disait pas un mot et avait l'air expirant. Sur lui se penchait le second, le regardant au visage avec une expression de moquerie diabolique et lui fouillant tranquillement les poches, d'où il tirait en ce moment même un gros portefeuille et un chronomètre. Sept hommes de l'équipage (dont était le coq, — un nègre) fouillaient dans les cabines de bâbord pour y prendre des armes, et ils furent bien vite tous munis de fusils et de poudre. Sans compter Auguste et le capitaine Barnard, il y avait en tout neuf hommes dans la chambre, — les plus insignes coquins de tout l'équipage. Les bandits montèrent alors sur le pont,

emmenant mon ami avec eux, après lui avoir lié les mains derrière le dos. Ils allèrent droit au gaillard d'avant, qui était fermé, — deux des mutins se tenant à côté avec des haches, — deux autres auprès du grand panneau. Le second cria à haute voix :

— Entendez-vous, vous autres, en bas? allons, haut sur le pont! — un à un, entendez-vous bien! — et qu'on ne bougonne pas!

Il s'écoula quelques minutes avant qu'un seul osât se montrer; à la fin, un Anglais, qui s'était embarqué comme novice, grimpa en pleurant pitoyablement et suppliant le second, de la manière la plus humble, de vouloir bien épargner sa vie. La seule réponse à sa prière fut un bon coup de hache sur le front. Le pauvre garçon roula sur le pont sans pousser un gémissement, et le coq noir l'enleva dans ses bras, comme il aurait fait d'un enfant, et le lança tranquillement à la mer. Après avoir entendu le coup et la chute du corps, les hommes d'en bas refusèrent absolument de se hasarder sur le pont; promesses et menaces, tout fut inutile; lorsqu'enfin quelqu'un proposa de les enfumer là dedans. Ce fut alors un élan général, et l'on put croire un instant que le brick allait être reconquis. A la fin, cependant, les mutins parvinrent à refermer solidement le gaillard d'avant, et six de leurs adversaires seulement purent se jeter sur le pont. Ces six, se trouvant en forces si inégales et complétement privés d'armes, se soumirent après une lutte très-courte. Le second leur donna de belles paroles, — sans aucun

doute pour amener ceux d'en bas à se soumettre; car ils pouvaient entendre sans peine tout ce qui se disait sur le pont. Le résultat prouva sa sagacité, aussi bien que sa scélératesse diabolique. Tous les hommes emprisonnés dans le gaillard d'avant manifestèrent alors l'intention de se soumettre; et, montant un à un, ils furent garrottés et jetés sur le dos avec les six premiers, — en tout vingt-sept hommes d'équipage qui n'avaient pas pris part à la révolte. Une épouvantable boucherie s'ensuivit. Les matelots garrottés furent traînés vers le passavant. Là, le coq se tenait avec une hache, frappant chaque victime à la tête au moment où les autres bandits la lui poussaient par-dessus le bord. Vingt-deux périrent de cette manière, et Auguste se considérait lui-même comme perdu, se figurant à chaque instant que son tour allait venir. Mais il paraît que les misérables étaient ou trop fatigués ou peut-être un peu dégoûtés de leur sanglante besogne; car les quatre derniers prisonniers, avec mon ami qui avait été jeté sur le pont comme les autres, furent épargnés pour le présent, pendant que le second envoyait en bas chercher du rhum, et toute la bande assassine commença une fête d'ivrognes qui dura jusqu'au coucher du soleil. Ils se mirent alors à se disputer relativement au sort des survivants, qui étaient couchés à quatre pas d'eux tout au plus, et qui ne pouvaient pas perdre un seul mot de la discussion. Sur quelques-uns des mutins la liqueur semblait avoir produit un effet adoucissant; car quelques voix s'élevèrent pour relâcher complétement

les prisonniers, à la condition qu'ils se joindraient à la révolte et qu'ils accepteraient leur part des profits. Cependant, le coq nègre (qui, à tous égards, était un parfait démon, et qui semblait exercer autant d'influence, si ce n'est plus, que le second lui-même) ne voulait entendre à aucune proposition de cette espèce, et se levait à chaque instant pour aller reprendre son office de bourreau au passavant. Très-heureusement, il était tellement affaibli par l'ivresse, qu'il put être aisément contenu par les moins sanguinaires de la bande, parmi lesquels était un maître cordier, connu sous le nom de Dirk Peters. Cet homme était le fils d'une Indienne, de la tribu des Upsarokas, qui occupe les forteresses naturelles des Montagnes Noires, près de la source du Missouri. Son père était un marchand de pelleteries, je crois, ou au moins avait des relations quelconques avec les stations de commerce des Indiens sur la rivière Lewis. Quant à ce Peters, c'était un des hommes de l'aspect le plus féroce que j'aie jamais vus. Il était de petite taille et n'avait pas plus de quatre pieds huit pouces de haut, mais ses membres étaient coulés dans un moule herculéen. Ses mains surtout étaient si monstrueusement épaisses et larges, qu'elles avaient à peine conservé une forme humaine. Ses bras, comme ses jambes, étaient arqués de la façon la plus singulière et ne semblaient doués d'aucune flexibilité. Sa tête était également difforme, d'une grosseur prodigieuse, avec une dentelure au sommet, comme chez beaucoup de nègres, et entièrement

chauve. Pour déguiser ce dernier défaut, il portait habituellement une perruque faite avec la première fourrure venue, — quelquefois la peau d'un épagneul ou d'un ours gris d'Amérique. A l'époque dont je parle, il portait un lambeau d'une de ces peaux d'ours, et cela ajoutait passablement à la férocité naturelle de sa physionomie, qui avait gardé le type de l'Upsaroka. La bouche s'étendait presque d'une oreille à l'autre; les lèvres étaient minces et semblaient, comme d'autres parties de sa personne, tout à fait dépourvues d'élasticité, de sorte que leur expression dominante n'était jamais altérée par l'influence d'une émotion quelconque. Cette expression habituelle se devinera, si l'on se figure des dents excessivement longues et proéminentes, que les lèvres ne recouvraient jamais, même partiellement. En ne jetant sur l'homme qu'un coup d'œil négligent, on aurait pu le croire convulsé par le rire; mais un meilleur examen faisait reconnaître en frissonnant que, si cette expression était le symptôme de la gaieté, cette gaieté ne pouvait être que celle d'un démon. Une foule d'anecdotes couraient sur cet être singulier parmi les marins de Nantucket. Toutes ces anecdotes tendaient à prouver sa force prodigieuse quand il était en proie à une excitation quelconque, et quelques-unes faisaient soupçonner que sa raison n'était pas parfaitement saine. Mais, à bord du *Grampus*, il était, à ce qu'il paraît, au moment de la révolte, considéré plutôt comme un objet de dérision qu'autrement. Si je me suis un peu étendu sur le compte de

Dirk Peters, c'est parce que, malgré toute sa férocité apparente, il devint le principal instrument de salut d'Auguste, et que j'aurai de fréquentes occasions de parler de lui dans le cours de mon récit; — récit qui, dans sa dernière partie, qu'il me soit permis de le dire, contiendra des incidents si complétement en dehors du registre de l'expérience humaine et dépassant naturellement les bornes de la crédulité des hommes, que je ne le continue qu'avec le désespoir de jamais obtenir créance pour tout ce que j'ai à raconter, n'ayant pleine confiance que dans le temps et les progrès de la science pour vérifier quelques-unes de mes plus importantes et improbables assertions.

Après beaucoup d'indécision et deux ou trois querelles violentes, il fut enfin décidé que tous les prisonniers (à l'exception d'Auguste, que Peters s'obstina, d'une manière comique, à vouloir garder comme son secrétaire) seraient abandonnés à la dérive dans une des plus petites baleinières. Le second descendit dans la chambre pour voir si le capitaine Barnard vivait encore; — car on se rappelle que, quand les révoltés étaient montés sur le pont, ils l'avaient laissé en bas. Ils reparurent bientôt tous les deux, le capitaine pâle comme la mort, mais un peu remis des effets de sa blessure. Il parla aux hommes d'une voix à peine intelligible, les supplia de ne pas l'abandonner à la dérive, mais de rentrer dans le devoir, leur promettant de les débarquer n'importe où ils voudraient et de ne faire aucune démarche pour les livrer à la justice. Il

aurait aussi bien fait de parlementer avec le vent. Deux des gredins l'empoignèrent par les bras et le jetèrent par-dessus le bord dans l'embarcation, qui avait été amenée pendant que le second descendait dans la chambre. Les quatre hommes qui étaient couchés sur le pont furent alors débarrassés de leurs liens et reçurent l'ordre de descendre, ce qu'ils firent sans essayer la moindre résistance, — Auguste restant toujours dans sa douloureuse position, bien qu'il s'agitât et implorât la pauvre consolation de faire à son père ses derniers adieux. Une poignée de biscuits et une cruche d'eau furent alors passées aux malheureux, — mais point de mât, point de voile, point d'avirons, point de boussole. Puis l'embarcation fut remorquée à l'arrière pour *quelques minutes, pendant lesquelles les révoltés tinrent de nouveau conseil*; — enfin ils lâchèrent le canot à la dérive. Pendant ce temps, la nuit était venue, — on ne voyait ni lune ni étoiles, — et la mer devenait courte et mauvaise, bien qu'il n'y eût pas une forte brise. Le canot se trouva tout de suite hors de vue, et il ne fallut conserver que bien peu d'espoir pour les infortunés qu'il portait. Cet événement, toutefois, se passait au 35° 30′ de latitude nord et 61° 20′ de longitude ouest, conséquemment à une distance assez médiocre des Bermudes. Auguste s'efforça donc de se consoler en pensant que le canot réussirait peut-être à atteindre la terre, ou qu'il s'en rapprocherait suffisamment pour rencontrer quelqu'un des bâtiments de la côte.

On mit alors toutes voiles dehors, et le brick continua sa route vers le sud-ouest, — les mutins ayant en vue quelque expédition de piraterie ; il s'agissait, autant qu'Auguste avait pu comprendre, de surprendre et d'arrêter un navire qui devait faire route des îles du cap Vert à Porto-Rico. On ne fit aucune attention à Auguste, qui fut délié et put aller librement partout en avant de l'échelle de la cabine. Dirk Peters le traita avec une certaine bonté, et dans une circonstance il le sauva de la brutalité du coq. Sa position était toujours des plus tristes et des plus difficiles, car les hommes étaient continuellement ivres, et il ne fallait pas faire grand fonds sur leur bonne humeur présente et leur insouciance relativement à lui. Cependant, il me parla de son inquiétude à mon égard comme du résultat le plus douloureux de sa situation, et je n'avais vraiment aucune raison de douter de la sincérité de son amitié. Plus d'une fois il avait résolu de révéler aux mutins le secret de ma présence à bord; mais il avait été retenu en partie par le souvenir des atrocités dont il avait été témoin, et en partie par l'espérance de pouvoir bientôt me porter secours. Pour y arriver, il était constamment aux aguets; mais, en dépit de la plus opiniâtre vigilance, trois jours s'écoulèrent, depuis qu'on avait abandonné le canot à la dérive, avant qu'une bonne chance se présentât. Enfin, le soir du troisième jour, un fort grain arriva de l'est, et tous les hommes furent occupés à serrer la toile. Grâce à la confusion qui s'ensuivit, il put descendre sans être vu et entrer dans sa chambre.

Quels furent son chagrin et son effroi en découvrant qu'on en avait fait un lieu de dépôt pour des provisions et une partie du matériel de bord, et que plusieurs brasses de vieilles chaînes, qui étaient primitivement arrimées sous l'échelle de la chambre, en avaient été retirées pour faire place à une caisse, et se trouvaient maintenant juste sur la trappe! Les retirer sans être découvert était chose impossible; il était donc remonté sur le pont aussi vite qu'il avait pu. Comme il arrivait, le second le saisit à la gorge, lui demanda ce qu'il était allé faire dans la cabine, et il était au moment de le jeter par-dessus le mur de bâbord, quand Dirk Peters intervint, qui lui sauva encore une fois la vie. On lui mit alors les menottes (il y en avait plusieurs paires à bord), et on lui attacha étroitement les pieds. Puis on le porta dans la chambre de l'équipage et on le jeta dans un des cadres inférieurs tout contre la cloison étanche du gaillard d'avant, en lui affirmant qu'il ne remettrait les pieds sur le pont que *quand le brick ne serait plus un brick.* Telle fut l'expression du coq, qui le jeta dans le cadre; — quel sens précis il attachait à cette phrase, il est impossible de le dire. Cependant, l'aventure avait finalement tourné à mon avantage et à mon soulagement, comme on le verra tout à l'heure.

V

LA LETTRE DE SANG

Après que le coq eut quitté le gaillard d'avant, Auguste s'abandonna pendant quelques minutes au désespoir, ne croyant pas sortir jamais vivant de son cadre. Il prit alors le parti d'informer de ma situation le premier homme qui descendrait, pensant qu'il valait mieux me laisser courir la chance de me tirer d'affaire avec les révoltés que de mourir de soif dans la cale; — car il y avait dix jours maintenant que j'y étais emprisonné, et ma cruche d'eau ne représentait pas une provision bien abondante, même pour quatre jours. Comme il réfléchissait à cela, l'idée lui vint tout à coup qu'il pourrait peut-être bien communiquer avec moi par la grande cale. Dans toute autre circonstance, la difficulté et les hasards de l'entreprise l'auraient empêché de la tenter; mais actuellement il n'avait, en somme, que peu d'espérance de vivre et conséquemment peu de chose à perdre; — il appliqua donc tout son esprit à cette nouvelle tentative.

Ses menottes étaient la première question à résoudre. D'abord il ne découvrit aucun moyen de s'en débarrasser et craignit de se trouver ainsi arrêté dès le début; mais, à un examen plus attentif, il découvrit qu'il pouvait simplement, en comprimant ses mains,

les faire glisser à son gré hors des fers, sans trop d'effort ni d'inconvénient, — cette espèce de menottes étant tout à fait insuffisante pour garrotter les membres d'un tout jeune homme, dont les os plus menus cèdent plus facilement à la pression. Il délia alors ses pieds, et, laissant la corde de telle façon qu'il pût la rajuster aisément, au cas où un homme descendrait, il se mit à examiner la cloison dans l'endroit où elle confinait au cadre. La séparation était formée d'une planche de sapin tendre, et il vit qu'il n'aurait pas grand mal à se frayer un chemin au travers. Une voix se fit alors entendre en haut de l'échelle du gaillard d'avant ; il n'eut que tout juste le temps de fourrer sa main droite dans sa menotte (la gauche n'était pas encore débarrassée de la sienne), et de serrer la corde en un nœud coulant autour de sa cheville; c'était Dirk Peters qui descendait, suivi de Tigre, qui sauta immédiatement dans le cadre et s'y coucha. Le chien avait été mené à bord par Auguste, qui connaissait mon attachement pour l'animal, et qui avait pensé qu'il me serait agréable de l'avoir auprès de moi tout le temps du voyage. Il était venu le chercher à la maison de mon père immédiatement après m'avoir conduit dans la cale, mais il n'avait pas pensé à me faire part de cette circonstance en m'apportant la montre.

Depuis la révolte, Auguste le voyait pour la première fois faisant son apparition avec Dirk Peters, et il croyait l'animal perdu, supposant qu'il avait été jeté par-dessus bord par un des méchants drôles qui fai-

saient partie de la bande du second. Il se trouva qu'il s'était traîné dans un trou sous une baleinière, d'où il ne pouvait plus se dégager, n'ayant pas suffisamment de place pour se retourner. Enfin Peters le délivra, et, avec une espèce de bon sentiment que mon ami sut apprécier, il le lui amenait dans le gaillard d'avant pour lui tenir compagnie, lui laissant en même temps une petite réserve de viande salée et des pommes de terre, avec un pot d'eau; puis il remonta sur le pont. promettant de descendre encore le lendemain, avec quelque chose à manger.

Quand il fut parti, Auguste délivra ses deux mains de ses menottes et délia ses pieds; puis il rabattit le haut du matelas sur lequel il était couché, et, avec son canif (car les brigands avaient jugé superflu de le fouiller), il commença à entamer vigoureusement l'une des planches de la cloison, aussi près que possible du plancher qui faisait le fond du cadre. Ce fut l'endroit qu'il choisit, parce que, s'il se trouvait soudainement interrompu, il pouvait cacher la besogne commencée en laissant simplement retomber le haut du matelas à sa place ordinaire. Mais, pendant tout le reste du jour, il ne fut pas dérangé, et, à la nuit, il avait complétement coupé la planche. Il faut remarquer qu'aucun des hommes de l'équipage ne se servait du gaillard d'avant comme de lieu de repos, et que, depuis la révolte, ils vivaient complétement dans la chambre de l'arrière, buvant les vins, festoyant avec les provisions du capitaine Barnard, et ne donnant à la manœuvre

du bâtiment que l'attention strictement nécessaire.

Ces circonstances tournèrent à l'avantage d'Auguste et au mien; car, autrement, il lui eût été impossible d'arriver jusqu'à moi. Dans cette conjoncture, il poursuivit son projet avec confiance. Cependant, le point du jour arriva qu'il n'avait pas encore achevé la seconde partie de son travail, c'est-à-dire la fente à un pied environ au-dessus de la première; car il s'agissait de faire une ouverture suffisante pour lui livrer un passage facile vers le faux pont. Une fois arrivé là, il parvint sans trop de peine à la grande écoutille inférieure, bien que dans cette opération il lui fallût grimper pardessus des rangées de barriques d'huile empilées presque jusqu'au second pont, et lui laissant à peine un passage libre pour son corps. Quand il eut atteint l'écoutille, il s'aperçut que Tigre l'avait suivi en se faufilant entre deux rangées de barriques. Mais il était alors trop tard pour espérer d'arriver jusqu'à moi avant le jour, la principale difficulté consistant à passer à travers tout l'arrimage dans la seconde cale.

Il résolut donc de remonter et d'attendre jusqu'à la nuit. Dans ce but, il commença à lever l'écoutille; c'était autant de temps économisé pour le moment où il devait revenir. Mais à peine l'eut-il levée que Tigre bondit sur l'entre-bâillement, flaira avec impatience pendant un instant, et puis poussa un long gémissement, tout en grattant avec ses pattes, comme s'il voulait arracher la trappe. Il était évident, d'après sa conduite, qu'il avait conscience de ma présence dans

la cale, et Auguste pensa que la bête pourrait bien venir jusqu'à moi, s'il la laissait descendre. Il s'avisa alors de l'expédient du billet ; car il était avant tout à désirer que je ne fisse aucune tentative pour sortir de ma cachette, au moins dans les circonstances présentes, et, en somme, il n'avait aucune certitude de pouvoir me venir trouver le matin suivant, comme il en avait l'intention. Les événements qui suivirent prouvèrent combien était heureuse l'idée qui lui vint alors ; car, si je n'avais pas reçu le billet, je me serais indubitablement arrêté à quelque plan désespéré pour donner l'alarme à l'équipage, et la conséquence très-probable eût été l'immolation de nos deux existences.

Ayant donc résolu d'écrire, la difficulté maintenant était de se procurer les moyens de le faire. Un vieux cure-dents fut bientôt transformé en plume ; encore fit-il l'opération au juger, par sentiment ; car l'entrepont était aussi noir que de la poix. Le feuillet extérieur d'une lettre lui fournit suffisamment de papier ; — c'était un double de la fausse lettre fabriquée pour M. Ross. C'en était la première ébauche ; mais Auguste, ne trouvant pas l'écriture convenablement imitée, en avait écrit une autre, et, par grand bonheur, avait fourré la première dans la poche de son habit, où il venait de la retrouver très à propos. Il ne manquait plus que de l'encre, et il en trouva immédiatement l'équivalent dans une légère incision qu'il se fit avec son canif au bout du doigt, juste au-dessus de l'ongle ; — il en jaillit un jet de sang très-suffisant, comme de

toutes les blessures faites en cet endroit. Il écrivit alors le billet aussi lisiblement qu'il le pouvait dans les ténèbres et dans une pareille circonstance. Cette note m'expliquait brièvement qu'une révolte avait eu lieu; que le capitaine Barnard avait été abandonné au large; que je pouvais compter sur un secours immédiat quant aux provisions, mais que je ne devais pas me hasarder à donner signe de vie. La missive concluait par ces mots : *Je griffonne ceci avec du sang; — restez caché; — votre vie en dépend.*

La bande de papier une fois attachée au chien, celui-ci avait été lâché à travers l'écoutille, et Auguste était retourné comme il avait pu vers le gaillard d'avant, où il n'avait trouvé aucun indice que quelqu'un de l'équipage fût venu pendant son absence. Pour cacher le trou dans la cloison, il planta son couteau juste au-dessus et y suspendit une grosse vareuse qu'il avait trouvée dans le cadre. Il remit alors ses menottes et rajusta la corde autour de ses chevilles.

Ces dispositions étaient à peine terminées, que Dirk Peters descendit, très-ivre, mais de très-bonne humeur, et apportant à mon ami sa pitance pour la journée. Elle consistait en une douzaine de grosses pommes de terre d'Irlande grillées et une cruche d'eau. Il s'assit pendant quelque temps sur une malle, à côté du cadre, et se mit à parler librement du second et à jaser sur toutes les affaires du bord. Ses manières étaient extrêmement capricieuses et même grotesques. A un certain moment, Auguste se sentit très-alarmé par sa

conduite bizarre. A la fin, toutefois, il remonta sur le pont en marmottant quelque chose comme une promesse d'apporter le lendemain un bon dîner à son prisonnier.

Pendant la journée, deux hommes de l'équipage, — des harponneurs, — descendirent accompagnés du coq, tous les trois à peu près dans le dernier état d'ivresse. Comme Peters, ils ne se firent aucun scrupule de parler de leurs projets, sans aucune réticence. Il paraît qu'ils étaient tous très-divisés d'avis relativement au but final du voyage, et qu'ils ne s'accordaient en aucun point, excepté sur l'attaque projetée contre le navire qui arrivait des îles du Cap-Vert et qu'ils s'attendaient à rencontrer d'un moment à l'autre. Autant qu'il en put juger, la révolte n'avait pas été amenée uniquement par l'amour du butin; une pique particulière du second contre le capitaine Barnard en avait été l'origine principale. Il paraissait qu'il y avait maintenant à bord deux partis bien tranchés, — l'un présidé par le second, l'autre mené par le coq. Le premier parti voulait s'emparer du premier navire passable dont on ferait rencontre et l'équiper dans quelqu'une des Antilles pour faire une croisière de pirates. La deuxième faction, qui était la plus forte et comprenait Dirk Peters parmi ses partisans, inclinait à suivre la route primitivement assignée au brick vers l'océan Pacifique du Sud, et, là, soit à pêcher la baleine, soit à agir autrement, suivant que les circonstances le commanderaient.

Les représentations de Peters, qui avait fréquemment

visité ces parages, avaient apparemment une grande valeur auprès de ces mutins, oscillant et hésitant entre plusieurs idées mal conçues de profit et de plaisir. Il insistait sur tout un monde de nouveauté et d'amusements qu'on devait trouver dans les innombrables îles du Pacifique, sur la parfaite sécurité et l'absolue liberté dont on jouirait là-bas, mais plus particulièrement encore sur les délices du climat, sur les ressources abondantes pour bien vivre et sur la voluptueuse beauté des femmes. Jusqu'alors, rien n'avait encore été absolument décidé; mais les peintures du maître cordier métis mordaient fortement sur les imaginations ardentes des matelots, et toutes les probabilités étaient pour la mise à exécution de son plan.

Les trois hommes s'en allèrent au bout d'une heure à peu près, et personne n'entra dans le gaillard d'avant de toute la journée. Auguste se tint coi jusqu'aux approches de la nuit. Alors, il se débarrassa de ses fers et de sa corde, et se prépara à sa nouvelle tentative. Il trouva une bouteille dans l'un des cadres et la remplit avec l'eau de la cruche laissée par Peters, puis il fourra dans ses poches des pommes de terre froides. A sa grande joie, il fit aussi la découverte d'une lanterne, où se trouvait un petit bout de chandelle. Il pouvait l'allumer quand bon lui semblerait, ayant en sa possession une boîte d'allumettes phosphoriques.

Quand la nuit fut tout à fait venue, il se glissa par le trou de la cloison, ayant pris la précaution d'arranger les couvertures de manière à simuler un homme cou-

ché. Quand il eut passé, il suspendit de nouveau la vareuse à son couteau pour cacher l'ouverture, — manœuvre qu'il exécuta facilement, n'ayant rajusté le morceau de planche qu'après. Il se trouva alors dans le faux pont et continua sa route, comme il avait déjà fait, entre le second pont et les barriques d'huile, jusqu'à la grande écoutille. Une fois arrivé là, il alluma son bout de chandelle et descendit à tâtons et avec la plus grande difficulté, à travers l'arrimage compacte de la cale. Au bout de quelques instants, il fut très-alarmé de l'épaisseur de l'atmosphère et de son intolérable puanteur. Il ne croyait pas possible que j'eusse survécu à un si long emprisonnement, contraint de respirer un air aussi étouffant. Il m'appela par mon nom à différentes reprises; mais je ne fis aucune réponse, et ses appréhensions lui semblèrent ainsi confirmées. Le brick roulait furieusement, et il y avait conséquemment un tel vacarme, qu'il était bien inutile de prêter l'oreille à un bruit aussi faible que celui de ma respiration ou de mon ronflement. Il ouvrit la lanterne, et la tint aussi haut que possible à chaque fois qu'il trouva la place suffisante, dans le but de m'envoyer un peu de lumière et de me faire comprendre, si toutefois je vivais encore, que le secours approchait. Cependant, aucun bruit ne lui venait de moi, et la supposition de ma mort commençait à prendre le caractère d'une certitude. Il résolut cependant de se frayer, s'il était possible, un passage jusqu'à ma caisse, pour au moins vérifier d'une manière complète ses terribles

craintes. Il poussa quelque temps en avant dans un déplorable état d'anxiété, lorsque enfin il trouva le chemin complétement barricadé, et il n'y eut plus moyen pour lui de faire un pas dans la route où il s'était engagé. Vaincu alors par ses sensations, il se jeta de désespoir sur un amas confus d'objets et se mit à pleurer comme un enfant. Ce fut dans cet instant qu'il entendit le fracas de la bouteille que j'avais jetée à mes pieds. Mille fois heureux, en vérité, fut cet incident, — car c'est à cet incident, si trivial qu'il paraisse, qu'était attaché le fil de ma destinée. Plusieurs années se sont écoulées, cependant, avant que j'aie eu connaissance du fait. Une honte naturelle et un remords de sa faiblesse et de son indécision empêchèrent Auguste de m'avouer tout de suite ce qu'une intimité plus profonde et sans réserve lui permit plus tard de me révéler. En trouvant sa route à travers la cale empêchée par des obstacles dont il ne pouvait pas triompher, il avait pris le parti de renoncer à son entreprise et de remonter décidément sur le gaillard d'avant. Avant de le condamner entièrement sur ce chapitre, les circonstances accablantes qui l'entouraient doivent être prises en considération. La nuit avançait rapidement, et son absence du gaillard d'avant pouvait être découverte ; et cela devait nécessairement arriver s'il manquait à retourner à son cadre avant le point du jour. Sa chandelle allait bientôt mourir dans l'emboîture, et il aurait eu la plus grande peine dans les ténèbres à retrouver son chemin vers l'écoutille. On

accordera aussi qu'il avait toutes les raisons possibles de me croire mort, auquel cas il n'y avait aucun profit pour moi à ce qu'il atteignît ma caisse, et il y avait pour lui une foule de dangers à affronter très-inutilement. Il m'avait appelé à plusieurs reprises, et je n'avais fait aucune réponse. J'étais resté onze jours et onze nuits sans autre eau que celle contenue dans la cruche qu'il m'avait laissée, — provision que très-probablement je n'avais pas dû beaucoup ménager au commencement de ma reclusion, quand j'avais tout lieu d'espérer un prompt élargissement. L'atmosphère de la cale devait lui paraître aussi, à lui sortant de l'air comparativement pur du gaillard d'avant, d'une nature absolument empoisonnée, et bien autrement intolérable qu'elle ne m'avait semblé à moi-même lorsque j'avais pris pour la première fois possession de ma caisse, — les écoutilles étaient restées constamment ouvertes depuis plusieurs mois. Ajoutez à ces considérations cette scène d'horreur, cette effusion de sang, dont mon camarade avait été tout récemment témoin; sa reclusion, ses privations, cette mort toujours suspendue, qu'il avait souvent vue de si près; sa vie qu'il ne devait qu'à une espèce de pacte aussi fragile qu'équivoque, circonstances toutes si bien faites pour abattre toute énergie morale, — et vous serez facilement amené, comme je le fus moi-même, à considérer son apparente défaillance dans l'amitié et la fidélité avec un sentiment plutôt de tristesse que d'indignation.

Le bris de la bouteille avait été entendu par Au-

guste, mais il n'était pas sûr que ce bruit provînt de la cale. Le doute cependant était un encouragement suffisant pour persévérer. Il grimpa presque jusqu'au faux pont au moyen de l'arrimage, et alors, profitant d'un temps d'arrêt dans le roulis furieux du navire, il m'appela de toute la force de sa voix, sans se soucier pour l'instant du danger d'être entendu de l'équipage. On se rappelle qu'en ce moment sa voix était arrivée jusqu'à moi, mais que j'étais dominé par une si violente agitation, que je me sentis incapable de répondre. Persuadé alors que sa terrible crainte n'était que trop fondée, il descendit dans le but de retourner au gaillard d'avant sans perdre de temps. Dans sa précipitation, il culbuta avec lui quelques petites caisses, dont le bruit, on se le rappelle, parvint à mon oreille. Il avait déjà fait passablement de chemin pour s'en retourner, quand la chute de mon couteau le fit hésiter de nouveau. Il revint immédiatement sur ses pas, et, grimpant une seconde fois par-dessus l'arrimage, il cria mon nom aussi haut qu'il avait déjà fait, en profitant d'une accalmie. Cette fois-ci, la voix m'était enfin revenue. Transporté de joie de voir que j'étais encore vivant, il résolut de braver toutes les difficultés et tous les dangers pour m'atteindre. Se dégageant aussi vite que possible de l'affreux labyrinthe dont il était enveloppé, il tomba enfin sur une espèce de débouché qui promettait mieux, et finalement, après des efforts multipliés, il était arrivé à ma caisse dans un état de complet épuisement.

VI

LUEUR D'ESPOIR

Tant que nous restâmes auprès de la caisse, Auguste ne me communiqua que les principales circonstances de ce récit. Ce ne fut que plus tard qu'il entra pleinement dans tous les détails. Il tremblait qu'on ne se fût aperçu de son absence, et j'éprouvais une ardente impatience de quitter mon infâme prison. Nous résolûmes de nous diriger tout de suite vers le trou de la cloison, près duquel je devais rester pour le présent, pendant qu'il irait en reconnaissance. Abandonner Tigre dans la caisse était une pensée que nous ne pouvions supporter ni l'un ni l'autre. Cependant, pouvions-nous agir autrement? Là était la question. L'animal semblait maintenant parfaitement calme, et, en appliquant notre oreille tout contre la caisse, nous ne pouvions même pas distinguer le bruit de sa respiration. J'étais convaincu qu'il était mort, et je me décidai à ouvrir la porte. Nous le trouvâmes couché tout de son long, comme plongé dans une profonde torpeur, mais vivant encore. Nous n'avions certainement pas de temps à perdre, et cependant je ne pouvais pas me résigner à abandonner, sans faire un effort pour le sauver, un animal qui avait été deux fois l'instrument de mon salut. Avec une fatigue et une peine inouïes nous le

traînâmes donc avec nous; Auguste étant contraint, la plupart du temps, de grimper par-dessus les obstacles qui obstruaient notre voie avec l'énorme chien dans ses bras, — trait de force et d'adresse dont mon affreux épuisement m'aurait rendu complétement incapable. Nous réussîmes enfin à atteindre le trou, à travers lequel Auguste passa le premier; puis Tigre fut poussé dans le gaillard d'avant. Tout était pour le mieux, nous étions sains et saufs, et nous ne manquâmes pas d'adresser à Dieu des grâces sincères pour nous avoir si merveilleusement tirés d'un imminent danger. Pour le présent il fut décidé que je resterais près de l'ouverture, à travers laquelle mon camarade pourrait aisément me faire passer une partie de sa provision journalière, et où j'aurais l'avantage de respirer une atmosphère plus pure, je veux dire relativement pure.

Pour l'éclaircissement de quelques parties de ce récit, où j'ai tant parlé de l'arrimage du brick, et qui peuvent paraître obscures à quelques-uns de mes lecteurs qui ont peut-être vu un arrimage régulier et bien fait, je dois établir ici que la manière dont cette très-importante besogne avait été faite à bord du *Grampus* était un honteux exemple de négligence de la part du capitaine Barnard, qui n'était pas un marin aussi soigneux et aussi expérimenté que l'exigeait impérieusement la nature hasardeuse du service dont il était chargé. Un véritable arrimage doit être fait avec la méthode la plus soignée, et les plus désastreux accidents, à ma propre connaissance, sont souvent

venus de l'incurie ou de l'ignorance dans cette partie du métier. Les bâtiments côtiers, dans la confusion et le mouvement qui accompagent le chargement ou le déchargement d'une cargaison, sont les plus exposés à mal par manque d'attention dans l'arrimage. Le grand point est de ne pas laisser au lest ou à la cargaison la possibilité de bouger même dans les plus violents coups de roulis. A cette fin, on doit faire attention non-seulement au chargement en lui-même, mais aussi à la nature du chargement, et si c'est une cargaison complète ou seulement partielle.

Pour la plupart des frets, l'arrimage se prépare au moyen d'un cric à main. Ainsi s'il s'agit d'une charge de tabac ou de farine, le tout est pressuré si étroitement dans la cale du navire que les barils ou les pièces quand on les décharge, se trouvent complétement aplatis et sont quelque temps sans reprendre leur forme première. On a recours a cette méthode principalement pour obtenir plus de place dans la cale ; car avec une charge *complète* de marchandises telles que le tabac et la farine, il ne peut pas y avoir de jeu; il n'y a aucun danger que les pièces bougent, ou du moins il n'en peut résulter aucun inconvénient grave. Il y a eu, à la vérité, des cas où ce procédé de pressurage au cric a amené les plus déplorables conséquences, résultant d'une cause tout à fait distincte du danger des déplacements dans la cargaison. Il est connu, par exemple, qu'une charge de coton, serrée et pressurée dans de certaines conditions, peut par l'expansion de

son volume, opérer des fissures dans un navire et occasionner des voies d'eau. Indubitablement, le même résultat aurait lieu dans le cas du tabac lorsqu'il subit sa fermentation ordinaire, sans les interstices qui se forment naturellement sur la partie arrondie des pièces.

C'est quand on embarque une portion de cargaison que le danger du mouvement est particulièrement à craindre, et qu'il faut prendre toutes les précautions pour se garder d'un tel malheur. Ceux-là seulement qui ont essuyé un violent coup de vent, ou, mieux encore, ceux qui ont subi le roulis d'un navire, quand un calme soudain succède à la tempête, peuvent se faire une idée de la force effroyable des secousses. C'est alors que la nécessité d'un arrimage soigné, dans une cargaison partielle, devient manifeste. Quand un navire est à la cape (surtout avec une petite voile d'avant), si son avant n'est pas parfaitement construit, il est fréquemment jeté sur le côté; ceci peut arriver toutes les quinze ou vingt minutes, en moyenne, sans qu'il en résulte des conséquences bien sérieuses *pourvu que l'arrimage soit convenablement fait*. Mais, si on n'y a pas apporté un soin particulier, à la première de ces énormes embardées, toute la cargaison croule du côté du navire qui est appuyé sur l'eau, et, ne pouvant retrouver son équilibre, comme il ferait nécessairement sans cet accident, il est sûr de faire eau en quelques secondes et de sombrer. On peut, sans exagération, affirmer que la moitié des cas où des navires ont coulé

bas par de gros temps, peut être attribuée à un dérangement dans la cargaison ou dans le lest.

Quand on charge à bord une portion de cargaison de n'importe quelle espèce, le tout, après avoir été arrimé d'une manière aussi compacte que possible, doit être recouvert d'une couche de planches mobiles, s'étendant dans toute la largeur du navire. Sur ces planches il faut dresser de forts étançons provisoires, montant jusqu'à la charpente du pont, qui assujettissent ainsi chaque chose en sa place. Dans les chargements de grains ou de toute autre denrée analogue, il est nécessaire de prendre encore d'autres précautions. Une cale, entièrement pleine de grains en quittant le port, ne se trouvera plus qu'aux trois quarts pleine en arrivant à destination, — et cela, bien que le fret, mesuré boisseau par boisseau par le consignataire, dépasse considérablement (en raison du gonflement du grain) la quantité consignée. Cela résulte du tassement pendant le voyage, — et ce tassement est en raison du plus ou moins de gros temps que le navire peut avoir à subir. Si le grain a été chargé d'une manière lâche, si bien assujetti qu'il soit par les planches mobiles et les étançons, il sera sujet à se déplacer si considérablement dans une longue traversée qu'il en peut résulter les plus tristes malheurs. Pour les prévenir, il faudra, avant de quitter le port, employer tous les moyens pour tasser la cargaison aussi bien que possible ; il y a pour cela plusieurs procédés, parmi lesquels on peut citer l'usage d'enfoncer des coins dans le grain. Même après que tout cela sera fait

et qu'on aura pris des peines infinies pour assujettir les planches mobiles, tout marin qui sait son affaire ne se sentira pas du tout rassuré, s'il survient un coup de vent un peu fort, ayant à son bord un chargement de grains, ou, pis encore, un chargement incomplet. Cependant, nous avons des centaines de caboteurs, et il y en a encore plus des différents ports d'Europe, qui naviguent journellement avec des cargaisons partielles, et même de la plus dangereuse nature, sans prendre aucune espèce de précautions. C'est miracle que les accidents ne soient pas plus fréquents. Un exemple déplorable de cette insouciance, parvenu à ma connaissance, est celui du capitaine Joël Rice, commandant la goëlette le *Fire-Fly*, qui faisait route de Richmond (Virginie) à Madère, avec une cargaison de céréales, en l'année 1825. Le capitaine avait fait nombre de voyages sans accident sérieux, bien qu'il eût pour habitude de ne donner aucune attention à son arrimage, si ce n'est de l'assujettir selon la méthode ordinaire. Il n'avait jamais fait de traversée avec un chargement de grains, et, en cette occasion, le blé avait été chargé à bord d'une manière assez lâche et ne remplissait guère plus de la moitié du bâtiment. Pendant la première partie de son voyage, il ne rencontra que de petites brises; mais, arrivé à une distance d'une journée de route de Madère, il fut assailli par un fort coup de vent du nord-nord-est qui le força à mettre à la cape. Il amena la goëlette au vent sous une simple misaine, avec deux ris, et le navire se comporta aussi bien qu'on

pouvait le désirer, n'embarquant pas une goutte d'eau. Vers la nuit, la tempête se calma un peu, et la goëlette commença à rouler avec moins de régularité, se comportant toujours bien, toutefois, quand tout à coup un violent coup de mer la jeta sur le côté de tribord. On entendit alors tout le chargement de blé se déplacer en masse; l'énergie de la secousse fut telle, qu'elle fit sauter la grande écoutille. Le navire coula comme une balle de plomb. Cela arriva à portée de voix d'un petit sloop de Madère qui repêcha un des hommes de l'équipage (le seul qui fût sauvé), et qui avait l'air de jouer avec la tempête aussi aisément qu'aurait pu le faire une embarcation habilement manœuvrée.

L'arrimage à bord du *Grampus* était très-grossièrement fait, si toutefois on peut appeler arrimage quelque chose qui n'était guère qu'un amas confus, un pêle-mêle de barriques d'huile[1] et de matériel de bord. J'ai déjà parlé de la disposition des articles dans la cale. Dans le faux pont, il y avait, comme je l'ai déjà dit, assez de place pour mon corps entre le second pont et les barriques d'huile; un espace était resté vide autour de la grande écoutille, et l'on avait aussi laissé vides plusieurs places assez considérables à travers l'arrimage. Près de l'ouverture pratiquée par Auguste dans la cloison du gaillard d'avant, il y aurait eu assez de place pour une barrique tout entière, et c'est dans

1. Généralement, les baleiniers sont fournis de cuves en fer pour l'huile. Pourquoi le *Grampus* n'en possédait-il pas, c'est ce que je n'ai jamais pu vérifier. — E. A. P.

cet endroit que je me trouvai assez commodément installé.

Pendant le temps que mon camarade avait mis à regagner son cadre et à rajuster ses menottes et sa corde, le jour avait complétement paru. Vraiment, nous l'avions échappé belle; car à peine avait-il fini tous ses arrangements que le second descendit avec Dirk Peters et le coq. Ils parlèrent quelques minutes du navire faisant voile du cap Vert, et ils semblaient extrêmement impatients de le voir paraître. A la fin, le coq s'avança vers la couchette d'Auguste et s'assit au chevet. Je pouvais tout voir et tout entendre de ma niche, car la planche enlevée n'avait pas été remise à sa place, et je craignais à chaque instant que le nègre ne tombât contre la vareuse suspendue pour cacher l'ouverture, auquel cas tout était découvert, et nous étions tous les deux sacrifiés, indubitablement. Notre bonne étoile cependant l'emporta, et, bien qu'il touchât souvent le vêtement dans les coups de roulis, il ne s'y appuya jamais assez pour découvrir la chose. Le bas de la vareuse avait été soigneusement fixé à la cloison, de sorte qu'elle ne pouvait pas osciller et révéler ainsi l'existence du trou. Pendant tout ce temps, Tigre était au pied du lit, et semblait avoir recouvré en partie la santé, car je pouvais le voir de temps en temps ouvrir les yeux et tirer longuement sa respiration.

Au bout de quelques minutes, le second et le coq remontèrent, laissant derrière eux Dirk Peters, qui revint aussitôt qu'ils furent partis, et s'assit juste à la

place occupée tout à l'heure par le second. Il commença à causer avec Auguste d'une manière tout à fait amicale, et nous nous aperçûmes alors que son ivresse — très-apparente pendant que les deux autres étaient avec lui — était feinte en grande partie. Il répondit à toutes les questions de mon camarade avec une parfaite facilité. Il lui dit qu'il ne doutait pas que son père n'eût été recueilli, parce que, le jour où on l'avait largué en dérive, juste avant le coucher du soleil, il n'y avait pas moins de cinq voiles en vue ; enfin il se servit d'un langage qu'il essayait de rendre consolateur, et qui ne me causa pas moins de surprise que de plaisir. A dire vrai, je commençais à concevoir l'espérance que Peters pourrait bien nous servir d'instrument pour reprendre possession du brick, et je fis part de cette idée à Auguste aussitôt que j'en trouvai l'occasion. Il pensa comme moi que la chose était possible, mais il insista sur la nécessité de s'y prendre avec la plus grande prudence, parce que la conduite du métis ne lui paraissait gouvernée que par le plus arbitraire caprice ; et vraiment, il était difficile de deviner s'il avait jamais l'esprit bien sain. Peters remonta sur le pont au bout d'une heure à peu près et ne redescendit qu'à midi, apportant alors à Auguste une fort belle portion de bœuf salé et de pudding. Quand nous fûmes seuls, j'en pris joyeusement ma part, sans me donner la peine de repasser par le trou. Personne ne descendit dans le gaillard d'avant de toute la journée, et, le soir, je me mis dans le cadre d'Auguste, où je dormis profondé-

ment et délicieusement presque jusqu'au point du jour. Il m'éveilla alors brusquement, ayant entendu du mouvement sur le pont, et je regagnai ma cachette aussi vivement que possible. Quand il fit grand jour nous vîmes que Tigre avait entièrement recouvré ses forces et ne donnait aucun signe d'hydrophobie, car il but avec une remarquable avidité un peu d'eau qu'Auguste lui présenta. Pendant la journée, il reprit toute sa première vigueur et tout son appétit. Son étrange folie avait été causée sans aucun doute par la nature délétère de l'atmosphère de la cale, et n'avait aucun rapport avec la rage canine. Je ne pouvais assez me féliciter de m'être obstiné à le ramener avec moi de la caisse. Nous étions alors au 30 juin, et c'était le treizième jour depuis que le *Grampus* était parti de Nantucket.

Le 2 juillet, le second descendit, ivre selon son habitude et tout à fait de bonne humeur. Il vint au cadre d'Auguste, et, lui donnant une tape sur le dos, lui demanda s'il se conduirait bien désormais, en cas où on le relâcherait, et s'il voulait promettre de ne plus retourner dans la chambre. Mon ami, naturellement, répondit d'une manière affirmative; alors, le gredin le mit en liberté, après lui avoir fait boire un coup à un flacon de rhum qu'il tira de la poche de son paletot. Ils montèrent ensemble sur le pont, et je ne revis pas Auguste pendant trois heures à peu près. Il descendit alors, en m'annonçant, comme bonnes nouvelles, qu'il avait obtenu la permission d'aller partout où il lui

plairait sur le brick, en avant du grand mât toutefois, et qu'on lui avait donné l'ordre de coucher, comme d'ordinaire, dans le gaillard d'avant. Il m'apportait aussi un bon dîner et une bonne provision d'eau. Le brick croisait toujours pour rencontrer le navire parti du cap Vert, et il y avait maintenant une voile en vue qu'on croyait être le navire en question. Comme les événements des huit jours suivants furent de peu d'importance et n'ont pas de rapport direct avec les principaux incidents de mon récit, je vais les jeter ici sous forme de journal, parce que je ne veux pas les omettre entièrement.

3 *juillet.* — Auguste me fournit trois couvertures, avec lesquelles je m'arrangeai un lit passable dans ma cachette. Personne ne descendit de la journée, excepté mon camarade. Tigre s'installa dans le cadre, juste à côté de l'ouverture, et dormit pesamment, comme s'il n'était pas encore tout à fait remis des atteintes de sa maladie. Vers le soir, une brise soudaine surprit le brick, avant qu'on eût le temps de serrer la toile, et le fit presque capoter. Cependant, cette bouffée se calma immédiatement, et nous n'attrapâmes aucune avarie, sauf notre petit hunier qui se déchira par le milieu.

Dirk Peters traita Auguste tout le jour avec une grande bonté, et entra avec lui dans une longue conversation relative à l'océan Pacifique et aux îles qu'il avait visitées dans ces parages. Il lui demanda s'il ne lui plairait pas d'entreprendre, avec l'équipage révolté, un voyage de plaisir et d'exploration dans ces régions, et

lui dit que, malheureusement, les hommes inclinaient peu à peu vers les idées du second. Auguste jugea fort à propos de répondre qu'il serait très-heureux de prendre part à l'expédition, qu'il n'y avait d'ailleurs rien de mieux à faire, et que tout était préférable à la vie de pirate.

4 juillet. — Le navire en vue se trouva être un petit brick venant de Liverpool, et on le laissa poursuivre sa route sans l'inquiéter. Auguste passa la plus grande partie de son temps sur le pont, dans le but de surprendre tous les renseignements possibles sur les intentions des révoltés. Ils avaient entre eux de violentes et fréquentes disputes, et, au milieu d'une de ces altercations, un nommé Jim Bonner, un harponneur, fut jeté par-dessus bord. Le parti du second gagnait du terrain. Ce Jim Bonner appartenait à la bande du coq, dont Peters était aussi un partisan.

5 juillet. — Presque au point du jour, il nous vint de l'ouest une brise carabinée, qui vers midi se changea en tempête, si bien que toute la toile fut réduite à la voile de senau et à la misaine. En serrant le petit hunier, Simms, un des simples matelots, appartenant aussi à la bande du coq, tomba à la mer; il était très-ivre, et il se noya sans qu'on fît le moindre effort pour le sauver. Le nombre total des hommes à bord fut alors réduit à treize, à savoir : Dirk Peters, — Seymour, le coq noir,... Jones,... Greely, Hartmann Rogers et William Allen, tous du parti du coq; le second, dont je n'ai jamais su le nom, Absalon Hicks,... Wil-

son, John Hunt et Richard Parker, ceux-ci représentant la bande du second; enfin Auguste et moi.

6 juillet. — La tempête a tenu bon toute la journée, entremêlée de grosses rafales et accompagnée de pluie. Le brick a ramassé pas mal d'eau par ses coutures, et l'une des pompes n'a pas cessé de fonctionner, Auguste pompant à son tour comme les autres. Juste à la tombée de la nuit, un grand navire passa tout auprès de nous, qu'on n'aperçut que quand il fut à portée de voix. On supposa que ce navire était celui qu'on guettait depuis longtemps. Le second le héla, mais la réponse se perdit dans le mugissement de la tempête. A onze heures, nous embarquâmes par le travers un gros coup de mer, qui emporta une grande partie de la muraille de bâbord et nous fit d'autres légères avaries. Vers le matin, le temps se calma, et, au lever du soleil, il ne ventait presque plus.

7 juillet. — Nous avons eu à supporter toute la journée une houle énorme, et le brick, étant peu chargé, a roulé horriblement, et même plusieurs articles dans la cale se sont détachés, comme je pus l'entendre distictement de ma cachette. J'ai beaucoup souffert du mal de mer. Peters a eu, ce jour-là, une longue conversation avec Auguste, et il lui a dit que deux hommes de son parti, Greely et Allen, étaient passés du côté du second, déterminés à se faire pirates. Il a fait à Auguste plusieurs questions, que celui-ci n'a pas parfaitement comprises. Pendant une partie de la soirée, on s'est aperçu que le navire faisait beaucoup plus d'eau, et il

n'y avait guère moyen d'y remédier, car il fatiguait horriblement, et c'était par les coutures que l'eau s'introduisait. On a lardé une voile, qui a été fourrée sous l'avant, ce qui nous a été de quelque secours, de sorte qu'on a commencé à maîtriser la voie d'eau.

8 *juillet.* — Au lever du soleil, une brise s'est élevée de l'est, et le second a fait mettre le cap au sud-ouest pour attraper quelqu'une des Antilles et mettre à exécution son projet de piraterie. Aucune opposition n'est venue de la part de Peters, non plus que du coq, du moins à la connaissance d'Auguste. L'idée de s'emparer du navire parti du cap Vert a été complètement abandonnée. La voie d'eau a été facilement maîtrisée par une seule pompe fonctionnant d'heure en heure pendant trois quarts d'heure. On a retiré la voile de dessous l'avant. Hélé deux petites goëlettes dans la journée.

9 *juillet.* — Beau temps. Tous les hommes employés à réparer la muraille. Peters a encore eu une longue conversation avec Auguste et s'est expliqué un peu plus clairement qu'il n'avait fait jusqu'alors. Il a dit que rien au monde ne pourrait le contraindre à entrer dans les idées du second, et même il a laissé entrevoir l'intention de lui arracher le commandement du brick. Il a demandé à mon ami s'il pouvait compter sur son aide en pareil cas; à quoi Auguste a répondu oui sans hésitation. Peters lui a dit alors qu'il sonderait à ce sujet les hommes de son parti, et il l'a quitté. Pendant le reste de la journée, Auguste n'a pu trouver l'occasion de lui parler en particulier.

VII

PLAN DE DÉLIVRANCE

10 juillet. — Hélé un brick venant de Rio, à destination de Norfolk. Temps brumeux avec une légère brise folle de l'ouest. Ce jour-là, Hartman Rogers est mort; dès le 8, il avait été pris de spasmes après avoir bu un verre de grog. Cet homme appartenait au parti du coq, et c'en était un sur lequel Peters comptait plus particulièrement. Celui-ci dit à Auguste qu'il croyait que le second l'avait empoisonné, et qu'il craignait fort que son tour ne vînt bientôt, s'il n'avait pas l'œil ouvert. Il n'y avait donc plus de son parti que lui-même, Jones et le coq, et de l'autre côté ils étaient cinq. Il avait parlé à Jones de son projet d'ôter le commandement au second, et l'idée ayant été assez froidement accueillie, il s'était bien gardé d'insister sur la question ou d'en toucher un seul mot au coq. Bien lui en prit d'avoir été prudent; car, dans l'après-midi, le coq exprima l'intention de se ranger du parti du second, et finalement il tourna de son côté; cependant que Jones saisissait une occasion de chercher querelle à Peters, et lui faisait entendre qu'il informerait le second du plan qui avait été agité. Il n'y avait évidemment pas de temps à perdre, et Peters exprima sa résolution de tenter à tout hasard de s'emparer du navire, pourvu

qu'Auguste lui prêtât main forte. Mon ami l'assura tout de suite de sa bonne volonté à entrer dans n'importe quel plan conçu dans ce but, et, pensant que l'occasion était favorable, il lui révéla ma présence à bord.

Le métis ne fut pas moins étonné qu'enchanté ; car il ne pouvait plus en aucune façon compter sur Jones, qu'il considérait déja comme vendu au parti du second. Ils descendirent immédiatement; Auguste m'appela par mon nom, et, Peters et moi, nous eûmes bientôt fait connaissance. Il fut convenu que nous essayerions de reprendre le navire à la première bonne occasion, et que nous écarterions complétement Jones de nos conseils. Dans le cas de succès, nous devions faire entrer le brick dans le premier port qui s'offrirait, et, là, le remettre entre les mains de l'autorité. Peters, par suite de la trahison des siens, se voyait obligé de renoncer à son voyage dans le Pacifique, — expédition qui ne pouvait pas se faire sans un équipage, — et il comptait soit sur un acquittement pour cause de démence (il nous jura solennellement que la folie seule l'avait poussé à prêter son assistance à la révolte), soit sur un pardon, au cas où il serait déclaré coupable, grâce à mon intercession et à celle d'Auguste. Notre délibération fut interrompue pour le moment par le cri : « Tout le monde à serrer la toile ! » et Peters et Auguste coururent sur le pont.

Comme d'ordinaire, presque tous les hommes étaient ivres, et, avant que les voiles fussent proprement serrées, une violente rafale avait couché le brick sur le

côté. Cependant, en arrivant, il se redressa, mais il avait embarqué beaucoup d'eau. A peine tout était-il réparé, qu'un autre coup de temps assaillit le navire, et puis encore un autre immédiatement après, — mais sans avaries. Selon toute apparence, nous allions avoir une tempête ; en effet, elle ne se fit pas attendre, et le vent se mit à souffler furieusement du nord et de l'ouest. Tout fut serré aussi bien que possible, et nous mîmes à la cape, comme d'habitude, sous une misaine au bas ris. Comme la nuit approchait, le vent fraîchit encore davantage, et la mer devint singulièrement grosse. Peters revint alors dans le gaillard d'avant avec Auguste, et nous reprîmes notre délibération.

Nous décidâmes qu'aucune occasion ne pouvait être plus favorable que celle qui se présentait maintenant pour mettre notre dessein à exécution, attendu qu'on ne pouvait pas s'attendre à une tentative de cette espèce dans une pareille conjoncture. Comme le brick était à la cape, presque à sec de toile, il n'y avait aucune raison de manœuvrer jusqu'au retour du beau temps, et, si nous réussissions dans notre tentative, nous pourrions délivrer un ou peut-être deux des hommes pour nous aider à ramener le navire dans un port. La principale difficulté consistait dans l'inégalité de nos forces. Nous n'étions que trois, et dans la chambre ils étaient neuf. Et puis toutes les armes du bord étaient en leur possession, à l'exception d'une paire de petits pistolets, que Peters avait cachés sur lui, et du grand couteau de marin qu'il portait tou-

jours dans la ceinture de son pantalon. Certains indices d'ailleurs nous donnaient à craindre que le second n'eût des soupçons, au moins à l'égard de Peters, et qu'il n'attendît qu'une occasion pour se débarrasser de lui; — ainsi, par exemple, on ne pouvait trouver aucune hache ni aucun anspect à leur place ordinaire. Il était évident que ce que nous étions résolus à faire ne pouvait se faire trop tôt. Cependant, nous étions trop inégaux en forces pour ne pas procéder avec la plus grande précaution.

Peters s'offrit à monter sur le pont, et à entamer une conversation avec l'homme de quart (Allen), jusqu'à ce qu'il pût trouver un bon moment pour le jeter à la mer sans peine et sans faire de tapage; ensuite, Auguste et moi, nous devions monter et tâcher de nous emparer de n'importe quelles armes sur le pont; enfin, nous précipiter ensemble et nous assurer du capot d'échelle avant qu'on eût pu opposer la moindre résistance. Je m'opposai à ce plan, parce que je ne croyais pas que le second (qui était un gaillard très-avisé dans toutes les questions qui ne touchaient pas à ses préjugés superstitieux) fût homme à se laisser surprendre aussi aisément. Ce simple fait qu'il y avait un homme de quart sur le pont était une preuve suffisante que le second était sur le qui-vive; car il n'est pas d'usage, excepté à bord des navires où la discipline est rigoureusement observée, de mettre un homme de quart sur le pont quand un navire est à la cape pendant un coup de vent.

Comme j'écris surtout, sinon spécialement, pour les personnes qui n'ont jamais navigué, je ferai peut-être bien d'expliquer la situation exacte d'un navire dans de pareilles circonstances. Mettre en panne et mettre à la cape sont des manœuvres auxquelles on a recours pour différentes raisons, et qui s'effectuent de différentes manières. Par un temps maniable, on met fréquemment en panne, simplement pour arrêter le navire, quand on attend un autre navire ou tout autre chose. Si le navire est alors sous toutes voiles, la manœuvre s'accomplit ordinairement en brassant à culer une partie de la voilure, de manière qu'elle soit masquée par le vent; le navire reste alors stationnaire. Mais nous parlons ici d'un navire à la cape pendant une tempête. Cela se fait avec le vent debout, et quand il est trop fort pour qu'on puisse porter de la toile sans danger de chavirer, et quelquefois même avec une belle brise, quand la mer est trop grosse pour que le navire puisse fuir devant. Quand un navire court devant le vent avec une très-grosse houle, il arrive souvent de fortes avaries par suite des paquets de mer qu'on embarque à l'arrière, et quelquefois aussi par les violents coups de tangage de l'avant. En pareil cas, on n'a guère recours à ce moyen, excepté quand il y a nécessité. Quand un navire fait de l'eau, on le fait courir devant le vent même sur les plus grosses mers, parce que, s'il était à la cape, il fatiguerait trop pour ne pas élargir ses coutures, — tandis qu'en fuyant vent arrière, il travaille beaucoup moins. Souvent aussi il y a nécessité de cou-

rir devant le vent, quand la tempête est si effroyable qu'elle emporterait par morceaux la toile orientée pour avoir le vent en tête, ou quand, par suite d'une construction vicieuse ou pour tout autre cause, la manœuvre préférable ne peut pas s'effectuer.

Les navires mettent à la cape pendant la tempête de différentes manières, suivant leur construction particulière. Quelques-uns tiennent fort bien la cape sous une misaine, et c'est, je crois, la voile le plus ordinairement employée. Les grands navires mâtés à carré ont des voiles exprès, et qui s'appellent voiles d'étai. Mais quelquefois on se sert du foc tout seul, — quelquefois du foc avec la misaine, ou d'une misaine avec deux ris, et souvent aussi des voiles de l'arrière. Il peut arriver que les petits huniers remplissent mieux le but voulu que toute autre espèce de voile. Le *Grampus* mettait d'ordinaire à la cape sous une misaine avec deux ris.

Pour mettre à la cape, on amène le navire au plus près, de manière que le vent remplisse la voile, quand elle est bordée, c'est-à-dire quand elle traverse le navire en diagonale. Cela fait, l'avant se trouve pointé à quelques degrés du point d'où vient le vent, et naturellement reçoit le choc de la houle par le côté du vent. Dans cette situation, un bon navire peut supporter une grande tempête sans embarquer une goutte d'eau, et sans que les hommes aient besoin de s'en occuper davantage. Ordinairement, on attache la barre; mais cela est tout à fait inutile, car le gouver

nail n'a pas d'action sur un navire à la cape, et cela ne se fait qu'à cause du tapage irritant que produit la barre quand elle est libre. On ferait mieux sans doute de la laisser libre que de l'attacher solidement comme on fait, parce que le gouvernail peut être enlevé par de gros coups de mer, si on ne lui laisse pas un jeu suffisant. Aussi longtemps que tient la toile, un navire bien construit peut garder sa position et franchir toutes les lames, comme s'il était doué de vie et de raison. Cependant, si la violence du vent déchirait la voile (malheur qui ne se produit généralement que par un véritable ouragan), alors il y aurait danger imminent. Le navire, dans ce cas, abat et tombe sous le vent, et, présentant le travers à la mer, il est complétement à sa merci. La seule ressource, dans ce cas, est de se mettre vivement devant le vent et de fuir vent arrière jusqu'à ce qu'on ait pu tendre une autre voile. Il y a encore des navires qui mettent à la cape sans aucune espèce de voile; mais ceux-là ont beaucoup à craindre des gros coups de mer.

Mais finissons-en avec cette digression. — Le second n'avait jamais eu pour habitude de laisser en haut un homme de quart quand on mettait à la cape par un gros temps; or, il y en avait un maintenant, et, de plus, cette circonstance des haches et des anspects disparus nous démontrait clairement que l'équipage était trop bien sur ses gardes pour se laisser surprendre par le moyen que nous suggérait Peters. Il fallait cependant prendre un parti, et cela, dans le plus

bref délai possible ; car il était bien certain que Peters, ayant une fois attiré des soupçons, devait être sacrifié à la prochaine occasion. Cette occasion, on la trouverait à coup sûr, ou on la ferait naître à la première embellie.

Auguste suggéra alors que, si Peters pouvait seulement enlever, sous un prétexte quelconque, le paquet de chaînes placé sur la trappe de la cabine, nous réussirions peut-être à tomber sur eux à l'improviste par le chemin de la cale ; mais un peu de réflexion nous convainquit que le navire roulait et tanguait trop fort pour permettre une entreprise de cette nature.

Par grand bonheur, j'eus à la fin l'idée d'opérer sur les terreurs superstitieuses et la conscience coupable du second. On se rappelle qu'un des hommes de l'équipage, Hartman Rogers, était mort dans la matinée, ayant été pris par des convulsions deux jours auparavant, après avoir bu un peu d'eau et d'alcool. Peters nous avait exprimé l'opinion que cet homme avait été empoisonné par le second, et il avait, disait-il, pour le croire, des raisons incontestables, mais que nous ne pûmes jamais lui arracher ; ce refus obstiné était, d'ailleurs, conforme à tous égards à son caractère bizarre. Mais, qu'il eût ou qu'il n'eût pas de plus solides motifs que nous-mêmes de soupçonner le second, nous nous laissâmes facilement persuader par ses soupçons, et nous résolûmes d'agir en conséquence.

Rogers était mort vers onze heures du matin, à peu près, dans de violentes convulsions ; et son corps of-

frait, quelques minutes après la mort, un des plus dégoûtants spectacles dont j'aie gardé le souvenir. L'estomac était démesurément gonflé, comme celui d'un noyé qui est resté sous l'eau pendant plusieurs semaines. Les mains avaient subi la même transformation, et le visage, ridé, ratatiné et d'une blancheur crayeuse, était, en deux ou trois endroits, comme cinglé d'éclaboussures d'un rouge ardent, semblables à celles occasionnées par l'érésipèle. Une de ces taches s'étendait en diagonale à travers la face et recouvrait complétement un œil, comme un bandeau de velours rouge. Dans cet état affreux, le corps avait été remonté de la chambre vers midi pour être jeté par-dessus bord, quand le second, y jetant un coup d'œil (il le voyait alors pour la première fois), touché peut-être du remords de son crime, ou simplement frappé d'horreur par un si affreux spectacle, ordonna aux hommes de le coudre dans son hamac et de lui octroyer la sépulture ordinaire des marins. Après avoir donné ces ordres, il redescendit, comme pour éviter désormais le spectacle de sa victime. Pendant qu'on faisait les préparatifs pour lui obéir, la tempête avait augmenté d'une manière furieuse, et, pour le présent, cette besogne fut laissée de côté. Le cadavre, abandonné à lui-même, se mit à nager dans les dalots de bâbord, où il était encore au moment dont je parle, se débattant et se secouant à chacune des embardées furieuses du brick.

Ayant arrangé notre plan, nous nous mîmes en devoir de l'exécuter aussi vivement que possible. Peters monta

sur le pont, et, comme il l'avait prévu, il rencontra immédiatement Allen, qui était posté sur le gaillard d'avant plutôt pour faire le guet que pour tout autre motif. Mais le sort de ce misérable fut décidé vivement et silencieusement; car Peters, s'approchant de lui d'un air insouciant, comme pour lui parler, l'empoigna à la gorge, et, avant qu'il eût pu proférer un seul cri, il l'avait lancé par-dessus la muraille. Alors, il nous appela, et nous montâmes. Notre premier soin fut de regarder partout pour découvrir des armes quelconques, et, pour ce faire, nous nous avançâmes avec beaucoup de précautions; car il était impossible de se tenir un seul instant sur le pont sans s'accrocher à quelque chose, et de violents coups de mer brisaient sur le navire à chaque plongeon de l'avant. Cependant, il était indispensable de procéder vivement dans notre opération; nous nous attendions à chaque instant à voir monter le second pour faire pomper, car il était évident que le brick devait faire beaucoup d'eau. Après avoir fureté pendant quelque temps, nous ne trouvâmes rien de plus propre à notre dessein que les deux bringuebales de pompe, dont Auguste prit l'une, et moi l'autre. Après les avoir cachées, nous dépouillâmes le cadavre de sa chemise, et nous le jetâmes par-dessus bord. Peters et moi, nous redescendîmes, laissant Auguste en sentinelle sur le pont, où il prit justement le poste d'Allen, mais le dos tourné au capot d'échelle de la cabine, afin que, si l'un des hommes du second venait à monter, il supposât que c'était l'homme de quart.

Sitôt que je fus en bas, je commençai à me déguiser de manière à représenter le cadavre de Rogers. La chemise que nous lui avions ôtée devait nous aider beaucoup, parce qu'elle était d'un modèle et d'un caractère singulier, et très-aisément reconnaissable, — espèce de blouse que le défunt mettait par-dessus son autre vêtement. C'était un tricot bleu, traversé de larges raies blanches. Après l'avoir endossée, je commençai à m'accoutrer d'un estomac postiche à l'instar de l'horrible difformité du cadavre ballonné. A l'aide de quelques couvertures dont je me rembourrai, cela fut bientôt fait. Je donnai à mes mains une physionomie analogue avec une paire de mitaines de laine blanche que nous remplîmes de tous les chiffons que nous pûmes attraper. Alors, Peters grima mon visage, le frottant d'abord partout avec de la craie blanche, et ensuite l'éclaboussant et le parafant avec du sang qu'il se tira lui-même d'une entaille au bout du doigt. La grande raie rouge à travers l'œil ne fut pas oubliée, et elle était, certes, de l'aspect le plus repoussant.

VIII

LE REVENANT

Lorsque enfin je me contemplai dans un fragment de miroir qui était pendu dans le poste, à la lueur obscure d'une espèce de fanal de combat, ma physionomie et

le ressouvenir de l'épouvantable réalité que je représentais me pénétrèrent d'un vague effroi, si bien que je fus pris d'un violent tremblement, et que je pus à peine rassembler l'énergie nécessaire pour continuer mon rôle. Il fallait cependant agir avec décision, et, Peters et moi, nous montâmes sur le pont.

Là, nous vîmes que tout allait bien pour le moment, et, suivant de près la muraille du navire, nous nous glissâmes tous les trois jusqu'au capot d'échelle de la chambre. Il n'était pas entièrement fermé, et des bûches avaient été placées sur la première marche, précaution qui avait pour but de faire obstacle à la fermeture et d'empêcher que la porte ne fût soudainement poussée du dehors. Nous pumes sans difficulté apercevoir tout l'intérieur de la chambre à travers les fentes produites par les gonds. Il était vraiment bien heureux que nous n'eussions pas essayé de les attaquer par surprise, car ils étaient évidemment sur leurs gardes. Un seul était endormi et couché juste au pied de l'échelle, avec un fusil à côté de lui. Les autres étaient assis sur quelques matelas qu'ils avaient tirés des cadres et jetés sur le plancher. Ils étaient engagés dans une conversation sérieuse, et, bien qu'ils eussent fait carrousse, à en juger par deux cruches vides et quelques gobelets d'étain éparpillés çà et là, ils n'étaient pas aussi déplorablement ivres que d'habitude. Tous avaient des pistolets, et de nombreux fusils étaient déposés dans un cadre à leur portée.

Nous prêtâmes pendant quelque temps l'oreille à

leur conversation, avant de nous décider sur ce que nous avions à faire, n'ayant rien résolu jusque-là, si ce n'est que, le moment de l'attaque venu, nous tenterions de paralyser leur résistance par l'apparition du spectre de Rogers. Ils étaient en train de discuter leurs plans de piraterie; et tout ce que nous pûmes entendre fut qu'ils devaient se réunir avec l'équipage de la goëlette le *Hornet,* et même commencer, s'il était possible, par s'emparer de la goëlette elle-même, comme préparation à une tentative d'une plus vaste échelle; quant aux détails de cette tentative, aucun de nous n'y put rien comprendre.

L'un des hommes parla de Peters; le second lui répondit à voix basse, et nous ne pûmes rien distinguer; peu après, il ajouta, d'un ton plus élevé, « qu'il ne pouvait pas comprendre ce que Peters avait à faire si souvent dans le gaillard d'avant avec le marmot du capitaine, et qu'il fallait que tous les deux filassent par-dessus bord, et que le plus tôt serait le meilleur ». A ces mots, on ne fit pas de réponse; mais nous pûmes aisément comprendre que l'insinuation avait été bien accueillie par toute la bande, et plus particulièrement par Jones. En ce moment, j'étais excessivement agité, d'autant plus que je voyais qu'Auguste et Peters ne savaient que résoudre. Toutefois, je me décidai à vendre ma vie aussi chèrement que possible et à ne me laisser dominer par aucun sentiment d'effroi.

Le vacarme effroyable produit par le mugissement du vent dans le gréement et par les coups de mer qui ba-

layaient le pont nous empêchaient d'entendre ce qui se disait, excepté durant quelques accalmies momentanées. Ce fut dans un de ces intervalles que nous entendîmes distinctement le second dire à l'un des hommes « d'aller à l'avant et d'ordonner à ces faillis chiens de descendre dans la chambre, parce que, là, il pourrait au moins avoir l'œil sur eux, et qu'il n'entendait pas qu'il y eût des secrets à bord du brick ». Très-heureusement pour nous, le tangage du navire était si vif à ce moment-là, que l'ordre ne put pas être mis immédiatement à exécution. Le coq se leva de son matelas pour venir nous trouver, quand une embardée, si effroyable que je crus qu'elle allait emporter la mâture, lui fit piquer une tête contre la porte d'une des cabines de bâbord, si bien qu'il l'ouvrit avec son front, ce qui augmenta encore le désordre. Heureusement, aucun de nous n'avait été culbuté, et nous eûmes le temps de battre précipitamment en retraite vers le gaillard d'avant et d'improviser à la hâte un plan d'action, avant que le messager fît son apparition, ou plutôt qu'il passât la tête hors du capot d'échelle ; car il ne monta pas jusque sur le pont. De l'endroit où il était placé, il ne pouvait pas remarquer l'absence d'Allen, et, en conséquence, le croyant toujours là, il se mit à le héler de toute sa force et à lui répéter les ordres du second. Peters répondit en criant sur le même ton et en déguisant sa voix : « Oui ! oui ! » et le coq redescendit immédiatement, sans avoir même soupçonné que tout n'allait pas bien à bord.

Alors, mes deux compagnons se dirigèrent hardiment vers l'arrière et descendirent dans la chambre, Peters refermant la porte après lui de la même façon qu'il l'avait trouvée. Le second les reçut avec une cordialité feinte, et dit à Auguste que, puisqu'il s'était conduit si gentiment dans ces derniers temps, il pouvait s'installer dans la cabine et se considérer désormais comme un des leurs. Il lui remplit alors à moitié un grand verre de rhum, et l'obligea à boire. Je voyais et j'entendais tout cela, car j'avais suivi mes amis vers la cabine aussitôt que la porte avait été refermée, et j'avais repris mon premier poste d'observation. J'avais apporté avec moi les deux bringuebales de pompe, dont j'avais caché l'une près du capot d'échelle, pour l'avoir au besoin sous la main.

Je m'affermis alors aussi bien que possible pour ne rien perdre de tout ce qui se passait en bas, et je m'efforçai de raidir ma volonté et mon courage pour descendre chez les révoltés aussitôt que Peters me ferait un signal, comme il avait été convenu. Il s'efforçait en ce moment de tourner la conversation sur les épisodes sanglants de la révolte, et graduellement il amena les hommes à causer des mille superstitions qui sont généralement si répandues parmi les marins. Je ne distinguais pas tout ce qui se disait, mais je pouvais aisément voir l'effet de la conversation sur les physionomies des assistants. Le second était évidemment très-agité, et quand, un moment après, l'un d'eux parla de l'aspect effrayant du cadavre de Rogers, je crus vraiment

qu'il allait tomber à la faiblesse. Peters lui demanda alors s'il ne pensait pas qu'il vaudrait mieux décidément le jeter par-dessus bord; car c'était, disait-il, une trop horrible chose de le voir ainsi se débattre et nager dans les dalots. Alors, le misérable respira convulsivement et promena lentement autour de lui ses regards sur ses compagnons, comme s'il voulait supplier l'un d'eux de monter pour faire cette besogne. Néanmoins, personne ne bougea; et il était évident que toute la compagnie était arrivée au plus haut degré d'excitation nerveuse. Peters me fit alors le signal; j'ouvris immédiatement la porte du capot d'échelle, et, descendant sans prononcer une syllabe, je me dressai tout d'un coup au milieu de la bande.

Le prodigieux effet créé par cette soudaine apparition ne surprendra personne, si l'on veut bien considérer les diverses circonstances dans lesquelles elle se produisait. D'ordinaire, dans les cas de cette nature, il reste dans l'esprit du spectateur quelque chose comme une lueur de doute sur la réalité de la vision qu'il a devant les yeux; il conserve jusqu'à un certain point une espérance, si faible qu'elle soit, qu'il est la dupe d'une mystification, et que l'apparition n'est vraiment pas un visiteur venu du pays des ombres. On peut affirmer que ce doute opiniâtre a presque toujours accompagné les visitations de cette nature, et que l'horreur glaçante qu'elles ont quelquefois produite doit être attribuée, même dans les cas les plus marquants, dans ceux qui ont causé l'angoisse la plus vive, à une es-

pèce d'effroi anticipé, à une peur que l'apparition *ne soit réelle* plutôt qu'à une croyance ferme à sa réalité. Mais, pour le cas présent, on verra tout de suite qu'il ne pouvait pas y avoir dans l'esprit des révoltés l'ombre d'une raison pour douter que l'apparition de Rogers ne fût vraiment la résurrection de son dégoûtant cadavre, ou au moins son image corporelle. La position isolée du brick et l'impossibilité de l'accoster en raison de la tempête restreignaient les moyens possibles d'illusion dans de si étroites limites, qu'ils durent se croire capables de les embrasser tous d'un coup d'œil. Depuis vingt-quatre jours qu'ils tenaient la mer, ils n'avaient eu de communication avec aucun navire, un seul excepté, qu'on avait simplement hélé. Tout l'équipage, d'ailleurs, — tous ceux du moins qui, croyant former l'équipage complet, étaient à mille lieues de soupçonner la présence d'un autre individu à bord, — était rassemblé dans la chambre, à l'exception d'Allen, l'homme de quart; et, quant à celui-ci, leurs yeux étaient trop bien familiarisés avec sa stature gigantesque (il avait six pieds six pouces de haut) pour que l'idée qu'il pût être la terrible apparition entrât un instant dans leur esprit. Ajoutez à ces considérations le caractère effrayant de la tempête et la nature de la conversation amenée par Peters, l'impression profonde que la hideur du véritable cadavre avait produite dans la matinée sur l'imagination de ces hommes, la perfection de mon travestissement, et la lumière vacillante et incertaine à travers laquelle ils me voyaient, le fanal

de la chambre oscillant violemment çà et là avec le navire et jetant sur moi des éclairs douteux et tremblants, et vous ne trouverez pas étonnant que l'effet de la supercherie ait été beaucoup plus grand que nous n'avions osé l'espérer.

Le second se dressa sur le matelas où il était couché, et, sans proférer une syllabe, retomba à la renverse, roide mort, sur le plancher de la chambre ; un fort coup de roulis le roula sous le vent comme une bûche. Des sept qui restaient, il n'y en eut que trois qui montrèrent d'abord quelque présence d'esprit. Les quatre autres restèrent assis pendant quelque temps, comme s'ils avaient pris racine dans le plancher ; — c'étaient bien les plus pitoyables victimes de l'horreur et du désespoir que mes yeux aient jamais contemplées. La seule résistance que nous rencontrâmes vint du coq, de Jones Hunt et de Richard Parker ; mais leur défense fut faible et sans résolution. Les deux premiers furent immédiatement frappés par Peters, et, avec la bringuebale que j'avais apportée avec moi, j'assommai Parker d'un coup sur la tête. En même temps, Auguste s'emparait d'un des fusils déposés sur le plancher, et le déchargeait dans la poitrine de Wilson, un des autres révoltés. Il n'en restait donc plus que trois ; mais, pendant ce temps-là, ils s'étaient réveillés de leur stupeur, et commençaient peut-être à voir qu'ils avaien- été dupes d'un stratagème ; car ils combattirent avec beaucoup de résolution et de furie, et, sans l'effroyable force musculaire de Peters, ils auraient bien pu finale

ment avoir raison de nous. Ces trois hommes étaient Jones, Greely et Absalon Hicks. Jones avait renversé Auguste ; il l'avait déjà frappé en plusieurs endroits au bras droit et l'aurait sans doute bientôt expédié (car, Peters et moi, nous ne pouvions pas nous débarrasser immédiatement de nos adversaires), si un ami sur l'assistance duquel nous n'avions certes pas compté n'était venu très à propos à son aide. Cet ami n'était autre que Tigre. Avec un sourd grondement, il bondit dans la chambre au moment le plus critique pour Auguste, et, se jetant sur Jones, le cloua en un instant sur le plancher. Mon ami, toutefois, était trop gravement blessé pour nous prêter le moindre secours, et j'étais si empêtré dans mon déguisement, que je ne pouvais pas faire grand'chose. Le chien s'obstinait à ne pas lâcher la gorge de Jones ; — cependant, Peters était bien assez fort pour venir à bout des deux hommes qui restaient, et il les aurait sans doute expédiés plus tôt s'il n'avait pas été gêné par l'étroit espace dans lequel il lui fallait agir et par les effroyables embardées du brick. Il venait de s'emparer de l'un des lourds escabeaux qui gisaient sur le plancher. Avec cela, il défonça le crâne de Greely au moment où celui-ci allait décharger son fusil sur moi, et, immédiatement après, un roulis du brick l'ayant jeté sur Hicks, il le saisit à la gorge et l'étrangla instantanément à la force du poignet. Ainsi, en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour le raconter, nous nous trouvions maîtres du brick.

Le seul de nos adversaires resté vivant était Richard

Parker. On se rappelle qu'au commencement de l'attaque j'avais assommé cet homme d'un coup de ma bringuebale. Il gisait immobile à côté de la porte de la cabine défoncée; mais, Peters l'ayant touché avec le pied, il retrouva la parole et demanda grâce. Sa tête n'était que légèrement fendue et il n'était pas autrement blessé, le coup l'ayant simplement étourdi. Il se releva, et, pour le moment, nous lui attachâmes les mains derrière le dos. Le chien était encore sur Jones, grondant toujours avec fureur; mais, en regardant attentivement, nous vîmes que celui-ci était tout à fait mort; un ruisseau de sang jaillissait d'une blessure profonde à la gorge, que lui avaient faite les crocs puissants de l'animal.

Il était alors une heure du matin, et le vent soufflait toujours d'une manière effroyable. Le brick fatiguait évidemment beaucoup plus qu'à l'ordinaire, et il devenait indispensable de faire quelque chose pour l'alléger. Presque à chaque coup de roulis sous le vent il embarquait une lame, et quelques-unes s'étaient même répandues dans la chambre pendant notre lutte; car, en descendant, j'avais laissé l'écoutille ouverte. Toute la muraille de bâbord avait été emportée, ainsi que les fourneaux et le canot de l'arrière. Les craquements et les vibrations du grand mât nous prouvaient aussi qu'il allait bientôt céder. Pour faire une plus grande place à l'arrimage dans la cale d'arrière, le pied de ce mât avait été fixé dans l'entre-pont (exécrable méthode à laquelle ont souvent recours les constructeurs ignorants), de

sorte qu'il courait grand risque de sortir de son emplanture. Mais, pour mettre le comble à nos malheurs, nous sondâmes l'archipompe, et nous ne trouvâmes pas moins de sept pieds d'eau.

Nous laissâmes donc les cadavres des hommes dans la chambre et nous fîmes immédiatement jouer les pompes, — Parker, naturellement, ayant été relâché pour nous assister dans ce travail. Nous bandâmes le bras d'Auguste de notre mieux, et le pauvre garçon fit ce qu'il put, c'est-à-dire pas grand'chose. Cependant, nous vîmes qu'en faisant fonctionner une pompe sans interruption, nous pouvions tout juste maîtriser la voie d'eau, c'est-à-dire l'empêcher d'augmenter. Comme nous n'étions que quatre, c'était un rude labeur; mais nous tâchâmes de ne pas nous laisser abattre, et nous attendîmes le petit jour avec inquiétude, espérant soulager alors le brick en coupant le grand mât.

Nous passâmes ainsi une nuit pleine d'une anxiété et d'une fatigue horribles; quand enfin le jour parut, la tempête n'était pas le moins du monde calmée, et il n'y avait même aucun symptôme d'une prochaine embellie. Nous tirâmes alors les corps sur le pont, et nous les jetâmes par-dessus bord. Ensuite, nous pensâmes à nous débarrasser du grand mât. Les préparatifs nécessaires ayant été faits, Peters, qui avait retrouvé les haches dans la cabine, entama le mât, pendant que, nous autres, nous veillions aux étais et aux garants. Comme le brick donnait une effroyable embar-

dée sous le vent, le signal fut donné pour couper les garants, et, cela fait, toute cette masse de bois et, de gréement tomba dans la mer, et débarrassa le brick sans nous faire d'avarie notable. Nous vîmes alors que le navire fatiguait moins qu'auparavant, mais notre situation était toujours extrêmement précaire, et en dépit des plus grands efforts, nous ne pouvions pas maîtriser la voie d'eau sans l'aide des deux pompes. Les services qu'Auguste pouvait nous rendre étaient vraiment insignifiants. Pour ajouter à notre détresse, une lame énorme frappant le brick du côté du vent le jeta à quelques points hors du vent, et, avant qu'il pût reprendre sa position, une autre lame déferlait en plein dessus et le roulait complétement sur le côté. Alors, le lest se déplaça en masse et passa sous le vent (quant à l'arrimage, il était depuis quelque temps ballotté absolument à l'aventure), et, pendant quelques secondes, nous crûmes que nous allions inévitablement chavirer. Cependant, nous nous relevâmes un peu; mais, le lest restant toujours à bâbord, nous donnions tellement de la bande, qu'il était inutile de songer à faire jouer les pompes; ce qu'en aucun cas, d'ailleurs, nous n'aurions pu faire plus longtemps, nos mains étant complétement ulcérées par notre excessif labeur et saignant d'une manière affreuse.

Contrairement à l'avis de Parker, nous commençâmes alors à abattre le mât de misaine; nous y réussîmes à la longue, avec la plus grande difficulté, à cause de notre position inclinée. En filant par-dessus bord, il

emporta avec lui le beaupré et laissa le brick à l'état de simple ponton.

Jusqu'alors, nous avions lieu de nous réjouir d'avoir pu conserver notre chaloupe, qui n'avait pas été endommagée par tous ces gros coups de mer. Mais nous n'eûmes pas longtemps à nous féliciter; car le mât de misaine et la misaine, qui maintenaient un peu le brick, étant partis ensemble, chaque lame à présent venait briser complétement sur nous, et, en cinq minutes, notre pont fut balayé de bout en bout, la chaloupe et la muraille de tribord furent enlevées, et le guindeau lui-même mis en pièces. Il était vraiment presque impossible d'être réduits à une condition plus déplorable.

A midi, nous eûmes quelque espoir de voir la tempête diminuer; mais nous fûmes cruellement désappointés, car elle ne se calma pendant quelques minutes que pour souffler ensuite avec plus de furie. A quatre heures de l'après-midi, elle avait pris une telle intensité qu'il était impossible de se tenir debout; et, quand vint la nuit, je n'avais plus conservé l'ombre d'une espérance. Je ne croyais pas que le navire pût tenir jusqu'au matin.

A minuit, l'eau nous avait considérablement gagnés; elle montait alors jusqu'au faux pont. Peu de temps après, le gouvernail partit, et le coup de mer qui l'emporta souleva toute la partie de l'arrière hors de l'eau, de sorte qu'en retombant, le brick talonna et donna une secousse semblable à celle d'un navire qui échoue.

Nous avions tous calculé que le gouvernail tiendrait bon jusqu'à la fin, parce qu'il était singulièrement fort et installé comme je n'en avais jamais vu jusqu'alors et comme je n'en ai pas vu depuis. Le long de sa pièce principale s'étendait une série de forts crochets de fer, et une autre semblable tout le long de l'étambot. A travers ces crochets passait une tige de fer forgé très-épaisse, le gouvernail étant ainsi rattaché à l'étambot et jouant librement sur la tige. La force terrible de la mer qui l'avait arraché peut être appréciée par ce fait, que les crochets de l'étambot, qui, comme je l'ai dit, s'étendaient d'un bout à l'autre et étaient rivés de l'autre côté, furent complétement retirés, tous sans exception, de la pièce de bois.

Nous avions à peine eu le temps de respirer après cette violente secousse, qu'une des plus épouvantables lames que j'eusse jamais vues vint briser d'aplomb par-dessus bord, emportant le capot d'échelle, enfonçant les écoutilles et inondant le navire d'un véritable déluge.

IX

LA PÊCHE AUX VIVRES

Par bonheur, juste avant la nuit, nous nous étions solidement attachés tous les quatre aux débris du guindeau, et nous étions ainsi couchés sur le pont aussi à plat que possible. Ce fut cette précaution qui nous

sauva de la mort. Pour le moment, nous étions tous plus ou moins étourdis par cet immense poids d'eau qui nous avait écrasés, et, quand enfin elle se fut écoulée, nous nous sentîmes presque anéantis. Aussitôt que je pus respirer, j'appelai à haute voix mes compagnons. Auguste seul me répondit : « C'est fait de nous ; que Dieu ait pitié de nos âmes! » Au bout de quelques instants, les deux autres purent parler, et ils nous exhortèrent à prendre courage, disant qu'il y avait encore quelque espoir, qu'il était impossible que le brick coulât, à cause de la nature de sa cargaison, et qu'il y avait tout lieu de croire que la tempête se dissiperait vers le matin. Ces paroles me rendirent la vie; car, quelque étrange que cela puisse paraître, bien qu'il fût évident qu'un navire chargé de barriques vides ne pouvait pas sombrer, j'avais eu jusqu'ici l'esprit si troublé, que cette considération m'avait complétement échappé, et c'était le danger de sombrer que je considérais depuis quelque temps comme le plus imminent. Sentant l'espérance revivre en moi, je saisis toutes les occasions de renforcer les amarres qui m'attachaient au débris du guindeau, et je découvris bientôt que mes compagnons avaient eu la même idée et en faisaient autant. La nuit était aussi noire que possible, et il est inutile d'essayer de décrire le fracas étourdissant et le chaos dont nous étions enveloppés. Notre pont était au niveau de la mer, ou plutôt nous étions entourés d'une crête, d'un rempart d'écume, dont une partie passait à chaque instant par-dessus nous. Nos têtes, ce n'est

pas trop dire, n'étaient vraiment hors de l'eau qu'une seconde sur trois. Quoique nous fussions couchés tout près les uns des autres, nous ne pouvions pas nous voir, et nous n'apercevions pas davantage la moindre partie du brick sur lequel nous étions si effroyablement secoués. Par intervalles nous nous appelions l'un l'autre, nous efforçant ainsi de raviver l'espérance et de donner un peu de consolation et d'encouragement à celui de nous qui pouvait en avoir le plus besoin. L'état de faiblesse d'Auguste faisait de lui un objet d'inquiétude pour les autres; et comme, avec son bras droit déchiré, il devait lui être impossible d'assujettir assez solidement son amarre, nous nous figurions à chaque instant qu'il allait être emporté par-dessus bord; — quant à lui prêter secours, c'était une chose absolument impossible. Très-heureusement, sa place était plus sûre qu'aucune des nôtres; car, la partie supérieure de son corps étant justement abritée par un morceau du guindeau fracassé, la violence des lames qui tombaient sur lui se trouvait grandement amortie. Dans toute autre position que celle-là (et il ne l'avait pas choisie, il y avait été jeté accidentellement après s'être attaché dans un endroit très-dangereux), il eût infailliblement péri avant le matin. Le brick, comme je l'ai dit, donnait beaucoup de la bande, et, grâce à cela, nous étions moins exposés à être emportés que nous ne l'eussions été dans un cas différent. Le côté par où le navire donnait de la bande était, comme je l'ai remarqué, celui de bâbord, et la moitié du pont à

peu près était constamment sous l'eau. Conséquemment, les lames qui nous frappaient à tribord étaient en partie brisées par le côté du navire, et, couchés à plat sur le visage, nous n'en attrapions que de grosses éclaboussures ; quant à celles qui nous venaient par bâbord, elles nous attaquaient par le dos, et n'avaient pas, en raison de notre posture, assez de prise sur nous pour nous arracher à nos amarres.

Nous restâmes couchés dans cette affreuse situation jusqu'à ce que le jour vînt nous montrer plus clairement les horreurs dont nous étions environnés. Le brick n'était plus qu'une bûche, roulant çà et là à la merci de chaque lame ; la tempête augmentait toujours ; c'était un parfait ouragan, s'il en fut jamais, et nous ne voyions aucune perspective naturelle de délivrance. Pendant quelques heures, nous gardâmes le silence, tremblant à chaque instant ou que nos amarres ne cédassent, ou que les débris du guindeau ne filassent par-dessus bord, ou qu'une des énormes lames qui mugissaient autour de nous, au-dessus de nous, dans tous les sens, ne plongeât la carcasse si avant sous l'eau que nous fussions noyés avant qu'elle pût remonter à la surface. Cependant, la miséricorde de Dieu nous préserva de ces imminents dangers, et, vers midi, nous fûmes gratifiés de la lumière bénie du soleil. Peu de temps après, nous nous aperçûmes d'une diminution sensible dans la force du vent, et, pour la première fois depuis la fin de la soirée précédente, Auguste parla et demanda à Peters, qui était couché tout contre lui, s'il croyait qu'il

y eût quelque chance de salut. Comme le métis ne fit d'abord aucune réponse à cette question, nous conclûmes tous qu'il avait été noyé sur place ; mais bientôt, à notre grande joie, il parla, quoique d'une voix très-faible, disant qu'il souffrait beaucoup, qu'il était comme coupé par les amarres qui lui serraient étroitement l'estomac, et qu'il lui fallait trouver le moyen de les relâcher, ou mourir, parce qu'il lui était impossible d'endurer cette torture plus longtemps. Cela nous causa un grand chagrin ; car il ne fallait pas songer à venir à son secours tant que la mer continuerait à courir sur nous comme elle faisait. Nous l'exhortâmes à supporter ses souffrances avec courage, et nous lui promîmes de saisir la première occasion qui s'offrirait pour le soulager. Il répondit qu'il serait bientôt trop tard ; que ce serait fait de lui avant que nous pussions lui venir en aide ; et puis, après avoir gémi pendant quelques minutes, il retomba dans son silence, et nous conclûmes qu'il était mort.

Aux approches du soir, la mer tomba considérablement ; c'était à peine si dans l'espace de cinq minutes plus d'une lame venait briser sur la coque du côté du vent ; le vent s'était aussi beaucoup calmé, quoiqu'il soufflât encore grand frais. Je n'avais entendu parler aucun de mes camarades depuis plusieurs heures ; j'appelai alors Auguste. Il me répondit, mais si faiblement, que je ne pus pas distinguer ce qu'il disait. Je parlai alors à Peters et à Parker, mais aucun d'eux ne me fit de réponse.

Peu de temps après, je tombai dans une quasi-insensibilité, durant laquelle les images les plus charmantes flottèrent dans mon cerveau, telles que des arbres verdoyants, des prés magnifiques où ondulait le blé mûr, des processions de jeunes danseuses, de superbes troupes de cavalerie et autres fantasmagories. Je me rappelle maintenant que, dans tout ce qui défilait devant l'œil de mon esprit, le *mouvement* était l'idée prédominante. Ainsi, je ne rêvais jamais d'un objet immobile, tel qu'une maison, une montagne ou tout autre du même genre; mais des moulins à vent, des navires, de grands oiseaux, des ballons, des hommes à cheval, des voitures filant avec une vitesse furieuse, et autres objets mouvants, se présentaient à moi et se succédaient interminablement. Quand je sortis de ce singulier état, le soleil était levé depuis une heure, autant que je pus le deviner. J'eus la plus grande peine à me souvenir des différentes circonstances qui se rattachaient à ma situation, et, pendant quelque temps, je restai fermement convaincu que j'étais toujours dans la cale du brick, près de ma caisse, et je prenais le corps de Parker pour celui de Tigre.

Lorsque j'eus enfin complétement recouvré mes sens, je m'aperçus que le vent n'était plus qu'une brise très-modérée, et que la mer était comparativement calme, de sorte qu'elle n'embarquait sur le brick que par le travers. Mon bras gauche avait rompu ses liens et se trouvait gravement déchiré vers le coude; le droit était complétement paralysé, et la main et le poignet

prodigieusement enflés par la pression du cordage, qui avait agi depuis l'épaule jusqu'en bas. Je souffrais aussi d'une autre corde autour de la taille, qui avait été serrée à un point intolérable. En regardant mes camarades autour de moi, je vis que Peters vivait encore, bien qu'il eût autour des reins une grosse corde serrée si cruellement, qu'il avait l'air presque coupé en deux; aussitôt que je bougeai, il me fit un geste faible de la main en me désignant la corde. Auguste ne donnait aucun symptôme de vie et était presque plié en deux en travers d'un éclat du guindeau. Parker me parla quand il me vit remuer, et me demanda si j'avais encore assez de force pour le délivrer de sa position, me disant que, si je voulais ramasser toute mon énergie et si je réussissais à le délier, nous pouvions encore sauver nos vies, mais qu'autrement nous péririons tous.

Je lui dis de prendre courage, et que je tâcherais de le délivrer. Tâtant dans la poche de mon pantalon, je pris mon canif, et, après plusieurs essais infructueux, je réussis à l'ouvrir. Je parvins alors avec ma main gauche à débarrasser mon bras droit de ses amarres, et je coupai ensuite les autres cordes qui me retenaient. Mais, en essayant de changer de place, je m'aperçus que mes jambes me manquaient entièrement et que je ne pouvais me relever; il m'était également impossible de mouvoir mon bras droit dans un sens quelconque. Je le fis remarquer à Parker, qui me conseilla de rester tranquille pendant quelques minutes en me

tenant au guindeau avec la main gauche, pour donner au sang le temps de circuler. En effet, l'engourdissement commença bientôt à disparaître, de sorte que je pus d'abord remuer une jambe et puis l'autre, et en peu de temps je recouvrai en partie l'usage de mon bras droit. Je me glissai alors vers Parker avec la plus grande précaution et sans me dresser sur mes jambes, et je coupai toutes les amarres autour de lui; et, au bout de peu de temps, comme moi, il recouvra en partie l'usage de ses membres. Nous nous dépêchâmes alors de défaire la corde de Peters. Elle avait fait une profonde entaille à travers la ceinture de son pantalon de laine et à travers deux chemises, et elle avait pénétré dans l'aine, d'où le sang jaillit abondamment quand nous enlevâmes la corde. Mais à peine avions-nous fini, que Peters se mit à parler et sembla éprouver un soulagement immédiat; — il était même capable de se remuer beaucoup plus aisément que Parker et moi, ce qu'il devait sans aucun doute à cette saignée involontaire.

Auguste ne donnait aucun signe de vie, et nous avions peu d'espoir de le voir reprendre ses sens; mais, en arrivant à lui, nous vîmes qu'il s'était simplement évanoui par suite d'une perte de sang, les bandages dont nous avions entouré son bras ayant été arrachés par l'eau; aucune des cordes qui le retenaient au guindeau n'était suffisamment serrée pour occasionner sa mort. L'ayant débarrassé de ses liens et délivré du morceau de bois, nous le déposâmes du côté

du vent, à un endroit sec, la tête un peu plus bas que le corps, et nous nous mîmes tous trois à lui frotter les membres. En une demi-heure à peu près, il revint à lui; mais ce ne fut que le matin suivant qu'il laissa voir qu'il reconnaissait chacun de nous et qu'il trouva la force de parler. Pendant le temps que nous avions mis à nous débarrasser de toutes nos amarres, la nuit était venue, le ciel commençait à se couvrir, de sorte que nous avions une peur affreuse que le vent ne reprît avec violence, auquel cas rien ne pouvait nous sauver de la mort, épuisés comme nous l'étions. Par bonheur, le temps se maintint très-convenablement pendant la nuit, et, la mer s'apaisant de plus en plus, nous conçûmes finalement l'espoir de nous sauver. Une jolie brise soufflait toujours du nord-ouest, mais le temps n'était pas froid du tout. Auguste, étant beaucoup trop faible pour se retenir lui-même, fut soigneusement attaché au guindeau, de peur que le roulis du navire ne le fît glisser par-dessus bord. Quant à nous, nous n'avions pas besoin de précautions semblables. Nous nous assîmes en nous serrant, et, nous appuyant l'un contre l'autre en nous aidant des cordes rompues du guindeau, nous nous mîmes à causer des moyens de sortir de notre affreuse situation. Nous nous avisâmes fort à propos de retirer nos habits, et nous les tordîmes pour en exprimer l'eau. Quand ensuite nous les remîmes, ils nous parurent singulièrement chauds et agréables et ne servirent pas peu à nous rendre de la vigueur. Nous débarrassâmes Auguste des siens, nous les

tordîmes pour lui, et il en éprouva le même bien-être.

Nos principales souffrances étaient maintenant la faim et la soif, et, quand nous pensions aux moyens futurs de nous soulager à cet égard, nous sentions le cœur nous manquer, et nous en venions même à regretter d'avoir échappé aux dangers moins terribles de la mer. Nous nous efforçâmes cependant de nous consoler avec l'espoir d'être bientôt recueillis par quelque navire, et nous nous encourageâmes à supporter avec résignation tous les maux qui pouvaient nous être encore réservés.

Enfin, l'aube du 14 parut, et le temps se maintint clair et doux, avec une brise constante, mais très-légère, du nord-ouest. La mer était maintenant tout à fait apaisée, et comme, pour une cause que nous ne pûmes deviner, le brick ne donnait plus autant de la bande, le pont était comparativement sec, et nous pouvions aller et venir en toute liberté. Il y avait alors plus de trois jours et trois nuits que nous n'avions rien bu ni mangé, et il devenait absolument nécessaire de faire une tentative pour se procurer quelque chose d'en bas. Comme le brick était complétement plein d'eau, nous nous mîmes à l'œuvre avec tristesse et sans grand espoir d'attraper quelque chose. Nous fîmes une espèce de drague en plantant quelques clous, que nous arrachâmes aux débris du capot d'échelle, dans deux pièces de bois. Nous les assujettîmes en croix, et, les attachant au bout d'une corde, nous les jetâmes dans la cabine et les promenâmes çà et là, avec le faible espoir d'accrocher quelque article qui

pût servir à notre nourriture, ou du moins nous aider à nous la procurer. Nous passâmes la plus grande partie de la matinée à cette besogne, sans résultat, et nous ne pêchâmes que quelques couvertures que les clous accrochèrent facilement. Notre invention était vraiment si grossière, que nous ne pouvions guère compter sur un meilleur succès.

Nous recommençâmes l'épreuve dans le gaillard d'avant, mais sans plus de résultat, et nous nous abandonnions déjà au désespoir, quand Peters imagina de se faire attacher une corde autour du corps, et d'essayer d'attraper quelque chose en plongeant dans la cabine. Nous saluâmes la proposition avec toute la joie que peut inspirer l'espérance renaissante. Il commença immédiatement à se dépouiller de ses vêtements, à l'exception de son pantalon; et une forte corde fut soigneusement assujettie autour de sa taille, que nous ramenâmes par-dessus ses épaules, de manière à l'empêcher de glisser. L'entreprise était pleine de difficulté et de danger; car, comme nous n'espérions pas trouver grand'chose dans la chambre, à supposer même qu'il y eût encore quelques provisions, il fallait que le plongeur, après s'être laissé descendre, fît un tour à droite et marchât sous l'eau à une distance de dix ou douze pieds, à travers un passage étroit, jusqu'à la cambuse, et revînt enfin sans avoir pu respirer.

Tout étant prêt, Peters descendit dans la cabine en suivant l'échelle jusqu'à ce que l'eau lui atteignît le menton. Alors, il plongea, la tête la première, tourna à

droite après avoir plongé et s'efforça de pénétrer dans la cambuse; mais, à la première tentative, il échoua complétement. Il n'y avait pas une demi-minute qu'il avait disparu, que nous sentîmes la corde secouée violemment; c'était le signal convenu pour le retirer de l'eau quand il le désirerait. Nous le tirâmes donc immédiatement, mais avec si peu de précautions, que nous le meurtrîmes cruellement contre l'échelle. Il ne rapportait rien avec lui, et il lui avait été impossible d'aller au delà d'un très-petit espace à travers le couloir, à cause des efforts constants qu'il lui fallait faire pour ne pas remonter et flotter contre le pont. Quand il sortit de la cabine, il était très-épuisé, et dut se reposer quinze bonnes minutes avant de se hasarder à redescendre.

La seconde tentative fut encore plus malheureuse; car il resta si longtemps sous l'eau sans donner le signal, que, nous sentant fort inquiets pour lui, nous le tirâmes sans plus attendre; il se trouva qu'il était au moment d'être asphyxié; le malheureux avait déjà, dit-il, secoué la corde à plusieurs reprises, et nous ne l'avions pas senti. Cela tenait sans doute à ce qu'une partie de la corde s'était accrochée dans la balustrade au pied de l'échelle. Cette balustrade était un tel embarras, que nous résolûmes de l'arracher avant de procéder à une nouvelle tentative. Comme nous n'avions aucun moyen de l'enlever, excepté à la force des bras, nous descendîmes tous les quatre dans l'eau, aussi loin qu'il nous fut possible, et, donnant une bonne secousse

avec nos forces réunies, nous réussîmes à la jeter à bas.

La troisième tentative ne réussit pas mieux que les deux premières, et il devint évident que nous ne pourrions rien obtenir par ce moyen sans le secours de quelque poids qui servît à maintenir le plongeur et à l'affermir sur le plancher de la cabine, pendant qu'il ferait sa recherche. Nous regardâmes longtemps autour de nous pour trouver quelque chose propre à remplir ce but; mais à la fin nous découvrîmes, à notre grande joie, un des porte-haubans de misaine, du côté du vent, qui était déjà si fortement ébranlé, que nous n'eûmes aucune peine à le détacher entièrement. Peters, l'ayant solidement assujetti à l'une de ses chevilles, opéra alors sa quatrième descente dans la cabine, et, cette fois, réussit à se frayer un chemin jusqu'à la porte de la cambuse. Mais, avec un chagrin inexprimable, il la trouva fermée et fut obligé de revenir sans avoir pu y pénétrer; car, en faisant les plus grands efforts, c'était tout au plus s'il pouvait rester une minute sous l'eau. Nos affaires prenaient décidément un caractère sinistre, et nous ne pûmes, Auguste et moi, nous empêcher de fondre en larmes en pensant à cette foule de difficultés qui nous assiégeaient et à la chance si improbable de notre salut. Mais cette faiblesse ne fut pas de longue durée. Nous nous agenouillâmes et nous priâmes Dieu de nous assister dans les nombreux dangers dont nous étions assaillis; et puis, avec une espérance et une vigueur rajeunies, nous nous relevâmes,

prêts à chercher encore et à entreprendre tous les moyens humains de délivrance.

X

LE BRICK MYSTÉRIEUX

Peu de temps après, un incident eut lieu, qui, gros d'abord d'extrême joie et ensuite d'extrême horreur, m'apparaît, à cause de cela même, comme plus émouvant, plus terrible qu'aucun des hasards que j'aie connus postérieurement dans le cours de neuf longues années, — années si pleines d'événements de la nature la plus surprenante, et souvent même la plus inouïe, la plus inimaginable! Nous étions couchés sur le pont, près de l'échelle, et nous discutions encore la possibilité de pénétrer jusqu'à la cambuse, quand, tournant mes regards vers Auguste, qui me faisait face, je m'apperçus qu'il était tout d'un coup devenu d'une pâleur mortelle et que ses lèvres tremblaient d'une manière singulière et incompréhensible. Fortement alarmé, je lui adressai la parole, mais il ne répondit pas, et je commençais à croire qu'il avait été pris d'un mal subit, quand je fis attention à ses yeux, singulièrement brillants et braqués sur quelque objet derrière moi. Je tournai la tête, et je n'oublierai jamais la joie extatique qui pénétra chaque partie de mon être quand j'aperçus un grand brick qui arrivait sur nous, et qui

n'était guère à plus de deux milles au large. Je sautai sur mes pieds, comme si une balle de fusil m'avait frappé soudainement au cœur, et, étendant mes bras dans la direction du navire, je restai debout, immobile, incapable de prononcer une syllabe. Peters et Parker étaient également émus, quoique d'une manière différente. Le premier dansait sur le pont comme un fou, en débitant les plus monstrueuses extravagances, entremêlées de hurlements et d'imprécations, pendant que le second fondait en larmes, ne cessant, pendant quelques minutes encore, de pleurer comme un petit enfant. . .

Le navire en vue était un grand brick-goëlette, bâti à la hollandaise, peint en noir, avec une poulaine voyante et dorée. Il avait évidemment essuyé passablement de gros temps, et nous supposâmes qu'il avait beaucoup souffert de la tempête qui avait été la cause de notre désastre; car il avait perdu son mât de hune de misaine ainsi qu'une partie de son mur de tribord. Quand nous le vîmes pour la première fois, il était, je l'ai déjà dit, à deux milles environ, au vent, et arrivant sur nous. La brise était très-faible, et ce qui nous étonna le plus, c'est qu'il ne portait pas d'autres voiles que sa misaine et sa grande voile, avec un clinfoc; aussi ne marchait-il que très-lentement, et notre impatience montait presque jusqu'à la frénésie. La manière maladroite dont il gouvernait fut remarquée par nous tous, malgré notre prodigieuse émotion. Il donnait de telles embardées, qu'une fois ou deux nous crûmes qu'il ne nous

avait pas vus, ou, qu'ayant découvert notre navire, mais n'ayant aperçu personne à bord, il allait virer de bord et reprendre une autre route. A chaque fois, nous poussions des cris et des hurlements de toute la force de nos poumons; et le navire inconnu semblait changer pour un moment d'intention et remettait le cap sur nous; — cette singulière manœuvre se répéta deux ou trois fois, si bien qu'à la fin nous ne trouvâmes pas d'autre manière de nous l'expliquer que de supposer que le timonier était ivre.

Nous n'aperçûmes personne à son bord jusqu'à ce qu'il fût arrivé à un quart de mille de nous. Alors, nous vîmes trois hommes, qu'à leur costume nous prîmes pour des Hollandais. Deux d'entre eux étaient couchés sur de vieilles voiles près du gaillard d'avant, et le troisième, qui semblait nous regarder avec curiosité, était à l'avant, à tribord, près du beaupré. Ce dernier était un homme grand et vigoureux, avec la peau très-noire. Il semblait, par ses gestes, nous encourager à prendre patience, nous saluant joyeusement de la tête, mais d'une manière qui ne laissait pas que d'être bizarre, et souriant constamment, comme pour déployer une rangée de dents blanches très-brillantes. Comme le navire se rapprochait, nous vîmes son bonnet de laine rouge tomber de sa tête dans l'eau; mais il n'y prit pas garde, continuant toujours ses sourires et ses gestes baroques. Je rapporte minutieusement ces choses et ces circonstances, et je les rapporte, cela doit être compris, précisément *comme* elles nous *apparurent*.

Le brick venait à nous lentement avec plus de certitude dans sa manœuvre, et (je ne puis parler de sang-froid de cette aventure) nos cœurs sautaient follement dans nos poitrines, et nous répandions toute notre âme en cris d'allégresse et en actions de grâce à Dieu pour la complète, glorieuse et inespérée délivrance que nous avions si palpablement sous la main. Soudainement, du mystérieux navire, qui était maintenant tout proche de nous, nous arrivèrent, portées sur l'océan, une odeur, une puanteur telles, qu'il n'y a pas dans le monde de mots pour l'exprimer, — infernales, suffocantes, intolérables, inconcevables! J'ouvris la bouche pour respirer, et, me tournant vers mes camarades, je m'aperçus qu'ils étaient plus pâles que du marbre. Mais nous n'avions pas le temps de discuter ou de raisonner, — le brick était à cinquante pieds de nous et il semblait avoir l'intention de nous accoster par notre voûte, afin que nous pussions l'aborder sans l'obliger de mettre un canot à la mer. Nous nous précipitâmes à l'arrière, quand tout à coup une forte embardée le jeta de cinq ou six points hors de la route qu'il tenait, et, comme il passait à notre arrière à une distance d'environ vingt pieds, nous vîmes en plein son pont. Oublierai-je jamais la triple horreur de ce spectacle? Vingt-cinq ou trente corps humains, parmi lesquels quelques femmes, gisaient disséminés çà et là, entre l'arrière et la cuisine, dans le dernier et le plus dégoûtant état de putréfaction! Nous vîmes clairement qu'il n'y avait pas une âme vivante sur ce bateau

maudit! Cependant, nous ne pouvions pas nous empêcher d'appeler ces morts à notre secours! Oui, dans l'agonie du moment, nous avons longtemps et fortement prié ces silencieuses et dégoûtantes images de s'arrêter pour nous, de ne pas nous laisser devenir semblables à elles, et de vouloir bien nous recevoir dans leur gracieuse compagnie! L'horreur et le désespoir nous faisaient extravaguer, — l'angoisse et la déception nous avaient rendus absolument fous.

Quand nous poussâmes notre premier hurlement de terreur, quelque chose répondit qui venait du côté du beaupré du navire étranger, et qui ressemblait si parfaitement au cri d'un gosier humain que l'oreille la plus délicate en aurait tressailli et s'y fût laissé prendre. En ce moment, une autre embardée soudaine ramena pour quelques minutes le gaillard d'avant sous nos yeux, et du même coup nous aperçûmes la cause du bruit. Nous vîmes le grand et robuste personnage toujours appuyé sur la muraille, faisant toujours aller sa tête de çà de là, mais la face tournée maintenant de manière que nous ne pouvions plus l'apercevoir. Ses bras étaient étendus sur la lisse, et ses mains tombaient en dehors. Ses genoux reposaient sur une grosse manœuvre, tendue roide et allant du pied du beaupré à l'un des bossoirs. Sur son dos, où une partie de la chemise avait été arrachée et laissait voir le nu, se tenait une mouette énorme, qui se gorgeait activement de l'horrible viande, son bec et ses serres profondément enfouis dans le corps, et son blanc plumage tout écla-

boussé de sang. Comme le brick continuait à tourner comme pour nous voir de plus près, l'oiseau retira péniblement du trou sa tête sanglante, et, après nous avoir considérés un moment comme stupéfié, se détacha paresseusement du corps sur lequel il se régalait, puis il prit droit son vol au-dessus de notre pont et plana quelque temps dans l'air avec un morceau de la substance coagulée et quasi vivante dans son bec. A la fin, l'horrible morceau tomba, avec un sinistre piaffement, juste aux pieds de Parker. Dieu veuille me pardonner! mais alors, dans le premier moment, une pensée traversa mon esprit, — une pensée que je n'écrirai pas, — et je me sentis faisant un pas machinal vers la place ensanglantée. Je levai les yeux, et mes regards rencontrèrent ceux d'Auguste, qui étaient chargés d'un reproche si intense et si énergique, que cela me rendit immédiatement à moi-même. Je m'élançai vivement, et, avec un profond frisson, je jetai l'horrible chose à la mer.

Le corps d'où le morceau avait été arraché, reposant ainsi sur cette manœuvre, oscillait aisément sous les efforts de l'oiseau carnassier, et c'était ce mouvement qui nous avait d'abord fait croire à un être vivant. Quand la mouette le débarrassa de son poids, il chancela, tourna et tomba à moitié, de sorte que nous pûmes voir son visage en plein. Non, jamais spectacle ne fut plus plein d'effroi! Les yeux n'existaient plus, et toutes les chairs de la bouche rongées laissaient les dents entièrement à nu. Tel était donc ce

sourire qui avait encouragé notre espérance! Tel était... mais je m'arrête. Le brick, comme je l'ai dit, passa à notre arrière et continua sa route lentement et régulièrement sous le vent. Avec lui et son terrible équipage s'évanouirent toutes nos heureuses visions de joie et de délivrance. Comme il mit quelque temps à passer derrière nous, nous aurions peut-être trouvé moyen de l'aborder, si notre soudain désappointement et la nature effrayante de notre découverte n'avaient pas anéanti toutes nos facultés morales et physiques. Nous avions vu et senti, mais nous ne pûmes penser et agir, hélas! que trop tard. On pourra juger par ce simple fait combien cet incident avait affaibli nos intelligences : — quand le navire se fut éloigné au point que nous n'apercevions plus que la moitié de sa coque, nous agitâmes sérieusement la proposition d'essayer de l'attraper à la nage!

J'ai, depuis cette époque, fait tous mes efforts pour éclaircir le vague horrible qui enveloppait la destinée du navire inconnu. Sa coupe et sa physionomie générale nous donnèrent à penser, comme je l'ai déjà dit, que c'était un bâtiment de commerce hollandais, et le costume de son équipage nous confirma dans cette opinion. Nous aurions facilement pu lire son nom à son arrière et prendre aussi d'autres observations qui nous auraient servi à déterminer son caractère; mais l'émotion profonde du moment nous aveugla et nous cacha tout indice de cette nature. D'après la couleur safranée de quelques-uns des cadavres qui n'étaient pas tout à

fait décomposés, nous dûmes conclure que tout le monde à bord était mort de la fièvre jaune ou de quelque autre violent fléau d'espèce analogue. Si tel était le cas (et, en dehors de cela, je ne sais vraiment qu'imaginer), la mort, à en juger par la position des corps, avait dû les surprendre d'une façon tout à fait soudaine et accablante, d'une manière absolument distincte de celle qui caractérise même les pestes les plus mortelles avec lesquelles l'humanité a pu jusqu'ici se familiariser. Dans le fait, il se peut qu'un poison, introduit accidentellement dans quelqu'une des provisions du bord, ait amené ce désastre; peut-être avaient-ils mangé de quelque poisson inconnu, d'une espèce venimeuse, ou d'oiseau océanique ou de tout autre animal marin, que sais-je? — mais il est absolument superflu de former des conjectures sur un cas qui est enveloppé tout entier, et qui restera sans doute éternellement enveloppé dans le plus effrayant et le plus insondable mystère.

XI

LA BOUTEILLE DE PORT

Nous passâmes le reste de la journée dans un état de léthargie stupide, regardant toujours le navire, jusqu'au moment où les ténèbres, le dérobant à notre vue, nous rendirent pour ainsi dire à nous-mêmes. Les angoisses de la faim et de la soif nous reprirent alors, absorbant

tous autres soucis et considérations. Il n'y avait toutefois rien à faire jusqu'au matin, et, nous installant de notre mieux, nous nous efforçâmes d'attraper un peu de repos. J'y réussis, pour mon compte, au delà de mes espérances, et je dormis jusqu'au point du jour, quand mes camarades, qui avaient été moins favorisés que moi, m'éveillèrent pour recommencer nos malheureuses tentatives sur la cambuse.

Il faisait alors un calme plat, avec une mer plus unie que je ne l'ai jamais vue, — le temps, chaud et agréable. Le brick fatal était hors de vue. Nous commençâmes nos opérations par arracher, mais non sans peine, un autre porte-haubans de misaine; et les ayant tous les deux attachés aux pieds de Peters, il essaya d'arriver encore une fois à la porte de la cambuse, pensant qu'il réussirait peut-être à la forcer, pourvu cependant qu'il pût l'atteindre en très-peu de temps; et il y comptait, parce que la carcasse du navire gardait sa position beaucoup mieux qu'auparavant.

Il réussit en effet à atteindre très-vite la porte, et, là, détachant un des poids de sa cheville, il essaya de s'en servir pour l'enfoncer; mais tous ses efforts furent vains, la charpente étant beaucoup plus forte qu'il ne s'y était attendu. Il était complétement épuisé par ce long séjour sous l'eau, et il devenait indispensable qu'un de nous le remplaçât. Parker s'offrit immédiatement pour ce service; mais, après trois voyages infructueux, il n'avait même pas réussi à arriver jusqu'à la porte. L'état déplorable du bras d'Auguste rendait de

sa part tout essai superflu; car, fût-il parvenu à atteindre la chambre, il eût été tout à fait incapable d'en forcer l'entrée; c'était donc à moi qu'incombait maintenant le devoir d'employer mes forces au salut de la communauté.

Peters avait laissé un des porte-haubans dans le passage, et je vis, sitôt que j'eus plongé, que je n'avais pas un poids suffisant pour me tenir solidement sous l'eau. Je résolus donc, pour ma première tentative, de retrouver d'abord et simplement l'autre poids. Dans ce but, je tâtais le plancher du couloir, quand je sentis quelque chose de dur, que j'empoignai immédiatement, n'ayant pas le temps de vérifier ce que c'était; puis je m'en revins et je remontai directement à la surface. Ma trouvaille était une bouteille, et on concevra quelle fut notre joie quand nous vîmes qu'elle était pleine de vin de Porto. Nous rendîmes grâces à Dieu pour cette consolation et ce secours si opportun; puis, avec mon canif, nous tirâmes le bouchon, et, pour une gorgée très-modérée qu'avala chacun de nous, nous nous en sentîmes singulièrement réconfortés et comme inondés de chaleur, de forces et d'esprits vitaux. Nous rebouchâmes alors la bouteille soigneusement et, au moyen d'un mouchoir, nous l'amarrâmes de façon qu'il lui fût impossible de se briser.

Je me reposai un peu après cette heureuse découverte, puis je descendis, et enfin je retrouvai le porte-haubans avec lequel je montai immédiatement. Après l'avoir attaché à mon pied, je me laissai couler pour

la troisième fois, et il me fut démontré que je ne pourrais jamais réussir à forcer la porte de la cambuse. Je revins désolé.

Bien décidément, il fallait donc renoncer à toute espérance, et je pus voir dans les physionomies de mes camarades qu'ils avaient pris leur parti de mourir. Le vin leur avait donné une espèce de délire, dont ma dernière immersion m'avait peut-être préservé. Ils bavardaient d'une manière incohérente, et sur des choses qui n'avaient aucun rapport avec notre situation, Peters m'accablant de questions sur Nantucket. Auguste aussi, je me le rappelle, s'approcha de moi, d'un air fort sérieux et me pria de lui prêter un peigne de poche, parce qu'il avait, disait-il, les cheveux pleins d'écailles de poisson, et qu'il désirait se nettoyer avant de débarquer. Parker semblait un peu moins fortement affecté et me pressait de plonger encore dans la chambre pour lui rapporter le premier objet qui me tomberait sous la main. J'y consentis, et, dès la première tentative, après être resté sous l'eau une bonne minute, je rapportai une petite malle de cuir appartenant au capitaine Barnard. Nous l'ouvrîmes immédiatement, avec le faible espoir qu'elle contiendrait peut-être quelque chose à boire ou à manger; mais nous n'y trouvâmes rien qu'une boîte à rasoirs et deux chemises de toile. Je plongeai encore, et je revins sans aucun résultat. Comme ma tête sortait de l'eau, j'entendis sur le pont le bruit de quelque chose qui se brisait, et, en remontant, je vis que mes com-

pagnons d'infortune avaient ignoblement profité de mon absence pour boire le reste du vin, et qu'ils avaient laissé tomber la bouteille dans leur précipitation à la remettre en place avant que je les surprisse. Je leur remontrai leur manque de cœur, et Auguste fondit en larmes. Les deux autres essayèrent de rire et de tourner la chose en plaisanterie; mais j'espère ne jamais plus avoir à contempler un rire pareil; la convulsion de leurs physionomies était absolument effrayante. Dans le fait, il était visible que l'excitation produite dans leurs estomacs vides avait eu un effet violent et instantané, et qu'ils étaient tous effroyablement ivres. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'obtins d'eux qu'ils se couchassent; ils tombèrent presque aussitôt dans un lourd sommeil, accompagné d'une respiration haute et ronflante.

Je me trouvai alors, pour ainsi dire, seul sur le brick, et, certes, mes réflexions étaient de la nature la plus terrible et la plus noire. La seule perspective qui s'offrît à moi était de mourir de faim lentement, ou, en mettant les choses au mieux, d'être englouti par la première tempête qui s'élèverait; car nous ne pouvions pas, dans notre état d'épuisement, conserver l'espoir de survivre à une nouvelle.

La faim déchirante que j'éprouvais alors était presque intolérable, et je me sentis capable des dernières extrémités pour l'apaiser. Avec mon couteau, je coupai un petit morceau de la malle de cuir, et je m'efforçai de le manger; mais il me fut absolument impossible

d'en avaler même une parcelle; cependant, il me sembla qu'en mâchant et en chiquant le cuir par petits fragments j'obtenais un léger soulagement à mes souffrances. Vers le soir, mes compagnons se réveillèrent, un à un, et tous dans un état de faiblesse et d'horreur indescriptible, causé par le vin, dont les fumées étaient maintenant évaporées. Ils tremblaient, comme en proie à une violente fièvre, et imploraient de l'eau avec les cris les plus lamentables. Leur situation m'affecta de la manière la plus vive, et néanmoins je ne pouvais m'empêcher de me réjouir de l'heureux accident qui m'avait empêché de me laisser tenter par le vin, m'épargnant ainsi leurs sinistres et navrantes sensations. Cependant, leur conduite m'alarmait et me causait une très-forte inquiétude; car il était évident qu'à moins d'un changement favorable dans leur état, ils ne pourraient me prêter aucune assistance pour pourvoir à notre salut commun. Je n'avais pas encore abandonné toute idée de rapporter quelque chose d'en bas; mais l'épreuve ne pouvait se recommencer qu'à la condition que l'un d'eux fût assez maître de lui-même pour tenir le bout de la corde pendant que je descendrais. Parker semblait se posséder un peu mieux que les autres, et je m'efforçai de le ranimer par tous les moyens possibles. Présumant qu'un bain d'eau de mer pourrait avoir un heureux effet, je m'avisai de lui attacher un bout de corde autour du corps, et puis, le conduisant au capot d'échelle (lui, restant toujours inerte et passif), je l'y poussai et l'en retirai immédiatement. J'eus lieu de me féliciter

de mon expérience, car il parut reprendre de la vie et de la force, et, en remontant, il me demanda d'un air tout à fait raisonnable pourquoi je le traitais ainsi. Quand je lui eus expliqué mon but, il me remercia du service, et dit qu'il se sentait beaucoup mieux depuis son bain; ensuite, il parla sensément de notre situation. Nous résolûmes alors d'appliquer le même traitement à Auguste et à Peters; ce que nous fîmes immédiatement, et le saisissement leur procura à tous deux un soulagement remarquable. Cette idée d'immersion soudaine m'avait été suggérée par quelque vieille lecture médicale sur les heureux effets de l'affusion et de la douche dans les cas où le malade souffre du *delirium tremens.*

Voyant que je pouvais enfin me fier à mes camarades pour tenir le bout de la corde, je plongeai encore trois ou quatre fois dans la cabine, bien qu'il fît tout à fait nuit, et qu'une houle assez douce, mais très-allongée, venant du nord, ballottât tant soit peu notre ponton. Dans le cours de ces tentatives, je réussis à rapporter deux grands couteaux de table, une cruche de la contenance de trois gallons, mais vide, enfin une couverture, mais rien qui pût servir à soulager notre faim. Après avoir trouvé ces divers articles, je continuai mes efforts jusqu'à ce que je fusse complétement épuisé; mais je n'attrapai plus rien. Pendant la nuit, Parker et Peters firent la même besogne à tour de rôle; mais on ne pouvait plus mettre la main sur rien, et, persuadés que nous nous épuisions en vain, de désespoir nous abandonnâmes l'entreprise.

Nous passâmes le reste de la nuit dans la plus terrible angoisse morale et physique qui se puisse imaginer. Le matin du 16 se leva enfin, et nos yeux cherchèrent avec avidité le secours à tous les points de l'horizon, mais vainement. La mer était toujours très-unie, avec une longue houle du nord, comme la veille. Il y avait alors six jours que nous n'avions goûté d'aucune nourriture ni bu d'aucune boisson, à l'exception de la bouteille de porto, et il était clair que nous ne pourrions résister que fort peu de temps, à moins que nous ne fissions quelque trouvaille. Je n'avais jamais vu et je désire ne jamais revoir des êtres humains aussi complétement émaciés que Peters et Auguste. Si je les avais rencontrés à terre dans leur état actuel, je n'aurais pas soupçonné que je les eusse jamais connus. Leur physionomie avait complétement changé de caractère, si bien que je pouvais à peine me persuader qu'ils fussent bien les mêmes individus avec lesquels j'étais en compagnie peu de jours auparavant. Parker, quoique piteusement réduit, et si faible qu'il ne pouvait lever sa tête de sa poitrine, n'en était cependant pas au même point que les deux autres. Il souffrait avec une grande patience, ne poussait aucune plainte, et tâchait de nous inspirer l'espérance par tous les moyens qu'il pouvait inventer. Quant à moi, bien que j'eusse été malade au commencement du voyage, et que j'aie toujours été d'une constitution délicate, je souffrais moins qu'aucun d'eux; j'étais moins amaigri, et j'avais conservé à un degré surprenant les facultés de mon esprit,

pendant que les autres étaient complétement accablés et semblaient tombés dans une sorte de seconde enfance, grimaçant un sourire niais, comme les idiots, et proférant les plus absurdes bêtises. Par intervalles toutefois, et très-soudainement, ils semblaient revivre, comme inspirés tout d'un coup par la conscience de leur situation; alors ils sautaient sur leurs pieds comme poussés par un accès momentané de vigueur, et parlaient de la question d'une manière tout à fait rationnelle, mais pleine du plus intense désespoir. Il est bien possible aussi que mes camarades aient eu de leur état la même opinion que moi du mien, et que je me sois rendu involontairement coupable des mêmes extravagances et des mêmes imbécillités; — c'est là un point qu'il m'est impossible de vérifier.

Vers midi, Parker déclara qu'il voyait la terre du côté de bâbord, et j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de se jeter à la mer pour gagner la côte à la nage. Peters et Auguste ne firent pas grande attention à ce qu'il disait; il semblaient tous deux ensevelis dans une contemplation morne. En regardant dans la direction indiquée, il me fut impossible d'apercevoir la plus légère apparence de rivage : — d'ailleurs je savais trop bien que nous étions loin de toute terre pour m'abandonner à une espérance de cette nature. Il me fallut néanmoins beaucoup de temps pour convaincre Parker de sa méprise. Il répandit alors un torrent de larmes, pleurnichant comme un enfant, avec de grands cris et des sanglots, pendant deux ou trois heures;

enfin, épuisé par la fatigue de son désespoir, il s'endormit.

Peters et Auguste firent alors quelques efforts inefficaces pour avaler des morceaux de cuir. Je leur conseillai de chiquer le cuir et de le cracher; mais ils étaient trop affreusement affaiblis pour exécuter mon conseil. Je continuai à mâcher des morceaux par intervalles, et j'en tirai quelque soulagement; mais ma principale souffrance était la privation d'eau, et je ne résistai à l'envie de boire de l'eau de mer qu'en me rappelant les horribles conséquences qui en étaient résultées pour d'autres individus placés dans les mêmes conditions que nous.

Le jour allait s'écouler de cette façon, quand je découvris soudainement une voile à l'est, dans la direction de notre avant, du côté de bâbord. C'était, à ce qu'il me semblait, un grand navire, venant presque en travers de nous, et sans doute à une distance de douze ou quinze milles. Aucun de mes compagnons ne l'avait encore découvert, et je me gardais bien de le leur montrer tout de suite, dans la crainte que nous ne fussions encore frustrés de notre espérance. A la longue, comme il approchait, je vis positivement qu'il avait le cap droit sur nous, avec ses voiles légères portant plein. Je ne pus me retenir plus longtemps, et je le montrai à mes compagnons de souffrance. Ils se dressèrent immédiatement sur leurs pieds, se livrant de nouveau aux plus extravagantes démonstrations de joie, pleurant, riant à la manière des idiots, sautant,

piétinant sur le pont, s'arrachant les cheveux, priant et sacrant tour à tour. J'étais si influencé par leur conduite, aussi bien que par cette perspective de délivrance, que je considérais maintenant comme sûre, que je ne pus m'empêcher de me joindre à eux, de participer à leurs folies, et de donner pleine liberté à toutes les explosions de ma joie et de mon bonheur, me vautrant et me roulant sur le pont, frappant des mains, criant et faisant mille enfantillages semblables, jusqu'à ce que je fusse rappelé à moi-même et aux dernières limites du désespoir et de la misère humaine, en voyant tout à coup le navire nous présenter maintenant son arrière en plein, et gouverner d'un côté tout à fait opposé à celui où je l'avais d'abord vu se diriger.

Il me fallut quelque temps pour démontrer notre nouveau malheur à mes pauvres camarades. Ils répondaient à toutes mes assertions par des regards fixes et des gestes qui signifiaient qu'ils ne pouvaient pas être dupes de pareilles plaisanteries. Ce fut Auguste dont la conduite me fit le plus de mal. En dépit de tout ce que je pus dire et faire contre sa persuasion, il persista à affirmer que le navire se rapprochait vivement de nous, et à faire ses préparatifs pour monter à son bord. Il montrait quelques plantes marines qui flottaient le long du brick, et il affirmait que c'était l'embarcation du navire; il s'efforça même de s'y jeter, hurlant et criant de manière à fendre le cœur; enfin j'employai la violence pour l'empêcher de se précipiter dans la mer.

Quand nous fûmes un peu remis de notre émotion, nous continuâmes à guetter le navire, jusqu'à ce que, le temps s'étant couvert et une petite brise s'étant levée, nous le perdissions finalement de vue. Quand il eut entièrement disparu, Parker se tourna soudainement de mon côté avec une telle expression dans sa physionomie, que j'en eus le frisson. Il avait un air de tranquillité, un sang-froid que je n'avais pas encore remarqué en lui jusqu'à présent, et, avant qu'il eût ouvert la bouche, mon cœur m'avait appris ce qu'il allait dire. Il me proposa, en termes brefs, que l'un de nous fût sacrifié pour sauver l'existence des autres.

XII

LA COURTE PAILLE

Depuis quelque temps déjà, j'avais réfléchi au cas où nous serions réduits à cette épouvantable extrémité, et j'avais pris la résolution secrète d'endurer n'importe quelle espèce de mort plutôt que d'invoquer une pareille ressource. Et cette résolution n'avait été en aucune façon affaiblie par la violence de la faim qui me travaillait. La proposition n'avait été entendue ni par Auguste ni par Peters. Je pris donc Parker à part, et, priant Dieu mentalement de me donner assez d'éloquence pour le dissuader de son abominable projet,

je lui fis de longues remontrances, je le suppliai ardemment, je l'implorai au nom de tout ce qu'il tenait pour sacré, je le pressai, par toutes les espèces d'arguments que me suggéra ce cas suprême, d'abandonner son idée et de n'en faire part à aucun des deux autres.

Il écouta tout ce que je lui dis sans essayer de réfuter mes raisons, et je commençais à espérer que je parviendrais à le dominer; mais, quand j'eus cessé de parler, il répondit qu'il savait que tout ce que je venais de dire était vrai, et que recourir à un pareil moyen était la plus horrible alternative qui pût se présenter à l'esprit humain, mais qu'il avait souffert aussi longtemps que la nature le pouvait endurer; qu'il n'était pas utile que tous mourussent quand il était possible, et même probable, que par la mort d'un seul les autres fussent définitivement sauvés; ajoutant que je pouvais m'épargner la peine de vouloir le détourner de son projet, parce qu'il avait entièrement arrêté sa résolution là-dessus, même avant l'apparition du navire, et que c'était cette apparition seule qui l'avait empêché de faire sa proposition plus tôt.

Je le suppliai alors, si je ne pouvais pas obtenir qu'il lâchât son projet, de le différer au moins jusqu'à un autre jour, puisque quelque navire pouvait encore venir à notre secours; je repris tous les arguments qui me vinrent à l'esprit et ceux que je présumai bons pour influencer une rude nature comme la sienne. Il me répondit qu'il avait attendu, pour parler de cela,

aussi longtemps que possible, — jusqu'à l'instant suprême; qu'il ne lui était pas possible de vivre sans un aliment quelconque; et, conséquemment, que son idée, renvoyée à un autre jour, viendrait trop tard, — du moins en ce qui le concernait.

Voyant que rien ne l'émouvait, et que je ne pouvais pas le prendre par la douceur, j'usai d'un ton différent, et je lui dis qu'il devait savoir que j'avais souffert moins qu'aucun d'eux de toutes nos calamités, que j'étais donc en ce moment bien supérieur en force et en santé, non-seulement à lui, mais même à Peters et à Auguste; bref, que j'étais en mesure d'employer la force si je le jugeais nécessaire, et que, s'il essayait d'une façon quelconque de faire part aux autres de son affreux projet de cannibale, je n'hésiterais pas à le jeter à la mer. Là-dessus, il m'empoigna immédiatement à la gorge, et, tirant un couteau, il fit quelques efforts inutiles pour me frapper à l'estomac, atrocité que son extrême faiblesse l'empêcha seule d'accomplir. Cependant, monté à un haut degré de colère, je le poussai jusqu'au bord du navire, avec la ferme intention de le jeter par-dessus bord. Mais il fut sauvé de sa destinée par l'intervention de Peters, qui s'approcha et nous sépara, demandant le sujet de la querelle. Parker le lui dit, avant que j'eusse trouvé un moyen de l'en empêcher.

L'effet de ces paroles fut encore plus terrible que je ne m'y étais attendu. Auguste et Peters, qui, depuis longtemps, à ce qu'il paraît, nourrissaient en secret la

terrible pensée que Parker avait simplement émise le premier, s'accordèrent avec lui, et insistèrent pour la mettre immédiatement à exécution. J'avais présumé que l'un des deux au moins aurait encore assez de force d'âme et serait assez maître de lui pour se ranger de mon côté et s'opposer à l'exécution de cet affreux dessein; et, avec l'aide de l'un d'eux, je me croyais parfaitement capable d'en empêcher l'accomplissement. Frustré de cette espérance, il devenait indispensable pour moi de pourvoir à ma propre sûreté; car une plus longue résistance de ma part pouvait être considérée par ces hommes, qu'exaspérait leur situation, comme une excuse suffisante pour me refuser mon franc jeu dans la tragédie qui allait maintenant se jouer vivement.

Je leur dis que j'adhérais volontiers à la proposition, et que je demandais simplement un délai d'une heure à peu près pour laisser au brouillard qui nous enveloppait le temps de s'élever, parce qu'alors le navire que déjà nous avions aperçu serait peut-être encore en vue. Après de longues difficultés, j'obtins d'eux la promesse d'attendre encore jusque-là; et, comme je l'avais espéré, grâce à une brise qui survint rapidement, la brume s'éleva avant l'expiration de l'heure; mais aucun navire n'apparaissant à l'horizon, nous nous préparâmes à tirer au sort.

C'est avec une excessive répugnance que je m'étends sur la scène épouvantable qui suivit, scène qu'aucun événement postérieur n'a pu effacer de ma mémoire,

— qui y est restée gravée avec ses plus minutieux détails, et dont le cruel souvenir empoisonnera chaque instant de mon existence à venir. Qu'il me soit permis d'expédier cette partie de mon récit aussi promptement que le comporte la nature des incidents à relater. La seule méthode qui fût à notre disposition pour cette terrible loterie, dans laquelle nous avions chacun une chance à courir, était de tirer à la courte paille. De petits éclats de bois pouvaient remplir le but proposé, et il fut convenu que je tiendrais les lots. Je me retirai à un bout du navire, pendant que mes pauvres camarades prirent silencieusement position à l'autre bout, en me tournant le dos. Le moment le plus cruel de ce terrible drame, le plus plein d'angoisse, fut pendant que je m'occupais de l'arrangement des lots. Il est peu de situations décisives pour l'homme où il n'attache pas à la conservation de son existence un profond intérêt, — intérêt qui s'accroît de minute en minute avec la fragilité du lien où cette existence est suspendue. Mais maintenant la nature silencieuse, positive, rigoureuse, de la besogne à laquelle je me livrais (si différente des tumultueux périls de la tempête ou des horreurs graduées et progressives de la famine) me donna à réfléchir sur le peu de chances que j'avais d'échapper à la plus effrayante des morts, — à une mort de la plus effrayante utilité, — et chaque parcelle de cette énergie qui m'avait si longtemps soutenu fuyait maintenant comme les plumes devant le vent, me laissant la proie impuissante de la plus abjecte, de la plus

pitoyable terreur. D'abord, je ne pus même pas trouver la force suffisante pour arracher et pour assembler les petites esquilles de bois; mes doigts me refusaient absolument leur service, et mes genoux claquaient violemment l'un contre l'autre. Mon esprit parcourut rapidement mille absurdes expédients pour éviter de jouer mon jeu dans cette affreuse spéculation. Je pensai à me jeter aux genoux de mes camarades et à les supplier de me permettre de me soustraire à cette nécessité; à me précipiter sur eux à l'improviste, à en mettre un à mort, et à rendre ainsi superflue la décision par le sort; — bref, je pensai à tout, excepté à exécuter ce que j'avais à faire. A la fin, après avoir perdu beaucoup de temps dans cette conduite imbécile, je fus rappelé à moi-même par la voix de Parker, qui me pressait de les tirer enfin de la terrible inquiétude qu'ils enduraient. Et encore, je ne pus me résigner à arranger sur-le-champ les éclats de bois. Je me pris à réfléchir sur toutes les finasseries à employer pour tricher au jeu et pour induire un de mes pauvres compagnons d'infortune à tirer la courte paille, puisqu'il avait été convenu que celui qui tirerait la plus courte des quatre esquilles mourrait pour la conservation des autres. Que quiconque a envie de me condamner pour cette apparente infamie veuille bien se placer dans une position exactement semblable à la mienne!

Enfin aucun délai n'était plus possible, et, sentant mon cœur près d'éclater dans ma poitrine, je m'avançai vers le gaillard d'avant, où mes camarades m'at-

tendaient. Je présentai ma main avec les esquilles, et Peters tira immédiatement. Il était libre! — son esquille, du moins, n'était pas la plus courte; j'avais donc maintenant une chance de plus contre moi. Je rassemblai toute mon énergie, et je tendis les lots à Auguste. Il tira immédiatement le sien et se trouva également libre; et maintenant, que je dusse vivre ou mourir, les chances étaient précisément égales. En ce moment, toute la férocité du tigre s'empara de mon cœur, et je sentis contre Parker, mon semblable, mon pauvre camarade, la haine la plus intense et la plus diabolique. Mais ce sentiment ne dura pas, et, à la longue, avec un frisson convulsif et les yeux fermés, je tendis vers lui les deux esquilles restantes. Il s'écoula bien cinq bonnes minutes avant qu'il pût se résoudre à tirer la sienne, et, durant ce siècle d'indécision à déchirer le cœur, je n'ouvris pas une seule fois les yeux. Enfin un des lots fut vivement tiré de ma main. Le sort était décidé, mais je ne savais pas s'il était pour ou contre moi. Personne ne disait mot, et je n'osais pas éclaircir mon incertitude en regardant le morceau qui me restait. A la fin, Peters me saisit la main, et je m'efforçai de regarder; mais je vis tout de suite, à la physionomie de Parker, que j'étais sauvé et qu'il était la victime condamnée. Je respirai convulsivement et je tombai sur le pont sans connaissance.

Je revins à temps de mon évanouissement pour voir le dénoûment de la tragédie et assister à la mort de celui qui, comme auteur de la proposition, était, pour

ainsi dire, son propre meurtrier. Il ne fit aucune résistance, et, frappé dans le dos par Peters, il tomba mort sur le coup. Je n'insisterai pas sur le terrible festin qui s'ensuivit immédiatement : ces choses-là, on peut se les figurer, mais les mots n'ont pas une vertu suffisante pour frapper l'esprit de la parfaite horreur de la réalité. Qu'il me suffise de dire qu'après avoir, jusqu'à un certain point, apaisé dans le sang de la victime la soif enragée qui nous dévorait, et détaché d'un commun accord les mains, les pieds et la tête, que nous jetâmes à la mer avec les entrailles, nous dévorâmes le reste du corps, morceau par morceau, durant les quatre jours à jamais mémorables qui suivirent, 17, 18, 19 et 20 juillet.

Le 19, il survint une superbe averse qui dura quinze ou vingt minutes, et qui nous permit de ramasser un peu d'eau au moyen d'un drap que notre drague avait pêché dans la cabine juste après la tempête. La quantité que nous recueillîmes ainsi ne montait pas en tout à plus d'un demi-gallon ; mais cette chétive provision suffit pourtant à nous rendre, comparativement, un peu de force et d'espérance.

Le 21, nous fûmes de nouveau réduits à la dernière extrémité. La température se maintenait chaude et agréable, avec quelque brouillard et de petites brises, variant généralement du nord à l'ouest.

Le 22, comme nous étions tous trois assis, serrés l'un contre l'autre, et rêvant mélancoliquement à notre lamentable situation, mon esprit fut traversé d'une

idée soudaine qui brilla comme un vif rayon d'espérance. Je me souvins que, quand le mât de misaine avait été coupé, Peters, se trouvant au vent, dans les porte-haubans, m'avait passé une des haches, en me priant de la mettre, s'il était possible, en lieu de sûreté, et que, quelques minutes avant le dernier coup de mer qui avait attrapé et inondé le brick, j'avais serré cette hache dans le gaillard d'avant et l'avais déposée dans un des cadres de bâbord. Je pensais maintenant que, si nous pouvions mettre la main dessus, il nous serait peut-être possible d'ouvrir le pont au-dessus de la cambuse et de nous procurer ainsi des provisions sans difficulté.

Quand je communiquai ce projet à mes camarades, ils poussèrent un faible cri de joie, et nous allâmes immédiatement vers le gaillard d'avant. Ici, la difficulté de descendre se présentait beaucoup plus grande que pour la cabine, l'ouverture étant beaucoup plus étroite; car on se rappelle que toute la charpente autour du capot d'échelle de la chambre avait été enlevée, tandis que le passage vers le gaillard d'avant, n'étant qu'une simple écoutille de trois pieds carrés environ, était resté intact. Cependant, je n'hésitai pas à tenter l'aventure, et, une corde ayant été assujettie autour de mon corps, comme précédemment, je plongeai hardiment, les pieds les premiers; je parvins rapidement au cadre, et du premier coup je rapportai la hache. Elle fut saluée avec extase, avec des cris de joie et de triomphe, et la facilité avec laquelle nous l'avions trouvée fut

considérée comme un présage de notre salut définitif.

Nous commençâmes à attaquer le pont avec toute l'énergie de l'espérance rallumée, Peters et moi jouant de la hache à tour de rôle; quant à Auguste, son bras blessé l'empêchait de nous rendre aucun service. Comme nous étions encore trop faibles pour rester ainsi debout sans nourriture, et que nous ne pouvions pas conséquemment travailler une minute ou deux sans nous reposer, il devint bientôt évident qu'il nous faudrait plusieurs longues heures pour accomplir une pareille tâche, — c'est-à-dire pour pratiquer une ouverture suffisamment large et nous frayer un libre accès vers la cambuse. Cette considération, toutefois, ne nous découragea pas, et, travaillant toute la nuit à la clarté de la lune, le matin du 23, au point du jour, nous en étions venus à nos fins.

Peters s'offrit alors pour descendre, et, ayant fait tous ses préparatifs ordinaires, il plongea et revint bientôt, rapportant avec lui une petite jarre, qui, à notre grande joie, se trouva être pleine d'olives. Nous nous les partageâmes, et nous les dévorâmes avec la plus grande avidité; puis nous descendîmes Peters de nouveau. Il réussit cette fois au delà de toutes nos espérances, car il revint immédiatement avec un gros jambon et une bouteille de madère. Nous ne bûmes du vin qu'un petit coup chacun, sachant maintenant par expérience quels dangers il y avait à s'y livrer immodérément. Le jambon, sauf la valeur de deux livres environ près de l'os, avait été entièrement gâté par l'eau

salée et n'était pas dans un état mangeable, la partie saine fut partagée en trois parts. Peters et Auguste, incapables de maîtriser leur appétit, engloutirent la leur immédiatement; pour moi, je fus plus prudent, et, redoutant la soif qui devait en résulter, je ne mangeai qu'un petit morceau de la mienne. Alors, nous nous reposâmes un peu de notre labeur, qui avait été horriblement rude.

Vers midi, nous sentant un peu remis et fortifiés, nous recommençâmes nos attaques sur les provisions, Peters et moi plongeant alternativement, et toujours avec plus ou moins de succès, jusqu'au coucher du soleil. Pendant cet intervalle, nous eûmes le bonheur de rapporter en tout quatre nouvelles petites jarres d'olives, un autre jambon, une grosse bouteille d'osier contenant presque trois gallons d'excellent madère, et, ce qui nous fit encore plus de plaisir, une petite tortue de l'espèce galapago; le capitaine Barnard, au moment où le *Grampus* quittait le port, en avait reçu à son bord plusieurs de la goëlette *Mary-Pitts*, qui revenait d'un voyage dans le Pacifique à la chasse du veau marin.

Dans une partie subséquente de ce récit, j'aurai fréquemment l'occasion de parler de cette espèce de tortue. On la trouve principalement, comme la plupart de mes lecteurs le savent, dans le groupe d'îles appelées les *Galapagos*, qui, dans le fait, tirent leur nom de l'animal, — le mot espagnol *galapago* signifiant tortue d'eau douce. Sa forme particulière et son allure lui font donner quelquefois le nom de tortue-éléphant.

On en trouve souvent qui sont d'une grosseur énorme. J'en ai vu moi-même quelques-unes qui pesaient de douze à quinze cents livres, bien que je n'aie pas souvenir qu'aucun navigateur ait parlé de tortues de cette espèce pesant plus de huit cents livres. Leur aspect est singulier, et même répugnant. Leur démarche est très-lente, mesurée, lourde, le corps s'élevant à peu près à un pied du sol. Le cou est long et excessivement grêle; la longueur ordinaire de ce cou est de dix-huit pouces à deux pieds, et j'en ai tué une chez qui la distance de l'épaule à l'extrémité de la tête n'était pas de moins de trois pieds dix pouces. La tête a une ressemblance frappante avec celle d'un serpent. Elles peuvent vivre sans manger pendant un temps si long, que c'est presque incroyable, et l'on cite des cas où des tortues de cette espèce ont été jetées dans la cale d'un navire et y sont restées deux ans sans aucune nourriture, aussi grasses et à tous égards aussi bien portantes à l'expiration de ce terme qu'au moment même où on les y avait mises. Par une particularité de leur organisme, ces singuliers animaux ressemblent au dromadaire ou chameau du désert. Elles portent toujours une provision d'eau dans une poche à la naissance du cou. En les tuant après les avoir privées de toute nourriture pendant une année entière, on a quelquefois trouvé dans la poche de quelques-unes de ces tortues, jusqu'à trois gallons d'eau parfaitement douce et fraîche. Elles mangent principalement du persil sauvage et du céleri, avec du pourpier, de la soude et des raquettes, ce dernier vé-

gétal, qui leur profite d'une manière étonnante, existant en grande abondance sur le versant des collines près du rivage où l'on trouve l'animal lui-même. Cette tortue, un aliment excellent et des plus substantiels, a servi sans aucun doute à conserver l'existence de milliers de marins employés à la pêche de la baleine et autres spéculations dans le Pacifique.

Celle que nous eûmes la chance de rapporter de la cambuse n'était pas très-grosse et pesait probablement soixante-cinq ou soixante-dix livres. C'était une femelle, dans un état excellent, excessivement grasse, et ayant dans son sac plus d'un quart de gallon d'eau douce et limpide. C'était vraiment un trésor; et, tombant sur nos genoux d'un commun accord, nous rendîmes à Dieu des actions de grâces ferventes pour ce soulagement si opportun.

Nous eûmes beaucoup de peine à faire passer l'animal par l'ouverture; car il résistait avec fureur, et sa force était prodigieuse. Il était sur le point d'échapper des mains de Peters et de retomber dans l'eau, quand Auguste, lui jetant autour du cou une corde à nœud coulant, le retint par ce moyen jusqu'à ce que j'eusse sauté dans le trou à côté de Peters pour l'aider à soulever la bête jusqu'au pont.

Nous transvasâmes joyeusement l'eau du sac de l'animal dans la cruche que nous avions, comme on se le rappelle, rapportée précédemment de la cabine. Ensuite nous cassâmes le goulot d'une bouteille, de manière à faire, à l'aide du bouchon, une espèce de verre

à boire qui ne contenait pas tout à fait le quart d'une pinte. Nous bûmes chacun un de ces verres plein, et nous résolûmes de nous restreindre à cette quantité par jour, aussi longtemps que pourrait durer la provision.

Durant les deux ou trois derniers jours, le temps ayant été sec et doux, les couvertures que nous avions tirées de la cabine se trouvèrent complétement séchées, ainsi que nos vêtements, de sorte que nous passâmes cette nuit (la nuit du 23) dans une espèce de bien-être relatif et que nous jouîmes d'un sommeil paisible, après nous être régalés d'olives et de jambon, ainsi que d'une petite ration de vin. Comme nous avions peur de voir quelqu'une de nos provisions filer par-dessus bord pendant la nuit, au cas où la brise se lèverait, nous les assujettîmes de notre mieux avec une corde aux débris du guindeau. Quant à notre tortue, que nous tenions vivement à conserver vivante aussi longtemps que possible, nous la tournâmes sur le dos, et nous l'attachâmes d'ailleurs soigneusement.

XIII

ENFIN!

24 juillet. — Le matin du 24 nous trouva singulièrement restaurés en forces et en courage. Malgré la situation périlleuse où nous étions placés, — ignorant

notre position, à coup sûr loin de toute terre, — sans plus de nourriture que pour une quinzaine, même en la ménageant soigneusement, — entièrement privés d'eau, et flottant çà et là, sur la plus piteuse épave du monde, à la merci de la houle et du vent, — les angoisses et les dangers infiniment plus terribles auxquels nous avions tout récemment et si providentiellement échappé nous faisaient considérer nos souffrances actuelles comme quelque chose d'assez ordinaire, — tant il est vrai que le bonheur et le malheur sont purement relatifs.

Au lever du soleil, nous nous préparions à recommencer nos tentatives pour rapporter quelque chose de la cambuse, quand, une vigoureuse averse étant survenue, nous mîmes tous nos soins à recueillir de l'eau avec le drap qui nous avait déjà servi à cet effet. Nous n'avions pas d'autre moyen pour recueillir la pluie que de tenir le drap tendu par le milieu avec une des ferrures des porte-haubans de misaine. L'eau, ainsi ramassée au centre, s'égouttait dans notre cruche. Nous l'avions presque remplie par ce procédé, quand une forte rafale survenant du nord nous contraignit à lâcher prise; car notre bateau commençait à rouler si violemment, que nous ne pouvions plus nous tenir sur nos pieds. Nous allâmes alors à l'avant, et, nous amarrant solidement au guindeau, comme nous avions déjà fait, nous attendîmes les événements avec beaucoup plus de calme que nous ne l'aurions cru possible dans de pareilles circonstances. A midi, le vent avait fraîchi;

c'était déjà une brise à serrer deux ris, et, à la nuit, une brise carabinée, accompagnée d'une houle effroyablement grosse. Cependant, l'expérience nous ayant appris la meilleure méthode pour arranger nos amarres, nous supportâmes cette triste nuit sans trop d'inquiétude, bien que nous fussions à chaque minute entièrement inondés et en perpétuel danger d'être balayés par la mer. Très-heureusement, le temps extrêmement chaud rendait l'eau presque agréable.

25 juillet. — Ce matin-là, la tempête calmée n'était plus qu'une brise à filer dix nœuds, et la mer était si considérablement tombée, que nous pouvions nous tenir au sec sur le pont ; mais, à notre grand chagrin, nous vîmes que deux de nos jarres d'olives, aussi bien que tout le jambon, avaient été balayés par-dessus bord, en dépit de tout le soin que nous avions mis à les attacher. Nous résolûmes de ne pas encore tuer la tortue, et nous nous contentâmes pour le présent de déjeuner de quelques olives et d'une petite ration d'eau à moitié étendue de vin ; ce mélange servit beaucoup à nous soulager et à nous ranimer, et nous évitâmes ainsi la douloureuse ivresse qui était résultée du porto. La mer était encore trop grosse pour recommencer nos tentatives sur la cambuse. Pendant la journée, plusieurs articles, sans importance pour nous dans notre situation présente, montèrent à la surface à travers l'ouverture et glissèrent immédiatement par-dessus bord. Nous observâmes aussi que notre carcasse donnait de plus en plus de la bande, si bien que nous ne

pouvions plus nous tenir un instant debout sans nous attacher. Aussi nous passâmes une journée mélancolique et des plus pénibles. A midi, le soleil nous apparut presque au-dessus de nos têtes, et nous ne doutâmes pas que cette longue suite de vents de nord et de nord-ouest ne nous eût entraînés presque à proximité de l'équateur. Vers le soir, nous vîmes quelques requins, et nous fûmes passablement alarmés par l'un d'eux, un énorme, qui s'approcha de nous d'une façon tout à fait audacieuse. Un instant, comme une embardée avait fait plonger le pont très-avant dans l'eau, le monstre nageait positivement au-dessus de nous; il se débattit pendant quelques moments juste au-dessus de l'écoutille, et frappa vivement Peters avec sa queue. Un fort coup de mer le roula par-dessus bord à notre grande satisfaction. Avec un temps calme, nous nous en serions facilement emparés.

26 juillet. — Ce matin, le vent était bien tombé, et, la mer n'étant plus très-grosse, nous résolûmes de reprendre notre pêche aux provisions dans la cambuse. Après un rude labeur qui dura toute la journée, nous vîmes qu'il n'y avait plus rien à espérer de ce côté, parce que les cloisons avaient été défoncées pendant la nuit et que les provisions avaient roulé dans la cale. Cette découverte, comme on doit le penser, nous remplit de désespoir.

27 juillet. — Mer presque unie, avec une légère brise, et toujours du nord ou de l'ouest. Le soleil dans l'après-midi étant devenu très-chaud, nous nous sommes

occupés à sécher nos vêtements. Trouvé beaucoup de soulagement contre la soif et de bien-être de toute façon en nous baignant dans la mer; mais il nous fallut user en cela de beaucoup de prudence, car nous avions une grande peur des requins, dont nous avions vu nager quelques-uns autour du brick pendant la journée.

28 juillet. — Toujours beau temps. Le brick commençait alors à se coucher sur le côté d'une manière si alarmante, que nous craignions qu'il ne tournât définitivement, la carène en l'air. Nous nous préparâmes de notre mieux à cet accident. Notre tortue, notre cruche d'eau et les deux jarres restantes d'olives, nous attachâmes tout du côté du vent, aussi loin que possible en dehors de la coque, au-dessous des grands porte-haubans. Toute la journée, une mer très-unie, avec peu ou point de vent.

29 juillet. — Continuation du même temps. Le bras blessé d'Auguste commençait à donner des symptômes de gangrène. Mon ami se plaignait d'un engourdissement et d'une soif excessive; mais de douleur aiguë, point. Nous ne pouvions rien faire pour le soulager, si ce n'est de frotter ses blessures avec un peu du vinaigre des olives, et il ne semblait pas qu'il en résultât aucun avantage. Nous fîmes pour lui tout ce qui était en notre pouvoir, et nous triplâmes sa ration d'eau.

30 juillet. — Journée excessivement chaude, sans vent. Un énorme requin s'est tenu le long de la coque pendant toute l'après-midi. Nous avons fait quelques tentatives infructueuses pour le prendre au moyen d'un

nœud coulant. Auguste allait beaucoup plus mal et s'affaiblissait évidemment autant par manque d'une nourriture convenable que par l'effet de ses blessures. Il suppliait sans cesse qu'on le délivrât de ses souffrances, disant qu'il n'aspirait qu'à la mort. Ce soir-là, nous mangeâmes nos dernières olives, et nous trouvâmes l'eau de notre cruche trop putride pour pouvoir l'avaler sans y mêler un peu de vin. Il fut décidé que nous tuerions notre tortue dans la matinée.

31 juillet. — Après une nuit d'inquiétude et de fatigue excessives, dues à la position du navire, nous nous mîmes à tuer et à dépecer notre tortue. Il se trouva qu'elle était beaucoup moins forte que nous ne l'avions supposé, quoique de bonne qualité; — toute la chair que nous en pûmes tirer ne montait pas à plus de dix livres. Dans le but d'en réserver une portion aussi longtemps que possible, nous la coupâmes en tranches très-minces, nous en remplîmes les trois jarres restantes et la bouteille au madère (que nous avions précieusement conservées), et nous versâmes dessus le vinaigre des olives. De cette façon, nous mîmes de côté trois livres environ de chair de tortue, nous promettant de n'y pas toucher avant d'avoir consommé le reste. Nous résolûmes de nous restreindre à une ration de quatre onces à peu près de viande par jour; le tout devait donc nous durer treize jours. A la brune, pluie intense accompagnée d'éclairs et de violents coups de tonnerre, — mais qui dura si peu de temps, que nous ne pûmes recueillir à peu près qu'une demi-pinte d'eau.

D'un consentement commun, nous donnâmes tout à Auguste, qui semblait maintenant à la dernière extrémité. Il buvait l'eau à même le drap à mesure que nous la recueillions, lui couché sur le pont, et nous, tenant le drap de manière à laisser couler l'eau dans sa bouche; car il ne nous restait rien qui pût servir à contenir l'eau, à moins de vider le vin de la grosse bouteille d'osier ou l'eau croupie de la cruche. Nous aurions eu cependant recours à l'un de ces expédients si l'averse avait duré.

Le malade ne sembla tirer de son breuvage qu'un pauvre soulagement. Son bras était complétement noir depuis le poignet jusqu'à l'épaule, et ses pieds étaient comme de la glace. Nous nous attendions à chaque instant à lui voir rendre le dernier soupir. Il était effroyablement amaigri, à ce point que, bien qu'il pesât cent vingt-sept livres en quittant Nantucket, maintenant il ne pesait pas plus de *quarante ou cinquante livres au maximum*. Ses yeux étaient profondément enfoncés dans sa tête, visibles à peine, et la peau de ses joues pendait, lâche et traînante, au point de l'empêcher de mâcher aucune nourriture ou d'avaler aucun liquide à moins d'une excessive difficulté.

1er août. — Toujours le même temps : grand calme, avec un soleil étouffant. Horriblement souffert de la soif, l'eau de la cruche étant absolument putride et fourmillant de vermine. Nous réussîmes cependant à en avaler une partie en la mêlant avec du vin ; — mais notre soif n'en fut que médiocrement apaisée. Nous

trouvâmes plus de soulagement à nous baigner dans la mer, mais nous ne pûmes recourir à cet expédient qu'à de longs intervalles, à cause de la présence continuelle des requins. Ce fut alors chose démontrée pour nous qu'Auguste était perdu; évidemment, il se mourait. Nous ne pouvions rien faire pour diminuer ses souffrances, qui semblaient horribles. Vers midi, il expira dans de violentes convulsions, et sans avoir proféré un mot depuis plusieurs heures. Sa mort nous pénétra des plus mélancoliques pressentiments, et eut sur nos esprits un effet si puissant, que nous restâmes couchés auprès du corps tout le reste du jour, sans échanger une parole, si ce n'est à voix basse. Ce ne fut qu'après la tombée de la nuit que nous eûmes le courage de nous lever et de jeter le cadavre par-dessus bord. Il était alors hideux au delà de toute expression, et dans un tel état de décomposition, que Peters ayant essayé de le soulever, une jambe entière lui resta dans la main. Quand cette masse putréfiée glissa dans la mer par-dessus le mur du navire, nous découvrîmes, à la clarté phosphorique dont elle était pour ainsi dire enveloppée, sept ou huit requins, dont les affreuses dents rendirent, pendant qu'ils se partageaient leur proie par lambeaux, un craquement sinistre qui aurait pu être entendu à la distance d'un mille. A ce bruit funèbre, nous fûmes pénétrés d'horreur jusqu'au plus profond de notre être.

2 août. — Même temps, calme terrible, chaleur excessive. L'aube nous a surpris dans un état d'abat-

tement pitoyable et de complet épuisement physique. L'eau de la cruche n'était vraiment plus potable ; ce n'était qu'une épaisse masse gélatineuse, mélange effrayant de vers et de vase. Nous la jetâmes, et, après avoir lavé soigneusement la cruche dans la mer, nous y versâmes un peu de vinaigre des bouteilles où nous faisions mariner les débris de la tortue. Notre soif alors était presque intolérable, et nous essayâmes vainement de l'apaiser par le vin, qui semblait de l'huile sur le feu et qui nous poussait à une violente ivresse. Nous essayâmes ensuite de soulager nos souffrances par le mélange du vin avec de l'eau de mer ; mais il en résulta immédiatement les plus violentes nausées, de sorte que nous n'y revînmes plus. Pendant tout le jour, nous guettâmes avec anxiété l'occasion de nous baigner, mais vainement ; car notre ponton était littéralement assiégé de tous côtés par les requins, — les mêmes monstres, sans aucun doute, qui avaient dévoré notre pauvre camarade dans la soirée précédente, et qui attendaient à chaque instant un nouveau régal de même nature. Cette circonstance nous causa le regret le plus amer et nous remplit des pressentiments les plus mélancoliques et les plus accablants. Le bain nous avait déjà procuré un soulagement inconcevable, et nous ne pouvions endurer l'idée de nous voir frustrés de cette ressource d'une manière si affreuse. D'ailleurs, nous n'étions pas absolument libres de toute crainte ni à l'abri d'un danger immédiat ; car la plus légère glissade ou un faux mouvement pouvait nous jeter à la portée de

ces poissons voraces, qui venaient en nageant sous le vent et poussaient souvent droit jusqu'à nous. Ni cris ni mouvements de notre part ne semblaient les effrayer. L'un des plus gros, ayant été frappé d'un coup de hache par Peters, et rudement blessé, n'en persista pas moins à s'avancer jusqu'à nous. Un nuage s'éleva à la brune, mais, à notre extrême désappointement, il passa sans crever. Il est absolument impossible de concevoir ce que nous souffrions alors par la soif. En raison de ces tortures, et aussi par crainte des requins, nous passâmes une nuit sans sommeil.

3 août. — Aucune perspective de soulagement et le brick se couchant de plus en plus sur le côté, en sorte que nos pieds n'avaient plus du tout prise sur le pont. Nous être occupés à mettre en sûreté notre vin et nos restes de tortue, de manière à ne pas les perdre en cas de culbute. Arraché deux forts clous des porte-haubans de misaine, et, au moyen de la hache, les avoir enfoncés dans la coque du côté du vent, à une distance de l'eau de deux pieds environ ; ce qui n'était pas très-loin de la quille, car nous étions presque sur notre côté. A ces clous nous amarrâmes nos provisions, qui nous parurent plus en sûreté qu'à l'endroit où nous les avions placées précédemment. Horribles souffrances par la soif pendant toute la journée; — pas d'occasion de nous baigner, à cause des requins qui ne nous quittèrent pas un instant. Le sommeil, impossible.

4 août. — Un peu de temps avant le point du jour,

nous nous aperçûmes que le navire tournait la quille en l'air, et nous nous ingéniâmes pour éviter d'être lancés par le mouvement. D'abord, la révolution fut lente et graduée, et nous réussîmes très-bien à grimper tout en haut du côté du vent, ayant eu l'heureuse idée de laisser traîner des bouts de corde aux clous qui retenaient nos provisions. Mais nous n'avions pas suffisamment calculé l'accélération de la force impulsive ; car le mouvement devenait maintenant trop violent pour nous permettre de marcher de pair avec lui, et, avant que nous eussions eu le temps de nous reconnaître, nous nous sentîmes impétueusement précipités dans la mer, nous débattant à plusieurs brasses au-dessous du niveau de l'eau, avec l'énorme coque juste au-dessus de nous.

En plongeant sous l'eau j'avais été obligé de lâcher ma corde; et, sentant que j'étais absolument sous le navire, mes pauvres forces complétement épuisées, je fis à peine un effort pour sauver ma vie, et en quelques secondes je me résignai à mourir. Mais encore en ceci je m'étais trompé, et je n'avais pas réfléchi au rebondissement naturel de la coque du côté du vent. Le tourbillonnement de l'eau qui remontait, causé par cette révolution partielle du navire, me ramena à la surface encore plus vivement que je n'avais été plongé. En revenant au-dessus de l'eau, je me trouvai à peu près à 20 yards de la coque, autant que j'en pus juger. Le navire avait tourné la quille en l'air et se balançait furieusement bord sur bord, et tout alentour, dans tous

les sens, la mer était très-agitée et pleine de violents tourbillons. Plus de Peters. Une barrique d'huile flottait à quelques pieds de moi, et d'autres articles provenant du brick étaient éparpillés çà et là.

Ma principale terreur avait pour objet les requins, que je savais être dans mon voisinage. Pour les éloigner de moi, s'il était possible, je battis violemment l'eau de mes pieds et de mes mains, tout en nageant vers la coque, et faisant ainsi une masse d'écume. Je ne doute pas que ce ne soit à cet expédient, si simple qu'il fût, que je dus mon salut; car, avant que le brick tournât, la mer tout alentour fourmillait tellement de ces monstres, que j'ai dû être et que j'ai été positivement en contact immédiat avec eux durant mon trajet. Par grand hasard et très-heureusement, j'atteignis toutefois le bord du navire sain et sauf; mais j'étais si complétement épuisé par les violents efforts qu'il m'avait fallu déployer, que je n'aurais jamais pu y remonter sans l'assistance opportune de Peters, qui, ayant grimpé sur la quille par l'autre côté de la coque, reparut alors à ma grande joie, et me jeta un bout de corde, — d'une de celles que nous avions attachées aux clous.

A peine avions-nous échappé à ce danger que notre attention fut attirée par une autre imminence non moins terrible : mourir absolument de faim. Toutes nos provisions avaient disparu, avaient été balayées en dépit de tout le soin que nous avions mis à les placer en lieu de sûreté; et, ne voyant plus aucune

possibilité de nous en procurer d'autres, nous nous abandonnâmes tous les deux au désespoir, et nous nous mîmes à sangloter comme des enfants, aucun des deux n'essayant même de donner du courage à l'autre. A peine pourra-t-on comprendre une pareille faiblesse, et ceux qui ne se sont jamais trouvés à pareille fête la jugeront sans doute hors nature; mais on doit se rappeler que notre intelligence était si complétement désorganisée par cette longue série de privations et de terreurs, que nous ne pouvions pas en ce moment être considérés comme jouissant des lumières des êtres raisonnables. Dans des périls subséquents, presque aussi graves, si ce n'est plus, j'ai lutté avec courage contre toutes les douleurs de ma situation, et Peters, comme on le verra, a montré une philosophie stoïque presque aussi inconcevable que son abandon actuel et sa présente imbécillité enfantine; — le tempérament moral a fait toute la différence.

Le renversement du brick, et même la perte du vin et de la tortue qui en était la conséquence, n'avaient pas, en somme, rendu notre situation beaucoup plus misérable qu'auparavant, n'était la disparition des draps et des couvertures, qui nous avaient servi jusqu'ici à recueillir l'eau de pluie, et de la cruche dans laquelle nous la conservions; car nous trouvâmes toute la carène, à partir de deux ou trois pieds de la préceintre jusqu'à la quille, et toute la quille elle-même, *recouvertes d'une couche épaisse de gros cirrhopodes, qui nous fournirent une nourriture excellente et des plus sub-*

stantielles. Ainsi l'accident qui d'abord nous avait causé une si grande frayeur avait tourné à notre profit plutôt qu'à notre dommage, relativement à deux choses des plus importantes; il nous avait découvert une mine de provisions que nous n'aurions pas pu, même en l'attaquant avec modération, épuiser en un mois; et il avait fortement contribué à alléger notre position, car nous nous trouvions maintenant bien plus à notre aise et infiniment moins exposés qu'auparavant.

Cependant, la difficulté de nous procurer de l'eau nous fermait les yeux sur tous les bénéfices résultant de notre changement de position. Pour nous mettre en mesure de profiter, autant que possible, de la première ondée qui pouvait survenir, nous ôtâmes nos chemises afin d'en user comme nous avions fait des draps; mais, naturellement, nous n'espérions pas par ce moyen en recueillir, même dans les circonstances les plus favorables, plus d'un huitième de pinte en une fois. Aucune apparence de nuage ne se manifesta de toute la journée, et les souffrances de la soif devinrent presque intolérables. A la nuit, Peters parvint à attraper une heure à peu près d'un sommeil agité; quant à moi, l'intensité de mes souffrances ne me permit pas de fermer les yeux un seul instant.

5 août. — Ce jour-là, une jolie brise se leva qui nous porta à travers une masse d'algues, parmi lesquelles nous eûmes le bonheur de découvrir onze petits crabes qui nous fournirent plusieurs repas délicieux. Comme les écailles en étaient très-tendres, nous les mangeâmes

tout entiers, et nous découvrîmes qu'ils irritaient notre soif beaucoup moins que les cirrhopodes. Ne voyant pas traces de requins parmi les algues, nous nous hasardâmes à nous baigner, et nous restâmes dans l'eau quatre ou cinq heures, pendant lesquelles nous sentîmes une notable diminution dans notre soif. Nous en fûmes singulièrement réconfortés, et, ayant pu tous deux attraper un peu de sommeil, nous passâmes une nuit un peu moins pénible que la précédente.

6 août. — Nous fûmes ce jour-là gratifiés d'une pluie serrée et continue qui dura depuis midi environ jusqu'après la brune. Alors, nous déplorâmes amèrement la perte de notre cruche et de notre bouteille d'osier; car, malgré l'insuffisance de nos moyens actuels pour recueillir l'eau, nous aurions pu remplir l'une d'elles, si ce n'est toutes les deux. En somme, nous réussîmes à apaiser les ardeurs de notre soif en laissant nos chemises se saturer d'eau et en les tordant de manière à exprimer dans notre bouche le liquide béatifique. La journée entière se passa dans cette occupation.

7 août. — Juste au point du jour, nous découvrîmes tous deux, au même instant, une voile à l'est *qui se dirigeait évidemment vers nous!* Nous saluâmes cette splendide apparition par un long et faible cri d'extase; et nous nous mîmes immédiatement à faire tous les signaux possibles, à fouetter l'air de nos chemises, à sauter aussi haut que notre faiblesse le permettait, et même à crier de toute la force de nos poumons, bien que le navire fût à une distance de quinze milles au

moins. Cependant, il continuait à se rapprocher de notre coque, et nous comprîmes que, s'il gouvernait toujours du même côté, il viendrait infailliblement assez près de nous pour nous apercevoir. Une heure environ après que nous l'eûmes découvert, nous pouvions facilement distinguer les hommes sur le pont. C'était une goëlette longue et basse, avec une mâture très-inclinée sur l'arrière, et qui semblait posséder un nombreux équipage. Nous éprouvâmes alors une forte angoisse; car nous ne pouvions nous imaginer qu'elle ne nous vît pas, et nous tremblions qu'elle ne voulût nous abandonner à notre sort et nous laisser périr sur les débris de notre navire; — acte de barbarie vraiment diabolique, maintes fois accompli sur mer, quelque incroyable que cela puisse paraître, par des êtres qui étaient regardés comme appartenant à l'espèce humaine[1]. Mais nous étions cette fois, grâce à Dieu,

1. Le cas du brick *Polly*, de Boston, se présente si naturellement ici, et sa destinée ressemble à tous égards si bien à la nôtre, que je ne puis résister au désir de le citer. Ce navire, de la contenance de 130 tonneaux, fit voile de Boston avec une cargaison de munitions et de vivres, pour Sainte-Croix, le 12 décembre 1811, sous le commandement du capitaine Casneau. Il y avait, sans compter le capitaine, huit personnes à bord : le second, quatre matelots et le coq, plus un M. Hunt, avec une négresse à lui appartenant. Le 15, après avoir passé le banc de George, il fit une voie d'eau dans un coup de vent de sud-est, et enfin il chavira; mais, le grand mât étant parti par-dessus bord, il se releva bientôt. Ils restèrent dans cette situation, sans feu, et avec très-peu de provisions, pendant une période de *cent quatre-vingt-onze jours* (du 15 décembre au 20 juin). Le capitaine

destinés à nous tromper heureusement; car bientôt nous aperçûmes un mouvement soudain sur le pont du navire étranger, qui hissa immédiatement le pavillon anglais, et, serrant le vent, gouverna droit sur nous. Une demi-heure après, nous étions dans la chambre. Cette goëlette était la *Jane-Guy*, de Liverpool, capitaine Guy, partie pour chasser le veau marin et trafiquer dans les mers du Sud et le Pacifique.

Casneau et Samuel Bodger, les seuls survivants, furent alors recueillis par le *Famè*, de Hull, capitaine Featherstone, en retour pour Rio-de-Janeiro. Quand on les trouva, ils étaient à 28° de latitude nord, 13° de longitude ouest; *ils avaient ainsi dérivé de deux mille milles!* Le 9 juillet, le *Fame* rencontrait le brick *Dromeo*, capitaine Parkins, qui débarqua ces deux infortunés à Kennebec. La relation d'où nous tirons ces détails se termine par les lignes suivantes :

« Il est tout naturel de demander comment ils ont pu flotter dans un si long espace sur la partie la plus fréquentée de l'Atlantique sans avoir été aperçus par qui que ce soit pendant tout ce temps. *Plus de douze navires passèrent près d'eux, dont l'un s'approcha au point qu'ils purent voir distinctement les gens sur le pont et dans le gréement, qui les regardaient, mais, au grand désappointement de ces malheureux glacés et mourants de faim, ceux-ci étouffèrent la voix impérative de la charité, hissèrent de la toile, et les abandonnèrent à leur cruelle destinée.* » — E. A. P.

XIV

ALBATROS ET PINGOINS

La *Jane-Guy* était une goëlette de belle apparence, de la contenance de cent quatre-vingts tonneaux. Elle était singulièrement affilée de l'avant, et, au plus près, par un temps maniable, c'était bien le meilleur marcheur que j'aie jamais vu. Toutefois, ses qualités, comme bateau propre à tenir la mer, étaient loin d'être aussi grandes, et son tirant d'eau était beaucoup trop considérable pour l'usage auquel elle était destinée. Pour ce service particulier, on a surtout besoin d'un navire plus gros et d'un tirant d'eau relativement faible, — c'est-à-dire d'un navire de trois à trois cent cinquante tonneaux. Elle aurait dû être gréée en trois-mâts-barque, et différer à tous égards des constructions usitées pour les mers du Sud. Il eût été indispensable qu'elle fût bien armée. Elle aurait dû avoir dix ou douze caronades de douze, et deux ou trois beaucoup plus longues avec des espingoles de bronze et des caissons imperméables à l'eau pour chaque hune. Ses ancres et ses câbles auraient dû être beaucoup plus forts que ne l'exige tout autre service, et, par-dessus tout, il lui fallait un équipage nombreux et montant au moins à cinquante ou soixante hommes solides, ce qu'il faut à un navire de l'espèce en question. La *Jane-Guy* possédait

un équipage de trente-cinq hommes, tous bons marins, sans compter le capitaine et le second ; mais elle n'était ni aussi bien armée ni aussi bien équipée qu'aurait pu le désirer un navigateur familiarisé avec les dangers et les difficultés de ce métier.

Le capitaine Guy était un gentleman de manières tout à fait distinguées, possédant une remarquable expérience de tout le négoce du Sud, auquel il avait consacré la plus grande partie de sa vie ; mais il manquait d'énergie et conséquemment de l'esprit indispensable dans une entreprise de ce genre. Il était copropriétaire du navire sur lequel il faisait des voyages, et possédait un pouvoir discrétionnaire pour croiser dans les mers du Sud et embarquer toute cargaison qu'il pourrait se procurer facilement. Il avait à bord, comme cela est d'usage dans ces sortes d'expéditions, des colliers, des miroirs, des briquets, des haches, des cognées, des scies, des erminettes, des rabots, des ciseaux, des gouges, des vrilles, des limes, des planes, des râpes, des marteaux, des clous, des couteaux, des ciseaux à découper, des rasoirs, des aiguilles, du fil, de la faïencerie, du calicot, de la bijouterie commune, et autres articles de même nature.

La goëlette était partie de Liverpool le 10 juillet, avait passé le tropique du Cancer le 25 par 20° de longitude ouest, et, le 29, ayant atteint Sal, une des îles du cap Vert, elle y avait pris du sel et autres provisions nécessaires pour le voyage. Le 3 août, elle avait quitté le cap Vert et avait gouverné au sud-ouest, en

portant sur la côte du Brésil, de manière à traverser l'équateur entre 28° et 30° de longitude ouest. C'est la route habituellement suivie par les navires qui vont d'Europe au cap de Bonne-Espérance, ou qui vont au delà, jusqu'aux Indes orientales. En suivant ce chemin, ils évitent les calmes et les forts courants contraires qui règnent continuellement sur la côte de Guinée, de sorte que, tout compte fait, c'est le chemin le plus court, parce qu'on est toujours sûr de trouver ensuite des vents d'ouest qui vous poussent jusqu'au Cap. Le capitaine Guy avait l'intention de faire sa première relâche à la terre de Kerguelen, — je ne sais trop pour quelle raison. Le jour où nous fûmes recueillis par lui, la goëlette était à la hauteur du cap Saint-Roque, par 31° de longitude ouest, de sorte que, quand il nous découvrit, *il est probable que nous n'avions pas dérivé de moins de vingt-cinq degrés,* du nord au sud!

A bord de *la Jane Guy,* nous fûmes traités avec toute la bienveillance que réclamait notre déplorable état. En une quinzaine de jours à peu près, pendant lesquels on gouverna continuellement vers le sud-est, avec beau temps et jolies brises, Peters et moi nous fûmes complétement remis de nos dernières privations et de nos terribles souffrances, et bientôt tout le passé nous apparut plutôt comme un rêve effrayant d'où le réveil nous avait heureusement arrachés, que comme une suite d'événements ayant pris place dans la positive et pure réalité. J'ai eu depuis lors occasion de remarquer que cette espèce d'oubli partiel est ordinairement amené

par une transition soudaine soit de la joie à la douleur, soit de la douleur à la joie, — la puissance d'oubli étant toujours proportionnée à l'énergie du contraste. Ainsi, dans mon propre cas, il me semblait maintenant impossible de réaliser le total de misères que j'avais endurées pendant les jours passés sur notre ponton. On se rappelle bien les incidents, mais non plus les sensations engendrées par les circonstances successives. Tout ce que je sais, c'est que, au fur et à mesure que ces événements se produisaient, j'étais toujours convaincu que la nature humaine était incapable d'endurer la douleur à un degré au delà.

Pendant quelques semaines, nous continuâmes notre voyage sans incidents autrement importants, si ce n'est que nous rencontrâmes de temps en temps des baleiniers et plus souvent encore des baleines noires ou baleines franches, qu'on nomme ainsi pour les distinguer des cachalots. Le 16 septembre, comme nous étions à proximité du cap de Bonne-Espérance, la goëlette attrapa son premier coup de vent un peu sérieux depuis son départ de Liverpool. Dans ces parages, mais plus fréquemment au sud et à l'est du promontoire (nous étions à l'ouest), les navigateurs ont souvent à lutter contre les tempêtes du nord, qui soufflent avec une rage effroyable. Elles amènent toujours une grosse houle, et un de leurs caractères les plus dangereux est la saute de vent, la saute de vent subite, accident qui a presque toujours lieu au plus fort de la tempête. Un véritable ouragan soufflera, à un moment donné, du

nord ou du nord-est, et, une minute après, il ne viendra pas un souffle de vent du même côté ; c'est au sud-ouest qu'aura sauté la tempête, et avec une violence presque inimaginable. Une éclaircie au sud-ouest est le symptôme avant-coureur le plus sûr d'un pareil changement, et les navires ont ainsi le moyen de prendre les précautions nécessaires.

Il était à peu près six heures du matin quand le coup de temps arriva, du nord comme d'habitude, avec une rafale qu'aucun nuage n'avait annoncée. A huit heures, le vent s'était considérablement accru et avait lâché sur nous une des plus effroyables mers que j'aie jamais vues. On avait tout serré, aussi bien que possible, mais la goëlette fatiguait horriblement et montrait son impuissance à bien tenir la mer, piquant violemment de l'avant à chaque fois qu'elle descendait sur la lame, et remontant avec la plus grande difficulté en attendant qu'elle fût engloutie par une lame nouvelle. Juste avant le coucher du soleil, l'éclaircie que nous attendions avec inquiétude apparut au sud-ouest, et, une heure plus tard, notre unique petite voile d'avant ralinguait contre le mât. Deux minutes après, nous étions, en dépit de toutes nos précautions, jetés sur le côté comme par magie, et un effroyable tourbillon d'écume venait briser sur nous par le travers. Par grand bonheur, il se trouva que le coup de vent du sud-ouest n'était qu'nne rafale momentanée, et nous eûmes la chance de nous relever sans avoir perdu un espars. Une grosse mer creuse nous causa pendant

quelques heures encore beaucoup d'inquiétude ; mais, vers le matin, nous nous trouvâmes à peu près dans d'aussi bonnes conditions qu'avant la tempête. Le capitaine Guy jugea que nous l'avions échappé belle et que notre salut était presque un miracle.

Le 13 octobre, nous arrivâmes en vue de l'île du Prince-Édouard, par 46° 53′ de latitude sud et 37° 46′ de longitude est. Deux jours après nous nous trouvions près de l'île de la Possession ; nous doublâmes bientôt les îles Crozet par 42° 59′ de latitude sud et 48° de longitude est. Le 18, nous atteignîmes l'île de Kerguelen ou de la Désolation, dans l'océan Indien du Sud, et nous jetâmes l'ancre à Christmas-Harbour, sur quatre brasses d'eau.

Cette île ou plutôt ce groupe d'îles est situé au sud-est du cap de Bonne-Espérance, à une distance de 800 lieues environ. Il fut découvert en 1772 par le baron de Kergulen ou Kerguelen, un Français qui, présumant que cette terre n'était qu'une portion d'un vaste continent au sud, fit à son retour un rapport dans ce sens, qui produisit alors une grande curiosité. Le gouvernement, s'emparant de la question, y renvoya le baron l'année suivante, dans le but de vérifier de nouveau sa découverte, et ce fut alors qu'on s'aperçut de la méprise. En 1777, le capitaine Cook aborda au même groupe, et donna à l'île le nom d'île de la Désolation, nom qu'elle mérite bien certainement. En approchant de la terre, le navigateur pourrait toutefois s'y tromper et supposer le contraire, car le versant de presque

toutes les collines, depuis septembre jusqu'à mars, est revêtu de la plus brillante verdure. Cet aspect illusoire est causé par une petite plante qui ressemble aux saxifrages et qui abonde dans les îles, croissant par larges nappes sur une espèce de mousse sans consistance. Sauf cette plante, on y trouve à peine trace de végétation, si nous exceptons toutefois près du port un peu de gazon sauvage et dur, quelques lichens, et un arbuste qui ressemble à un chou arrivé à maturité, et qui a un goût amer et âcre.

L'aspect du pays est montagneux, bien qu'aucune de ses collines ne puisse s'appeler une montagne. Leurs sommets sont éternellement couverts de neige. Il y a plusieurs ports, et Christmas-Harbour est le plus commode. C'est le premier qu'on trouve du côté est de l'île, quand on a doublé le cap François, qui marque le côté nord et qui sert, par sa forme particulière, à distinguer le port. Il se projette, par son extrémité, en un rocher très-élevé, à travers lequel s'ouvre un grand trou, qui forme une arche naturelle. L'entrée est par 48° 40′ de latitude sud et 69° 6′ de longitude est. Quand on a passé, on peut trouver un bon mouillage à l'abri de quelques petites îles qui vous protégent suffisamment contre tous les vents d'est. En avançant vers l'est, à partir de ce mouillage, on trouve Wasp-Bay, à l'entrée du port. C'est un petit bassin complétement fermé par la terre, dans lequel vous pouvez entrer sur quatre brasses d'eau et en trouver de dix à trois pour le mouillage, avec un fond d'argile compacte. Un navire

peut rester là toute l'année sur sa seconde ancre sans aucun péril. A l'entrée de Wasp-Bay, à l'ouest, coule un petit ruisseau qui fournit une eau excellente, qu'on peut se procurer aisément.

On trouve dans l'île de Kerguelen quelques veaux marins à soies et à fourrure, et les phoques à trompe ou éléphants de mer y abondent. Les pingouins s'y trouvent en masse, et il y en a de quatre familles différentes. Le pingouin royal, ainsi nommé à cause de sa taille et de la beauté de son plumage, est le plus gros de tous. La partie supérieure de son corps est ordinairement grise, quelquefois teintée de lilas; la partie inférieure est du blanc le plus pur qu'on puisse imaginer. La tête est d'un noir lustré et très-brillant, ainsi que les pieds. Mais la beauté principale du plumage consiste dans deux larges raies couleur d'or qui descendent de la tête à la poitrine. Le bec est long, quelquefois rose, quelquefois d'un rouge vif. Ces oiseaux marchent très-droit, avec une allure pompeuse. Ils portent la tête très-haut, avec leurs ailes pendantes, comme deux bras; et, comme la queue se projette hors du corps sur la même ligne que les cuisses, l'analogie avec la figure humaine est vraiment frappante et pourrait tromper le spectateur au premier coup d'œil ou dans le crépuscule du soir. Les pingouins royaux que nous trouvâmes sur la terre de Kerguelen étaient un peu plus gros que des oies. Les autres genres sont : le pingouin *macaroni*, le *jack-ass* et le pingouin *rookery*. Ils sont beaucoup plus petits,

d'un plumage moins beau, et différents à tous égards

Outre le pingouin, on trouve encore sur cette île beaucoup d'autres oiseaux, parmi lesquels on peut citer le fou, le pétrel bleu, la sarcelle, le canard, la poule de Port-Egmont, le cormoran vert, le pigeon du Cap, la *nelly*, l'hirondelle de mer, la sterne, la guifette, le pétrel des tempêtes ou *Mother Carey's chicken*, le grand pétrel ou, dans la langue des marins, *Mother Carey's goose*, enfin l'albatros.

Le grand pétrel est aussi gros que l'albatros commun et il est carnivore. On le nomme souvent pétrel-brise-os, ou pétrel-balbusard. Ces oiseaux ne sont pas du tout farouches, et, quand ils sont convenablement assaisonnés, ils font une nourriture assez passable. Quelquefois, en volant, ils rasent de très-près la surface des eaux, avec les ailes étendues et sans paraître les remuer ou s'en servir le moins du monde.

L'albatros est un des plus gros et des plus rapides oiseaux des mers du Sud. Il appartient à l'espèce goëland, et saisit sa proie au vol, ne posant jamais à terre que pour s'occuper des jeunes. Cet oiseau et le pingouin sont liés de la plus singulière sympathie. Leurs nids sont construits d'une manière très-uniforme, sur un plan concerté entre les deux espèces, celui de l'albatros étant placé au centre d'un petit carré formé par les nids de quatre pingouins. Les navigateurs se sont accordés à appeler cette sorte d'établissement, ou assemblage de nids, une *rookery*. Ces espèces de colonies ont été décrites plus d'une fois; mais, comme

tous nos lecteurs n'ont peut-être pas lu ces descriptions, et comme j'aurai plus tard l'occasion de parler du pingouin et de l'albatros, il ne me paraît pas hors de propos de dire ici quelques mots sur leur mode de construction et d'existence.

Quand la saison de l'incubation est arrivée, ces oiseaux se rassemblent par vastes troupes, et, pendant quelques jours, ils semblent délibérer sur la meilleure méthode à suivre. Enfin ils procèdent à l'action. Ils choisissent un emplacement uni, d'une étendue convenable, embrassant trois ou quatre acres ordinairement, et situé aussi près de la mer que possible, quoique toujours au delà de ses atteintes. Ce qui les dirige particulièrement dans le choix du lieu est l'égalité de surface, et l'endroit préféré est celui qui est le moins encombré de pierres. Cette question vidée, les oiseaux se mettent d'un commun accord et comme mus par un seul esprit, à faire, avec une correction mathématique, le tracé d'un carré ou de tout autre parallélogramme, le plus adaptable à la nature du terrain et d'une étendue suffisante pour loger toute la population, mais pas davantage, — semblant ainsi exprimer leur intention de fermer la colonie à tout vagabond qui n'aurait pas participé au travail du campement. L'un des côtés de la place court parallèlement au bord de la mer et reste ouvert pour les oiseaux qui entrent ou qui sortent.

Après avoir tracé les limites de l'habitation, ils commencent à la débarrasser de toute espèce de débris, ramassant tout pierre à pierre, et les portant en dehors,

mais tout près des lignes d'enceinte, de manière à élever une muraille sur les trois côtés qui regardent la terre. Contre ce mur et en dedans, ils forment une allée parfaitement plane et unie, large de six à huit pieds, qui s'étend tout autour du campement, à cette fin d'établir une sorte de promenoir commun.

L'opération qui suit consiste à partager tout le terrain en petits carrés absolument égaux en dimension. Ils font, pour obtenir cette division, des sentiers étroits, parfaitement aplanis et se croisant à angles droits, à travers toute l'étendue de la *rookery*. A chaque intersection se trouve un nid d'albatros et au centre de chaque carré un nid de pingouins, de sorte que chaque pingouin est entouré de quatre albatros, et chaque albatros d'un nombre égal de pingouins. Le nid du pingouin consiste en un trou creusé dans la terre, seulement à une profondeur suffisante pour empêcher son œuf unique de rouler. L'albatros adopte un arrangement un peu moins simple, et élève un petit monticule, haut d'un pied à peu près et large de deux. Il le façonne avec de la terre, des algues et des coquilles. Au sommet, il bâtit son nid.

Les oiseaux prennent un soin spécial pour ne jamais laisser les nids inoccupés pendant toute la durée de l'incubation, et même jusqu'à ce que la progéniture soit suffisamment forte pour se pourvoir elle-même. Pendant l'absence du mâle, qui est allé en mer à la recherche de la nourriture, la femelle reste à ses fonctions, et c'est seulement au retour de son compagnon

qu'elle se permet de sortir. Les œufs ne restent jamais sans être couvés ; quand un oiseau quitte le nid l'autre niche à son tour. Cette précaution est indispensable à cause du penchant à la filouterie qui règne dans la colonie, les habitants ne se faisant aucun scrupule de se voler réciproquement leurs œufs à chaque bonne occasion.

Bien qu'il existe quelques établissements de ce genre, peuplés uniquement de pingouins et d'albatros, cependant on trouve dans la plupart une assez grande variété d'oiseaux océaniques qui jouissent de tous les droits de cité, éparpillant leurs nids çà et là, partout où ils peuvent trouver de la place, mais n'usurpant jamais les postes occupés par les plus grosses espèces. L'aspect de ces colonies, quand on les aperçoit de loin, est excessivement singulier. Tout l'espace atmosphérique au-dessus de l'établissement est obscurci par une multitude d'albatros (mêlés d'espèces plus petites) qui planent continuellement sur la *rookery*, soit qu'ils partent pour l'Océan, soit qu'ils rentrent chez eux. En même temps, on remarque une foule de pingouins dont les uns vont et viennent à travers les ruelles étroites, et d'autres marchent, avec cette pompeuse allure militaire qui les caractérise, le long du grand promenoir commun qui fait le tour de la cité. Bref, de quelque façon qu'on envisage la chose, rien n'est plus surprenant que le sens de réflexion manifesté par ces êtres emplumés, et rien, à coup sûr, n'est mieux fait pour provoquer la méditation dans toute intelligence humaine bien ordonnée.

Le matin même de notre arrivée à Christmas-Harbour, le second — M. Patterson — fit amener les embarcations pour se mettre à la recherche du veau marin (bien que la saison fût peu avancée), et laissa le capitaine, avec un jeune parent à lui, sur un point du rivage à l'ouest, ces messieurs ayant probablement à faire, à l'intérieur de l'île, quelque chose dont je n'ai pu être instruit. Le capitaine Guy emporta avec lui une bouteille, dans laquelle était une lettre cachetée, et se dirigea de l'endroit où il mit pied à terre vers un des pics les plus élevés du pays. Il est présumable qu'il avait l'intention de déposer la lettre sur cette hauteur pour quelque navire qu'il savait devoir aborder après lui. Aussitôt que nous l'eûmes perdu de vue (car Peters et moi nous étions dans le canot du second), nous commençâmes à explorer la côte, à la recherche du veau marin. Nous employâmes environ trois semaines à cette besogne, examinant avec un soin minutieux tous les coins et recoins, non-seulement à la terre de Kerguelen, mais aussi dans quelques petites îles voisines. Cependant nos travaux ne furent pas couronnés d'un succès bien notable. Nous vîmes beaucoup de phoques à fourrure, mais ils étaient extrêmement soupçonneux, et, en nous donnant un mal infini, nous ne pûmes nous procurer que trois cent cinquante peaux en tout. Les éléphants de mer ou phoques à trompe, abondent particulièrement sur la côte est de l'île principale, mais nous n'en tuâmes qu'une vingtaine, et encore avec la plus grande difficulté. Sur les petites

îles, nous découvrîmes une grande quantité de phoques à poil rude, mais nous les laissâmes tranquilles. Le 11 novembre, nous revînmes à bord de la goëlette, où nous trouvâmes le capitaine Guy et son neveu, qui nous firent sur l'intérieur de l'île un détestable rapport, la représentant comme une des contrées les plus tristes et les plus stériles de l'univers. Ils avaient passé deux nuits à terre, grâce à un malentendu entre eux et le lieutenant, qui ne leur avait pas envoyé, aussitôt qu'il l'aurait fallu, une embarcation pour les ramener à bord.

XV

LES ÎLES INTROUVABLES

Le 12, nous partîmes de Christmas-Harbour, en revenant sur notre route à l'ouest et laissant à bâbord l'île Marion, une des îles de l'archipel Crozet. Nous passâmes ensuite l'île du Prince-Édouard, que nous laissâmes aussi sur notre gauche; puis, gouvernant plus au nord, nous atteignîmes en quinze jours les îles de Tristan d'Acunha, situées à 37° 8′ de latitude sud et 12° 8′ de longitude ouest.

Ce groupe, si bien connu aujourd'hui, et qui se compose de trois îles circulaires, fut découvert primitivement par les Portugais, visité plus tard par les Hollandais en 1643, et par les Français en 1767. Les trois îles forment ensemble un triangle et sont distantes

l'une de l'autre de dix milles environ, laissant ainsi entre elles de larges passes. Dans toutes les trois, la côte est très-haute, particulièrement à celle proprement dite Tristan d'Acunha. C'est l'île la plus grande du groupe : elle a 15 milles de circonférence, et elle est si élevée, que, par un temps clair, on peut l'apercevoir d'une distance de 80 ou 90 milles. Une partie de la côte vers le nord s'élève perpendiculairement au-dessus de la mer à plus de 1,000 pieds. A cette hauteur il existe un plateau qui s'étend presque jusqu'au centre de l'île, et de ce plateau s'élance un cône semblable au pic de Ténériffe. La moitié inférieure de ce cône est revêtue d'arbres assez gros, mais la région supérieure est une roche nue, ordinairement cachée par les nuages et recouverte de neige pendant la plus grande partie de l'année. Il n'y a aux environs de l'île ni hauts fonds ni dangers d'aucune espèce; les côtes sont singulièrement nettes et hardiment coupées, et les eaux sont profondes. Sur la côte du nord-ouest se trouve une baie, avec une plage de sable noir où un canot peut facilement atterrir pourvu qu'il ait pour lui une brise du sud. On y trouve sans peine d'excellente eau en abondance, et l'on y pêche, à l'hameçon et à la ligne, la morue et autres poissons.

L'île la plus grande après celle-ci et le plus à l'ouest du groupe, s'appelle l'Inaccessible. Sa position exacte est par 37° 7′ de latitude sud et 12° 24′ de longitude ouest. Elle a sept ou huit milles de circuit et se présente de tous côtés sous l'aspect d'un rempart à pic.

Le sommet est parfaitement aplati, et tout le pays est stérile; rien n'y vient, excepté quelques arbustes rabougris.

L'île Nightingale, la plus petite et la plus au sud, est située à 37° 26' de latitude sud et 12° 12' de longitude ouest. Au large de son extrémité sud se trouve un récif assez élevé formé de petits îlots rocheux; on en voit encore quelques-uns de semblable aspect au nord-est. Le terrain est stérile et irrégulier, et une vallée profonde traverse l'île en partie.

Les côtes de ces îles abondent, dans la saison favorable, en lions marins, éléphants marins, veaux marins et phoques à fourrure, ainsi qu'en oiseaux océaniques de toute sorte. La baleine aussi est fréquente dans le voisinage. La facilité avec laquelle on s'emparait autrefois de ces différents animaux fit que ce groupe fut, dès sa découverte, fréquemment visité. Les Hollandais et les Français y vinrent souvent et dès les premiers temps. En 1790, le capitaine Patten, commandant le vaisseau *Industry*, de Philadelphie, fit un voyage à Tristan d'Acunha, où il resta sept mois (d'août 1790 à avril 1791), pour recueillir des peaux de veaux marins. Durant cette période, il n'en ramassa pas moins de cinq mille six cents, et il affirme qu'il n'aurait pas eu de peine à faire en trois semaines un chargement d'huile pour un grand navire. A son arrivée, il ne trouva pas de quadrupèdes, à l'exception de quelques ægagres ou chèvres sauvages; maintenant, l'île est fournie de tous nos meilleurs animaux domestiques, qui y

ont été successivement introduits par les navigateurs.

Je crois que ce fut peu de temps après l'expédition du capitaine Patten, que le capitaine Colquhoun, du brick américain *Betsey*, toucha à la plus grande des îles pour se ravitailler. Il planta des oignons, des pommes de terre, des choux et une foule d'autres légumes qu'on y trouve encore maintenant en abondance.

En 1811, un certain capitaine Heywood, du *Nereus*, visita Tristan. Il y trouva trois Américains qui étaient demeurés sur les îles pour préparer de l'huile et des peaux de veaux marins. L'un de ces hommes se nommait Jonathan Lambert, et il s'intitulait lui-même le souverain du pays. Il avait défriché et cultivé environ soixante acres de terre, et mettait alors tous ses soins à y introduire le caféier et la canne à sucre, dont il avait été fourni par le ministre américain résidant à Rio-de-Janeiro. Finalement cet établissement fut abandonné, et, en 1817, le gouvernement anglais envoya un détachement du cap de Bonne-Espérance pour prendre possession des îles. Cependant, ces nouveaux colons n'y restèrent pas longtemps; mais, après l'évacuation du pays comme possession de la Grande-Bretagne, deux ou trois familles anglaises y établirent leur résidence en dehors de tout concours du gouvernement.

Le 25 mars 1824, le *Berwich*, capitaine Jeffrey, parti de Londres à destination de la terre de Van-Diémen, toucha à l'île, où l'on trouva un Anglais nommé Glass, ex-caporal dans l'artillerie anglaise. Il s'arrogeait le

titre de gouverneur suprême des îles et avait sous son contrôle vingt et un hommes et trois femmes. Il fit un rapport très-favorable de la salubrité du climat et de la nature productive du sol. Cette petite population s'occupait principalement à recueillir des peaux de phoques et de l'huile d'éléphant marin, dont elle trafiquait avec le cap de Bonne-Espérance, Glass étant propriétaire d'une petite goëlette. A l'époque de notre arrivée, le gouverneur résidait encore, mais la petite communauté s'était multipliée : il y avait à Tristan d'Acunha soixante-cinq individus, sans compter une colonie secondaire de sept personnes sur l'île Nightingale. Nous n'eûmes aucune peine à nous ravitailler convenablement, — car les moutons, les cochons, les bœufs, les lapins, la volaille, les chèvres, le poisson de diverses espèces et les légumes s'y trouvaient en grande abondance. Nous jetâmes l'ancre ,tout auprès de la grande île, sur dix-huit brasses de profondeur, et nous embarquâmes très-convenablement à notre bord tout ce dont nous avions besoin. Le capitaine Guy acheta aussi à Glass cinq cents peaux de phoques et une certaine quantité d'ivoire. Nous restâmes là une semaine, pendant laquelle les vents régnèrent toujours du nord-ouest, avec un temps passablement brumeux. Le 5 décembre, nous cinglâmes vers le sud-ouest pour faire une exploration positive relativement à un certain groupe d'îles nommées les Auroras, sur l'existence desquelles les opinions les plus diverses ont été émises.

On prétend que ces îles ont été découvertes, dès

1762, par le commandant du trois-mâts *Aurora.* En 1790, le capitaine Manuel de Oyarvido, du trois-mâts *Princess,* appartenant à la Compagnie royale des Philippines, affirme qu'il a passé directement à travers ces îles. En 1794, la corvette espagnole *Atrevida* partit dans le but de vérifier leur position exacte, et, dans un mémoire publié par la Société royale Hydrographique de Madrid en 1809, il est question de cette exploration dans les termes snivants :

« La corvette *Atrevida* a fait, dans le voisinage immédiat de ces îles, du 21 au 27 janvier, toutes les observations nécessaires, et a mesuré avec des chronomètres la différence de longitude entre ces îles et le port de Soledad dans les Malvinas. Elles sont au nombre de trois, situées presque au même méridien, celle du milieu un peu plus bas, et les deux autres visibles à neuf lieues au large. »

Les observations faites à bord de *l'Atrevida* fournissent les résultats suivants relativement à la position précise de chaque île : Celle qui est plus au nord est située à 52° 37′ 24″ de latitude sud et à 47° 43′ 15″ de longitude ouest; celle du milieu à 53° 2′ 40″ de latitude sud et à 47° 55′ 15″ de longitude ouest; enfin celle qui occupe l'extrémité sud, à 53° 15′ 22″ de latitude sud et à 47° 57′ 15″ de longitude ouest.

Le 27 janvier 1820, le capitaine James Weddell, appartenant à la marine anglaise, fit voile de Staten-Land, toujours à la découverte des Auroras. Il dit dans son rapport que, bien qu'il ait fait les recherches

les plus laborieuses et qu'il soit passé non-seulement sur les points précis indiqués par le commandant de *l'Atrevida*, mais encore dans tous les sens aux environs desdits points, il n'a pu découvrir aucun indice de terre. Ces rapports contradictoires ont incité d'autres navigateurs à chercher les îles ; et, chose étrange à dire, pendant que quelques-uns sillonnaient la mer dans tous les sens à l'endroit supposé, sans pouvoir les découvrir, d'autres — et ils sont nombreux — déclarent positivement les avoir vues, et même s'être trouvés à proximité de leurs côtes. Le capitaine Guy avait l'intention de faire tous les efforts possibles pour résoudre une question si singulièrement controversée[1].

Nous continuâmes notre route, entre le sud et l'ouest, avec des temps variables, jusqu'au 20 du même mois, et nous nous trouvâmes enfin sur le lieu en discussion, par 52° 15′ de latitude sud et 47° 58′ de longitude ouest, — c'est-à-dire presque à l'endroit désigné comme position de l'île méridionale du groupe. Comme nous n'apercevions pas trace de terre, nous continuâmes vers l'ouest par 53° de latitude sud, jusqu'à 50° de longitude ouest. Alors, nous portâmes au nord jusqu'au 52° parallèle de latitude sud ; puis nous tournâmes à l'est, et nous tînmes notre parallèle par double hau-

1. Parmi les navires qui ont prétendu, à différentes époques, avoir trouvé les Auroras, on peut citer le trois-mâts *San-Miguel*, en 1769 ; le trois-mâts *Aurora*, en 1774 ; le brick *Pearl*, en 1779, et le trois-mâts *Dolores*, en 1790. Ils sont unanimes quant à la latitude : 53 degrés sud. — E. A. P.

teur, matin et soir, et par les hauteurs méridiennes des planètes et de la lune. Ayant ainsi poussé vers l'est jusqu'à la côte ouest de Georgia, nous suivîmes ce méridien jusqu'à ce que nous eussions atteint la latitude d'où nous étions partis. Nous fîmes alors plusieurs diagonales à travers toute l'étendue de mer circonscrite, gardant une vigie en permanence à la tête de mât, et répétant soigneusement notre examen trois semaines durant, pendant lesquelles nous eûmes toujours un temps singulièrement beau et agréable, sans aucune brume. Aussi fûmes-nous pleinement convaincus que, si jamais des îles avaient existé dans le voisinage à une époque antécédente quelconque, présentement il n'en restait plus aucun vestige. Depuis mon retour dans mes foyers, j'apprends que le même parcours a été soigneusement suivi en 1822 par le capitaine Johnson, de la goëlette américaine *Henry,* et par le capitaine Morrell, de la goëlette américaine *Wasp;* — mais ces messieurs n'ont pas obtenu de meilleurs résultats que nous.

XVI

EXPLORATIONS VERS LE PÔLE

Il entrait primitivement dans les intentions du capitaine Guy, après avoir satisfait sa curiosité relativement aux Auroras, de filer par le détroit de Magellan et de longer la côte occidentale de Patagonie; mais on

renseignement qu'il avait reçu à Tristan d'Acunha le poussa à gouverner au sud, dans l'espérance de découvrir quelques petites îles qu'on lui avait dit être situées par 60° de latitude sud et 40° 20' de longitude ouest. Dans le cas où il ne trouverait pas ces terres, il avait le projet, pourvu que la saison le permît, de pousser vers le pôle. Conséquemment, le 12 décembre[1], nous cinglâmes dans cette direction. Le 18, nous nous trouvâmes sur la position indiquée par Glass, et nous croisâmes pendant trois jours aux environs sans découvrir aucune trace des îles en question. Le 21, le temps étant singulièrement beau, nous remîmes le cap au sud, avec la résolution de pousser dans cette route aussi loin que possible. Avant d'entrer dans cette partie de mon récit, je ferai peut-être aussi bien, pour l'instruction des lecteurs qui n'ont pas suivi avec attention la marche des découvertes dans ces régions, de donner un compte-rendu sommaire des quelques tentatives faites jusqu'à ce jour pour atteindre le pôle sud.

L'expédition du capitaine Cook est la première sur laquelle nous ayons des documents positifs. En 1772, il fit voile vers le sud, sur *la Résolution*, accompagné du lieutenant Furneaux, commandant *l'Adventure*. En décembre, il se trouvait au 58e parallèle de latitude sud, par 26° 57' de longitude est. Là, il rencontra des bancs de glace d'une épaisseur de 8 à 10 pouces environ, s'étendant au nord-ouest et au sud-est. Cette glace

1. Erreur de date, évidemment. — C. B.

était amassée par blocs, et presque toujours si solidement amoncelée, que les navires avaient la plus grande peine à forcer le passage. A cette époque, le capitaine Cook supposa, d'après la multitude des oiseaux en vue et d'autres indices, qu'il était dans le voisinage de quelque terre. Il continua vers le sud, avec un temps excessivement froid, jusqu'au 64e parallèle, par 38° 14' de longitude est. Là il trouva un temps doux avec de jolies brises pendant cinq jours, le thermomètre marquant 36 degrés[1]. En janvier 1773, les navires traversaient le cercle Antarctique, mais ne pouvaient réussir à pénétrer plus loin; car, arrivés à 67° 15' de latitude, ils trouvèrent leur marche arrêtée par un amas immense de glaces qui s'étendait sur tout l'horizon sud aussi loin que l'œil pouvait atteindre. Cette glace était en quantité variée, et quelques vastes bancs s'étendaient à plusieurs milles, formant une masse compacte et s'élevant à dix-huit ou vingt pieds au-dessus de l'eau. La saison était avancée, et, désespérant de pouvoir tourner ces obstacles, le capitaine Cook remonta à regret vers le nord.

Au mois de novembre suivant, il recommença son voyage d'exploration vers le pôle Antarctique. A 59° 40' de latitude, il rencontra un fort courant portant au sud. En décembre, comme les navires étaient à 67° 31' de latitude et 142° 54' de longitude ouest, ils trouvèrent un froid excessif, avec brouillards et grands vents. Là

1. Fahrenheit. — C. B.

encore, les oiseaux étaient nombreux : l'albatros, le pingouin et particulièrement le pétrel. A 70° 23′ de latitude, ils rencontrèrent quelques vastes îles de glace, et un peu plus loin les nuages vers le sud apparurent d'une blancheur de neige, ce qui indiquait la proximité des champs de glace. A 71° 10′ de latitude et 106° 54′ de longitude ouest, les navigateurs furent arrêtés, comme la première fois, par une immense étendue de mer glacée qui bornait toute la ligne de l'horizon au sud. Le côté nord de cette plaine de glace était hérissé et dentelé, et tous ces blocs étaient si solidement assemblés, qu'ils formaient une barrière absolument infranchissable, s'étendant jusqu'à un mille vers le sud. Au delà, la surface des glaces semblait s'aplanir comparativement dans une certaine étendue, jusqu'à ce qu'enfin elle fût bornée à son extrême limite par un amphithéâtre de gigantesques montagnes de glace, échelonnées les unes sur les autres. Le capitaine Cook conclut que cette vaste étendue confinait au pôle ou à un continent. M. J.-N. Reynolds, dont les vaillants efforts et la persévérance ont à la longue réussi à monter une expédition nationale, dont le but partiel était d'explorer ces régions, parle en ces termes du voyage de *la Résolution* :

« Nous ne sommes pas surpris que le capitaine Cook n'ait pas pu aller au delà de 71° 10′ de latitude, mais nous sommes étonné qu'il ait pu atteindre ce point par 106° 54′ de longitude ouest La terre de Palmer est située au sud des îles Shetland, à 64° de latitude, et

s'étend au sud-ouest plus loin qu'aucun navigateur ait jamais pénétré jusqu'à ce jour. Cook faisait route vers cette terre, quand sa marche fut arrêtée par la glace, cas qui se représentera toujours, nous le craignons fort, surtout dans une saison aussi peu avancée que le 6 janvier, — et nous ne serions pas étonné qu'une portion des montagnes de glace en question se rattachât au corps principal de la terre de Palmer, ou à quelque autre partie de continent située plus avant vers le sud-ouest.

En 1803, Alexandre, empereur de Russie, chargea les capitaines Kreutzenstern et Lisiauski d'un grand voyage de circumnavigation. Dans leurs efforts pour pousser vers le sud, ils ne purent aller au delà de 59° 58′ de latitude et 70° 15′ de longitude ouest. Là, ils rencontrèrent de fort courants portant vers l'est. La baleine était abondante, mais ils ne virent pas de glaces. Relativement à ce voyage, M. Reynolds remarque que, si Kreutzenstern était arrivé à ce point dans une saison moins avancée, il aurait indubitablement trouvé des glaces; — c'était en mars qu'il atteignait la latitude désignée. Les vents qui règnent alors du sud-ouest avaient, à l'aide des courants, poussé les banquises vers cette région glacée, bornée au nord par la Georgia, à l'est par les Sandwich et les Orkneys du Sud, et à l'ouest par les Shetland du Sud.

En 1822, le capitaine James Weddell, appartenant à la marine anglaise, pénétra, avec deux petits navires, plus loin dans le sud qu'aucun navigateur précédent,

et même sans rencontrer d'extraordinaires difficultés. Il rapporte que, bien qu'il ait été souvent entouré par les glaces *avant* d'atteindre le 72e parallèle, cependant, arrivé là, il n'en vit plus un morceau, et que, ayant poussé jusqu'à 74° 15′ de latitude, il n'aperçut pas de vastes étendues de glace, mais seulement trois petites îles. Ce qui est singulier, c'est que, bien qu'il eût vu de vastes bandes d'oiseaux et d'autres indices de terre, et qu'au sud des Shetland l'homme de vigie eût signalé des côtes inconnues s'étendant vers le sud, Weddell ait persisté à repousser l'idée qu'un continent puisse exister dans les régions polaires du sud.

Le 11 janvier 1823, le capitaine Benjamen Morrell, de la goëlette américaine *Wasp*, partit de la terre de Kerguelen avec l'intention de pousser vers le sud aussi loin que possible. Le 1er février, il se trouvait à 64° 52′ de latitude sud et 118° 27′ de longitude est. J'extrais de son journal, à cette date, le passage suivant :

« Le vent fraîchit bientôt et devint une brise à filer onze nœuds; nous profitâmes de l'occasion pour nous diriger vers l'est; étant d'ailleurs pleinement convaincus que plus nous pousserions dans le sud au delà de 64°, moins nous aurions à craindre les glaces, nous gouvernâmes un peu au sud, et, ayant franchi le cercle Antarctique, nous poussâmes jusqu'à 69° 15′ de latitude sud. Nous n'y trouvâmes aucune plaine de glace; seulement quelques petites îles de glace étaient en vue. »

A la date du 14 mars, je trouve aussi cette note :

« La mer était complétement libre de vastes banquises, et nous n'apercevions pas plus d'une douzaine d'îlots de glace. En même temps, la température de l'air et de l'eau était au moins de 13 degrés plus élevée que nous ne l'avions jamais trouvée entre les 60e et 62e parallèles sud. Nous étions alors par 70° 14′ de latitude sud, et la température de l'air était à 47, celle de l'eau à 44. Nous estimâmes alors que la déviation de la boussole était de 14° 27′ vers l'est, par azimut... J'ai franchi plusieurs fois le cercle Antarctique à différents méridiens, et j'ai constamment remarqué que la température de l'air et de l'eau s'adoucissait de plus en plus, à proportion que je poussais au delà du 65e degré de latitude sud, et que la déclinaison magnétique diminuait dans la même proportion. Tant que j'étais au nord de cette latitude, c'est-à-dire entre 60° et 65°, le navire avait souvent beaucoup de peine à se frayer un passage entre les énormes et innombrables îles de glace, dont quelques-unes avaient de 1 à 2 milles de circonférence, et s'élevaient à plus de 500 pieds au-dessus du niveau de la mer. »

Se trouvant presque sans eau et sans combustible, privé d'instruments suffisants, la saison étant aussi très-avancée, le capitaine Morrell fut obligé de revenir, sans essayer de pousser plus loin vers le sud, bien qu'une mer complétement libre s'ouvrît devant lui. Il prétend que, si ces considérations impérieuses ne l'avaient pas contraint à battre en retraite, il aurait pénétré, sinon jusqu'au pôle, au moins jusqu'au 85e

parallèle. J'ai relaté un peu longuement ses idees sur la matière, afin que le lecteur fût à même de juger jusqu'à quel point elles ont été corroborées par ma propre expérience.

En 1831, le capitaine Briscoe, naviguant pour MM. Enderby, armateurs baleiniers à Londres, fit voile sur le brick *Lively* pour les mers du Sud, accompagné du cutter *Tula*. Le 28 février, se trouvant par 66° 30′ de latitude sud et 47° 31′ de longitude est, il aperçut la terre et « découvrit positivement à travers la neige les pics noirs d'une rangée de montagnes courant à l'est-sud-est. » Il resta dans ces parages pendant tout le mois qui suivit, mais ne put s'approcher de plus de dix lieues de la côte, à cause de l'état effroyable du temps. Voyant qu'il lui était impossible de faire aucune découverte nouvelle pendant cette saison, il remit le cap au nord et alla hiverner à la terre de Van-Diemen.

Au commencement de 1832, il se remit en route pour le Sud, et, le 4 février, il vit la terre au sud-est par 67° 15′ de latitude et 69° 29′ de longitude ouest. Il se trouva que c'était une île située près de la partie avancée de la contrée qu'il avait d'abord découverte. Le 21 du même mois il réussit à atterrir à cette dernière, et en prit possession au nom de Guillaume IV, lui donnant le nom d'île Adélaïde, en l'honneur de la reine d'Angleterre. Ces détails ayant été transmis à la Société royale Géographique de Londres, elle en conclut « qu'une vaste étendue de terre se continuait sans interruption depuis 47° 30′ de longitude est jusqu'à

69° 29' de longitude ouest, entre les 66° et 67° degrés de latitude sud. »

Retativement à cette conclusion, M. Reynolds fait cette remarque : « Nous ne pouvons pas adopter cette conclusion comme rationnelle, et les découvertes de Briscoe ne justifient pas une pareille hypothèse. C'est justement à travers cet espace que Weddell a marché vers le sud en suivant un méridien à l'est de la Georgia, des Sandwich, de l'Orkney du Sud et des îles Shetland. » On verra que ma propre expérience sert à montrer plus nettement la fausseté des conclusions adoptées par la Société.

Telles sont les principales tentatives qui ont été faites pour pénétrer jusqu'à une haute latitude sud, et l'on voit maintenant qu'il restait, avant le voyage de *la Jane-Guy*, environ 300 degrés de longitude par lesquels on n'avait pas encore pénétré au delà du cercle Antarctique. Ainsi un vaste champ de découvertes s'ouvrait encore devant nous, et ce fut avec un sentiment de voluptueuse et ardente curiosité que j'entendis le capitaine Guy exprimer sa résolution de pousser hardiment vers le sud.

XVII

TERRE !

Pendant quatre jours, après avoir renoncé à la recherche des îles de Glass, nous courûmes au sud sans

trouver de glaces. Le 26, à midi, nous étions par 63° 23' de latitude sud et 41° 25' de longitude ouest. Nous vîmes alors quelques grosses îles de glace et une banquise qui n'était pas, à vrai dire, d'une étendue considérable. Les vents se tenaient généralement au sud-est, mais très-faibles. Quand nous avions le vent d'ouest, ce qui était fort rare, il était invariablement accompagné de rafales de pluie. Chaque jour, plus ou moins de neige. Le thermomètre, le 27, était à 35 degrés.

1er janvier 1828. — Ce jour-là, nous fûmes complétement environnés de glaces, et notre perspective était en vérité fort triste. Une forte tempête souffla du nord-est pendant toute la matinée et chassa contre le gouvernail et l'arrière du navire de gros glaçons avec une telle vigueur, que nous tremblâmes pour les conséquences. Vers le soir, la tempête soufflait encore avec furie ; mais une vaste banquise en face de nous s'ouvrit, et nous pûmes enfin, en faisant force de voiles, nous frayer un passage à travers les glaçons plus petits jusqu'à la mer libre. Comme nous en approchions, nous diminuâmes la toile graduellement, et, à la fin, nous étant tirés d'affaire, nous mîmes à la cape sous la misaine avec un seul ris.

2 janvier. — Le temps fut assez passable. A midi, nous nous trouvions par 69° 10' de latitude sud et 42° 20' de longitude ouest, et nous avions passé le cercle Antarctique. Du côté du sud, nous n'apercevions que très-peu de glace, bien que nous eussions derrière nous de vastes banquises. Nous fabriquâmes une espèce de

sonde avec un grand pot de fer, d'une contenance de vingt gallons, et une ligne de deux cents brasses. Nous trouvâmes le courant portant au sud avec une vitesse d'un quart de mille à l'heure. La température de l'air était environ à 33; la déviation de l'aiguille, de 14° 28' vers l'est, par azimut.

5 janvier. — Nous nous sommes toujours avancés vers le sud sans trouver beaucoup d'obstacles. Ce matin cependant, étant par 73° 15' de latitude sud et 42° 10' de longitude ouest, nous fîmes une nouvelle halte devant une immense étendue de glace. Néanmoins, nous apercevions au delà, vers le sud, la pleine mer, et nous étions persuadés que nous réussirions finalement à l'atteindre. Portant sur l'est et filant le long de la banquise, nous arrivâmes enfin à un passage, large d'un mille à peu près, à travers lequel nous fîmes, tant bien que mal, notre route au coucher du soleil. La mer dans laquelle nous nous trouvâmes alors était chargée d'îlots de glace, mais non plus de vastes bancs, et nous allâmes hardiment de l'avant comme précédemment. Le froid ne semblait pas augmenter, bien que nous eussions fréquemment de la neige et de temps à autre des rafales de grêle d'une violence extrême. D'immenses troupes d'albatros ont passé ce jour-là au-dessus de la goëlette, filant du sud-est au nord-ouest.

7 janvier. — La mer toujours à peu près libre et ouverte, en sorte que nous pûmes continuer notre route sans empêchement. Nous vîmes à l'ouest quelques banquises d'une grosseur inconcevable, et, dans l'après

midi, nous passâmes très-près d'une de ces masses, dont le sommet ne s'élevait certainement pas de moins de quatre cents brasses au-dessus de l'Océan. Elle avait probablement à sa base trois quarts de lieue de circuit, et par quelques crevasses sur ses flancs couraient des filets d'eau. Nous gardâmes cette espèce d'île en vue pendant deux jours, et nous ne la perdîmes que dans un brouillard.

10 janvier. — D'assez grand matin, nous eûmes le malheur de perdre un homme, qui tomba à la mer. C'était un Américain, nommé Peters Vredenburgh, natif de New-York, et l'un des meilleurs matelots que possédât la goëlette. En passant sur l'avant, le pied lui glissa, et il tomba entre deux quartiers de glace pour ne jamais se relever. Ce jour-là, à midi, nous étions par 78° 30' de latitude et 40° 15' de longitude ouest. Le froid était maintenant excessif, et nous attrapions continuellement des rafales de grêle du nord-est. Nous vîmes encore dans cette direction quelques banquises énormes, et tout l'horizon à l'est semblait fermé par une région de glaces élevant et superposant ses masses en amphithéâtre. Le soir, nous aperçûmes quelques blocs de bois flottant à la dérive, et au-dessus planait une immense quantité d'oiseaux, parmi lesquels se trouvaient des *nellies,* des pétrels, des albatros, et un gros oiseau bleu du plus brillant plumage. La variation par azimut était alors un peu moins considérable que précédemment, lorsque nous avions traversé le cercle Antarctique.

12 janvier. — Notre passage vers le sud est redevenu une chose fort douteuse; car nous ne pouvions rien voir dans la direction du pôle qu'une banquise en apparence sans limites, adossée contre de véritables montagnes de glace dentelée, qui formaient des précipices sourcilleux, échelonnés les uns sur les autres. Nous avons porté à l'ouest jusqu'au 14, dans l'espérance de découvrir un passage.

14 janvier. — Le matin du 14, nous atteignîmes l'extrémité ouest de la banquise énorme qui nous barrait le passage, et, l'ayant doublée, nous débouchâmes dans une mer libre où il n'y avait plus un morceau de glace. En sondant avec une ligne de deux cents brasses, nous trouvâmes un courant portant au sud avec une vitesse d'un demi-mille par heure. La température de l'air était à 47, celle de l'eau à 34. Nous cinglâmes vers le sud, sans rencontrer aucun obstacle grave, jusqu'au 16; à midi, nous étions par 81° 21′ de latitude et 42° de longitude ouest. Nous jetâmes de nouveau la sonde, et nous trouvâmes un courant portant toujours au sud avec une vitesse de trois quarts de mille par heure. La variation par azimut avait diminué, et la température était douce et agréable, le thermomètre marquant déjà 51. A cette époque, on n'apercevait plus un morceau de glace. Personne à bord ne doutait plus de la possibilité d'atteindre le pôle.

17 janvier. — Cette journée a été pleine d'incidents. D'innombrables bandes d'oiseaux passaient au-dessus de nous, se dirigeant vers le sud, et nous leur tirâmes

quelques coups de fusil; l'un d'eux, une espèce de pélican, nous fournit une nourriture excellente. Vers le milieu du jour, l'homme de vigie découvrit par notre bossoir de bâbord un petit banc de glace et une espèce d'animal fort gros qui semblait reposer dessus. Comme le temps était beau et presque calme, le capitaine Guy donna l'ordre d'amener deux embarcations et d'aller voir ce que ce pouvait être. Dirk Peters et moi, nous accompagnâmes le second dans le plus grand des deux canots. En arrivant au banc de glace, nous vîmes qu'il était occupé par un ours gigantesque de l'espèce arctique, mais d'une dimension qui dépassait de beaucoup celle du plus gros de ces animaux. Comme nous étions bien armés, nous n'hésitâmes pas à l'attaquer tout d'abord. Plusieurs coups de feu furent tirés rapidement, dont la plupart atteignirent évidemment l'animal à la tête et au corps. Toutefois, le monstre, sans s'en inquiéter autrement, se précipita de son bloc de glace et se mit à nager, les mâchoires ouvertes, vers l'embarcation où nous étions, moi et Peters. A cause de la confusion qui s'ensuivit parmi nous et de la tournure inattendue de l'aventure, personne n'avait pu apprêter immédiatement son second coup, et l'ours avait positivement réussi à poser la moitié de sa masse énorme en travers de notre plat-bord et à saisir un de nos hommes par les reins, avant qu'on eût pris les mesures suffisantes pour le repousser. Dans cette extrémité, nous ne fûmes sauvés que par l'agilité et la promptitude de Peters. Sautant sur le dos de l'énorme

bête, il lui enfonça derrière le cou la lame d'un couteau et atteignit du premier coup la moelle épinière. L'animal retomba dans la mer sans faire le moindre effort, inanimé, mais entraînant Peters dans sa chute et roulant sur lui. Celui-ci se releva bientôt ; on lui jeta une corde, et, avant de remonter dans le canot, il attacha le corps de l'animal vaincu. Nous retournâmes en triomphe à la goëlette, en remorquant notre trophée à la traîne. Cet ours, quand on le mesura, se trouva avoir quinze bons pieds dans sa plus grande longueur. Son poil était d'une blancheur parfaite, très-rude et frisant très-serré. Les yeux étaient d'un rouge de sang, plus gros que ceux de l'ours arctique, — le museau plus arrondi et ressemblant presque au museau d'un bouledogue. La chair en était tendre, mais excessivement rance et sentant le poisson ; cependant, les hommes s'en régalèrent avec avidité et la déclarèrent une nourriture excellente.

A peine avions-nous hissé notre proie le long du bord, que l'homme de vigie fit entendre le cri joyeux de *Terre par le bossoir de tribord!* Tout le monde se tint alors sur le qui-vive, et, une brise s'étant très-heureusement levée au nord-est, nous fûmes bientôt sur la côte. C'était un îlot bas et rocheux, d'une lieue environ de circonférence, et complétement privé de végétation, à l'exception d'une espèce de raquette épineuse. En approchant par le nord, nous vîmes un singulier rocher, faisant promontoire, qui imitait remarquablement la forme d'une balle de coton cordée. En

doublant cette pointe vers l'ouest, nous trouvâmes une petite baie au fond de laquelle nos embarcations purent atterrir commodément.

Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour explorer toutes les parties de l'île; mais, à une seule exception près, nous n'y trouvâmes rien qui fût digne d'observation. A l'extrémité sud, nous ramassâmes tout près du rivage, à moitié enterrée sous un monceau de pierres éparses, une pièce de bois qui semblait avoir servi de proue a une embarcation. Il y avait eu évidemment quelque intention de sculpture, et le capitaine Guy crut y découvrir une figure de tortue, mais je dois avouer que, pour mon compte, la ressemblance ne me frappa que très-médiocrement. Sauf cette proue, si toutefois c'en était une, nous ne découvrîmes aucun indice qui prouvât qu'une créature vivante eût jamais habité ce lieu. Autour de la côte, nous trouvâmes par-ci par-là quelques petits blocs de glace, — mais en très-petit nombre. La situation exacte de l'îlot (auquel le capitaine Guy donna le nom d'*îlot de Bennet,* en l'honneur de son associé dans la propriété de la goëlette) est par 82° 50′ de latitude sud et 42° 20′ de longitude ouest.

Nous avions alors pénétré dans le sud de plus de huit degrés au delà des limites atteintes par tous les navigateurs précédents, et la mer s'étendait toujours devant nous parfaitement libre d'obstacles. Nous trouvions aussi que la variation diminuait régulièrement à mesure que nous avancions, et que la température

atmosphérique, et plus récemment celle de l'eau, s'adoucissaient graduellement. Le temps pouvait s'appeler un temps agréable, et nous avions une brise très-douce mais constante, qui soufflait toujours de quelque point nord du compas. Le ciel était généralement clair; de temps en temps, une vapeur légère et ténue apparaissait à l'horizon sud ; — mais, invariablement, elle était d'une très-courte durée. Nous n'apercevions que deux difficultés : nous étions à court de combustible, et des symptômes de scorbut s'étaient déjà manifestés chez quelques hommes de l'équipage. Ces considérations commençaient à agir sur l'esprit de M. Guy, et il parlait souvent de mettre le cap au nord. Pour ma part, persuadé, comme je l'étais, que nous allions bientôt rencontrer une terre de quelque valeur en suivant toujours la même route, et que nous n'y trouverions pas le sol stérile des hautes latitudes arctiques, j'insistais chaudement auprès de lui sur la nécessité de persévérer, au moins pendant quelques jours encore, dans la direction suivie jusqu'alors. Une occasion aussi tentante de résoudre le grand problème relatif à un continent antarctique ne s'était encore présentée à aucun homme, et je confesse que je me sentais gonflé d'indignation à chacune des timides et inopportunes suggestions de notre commandant. Je crois positivement que tout ce que je ne pus m'empêcher de lui dire à ce sujet eut pour effet de le raffermir dans l'idée de pousser de l'avant. Aussi, bien que je sois obligé de déplorer les tristes et sanglants événements qui furent le résul-

tat immédiat de mon conseil, je crois que j'ai droit de me féliciter un peu d'avoir été, jusqu'à un certain point, l'instrument d'une découverte, et d'avoir servi en quelque façon à ouvrir aux yeux de la science, un des plus enthousiasmants secrets qui aient jamais accaparé son attention.

XVIII

HOMMES NOUVEAUX

18 janvier. — Ce matin-là[1], nous reprîmes notre route vers le sud, avec un temps aussi beau que les jours précédents. La mer était complétement unie, le vent du nord-est, suffisamment chaud, la température de l'eau à 53. Nous recommençâmes notre opération de sondage, et, avec une ligne de 150 brasses, nous trou-

1. Les termes *matin* et *soir*, dont j'ai fait usage pour éviter, autant que possible, la confusion dans mon récit, ne doivent pas, comme on le comprend d'ailleurs, être pris dans le sens ordinaire. Depuis longtemps déjà, nous ne connaissions plus la nuit, et nous étions sans cesse éclairés par la lumière du jour. Toutes les dates sont établies conformément au temps nautique, et les notes relevées par quantités de durée abstraite. C'est aussi le lieu de remarquer que je ne prétends pas, dans le commencement de cette partie de mon récit, à une exactitude minutieuse à l'égard des dates, des latitudes et des longitudes; je n'ai commencé à tenir un journal régulier qu'après la période dont traite cette première partie. Dans beaucoup de cas, je me suis fié uniquement à ma mémoire. — E. A. P.

vîmes le courant portant au pôle avec une vitesse d'un mille par heure. Cette tendance constante du vent et du courant vers le sud suggérèrent passablement de réflexions et même quelque alarme parmi le monde de la goëlette, et je vis positivement qu'elle avait produit une forte impression sur l'esprit du capitaine Guy. Mais par bonheur il était excessivement sensible au ridicule, et je réussis finalement à le faire lui-même se divertir de ses appréhensions. La variation était maintenant presque insignifiante. Dans le cours de la journée, nous vîmes quelques baleines de l'espèce franche, et d'innombrables volées d'albatros passèrent au-dessus du navire. Nous pêchâmes aussi une espèce de buisson chargé de baies rouges comme celles de l'aubépine, et le corps d'un animal, évidemment terrestre, de l'aspect le plus singulier. Il avait 3 pieds de long sur 6 pouces de hauteur seulement, avec quatre jambes très-courtes, les pieds armés de longues griffes d'un écarlate brillant et ressemblant fort à du corail. Le corps était revêtu d'un poil soyeux et uni, parfaitement blanc. La queue était effilée comme une queue de rat, et longue à peu près d'un pied et demi. La tête rappelait celle du chat, à l'exception des oreilles, rabattues et pendantes comme des oreilles de chien. Les dents étaient du même rouge vif que les griffes.

19 Janvier. — Ce jour-là, nous trouvant par 83° 20' de latitude et 43° 5' de longitude ouest (la mer était d'un foncé extraordinaire), la vigie signala la terre de nouveau, et, à un examen attentif, nous découvrîmes

que c'était une île appartenant à un groupe de plusieurs îles très-vastes. La côte était à pic et l'intérieur semblait bien boisé, circonstance qui nous causa une grande joie. Quatre heures environ après avoir découvert la terre, nous jetions l'ancre sur dix brasses de profondeur, avec un fond de sable, à une lieue de la côte; car un fort ressac, avec des remous courant çà et là, en rendaient l'abord d'une commodité douteuse. Nous reçûmes l'ordre d'amener les deux plus grandes embarcations, et un détachement bien armé (dont Peters et moi nous faisions partie) se mit en devoir de trouver une ouverture dans le récif qui faisait à l'île une espèce de ceinture. Après avoir cherché pendant quelque temps, nous découvrîmes une passe où nous entrions déjà, quand nous aperçûmes quatre grands canots qui se détachaient du rivage, chargés d'hommes qui semblaient bien armés. Nous les laissâmes arriver, et, comme ils manœuvraient avec une grande célérité, ils furent bientôt à portée de la voix. Le capitaine Guy hissa alors un mouchoir *blanc* à la pointe d'un aviron: mais les sauvages s'arrêtèrent tout net et se mirent soudainement à jacasser et à baragouiner très-haut, poussant de temps en temps de grands cris parmi lesquels nous pouvions distinguer les mots: *Anamoo-moo!* et *Lama-Lama!* Ils continuèrent leur vacarme pendant une bonne demi-heure, durant laquelle nous pûmes examiner leur physionomie tout à loisir.

Dans les quatre canots, qui pouvaient bien avoir

cinquante pieds de long et cinq de large, il y avait en tout cent dix sauvages. Ils avaient, à peu de chose près, la stature ordinaire des Européens, mais avec une charpente plus musculeuse et plus charnue. Leur teint était d'un noir de jais, et leurs cheveux, longs, épais et laineux. Ils étaient vêtus de la peau d'un animal noir inconnu, à poils longs et soyeux, et ajustée assez convenablement au corps, la fourrure tournée en dedans, excepté autour du cou, des poignets et des chevilles. Leurs armes consistaient principalement en bâtons d'un bois noir et en apparence très lourd. Cependant, nous aperçûmes aussi quelque lances à pointe de silex et quelques frondes. Le fond des canots était chargé de pierres noires de la grosseur d'un gros œuf.

Quand ils eurent terminé leur harangue (car c'était évidemment une harangue que cet affreux baragouinage), l'un d'eux, qui semblait être le chef, se leva à la proue de son canot et nous fit signe à différentes reprises d'amener nos embarcations au long de son bord. Nous fîmes semblant de ne pas comprendre son idée, pensant que le parti le plus sage était de maintenir, autant que possible, un espace suffisant entre lui et nous; car ils étaient plus de quatre fois plus nombreux que nous. Devinant notre pensée, le chef commanda aux trois autres canots de se tenir en arrière, pendant qu'il s'avançait vers nous avec le sien. Aussitôt qu'il nous eut atteints, il sauta à bord du plus grand de nos canots, et il s'assit à côté du capitaine

Guy, montrant en même temps du doigt la goëlette, et répétant les mots : *Anamoo-moo! Lama-Lama!* Nous retournâmes vers le navire, les quatre canots nous suivant à quelque distance.

En arrivant au long du bord, le chef donna des signes d'une surprise et d'un plaisir extrêmes, claquant des mains, se frappant les cuisses et la poitrine et poussant des éclats de rire étourdissants. Toute sa suite, qui nageait derrière nous, unit bientôt sa gaieté à la sienne, et en quelques minutes ce fut un tapage à nous rendre absolument sourds. Heureux d'être ramené à son bord, le capitaine Guy commanda de hisser les embarcations, comme précaution nécessaire et donna à entendre au chef (qui s'appelait *Too-wit,* comme nous le découvrîmes bientôt) qu'il ne pouvait pas recevoir sur le pont plus de vingt de ses hommes à la fois. Celui-ci parut s'accommoder parfaitement de cet arrangement, et transmit quelques ordres aux canots, dont l'un s'approcha, les autres restant à peu près à cinquante yards au large. Vingt des sauvages montèrent à bord et se mirent à fureter dans toutes les parties du pont, à grimper çà et là dans le gréement, faisant comme s'ils étaient chez eux, et examinant chaque objet avec une excessive curiosité.

Il était positivement évident qu'ils n'avaient jamais vu aucun individu de la race blanche, — et d'ailleurs notre couleur semblait leur inspirer une singulière répugnance. Ils croyaient que la *Jane* était une créature vivante, et l'on eût dit qu'ils craignaient de la frapper

avec la pointe de leurs lances, qu'ils retournaient soigneusement. Il y eut un moment où tout notre équipage s'amusa beaucoup de la conduite de Too-wit. Le coq était en train de fendre du bois près de la cuisine, et, par accident, il enfonça sa hache dans le pont, où il fit une entaille d'une profondeur considérable. Le chef accourut immédiatement, et, bousculant le coq assez rudement, il poussa un petit gémissement, presque un cri, qui montrait énergiquement combien il sympathisait avec les douleurs de la goëlette ; et puis il se mit à tapoter et à patiner la *blessure* avec sa main et à la laver avec un seau d'eau de mer qui se trouvait à côté. Il y avait là un degré d'ignorance auquel nous n'étions nullement préparés, et, pour mon compte, je ne pus m'empêcher de croire à un peu d'affectation.

Quand nos visiteurs eurent satisfait de leur mieux leur curiosité relativement au gréement et au pont, ils furent conduits en bas, où leur étonnement dépassa toutes les bornes. Leur stupéfaction semblait trop forte pour s'exprimer par des paroles, car ils rôdaient partout en silence, ne poussant de temps à autre que de sourdes exclamations. Les armes leur fournissaient une grosse matière à réflexion, et on leur permit de les manier à loisir. Je crois qu'il n'en soupçonnaient pas le moins du monde l'usage, mais ils les prenaient plutôt pour des idoles voyant quel soin nous en prenions et l'attention avec laquelle nous guettions tous leurs mouvements pendant qu'ils les maniaient. Les

canons redoublèrent leur étonnement. Ils s'en approchèrent en donnant toutes les marques de la vénération et de la terreur la plus grande, mais ne voulurent pas les examiner minutieusement. Il y avait dans la cabine deux grandes glaces, et ce fut là l'apogée de leur émerveillement. Too-wit fut le premier qui s'en aprocha, et il était déjà parvenu au milieu de la chambre, faisant face à l'une des glaces et tournant le dos à l'autre, avant de les avoir positivement aperçues. Quand le sauvage leva les yeux et qu'il se vit réfléchi dans le miroir, je crus qu'il allait devenir fou; mais, comme il se tournait brusquement pour battre en retraite, il se revit encore faisant face à lui-même dans la direction opposée; pour le coup je crus qu'il allait rendre l'âme. Rien ne put le contraindre à jeter sur l'objet un second coup d'œil; tout moyen de persuasion fut inutile; il se jeta sur le parquet, cacha sa tête dans ses mains et resta immobile, si bien qu'enfin nous nous décidâmes à le transporter sur le pont.

Tous les sauvages furent ainsi reçus à bord successivement, vingt par vingt; quant à Too-wit, il lui fut accordé de rester tout le temps. Nous ne découvrîmes chez eux aucun penchant au vol, et nous ne constatâmes après leur départ la disparition d'aucun objet. Pendant toute la durée de leur visite, ils montrèrent les manières les plus amicales. Il y avait cependant certains traits de leur conduite dont il nous fut impossible de nous rendre compte; par exemple, nous ne pûmes jamais les faire s'approcher de quelques

objets inoffensifs, — tels que les voiles de la goëlette, un œuf, un livre ouvert ou une écuelle de farine. Nous essayâmes de découvrir s'ils possédaient quelques articles qui pussent devenir objets de trafic et d'échange, mais nous eûmes la plus grande peine à nous faire comprendre. Toutefois, nous apprîmes avec le plus grand étonnement que les îles abondaient en grosses tortues de l'espèce des Galapagos, et nous en vîmes une dans le canot de Too-wit. Nous vîmes aussi de la *biche de mer* entre les mains d'un des sauvages, qui la dévorait à l'état de nature avec une grande avidité.

Ces anomalies, ou du moins ce que nous considérions comme anomalies relativement à la latitude, poussèrent le capitaine Guy à tenter une exploration complète du pays, dans l'espérance de tirer de sa découverte quelque spéculation profitable. Pour ma part, désireux comme je l'étais de pousser plus loin la découverte, je n'avais qu'une visée et qu'un but, je ne pensais qu'à poursuivre sans délai notre voyage vers le sud. Nous avions alors un beau temps, mais rien ne nous disait combien il durerait ; et, nous trouvant déjà au quatre-vingt-quatrième parallèle, avec une mer complétement libre devant nous, un courant qui portait vigoureusement au sud et un bon vent, je ne pouvais prêter patiemment l'oreille à toute proposition de nous arrêter dans ces parages plus longtemps qu'il n'était absolument nécessaire pour refaire la santé de l'équipage, pour nous ravitailler et embarquer une provi-

sion suffisante de combustible. Je représentai au capitaine qu'il nous serait facile de relâcher à ce groupe d'îles lors de notre retour, et même d'y passer l'hiver dans le cas où les glaces nous barreraient le passage. A la longue, il se rangea de mon avis (car j'avais, par quelque moyen inconnu à moi-même, acquis un grand empire sur lui), et finalement il fut décidé que, même dans le cas où nous trouverions la *biche de mer* en abondance, nous ne resterions pas là plus d'une semaine pour nous refaire, et que nous pousserions vers le sud pendant que cela nous était possible.

Nous fîmes conséquemment tous les préparatifs nécessaires, et ayant conduit heureusement, d'après les indications de Too-wit, la goëlette à travers les récifs, nous jetâmes l'ancre à un mille environ du rivage, dans une baie excellente, fermée de tous côtés par la terre, sur la côte sud-est de l'île principale, et par dix brasses d'eau, avec un fond de sable noir. A l'extrémité de cette baie coulaient (nous dit-on) trois jolis ruisseaux d'une eau excellente, et nous vîmes que les environs étaient abondamment boisés. Les quatre canots nous suivaient, mais observant toujours une distance respectueuse. Quant à Too-wit, il resta à bord, et, quand nous eûmes jeté l'ancre, il nous invita à l'accompagner à terre et à visiter son village dans l'intérieur. Le capitaine Guy y consentit, et, dix des sauvages ayant été laissés à bord comme otages, un détachement de douze hommes d'entre nous se prépara à suivre le chef. Nous prîmes soin de nous bien armer,

mais sans laisser voir la moindre méfiance. La goëlette avait mis ses canons aux sabords, hissé ses filets de bastingage, et l'on avait pris toutes les précautions convenables pour se garder d'une surprise. Il fut particulièrement recommandé au second de ne recevoir personne à bord pendant notre absence, et dans le cas où nous n'aurions pas reparu au bout de douze heures, d'envoyer la chaloupe, armée d'un pierrier, à notre recherche autour de l'île.

A chaque pas que nous faisions dans le pays, nous acquérions forcément la conviction que nous étions sur une terre qui différait essentiellement de toutes celles visitées jusqu'alors par les hommes civilisés. Rien de ce que nous apercevions ne nous était familier. Les arbres ne ressemblaient à aucun des produits des zones torrides, des zones tempérées, ou des zones froides du Nord, et différaient essentiellement de ceux des latitudes inférieures méridionales que nous venions de traverser. Les roches elles-mêmes étaient nouvelles par leur masse, leur couleur et leur stratification; et les cours d'eau, quelque prodigieux que cela puisse paraître, avaient si peu de rapport avec ceux des autres climats, que nous hésitions à y goûter, et que nous avions même de la peine à nous persuader que leurs qualités étaient purement naturelles. A un petit ruisseau qui coupait notre chemin (le premier que nous rencontrâmes), Too-wit et sa suite firent halte pour boire. En raison du caractère singulier de cette eau nous refusâmes d'y goûter, supposant qu'elle était cor

rompue; et ce ne fut qu'un peu plus tard que nous parvînmes à comprendre que telle était la physionomie de tous les cours d'eau dans tout cet archipel. Je ne sais vraiment comment m'y prendre pour donner une idée nette de la nature de ce liquide, et je ne puis le faire sans employer beaucoup de mots. Bien que cette eau coulât avec rapidité sur toutes les pentes, comme aurait fait toute eau ordinaire, cependant elle n'avait jamais, excepté dans le cas de chute et de cascade, l'apparence habituelle de la *limpidité*. Néanmoins je dois dire qu'elle était aussi limpide qu'aucune eau calcaire existante, et la différence n'existait que dans l'apparence. A première vue, et particulièrement dans les cas où la déclivité était peu sensible, elle ressemblait un peu, quant à la consistance, à une épaisse dissolution de gomme arabique dans l'eau commune. Mais cela n'était que la moins remarquable de ses extraordinaires qualités. Elle n'était pas incolore; elle n'était pas non plus d'une couleur uniforme quelconque, et tout en coulant elle offrait à l'œil toutes les variétés possibles de la pourpre, comme des chatoiements et des reflets de soie changeante. Pour dire la vérité, cette variation dans la nuance s'effectuait d'une manière qui produisit dans nos esprits un étonnement aussi profond que les miroirs avaient fait sur l'esprit de Too-wit. En puisant de cette eau plein un bassin quelconque, et en la laissant se rasseoir et prendre son niveau, nous remarquions que toute la masse de liquide était faite d'un certain nombre de veines dis-

tinctes, chacune d'une couleur particulière; que ces veines ne se mêlaient pas; et que leur cohésion était parfaite relativement aux molécules dont elles étaient formées, et imparfaite relativement aux veines voisines. En faisant passer la pointe d'un couteau à travers les tranches, l'eau se refermait subitement derrière la pointe, et quand on la retirait, toutes les traces du passage de la lame étaient immédiatement oblitérées. Mais, si la lame intersectait soigneusement deux veines, une séparation parfaite s'opérait, que la puissance de cohésion ne rectifiait pas immédiatement. Les phénomènes de cette eau formèrent le premier anneau défini de cette vaste chaîne de miracles apparents dont je devais être à la longue entouré.

XIX

KLOCK-KLOCK

Nous mîmes à peu près trois heures pour arriver au village; il était à plus de trois milles dans l'intérieur des terres, et la route traversait une région raboteuse. Chemin faisant, le détachement de Too-wit (les cent dix sauvages des canots) se renforça d'instants en instants de petites troupes de six ou sept individus, qui, débouchant par différents coudes de la route, nous rejoignirent comme par hasard. Il y avait là comme un système, un tel parti pris, que je ne pus m'empê-

cher d'éprouver de la méfiance et que je fis part de mes appréhensions au capitaine Guy. Mais il était maintenant trop tard pour revenir sur nos pas, et nous convînmes que la meilleure manière de pourvoir à notre sûreté était de montrer la plus parfaite confiance dans la loyauté de Too-wit. Donc, nous poursuivîmes, ayant toujours un œil ouvert sur les manœuvres des sauvages, et ne leur permettant pas de diviser nos rangs par des poussées soudaines. Ayant ainsi traversé un ravin escarpé, nous parvînmes à un groupe d'habitations qu'on nous dit être le seul existant sur toute l'île. Comme nous arrivions en vue du village, le chef poussa un cri et répéta à plusieurs reprises le mot *Klock-Klock*, que nous supposâmes être le nom du village, ou peut-être le nom générique appliqué à tous les villages.

Les habitations étaient de l'espèce la plus misérable qu'on puisse imaginer, et, différant en cela de celles des races les plus infimes dont notre humanité ait connaissance, elles n'étaient pas construites sur un plan uniforme. Quelques-unes (et celles-ci appartenaient aux *Wampoos* ou *Yampoos*, les grands personnages de l'île) consistaient en un arbre coupé à quatre pieds environ de la racine, avec une grande peau noire étalée pardessus, qui s'épandait à plis lâches sur le sol. C'était là-dessous que nichait le sauvage. D'autres étaient faites au moyen de branches d'arbres non encore dégrossies, conservant encore leur feuillage desséché, piquées de façon à s'appuyer, en faisant un angle de

quarante-cinq degrés, sur un banc d'argile, lequel était amoncelé, sans aucun souci de forme régulière, à une hauteur de cinq ou six pieds. D'autres étaient de simples trous creusés perpendiculairement en terre et recouverts de branchages semblables, que l'habitant de la cahute était obligé de repousser pour entrer, et qu'il fallait ensuite rassembler de nouveau. Quelques-unes étaient faites avec les branches fourchues des arbres, telles quelles, les branches supérieures étant entaillées à moitié et retombant sur les inférieures, de manière à former un abri plus épais contre le mauvais temps. Les plus nombreuses consistaient en de petites cavernes peu profondes, dont était, pour ainsi dire, égratignée la surface d'une paroi de pierre noire, tombant à pic et ressemblant fort à de la terre à foulon, qui bordait trois des côtés du village. A l'entrée de chacune de ces cavernes grossières se trouvait un petit quartier de roche que l'habitant du lieu plaçait soigneusement à l'ouverture chaque fois qu'il quittait sa niche; — dans quel but, je ne pus pas m'en rendre compte; car la pierre n'était jamais d'une grosseur suffisante pour boucher plus d'un tiers du passage.

Ce village, si toutefois cela méritait un pareil nom, était situé dans une vallée d'une certaine profondeur, et l'on ne pouvait y arriver que par le sud, la muraille ardue dont j'ai parlé fermant l'accès dans toute autre direction. A travers le milieu de la vallée clapotait un courant d'eau de la même apparence magique que celle déjà décrite. Nous aperçûmes autour des habita-

tions quelques étranges animaux qui semblaient tous parfaitement domestiqués. Les plus gros rappelaient notre cochon vulgaire, tant par la structure du corps que par le groin; la queue, toutefois, était touffue, et les jambes grêles comme celles de l'antilope. La démarche de la bête était indécise et gauche, et nous ne la vîmes jamais essayant de courir. Nous remarquâmes aussi quelques animaux d'une physionomie analogue, mais plus longs de corps, et recouverts d'une laine noire. Il y avait une grande variété de volailles domestiques qui se promenaient aux alentours, et qui semblaient constituer la principale nourriture des indigènes. A notre grand étonnement, nous aperçûmes parmi les oiseaux des albatros noirs complétement apprivoisés, qui allaient périodiquement en mer chercher leur nourriture, revenant toujours au village comme à leur logis, et se servant seulement de la côte sud qui était à proximité comme de lieu d'incubation. Là, comme d'habitude, ils étaient associés avec leurs amis les pingouins, mais ces derniers ne les suivaient jamais jusqu'aux habitations des sauvages. Parmi les autres oiseaux apprivoisés, il y avait des canards qui ne différaient pas beaucoup du *cavass-back* ou *anas valisneria* de notre pays, des boubies noires, et un gros oiseau qui ressemblait assez au busard, mais qui n'était pas carnivore. Le poisson semblait en grande abondance. Nous vîmes, pendant notre excursion, une quantité considérable de saumons secs, de morues, de dauphins bleus, de maquereaux, de tautogs, de raies,

de congres, d'éléphants de mer, de mulets, de soles, de scares ou perroquets de mer, de *leather-jackets,* de rougets, de merluches, de carrelets, de *paracutas,* et une foule d'autres espèces. Nous remarquâmes qu'elles ressemblaient, pour la plupart, à celles qu'on trouve dans les parages de l'archipel de Lord Auckland, à 51° de latitude sud. La tortue galapago était aussi très-abondante. Nous ne vîmes que très-peu d'animaux sauvages, aucun de grosses proportions, aucun non plus qui nous fût connu. Un ou deux serpents d'un aspect formidable traversèrent notre chemin, mais les naturels n'y firent pas grande attention, et nous en conclûmes qu'ils n'étaient pas venimeux.

Comme nous approchions du village avec Too-wit et sa bande, une immense populace se précipita à notre rencontre, poussant de grands cris parmi lesquels nous distinguions les éternels *Anamoo-moo !* et *Lama-Lama!* Nous fûmes très-étonnés de voir que ces nouveaux arrivants étaient, à une ou deux exceptions près, entièrement nus, les peaux à fourrure n'étant à l'usage que des hommes des canots. Toutes les armes du pays semblaient aussi en la possession de ces derniers, car nous n'en voyions pas une seule entre les mains des habitants du village. Il y avait aussi une multitude de femmes et d'enfants, celles-ci ne manquaient pas absolument de ce qu'on peut appeler beauté personnelle. Elles étaient droites, grandes, bien faites et douées d'une grâce et d'une liberté d'allure qu'on ne trouve pas dans une société civilisée. Mais leurs lèvres, comme

celles des hommes, étaient épaisses et massives, à ce point que même en riant elles ne découvraient jamais les dents. Leur chevelure était d'une nature plus fine que celle des hommes. Parmi tous ces villageois nus, on pouvait bien trouver dix ou douze hommes habillés de peaux, comme la bande de Too-wit, et armés de lances et de lourdes massues. Ils paraissaient avoir une grande influence sur les autres, et on ne leur parlait jamais sans les honorer du titre de *Wampoo*. C'étaient les mêmes hommes qui habitaient les fameux palais de peaux noires. L'habitation de Too-wit était située au centre du village, et beaucoup plus grande et un peu mieux construite que les autres de même espèce. L'arbre qui en formait le support avait été coupé à une distance de douze pieds environ de la racine, et au-dessous du point de la coupe quelques branches avaient été laissées, qui servaient à étaler la toiture et l'empêchaient de battre ainsi contre le tronc. Cette toiture, qui consistait en quatre grandes peaux reliées entre elles par des chevilles de bois, était assujettie par le bas avec de petits pieux qui la traversaient et s'enfonçaient dans la terre. Le sol était jonché d'une énorme quantité de feuilles sèches qui remplissaient l'office de tapis.

Nous fûmes conduits à cette hutte en grande solennité, et derrière nous s'amassa une foule de naturels, autant qu'il en put tenir. Too-wit s'assit sur les feuilles et nous engagea par signes à suivre son exemple. Nous obéîmes, et nous nous trouvâmes alors dans une situa-

tion singulièrement incommode, si ce n'est même critique. Nous étions assis par terre, au nombre de douze, avec les sauvages, au nombre de quarante, accroupis sur leurs jarrets, et nous serrant de si près que, s'il était survenu quelque désordre, il nous eût été impossible de faire usage de nos armes, ou même de nous dresser sur nos pieds. La cohue n'était pas seulement en dedans de la tente, mais aussi en dehors, où se foulait probablement toute la population de l'île, que les efforts et les vociférations de Too-wit empêchaient seuls de nous écraser sous ses pieds. Notre principale sécurité était dans la présence de Too-wit parmi nous, et, voyant que c'était encore la meilleure chance de nous tirer d'affaire, nous résolûmes de le serrer de près et de ne pas le lâcher, décidés à le sacrifier immédiatement à la première manifestation hostile.

Après quelque tumulte, il fut possible d'obtenir un peu de silence, et le chef nous fit une harangue d'une belle longueur, qui ressemblait fort à celle qui nous avait été adressée des canots, sauf que les *Anamoo-moo!* s'y trouvaient un peu plus vigoureusement accentués que les *Lama-Lama!* Nous écoutâmes ce discours dans un profond silence jusqu'à la péroraison; le capitaine Guy y répondit en assurant le chef de son amitié et de son éternelle bienveillance, et il conclut sa réplique en lui faisant cadeau de quelques chapelets ou colliers de verroterie bleue et d'un couteau. En recevant les colliers, le monarque, à notre grand étonnement, releva le nez avec une certaine expression de

dédain; mais le couteau lui causa une satisfaction indescriptible, et il commanda immédiatement le dîner.

Ce repas fut passé dans la tente par-dessus les têtes des assistants, et il consistait en entrailles palpitantes de quelque animal inconnu, probablement d'un de ces cochons à jambes grêles que nous avions remarqués en approchant du village. Voyant que nous ne savions comment nous y prendre, il commença, pour nous montrer l'exemple, à engloutir la séduisante nourriture yard par yard, si bien qu'à la fin il nous fut positivement impossible de supporter plus longtemps un pareil spectacle et que nous laissâmes voir des haut-le-cœur et de telles rébellions stomachiques, que sa Majesté en éprouva un étonnement presque égal à celui que lui avait causé les miroirs. Nous refusâmes, malgré tout, de partager les merveilles culinaires qui nous étaient présentées, et nous nous efforçâmes de lui faire comprendre que nous n'avions aucun appétit, puisque nous venions tout justement d'achever un solide déjeuner.

Quand le monarque eut fini son régal, nous commençâmes à lui faire subir une espèce d'interrogatoire, de la façon la plus ingénieuse que nous pûmes imaginer, dans le but de découvrir quels étaient les principaux produits du pays, et s'il y en avait quelques-uns dont nous pussions tirer profit. A la longue, il parut avoir quelque idée de ce que nous voulions dire, et il nous offrit de nous accompagner jusqu'à un certain endroit de la côte, où nous devions, nous assura-t-il

(et il désignait en même temps un échantillon de l'animal), trouver la *biche de mer* en grande abondance. Nous saisîmes avec bonheur cette occasion d'échapper à l'oppression de la foule, et nous signifiâmes notre impatience de partir. Nous quittâmes donc la tente, et, accompagnés par toute la population du village, nous suivîmes le chef à l'extrémité sud-est de l'île, pas très-loin de la baie où notre navire était mouillé. Nous attendîmes là une heure environ, jusqu'à ce que les quatres canots fussent ramenés par quelques-uns des sauvages jusqu'au lieu de notre station. Tout notre détachement s'embarqua dans l'un de ces canots, et nous fûmes conduits à la pagaie le long du récif dont j'ai parlé, puis vers un autre situé un peu plus au large, où nous vîmes une quantité de *biche de mer* plus abondante que n'en avait jamais vu le plus vieux de nos marins dans les archipels des latitudes inférieures, si renommés pour cet article de commerce. Nous restâmes le long de ces récifs assez longtemps pour nous convaincre que nous en aurions facilement chargé une douzaine de navires s'il eût été nécessaire ; et puis nous remontâmes à bord de la goëlette, et nous prîmes congé de Too-wit, après lui avoir fait promettre qu'il nous apporterait, dans le délai de vingt-quatre heures, autant de canards *cavass-back* et de tortues galapagos que ses canots en pourraient contenir. Pendant toute cette aventure, nous ne vîmes dans la conduite des naturels rien de propre à éveiller nos soupçons, sauf la singulière manière systématique dont ils avaient

grossi leur bande pendant notre marche de la goëlette au village.

XX

ENTERRÉS VIVANTS!

Le chef fut fidèle à sa parole, et nous fûmes abondamment pourvus de provisions fraîches. Nous trouvâmes les tortues aussi bonnes qu'aucune que nous eussions jamais goûtée, et les canards étaient supérieurs à nos meilleures espèces d'oiseaux sauvages, — excessivement tendres, juteux, et d'une saveur exquise. En outre, les sauvages nous apportèrent, après que nous leur eûmes fait comprendre notre désir, une grande quantité de céleri brun et de cochléaria, ou herbe au scorbut, avec un plein canot de poisson frais et de poisson sec. Le céleri fut pour nous un vrai régal, et le cochléaria eut un résultat admirable et servit à guérir ceux de nos hommes chez qui avaient déjà paru les symptômes du mal. En très-peu de temps nous n'eûmes plus un seul cas sur le rôle des malades. Nous reçûmes aussi d'autres provisions fraîches en abondance, parmi lesquelles je dois citer une espèce de coquillage qui par sa forme ressemblait à la moule, mais qui avait le goût de l'huître. Nous eûmes également en abondance des crevettes des deux espèces et des œufs d'albatros et d'autres oiseaux dont les coquilles étaient noires. Nous embar-

quâmes encore une bonne provision de chair de cochon, de l'espèce dont j'ai déjà parlé. La plupart de nos hommes y trouvèrent une nourriture agréable; mais pour ma part elle me sembla imprégnée d'une odeur de poisson et d'ailleurs répugnante. En retour de toutes ces bonnes choses, nous offrîmes aux naturels des colliers à grains bleus, des bijoux de cuivre, des clous, des couteaux et des morceaux de toile rouge, et ils se montrèrent complétement enchantés de l'échange. Nous établîmes sur la côte un marché régulier, juste sous les canons de la goëlette, et tout le trafic s'y opéra avec toutes les apparences de la bonne foi et avec un ordre auquel nous ne nous serions pas attendus de la part de ces sauvages, à en juger par leur conduite au village de *Klock-Klock.*

Les choses allèrent ainsi fort amiablement pendant quelques jours, et, durant cette période, des bandes de naturels vinrent fréquemment à bord de la goëlette et des détachements de nos hommes descendirent souvent à terre, faisant de longues excursions dans l'intérieur et n'éprouvant de la part des habitants aucune espèce de vexation. Voyant avec quelle facilité le navire pouvait être chargé de *biche de mer,* grâce aux dispositions amicales des insulaires, et quel secours ils pouvaient prêter pour la ramasser, le capitaine Guy résolut d'entrer en négociation avec Too-wit relativement à l'érection de bâtiments commodes pour préparer l'article, et à la récompense due à lui et à ses hommes qui se chargeraient d'en recueillir le plus possible, pendant que

nous profiterions du beau temps pour poursuivre notre voyage vers le sud. Quand il fit entendre son projet au chef, celui-ci sembla très-disposé à entrer en accommodement. Un marché fut donc conclu, parfaitement satisfaisant pour les deux parties, et on convint qu'après avoir fait les préparatifs nécessaires, tels que le tracé d'un emplacement convenable, l'érection d'une partie des bâtiments, et quelques autres besognes pour lesquelles tout notre équipage serait mis en réquisition, la goëlette se remettrait en route, laissant sur l'île trois de ses hommes pour surveiller l'accomplissement du projet et enseigner aux naturels la dessiccation de la *biche de mer*. Quant aux conditions de traité, elles dépendaient du zèle et de l'activité des sauvages pendant notre absence. Ils devaient recevoir une quantité convenue de verroterie bleue, de couteaux, de toile rouge, et ainsi de suite, pour autant de fois un certain nombre de *piculs* de *biche de mer*, que nous devions trouver toute préparée à notre retour.

Une description de la nature de cet important article de commerce et de la méthode de le préparer peut être de quelque intérêt pour mes lecteurs, et je ne vois pas de meilleure place que celle-ci pour introduire ce compte rendu. La notice complète qui suit, relative à la substance en question, est tirée d'une relation moderne de voyage dans les mers du sud :

« C'est ce mollusque des mers de l'Inde qui est connu dans le commerce sous le nom français de *bouche de mer* (fin morceau tiré de la mer). Si je ne me trompe

pas, l'illustre Cuvier l'appelle *gasteropoda pulmonifera*. On le recueille en abondance sur les côtes des îles du Pacifique, principalement pour le marché chinois, où il est coté à un très-haut prix, presque autant que ces fameux nids comestibles, qui sont probablement faits d'une matière gélatineuse ramassée par une espèce d'hirondelle sur le corps de ces mollusques. Ils n'ont ni coquilles ni pattes, ni aucun membre proéminent, — rien que deux organes, l'un d'absorption, l'autre d'excrétion, situés à l'opposite l'un de l'autre ; mais, grâce à leurs anneaux, élastiques comme ceux des chenilles et des vers, ils rampent vers les hauts-fonds, où, quand la mer est basse, ils sont aperçus par une espèce d'hirondelle, dont le bec aigu, piquant dans le corps tendre du mollusque, en retire une substance gommeuse et filamenteuse qui lui sert, en séchant, à solidifier les parois de son nid. De là le nom de *gasteropoda pulmonifera*.

» Ces mollusques sont de forme oblongue et d'une dimension variable de 3 à 18 pouces de long ; j'en ai vu qui n'avaient pas moins de 2 pieds. Ils sont presque ronds, mais légèrement aplatis sur un côté, celui qui est tourné vers le fond de la mer, et ils sont d'une grosseur qui varie de 1 à 8 pouces. Ils grimpent en rampant dans les hauts-fonds à de certaines époques de l'année, — probablement pour se reproduire, car on les voit souvent alors par couples. C'est quand le soleil agit puissamment sur l'eau et qu'il l'attiédit qu'ils approchent de la côte ; et ils vont quelquefois sur des

Peterson (tous trois natifs de Londres, à ce que je crois), qui d'ailleurs s'offrirent d'eux-mêmes pour ce service.

A la fin du mois nous avions fait tous nos préparatifs de départ. Cependant nous étions convenus de faire une solennelle visite d'adieux au village, et Too-wit insista si opiniâtrément sur la nécessité de tenir notre promesse, que nous ne jugeâmes pas convenable de l'offenser par un refus définitif. Je crois que pas un de nous à cette époque n'avait le plus léger soupçon relativement à la bonne foi des sauvages. Ils s'étaient tous conduits avec les plus grands égards, nous aidant avec empressement dans notre besogne, nous offrant leurs marchandises souvent gratuitement, et jamais, dans aucun cas, n'escamotant un seul objet, bien qu'ils manifestassent par leurs éternelles et extravagantes démonstrations de joie, à chaque présent que nous leur faisions, quelle haute valeur ils attribuaient aux articles que nous avions en notre possession. Les femmes particulièrement étaient extrêmement obligeantes en toutes choses, et, en somme, nous aurions été les hommes les plus défiants du monde si nous avions soupçonné la moindre pensée de perfidie de la part d'un peuple qui nous traitait si bien. Il nous suffit de très-peu de temps pour nous convaincre que cette bienveillance apparente n'était que le résultat d'un plan profondément étudié pour amener notre destruction, et que les insulaires qui nous avaient inspiré de si singuliers sentiments d'estime, appartenaient à la

race des plus barbares, des plus subtils et des plus sanguinaires misérables qui aient jamais contaminé la face du globe.

Ce fut le 1er février que nous allâmes à terre pour rendre visite au village. Bien que nous n'eussions pas, je le répète, le plus léger soupçon, cependant aucune précaution convenable ne fut négligée. Six hommes restèrent à bord de la goëlette, avec ordre de ne laisser approcher aucun sauvage pendant notre absence, sous quelque prétexte que ce fût, et de rester constamment sur le pont. On hissa les filets de bastingage, les canons reçurent une double charge de grappes de raisin et de mitraille, et les pierriers furent chargés de boîtes à balles de fusils. Le navire était mouillé, avec son ancre à pic, à un mille environ de la côte, et aucun canot ne pouvait en approcher d'aucun côté sans être aperçu et sans s'exposer immédiatement au feu de nos pierriers.

Les six hommes laissés à bord, notre détachement se composait en tout de trente-deux individus. Nous étions armés jusqu'aux dents ; nous avions des fusils, des pistolets et des poignards ; chaque homme possédait en outre un long couteau de marin, ressemblant un peu au *bowie-knife* si popularisé maintenant dans toutes nos contrées du sud et de l'ouest. Une centaine de guerriers revêtus de peaux noires vint à notre rencontre au débarquement pour nous faire la conduite. Je dois dire que nous remarquâmes alors, non sans quelque surprise, qu'ils étaient complétement sans armes ; et quand nous questionnâmes Too-wit relative-

ment à cette circonstance, il répondit simplement : *Mattee non we pa pa si,* — c'est-à-dire : *Là où tous sont frères, il n'est pas besoin d'armes.* Nous prîmes cela en bonne part, et nous continuâmes notre route.

Nous avions passé la source et le ruisseau dont j'ai déjà parlé, et nous entrions dans une gorge étroite qui serpentait à travers les collines de pierre de savon au milieu desquelles se trouvait situé le village. Cette gorge était rocheuse et très-inégale, au point que, lors de notre première excursion à Klock-Klock, nous n'avions pu la franchir qu'avec la plus grande difficulté. Le ravin, dans toute sa longueur, pouvait bien avoir un mille et demi ou deux milles. Il se contournait en mille sinuosités à travers les collines (il avait probablement, à une époque reculée, formé le lit d'un torrent), et jamais il ne se continuait plus de vingt yards sans faire un brusque coude. Je suis sûr que les versants de cette vallée s'élevaient en moyenne à 70 ou 80 pieds de hauteur perpendiculaire dans toute son étendue, et en quelques endroits les parois montaient à une élévation surprenante, obscurcissant tellement la passe que la lumière du jour n'y pénétrait plus qu'à peine. La largeur ordinaire était de quarante pieds environ, et quefois elle se rétrécissait au point de ne livrer passage qu'à cinq ou six hommes de front. Bref, il ne pouvait pas y avoir au monde d'endroit mieux choisi pour une embuscade et il n'était que trop naturel de veiller soigneusement à nos armes aussitôt que nous y entrâmes.

Quand maintenant je pense à notre prodigieuse folie, mon principal sujet d'étonnement est que nous ayons pu nous aventurer ainsi, dans n'importe quelles circonstances, et nous remettre à la discrétion de sauvages inconnus, au point de leur permettre de marcher devant et derrière nous tout le long de la ravine. Cependant, tel fut l'ordre de marche que nous adoptâmes en aveugles, nous fiant sottement à la force de notre troupe, à la disparition des armes chez Too-wit et ses hommes, à l'effet sûr de nos armes à feu (qui était encore un secret pour les naturels), et, avant toutes choses, à la longue affectation d'amitié de ces infâmes misérables. Cinq ou six d'entre eux ouvraient la marche, comme pour nous montrer la route, faisant grand étalage de bons soins et écartant pompeusement les grosses pierres et les débris qui entravaient nos pas. Ensuite venait notre bande. Nous marchions serrés les uns contre les autres, ne prenant souci que d'empêcher notre séparation. Derrière suivait le corps principal des sauvages qui observait un ordre et un décorum tout à fait insolites.

Dirk Peters, un nommé Wilson Allen et moi, nous marchions à la droite de nos caramarades, examinant tout le long de notre route les singulières stratifications de la muraille qui surplombait au-dessus de nos têtes. Une fissure dans la roche tendre attira notre attention. Elle était assez large pour permettre à un homme d'y entrer sans se serrer, et elle s'enfonçait dans la montagne à dix-huit ou vingt pieds en droite ligne, biaisant

ensuite vers la gauche. La hauteur de cette ouverture, aussi loin que notre regard put pénétrer, était peut-être de soixante ou soixante-dix pieds. A travers les crevasses s'allongeaient deux ou trois arbustes rabougris, rappelant un peu le coudrier, que j'eus la curiosité d'examiner ; m'avançant vivement dans ce but, je détachai cinq ou six noisettes d'une grappe, et je me retirai en toute hâte. Comme je me retournais, je vis que Peters et Allen m'avaient suivi. Je les priai de reculer, parce qu'il n'y avait pas place pour laisser passer deux personnes, et je leur dis que je leur donnerais quelques-unes de mes noisettes. En conséquence ils se retournèrent, et ils se faufilaient vers la route, Allen étant presque à l'orifice de la crevasse, quand j'éprouvai soudainement une secousse qui ne ressemblait à rien qui m'eût été familier jusqu'alors et qui m'inspira comme une vague idée (si en vérité je puis dire que j'eus une idée quelconque) que les fondations de notre globe massif s'entr'ouvraient tout à coup, et que nous touchions à l'heure de la destruction universelle.

XXI

CATACLYSME ARTIFICIEL

Aussitôt que je pus rappeler mes sens éperdus, je me sentis presque suffoqué, pataugeant dans une nuit complète parmi une masse de terre diffuse qui croulait lourdement sur moi de tous les côtés et menaçait de m'ensevelir entièrement. Horriblement alarmé par cette idée, je m'efforçai de reprendre pied, et à la fin j'y réussis. Je restai alors immobile pendant quelques instants, m'appliquant à comprendre ce qui m'était arrivé et où je pouvais être. Bientôt j'entendis un profond gémissement tout contre mon oreille et, peu de temps après, la voix étouffée de Peters qui me suppliait au nom de Dieu de venir à son aide. Je m'avançai péniblement d'un ou deux pas et je tombai juste sur la tête et les épaules de mon camarade, que je trouvai enseveli jusqu'à mi-corps dans une masse de terre molle, et qui luttait avec désespoir pour se délivrer de cette oppression. J'arrachai la terre tout autour de lui avec toute l'énergie dont je pouvais disposer, et je réussis à la longue à le tirer d'affaire.

Aussitôt que nous fûmes suffisamment revenus de notre frayeur et de notre surprise et que nous pûmes causer raisonnablement, nous en vînmes tous deux à

cette conclusion, que les murailles de la fissure dans laquelle nous nous étions aventurés s'étaient, par quelque convulsion de la nature ou probablement par leur propre poids, effondrées par le haut, et que, nous trouvant ainsi ensevelis tout vivants, nous étions perdus à jamais. Pendant longtemps, nous nous abandonnâmes lâchement à la douleur et au désespoir le plus affreux, tels que ceux qui ne se sont pas trouvés dans une situation semblable ne pourront jamais se les figurer. Je crois fermement qu'aucun des accidents dont peut être semée l'existence humaine n'est plus propre à créer le paroxysme de la douleur physique et morale qu'un cas semblable au nôtre : — Être enterrés vivants ! La noirceur des ténèbres qui enveloppent la victime, l'oppression terrible des poumons, les exhalaisons suffocantes de la terre humide se joignent à cette effrayante considération, — que nous sommes exilés au delà des confins les plus lointains de l'espérance et que nous sommes bien dans la condition spéciale des *morts,* — pour jeter dans le cœur humain un effroi, une horreur glaçante qui sont intolérables, — qu'il est impossible de concevoir !

A la longue, Peters fut d'avis que nous devions avant tout vérifier jusqu'où s'étendait notre malheur et tâtonner à travers notre prison ; car il n'était pas absolument impossible, ajouta-t-il, que nous pussions découvrir une ouverture pour nous échapper. Je m'accrochai vivement à cet espoir, et, rappelant mon énergie, je m'efforçai de me frayer une voie à travers cet amas de

terre éparse. J'avais à peine avancé d'un pas, qu'un filet de lumière arriva jusqu'à moi, imperceptible, il est vrai, mais suffisant pour me convaincre qu'en tous cas nous ne péririons pas immédiatement par manque d'air. Nous reprîmes alors un peu courage et nous tâchâmes de nous persuader mutuellement que tout irait pour le mieux. Ayant grimpé par-desus un banc de décombres qui obstruait notre passage dans la direction de la lumière, nous eûmes moins de peine à avancer, et nous éprouvâmes aussi quelque soulagement à l'excessive oppression qui torturait nos poumons. Il nous fut bientôt possible de distinguer les objets autour de nous, et nous découvrîmes què nous étions presque à l'extrémité de la partie de la fissure qui s'étendait en ligne droite, c'est-à-dire à l'endroit où elle faisait un coude sur la gauche. Encore quelques efforts, et nous atteignions le coude, où nous aperçûmes, avec une joie inexprimable, une longue cicatrice ou lézarde qui s'étendait à une vaste distance vers la région supérieure, faisant généralement un angle de quarante-cinq degrés environ, mais quèlquefois beaucoup plus ardue. Notre œil ne pouvait pas parcourir toute l'étendue de cette ouverture ; mais la lumière y descendant en quantité suffisante, nous avions presque la certitude (si toutefois nous pouvions grimper jusqu'au sommet) de trouver en haut un passage débouchant en plein air.

Je me souvins alors que nous étions trois qui avions quitté la gorge principale pour entrer dans cette fissure,

et que notre camarade Allen n'était pas encore retrouvé; nous résolûmes donc de revenir sur nos pas et de le chercher. Après une longue perquisition, qui était d'ailleurs pleine de dangers à cause de la masse de terre supérieure qui s'effondrait sur nous, Peters me cria enfin qu'il venait d'empoigner l'un des pieds de notre camarade, et que tout son corps était si profondément enseveli sous les décombres qu'il était impossible de l'en retirer. Je découvris bientôt que ce que disait Peters n'était que trop vrai, et que la vie devait être éteinte depuis longtemps. Le cœur rempli de tristesse, nous abandonnâmes donc le corps à sa destinée et nous nous acheminâmes de nouveau vers le coude du corridor.

La largeur de la déchirure était à peine suffisante pour notre corps, et, après une ou deux tentatives infructueuses pour remonter, nous recommençâmes à désespérer. J'ai déjà dit que la chaîne de hauteurs à travers lesquelles se faufilait la gorge principale était formée d'une espèce de roches ressemblant à la stéatite ou pierre de savon. Les parois de l'ouverture sur lesquelles nous nous efforcions alors de grimper étaient faites de la même substance, et si glissantes et si mouillées que nos pieds pouvaient à peine mordre sur les parties les moins ardues; en quelques endroits, quand la montée devenait presque perpendiculaire, la difficulté se trouvait naturellement beaucoup plus grave, et pendant quelque temps nous crûmes positivement qu'elle serait insurmontable. Nous tirâmes

toutefois le courage du désespoir, et, ayant eu l'heureuse idée de tailler des degrés dans la roche tendre avec nos *bowie-knives,* nous nous suspendîmes, au risque de nous tuer, à de petites proéminences faites d'une espèce d'argile schisteuse un peu plus dure, qui saillaient çà et là de la masse générale, et nous arrivâmes enfin à une plate-forme naturelle d'où l'on pouvait apercevoir un lambeau de ciel bleu, à l'extrémité d'une ravine solidement boisée. Regardant alors derrière nous et examinant un peu plus à loisir le passage à travers lequel nous avions émergé, nous vîmes clairement, à l'aspect de ses parois, qu'il était de formation récente, et nous en conclûmes que la secousse, de quelque nature qu'elle fût, qui nous avait si inopinément engloutis, nous avait en même temps ouvert cette voie de salut. Presque épuisés par nos efforts et vraiment si faibles que nous pouvions à peine nous tenir sur nos pieds et prononcer une parole, Peters eut l'idée de donner l'alarme à nos compagnons en déchargeant nos pistolets qui étaient restés fixés à notre ceinture; — car, pour les fusils et les coutelas, nous les avions perdus parmi les décombres de terre molle au fond de l'abîme. Les événements subséquents prouvèrent que, si nous avions fait feu, nous nous en serions amèrement repentis; mais, par grand bonheur, un demi-soupçon de l'infâme tour dont nous étions victimes s'était pendant ce temps-là éveillé dans mon esprit, et nous prîmes bien garde de faire connaître aux sauvages en quel lieu nous nous trouvions.

Après nous être reposés pendant une heure environ, nous poussâmes lentement vers le haut de la ravine, et nous n'étions pas allés bien loin que nous entendîmes une série de hurlements effroyables. Nous atteignîmes enfin ce que nous pouvions décidément appeler la surface du sol ; car notre route jusque-là, depuis que nous avions quitté la plate-forme, avait serpenté sous une voûte de roches élevées et de feuillage, à une grande distance au-dessus de nos têtes. Avec la plus grande prudence, nous nous coulâmes vers une étroite ouverture d'où il nous fut facile d'embrasser du regard toute la contrée environnante, et enfin tout le terrible secret du tremblement de terre nous fut révélé en un moment et au premier coup d'œil.

Notre point de vue n'était pas loin du sommet du pic le plus élevé parmi cette chaîne de montagne de stéatite. La gorge dans laquelle s'était engagé notre détachement de trente-deux hommes courait à cinquante pieds à notre gauche. Mais, dans une étendue de cent yards au moins, le défilé, ou lit de cette gorge, était absolument comblé par les débris chaotiques de plus d'un million de tonnes de terre et pierres, véritable avalanche artificielle qui y avait été adroitement précipitée. La méthode employée pour faire s'écrouler cette vaste masse était aussi simple qu'évidente, car il restait encore des traces positives de l'œuvre meurtrière. En quelques endroits, le long de la crête du côté est de la gorge (nous étions alors à l'ouest), nous pouvions apercevoir des poteaux de bois plantés dans la terre. En

ces endroits-là la terre n'avait pas fléchi ; mais tout le long de la paroi du précipice d'où la masse s'était détachée, il était évident, d'après certaines traces empreintes dans le sol et ressemblant à celles laissées par la sape, que les pieux semblables à ceux que nous voyions subsistant encore avaient été fixés, à une distance d'un yard au plus l'un de l'autre, dans une longueur peut-être de trois cents pieds, sur une ligne située à dix pieds environ du bord du précipice. De forts ligaments de vigne adhéraient encore aux poteaux subsistant sur la colline, et il était évident que des cordes de même nature avaient été attachées à chacun des autres poteaux. J'ai déjà parlé de la singulière stratification de ces collines de pierre de savon, et la description que j'ai faite tout à l'heure de l'étroite et profonde crevasse à travers laquelle nous avions échappé à notre terrible sépulture, doit servir à en faire plus complétement comprendre la nature. Elle était telle que la première convulsion naturelle devait, à coup sûr, fendre le sol en couches perpendiculaires ou lignes de partage parallèles les unes aux autres, et qu'un effort très-modéré de l'art pouvait suffire pour obtenir le même résultat. C'était de cette stratification particulière que les sauvages s'étaient servis pour mener à bonne fin leur abominable traîtrise. Il est impossible de mettre en doute qu'une rupture partielle du sol n'ait été opérée, grâce à cette ligne continue de poteaux, à une profondeur d'un ou deux pieds peut-être, et qu'un sauvage placé à l'extrémité de chacune des cordes et

tirant à lui (ces cordes étant attachées à la pointe des poteaux et s'étendant depuis la crête de la colline) n'ait obtenu une énorme puissance de levier capable de précipiter, à un signal donné, toute la paroi de la colline dans le fond du gouffre. La destinée de nos pauvres camarades ne pouvait plus être l'objet d'un doute. Seuls nous avions échappé à cet écrasant cataclysme artificiel. Nous étions les seuls hommes blancs restés vivants sur l'île.

XXII

TEKELI-LI

Notre situation, telle qu'elle nous apparut alors, était à peine moins terrible que lorsque nous nous étions crus enterrés à tout jamais. Nous n'avions pas d'autre perspective que d'être mis à mort par les sauvages ou de traîner parmi eux une misérable existence de captifs. Nous pouvions, il est vrai, pendant quelque temps, échapper à leur attention dans les replis des collines, et, à la dernière extrémité, dans l'abîme d'où nous venions de sortir; mais il nous fallait ou mourir de froid et de faim pendant le long hiver polaire, ou finalement trahir notre existence dans nos efforts pour trouver quelques ressources.

Tout le pays environnant semblait fourmiller de sauvages, et de nouvelles bandes, que nous aperçûmes

alors, étaient arrivées sur des radeaux des îles situées au sud, indubitablement pour aider à prendre et à piller la *Jane*. Le navire était toujours tranquillement à l'ancre dans la baie, les hommes à bord ne pouvant pas soupçonner qu'un danger quelconque les menaçât. Combien nous brûlâmes en ce moment d'être avec eux, soit pour les aider à opérer leur fuite, soit pour périr ensemble en essayant de nous défendre! Nous n'apercevions même aucun moyen de les avertir du péril sans attirer immédiatement la mort sur nos têtes, et encore dans ce cas n'avions-nous que peu d'espoir de leur être utile. Un coup de pistolet aurait suffi pour leur annoncer qu'il était arrivé un malheur; mais cet avis ne pouvait pas leur faire comprendre que leur seule chance de salut consistait à lever l'ancre immédiatement, — qu'aucun principe d'honneur ne les contraignait à rester, puisque leurs compagnons avaient disparu du rôle des vivants. Pour avoir entendu la décharge, ils ne pouvaient pas être mieux préparés qu'ils n'étaient et qu'ils n'avaient été jusqu'alors à recevoir un ennemi prêt à l'attaque. Aucun avantage ne pouvait résulter d'une alarme donnée par un coup de feu, et il en pouvait résulter un mal infini; aussi, après mûre délibération, nous nous en abstînmes.

Nous eûmes ensuite l'idée de nous précipiter vers le navire, de nous emparer d'un des quatre canots amarrés à l'entrée de la baie, et d'essayer de nous frayer un passage jusqu'à la goëlette. Mais l'absolue impossibilité de réussir dans cette tentative désespérée devint

bientôt évidente. Tout le pays, comme je l'ai dit, fourmillait littéralement de sauvages, qui se rasaient derrière les buissons et les replis des collines, de manière à ne pas être aperçus de la goëlette. Particulièrement dans notre voisinage immédiat, et bloquant le seul passage par lequel nous pouvions espérer d'atteindre le rivage au bon endroit, était postée toute la bande des guerriers aux peaux noires, Too-wit à leur tête, qui semblait n'attendre que quelques renforts pour commencer l'abordage de la *Jane*. Les canots aussi, à l'entrée de la baie, étaient montés par des sauvages non armés, il est vrai, mais ayant sans aucun doute des armes à leur portée; nous fûmes donc forcés, malgré tout notre bon vouloir, de rester dans notre cachette, simples spectateurs de la bataille qui ne tarda pas à s'engager.

Au bout d'une demi-heure à peu près, nous vîmes soixante ou soixante-dix radeaux, ou bateaux plats, à balanciers de pirogue, se remplir de sauvages et doubler la pointe sud de la baie. Il ne paraissait pas qu'ils eussent d'autres armes que de courtes massues et des pierres amassées au fond des bateaux. Aussitôt après, un autre détachement, encore plus considérable, s'approcha par une direction opposée, avec des armes semblables. Les quatre canots se remplirent aussi très-rapidement d'une foule de naturels qui sortaient des fourrés, se dirigeant tous vers l'entrée du port, et qui poussèrent vivement au large pour rejoindre les autres troupes. Ainsi, en moins de temps qu'il ne

m'en a fallu pour le raconter, et comme par magie, la *Jane* se vit assigée par une multitude immense de forcenés évidemment résolus de s'en emparer à tout prix.

Qu'ils dussent réussir dans cette entreprise, nous n'osions pas en douter un seul instant. Les six hommes laissés sur le navire, quelque résolus qu'ils fussent à se bien défendre, étaient bien loin de suffire au service convenable des pièces, et de toutes façons ils étaient incapables de soutenir un combat aussi inégal. Je pouvais à peine me figurer qu'ils fissent la moindre résistance; mais en cela je me trompais; car je les vis bientôt s'embosser et amener le côté de tribord de manière que toute la bordée portât sur les canots qui se trouvaient alors à portée de pistolet, les radeaux restant à peu près à un quart de mille au vent. Par suite de quelque cause inconnue, probablement de l'agitation de nos pauvres amis se voyant dans une position aussi désespérée, la décharge ne fut qu'un four complet. Pas un canot ne fut atteint, pas un sauvage blessé, le tir étant trop court, et la charge faisant ricochet par-dessus leurs têtes. Le seul effet produit sur eux fut un grand étonnement à cette détonation inattendue et à cette fumée; et cet étonnement fut si grand que je crus pendant quelques instants qu'ils allaient abandonner leur dessein et regagner la côte. Et à coup sûr il en eût été comme je le crus d'abord, si nos hommes avaient soutenu leur bordée par une décharge de mousqueterie; car pour le coup, les canots étant si près d'eux, ils n'auraient pas manqué de faire quelques ravages qui

eussent au moins suffi à empêcher cette bande-là de s'approcher davantage, et qui leur eussent permis de lâcher une autre bordée sur les radeaux. Mais, au contraire, en courant à bâbord pour recevoir les radeaux, ils laissèrent aux hommes des canots le temps de revenir de leur panique, et, en regardant autour d'eux, de vérifier qu'ils n'avaient subi aucun dommage.

La bordée de bâbord produisit l'effet le plus terrible. La mitraille et les boulets ramés des gros canons coupèrent complétement sept ou huit des radeaux, et tuèrent roide trente ou quarante sauvages peut-être, pendant qu'une centaine au moins se trouvaient précipités dans l'eau, dont la plupart cruellement blessés. Ceux qui restaient, perdant complétement la tête, commencèrent tout de suite une retraite précipitée, ne se donnant même pas le temps de repêcher leurs compagnons mutilés, qui nageaient çà et là de tous côtés, criant et hurlant au secours. Ce grand succès néanmoins arriva trop tard pour sauver nos énergiques camarades. La bande des canots était déjà à bord de la goëlette au nombre de plus de cent cinquante hommes, la plupart d'entre eux ayant réussi à grimper aux porte-haubans et par-dessus les filets de bastingages, même avant que les mèches fussent appliquées aux canons de bâbord. Rien ne pouvait plus arrêter la rage de ces brutes. Nos hommes furent tout de suite culbutés, écrasés, foulés aux pieds et complétement mis en lambeaux en un instant.

Voyant cela, les sauvages des radeaux revinrent de

leur frayeur et arrivèrent en foule pour le pillage. En cinq minutes la *Jane* fut le théâtre déplorable d'une dévastation et d'un désordre sans pareils. Le pont fut fendu, arraché, entr'ouvert; les cordages, les voiles et toutes les manœuvres, démolis comme par magie; cependant que, poussant à l'arrière, remorquant avec ses canots et hâlant sur les côtés, cette multitude de misérables qui nageait autour du navire parvint facilement à l'échouer à la côte (le câble ayant été filé par le bout), et le remit aux bons soins de Too-wit, qui, durant toute la bataille, comme un général consommé, avait précieusement gardé son poste d'observation au milieu des collines, mais qui maintenant que la victoire était aussi complète qu'il le désirait, consentait à accourir avec son état-major velu et à prendre sa part du butin.

La descente de Too-wit nous permit de quitter notre cachette et de faire une reconnaissance dans la colline aux environs du ravin. A cinquante yards à peu près de l'entrée, nous vîmes une petite source où nous étanchâmes la soif brûlante qui nous consumait. Non loin de cette source nous découvrîmes quelques coudriers de l'espèce dont j'ai déjà parlé. En goûtant aux noisettes, nous les trouvâmes assez passables et ressemblant par leur saveur à la noisette anglaise commune. Nous en remplîmes immédiatement nos chapeaux, nous les déposâmes dans la ravine et nous retournâmes à la cueillette. Pendant que nous nous occupions activement à les ramasser, un frémissement dans les buis-

sons nous causa une vive alarme, et nous étions au moment de nous raser vers notre gîte, quand un gros oiseau noir du genre butor s'éleva lentement et pesamment des arbrisseaux. J'étais si surpris que je ne savais que faire; mais Peters eut assez de présence d'esprit pour courir sus à l'oiseau avant qu'il pût s'échapper, et pour l'empoigner par le cou. L'animal se débattait furieusement et poussait de si effroyables cris que nous fûmes au moment de le lâcher, craignant que le bruit ne donnât l'alarme à quelques-uns des sauvages qui pouvaient encore être en embuscade aux environs. A la fin cependant, un bon coup de *bowie-knife* le terrassa, et nous le traînâmes dans la ravine, en nous félicitant d'avoir, en tout cas, mis la main sur une provision de nourriture qui pouvait nous suffire pour une semaine.

Nous sortîmes de nouveau pour regarder autour de nous, et nous nous aventurâmes à une distance considérable sur la pente sud de la montagne; mais nous ne découvrîmes rien de plus à ajouter à nos provisions. Nous ramassâmes donc une bonne quantité de bois sec, et nous nous en revînmes, voyant une ou deux grandes bandes de naturels qui se dirigeaient vers leur village, tout chargés du butin du navire, et qui pouvaient, nous le craignions fort, nous apercevoir en passant au pied de la colline.

Nous appliquâmes immédiatement nos soins à rendre notre lieu de retraite aussi sûr que possible, et dans ce but nous arrangeâmes quelques broussailles

au-dessus de l'ouverture dont j'ai parlé, celle à travers laquelle nous avions aperçu un morceau de ciel bleu, quand, remontant du gouffre, nous avions atteint la plate-forme. Nous ne laissâmes qu'un très-petit orifice. juste assez large pour nous permettre de surveiller la baie, sans courir le risque d'être aperçus d'en bas. Quand nous eûmes fini, nous nous félicitâmes de la sûreté de notre position; car aussi longtemps qu'il nous plairait de rester dans la ravine et de ne pas nous hasarder sur la colline, nous étions absolument à l'abri de toute observation. Nous n'apercevions aucune trace qui prouvât que les sauvages fussent jamais entrés dans ce trou; mais quand nous en vînmes à réfléchir que la fissure à travers laquelle nous y étions parvenus avait été probablement opérée tout récemment par la chute du versant opposé, et que nous ne pouvions découvrir aucune autre voie pour y arriver, nous ne fûmes pas aussi portés à nous réjouir de la sécurité de notre abri qu'effrayés de l'idée qu'il nous serait absolument impossible de descendre. Nous résolûmes d'explorer entièrement le sommet de la colline, jusqu'à ce qu'une bonne occasion vînt s'offrir à nous. Cependant nous surveillions tous les mouvements des sauvages à travers notre lucarne.

Ils avaient déjà complétement dévasté le navire, et ils se préparaient maintenant à y mettre le feu. En peu de temps nous vîmes la fumée monter en lourds tourbillons à travers la grande écoutille, et bientôt une masse épaisse de flammes s'élança du gaillard d'avant.

Le gréement, les mâts et ce qui pouvait rester des voiles prirent feu immédiatement, et l'incendie se propagea rapidement tout le long du pont. Cependant une foule de sauvages restaient toujours à leur poste sur le navire, attaquant avec de grosses pierres, des haches et des boulets de canon tous les boulons, toutes les ferrures et tous les cuivres. Sur la côte, dans les canots, sur les radeaux, tout autour de la goëlette, il y avait bien en tout dix mille insulaires, sans compter les bandes de ceux qui s'en retournaient chargés de butin vers l'intérieur ou vers les îles voisines. Nous comptâmes alors sur une catastrophe, et nous ne fûmes pas déçus dans notre espoir. Comme premier symptôme, il se produisit une vive secousse (dont nous sentîmes parfaitement le contre-coup, comme si nous avions éprouvé une légère décharge de pile voltaïque), mais qui ne fut pas suivie de signes visibles d'explosion. Les sauvages furent évidemment surpris, et ils interrompirent pour un instant leur besogne et leurs cris.

Ils étaient au moment de se remettre à l'œuvre, quand l'entre-pont vomit une masse soudaine de fumée qui ressemblait à un lourd et ténébreux nuage électrique ; — puis, comme jaillissant de ses entrailles, s'éleva une longue colonne de flamme brillante à une hauteur apparente d'un quart de mille, puis il y eut une soudaine expansion circulaire de la flamme, — toute l'atmosphère fut magiquement criblée, un instant, d'un effroyable chaos de bois, de métal et de membres humains, — et finalement se produisit la secousse suprême

dans toute sa furie, qui nous renversa impétueusement pendant que les collines se renvoyaient les échos multipliés de ce tonnerre et qu'une pluie de fragments imperceptibles s'abattait, droite et drue, de tous côtés autour de nous.

Le ravage parmi les insulaires dépassa nos plus belles espérances, et ils recueillirent les fruits mûrs et parfaits de leur trahison. Un millier d'hommes peut-être périrent par l'explosion, et mille autres au moins furent effroyablement mutilés. Toute la surface de la baie était littéralement jonchée de ces misérables se débattant et se noyant, et sur la côte les choses étaient pires encore. Ils semblaient entièrement terrifiés par la soudaineté et la perfection de leur déconfiture, et ils ne faisaient aucun effort pour se prêter secours les uns aux autres. A la fin nous remarquâmes un changement total dans leur conduite. D'une stupeur absolue ils parurent tout d'un coup passer au degré le plus élevé de l'excitation ; ils se précipitèrent çà et là d'une manière désordonnée, courant vers un certain point de la baie et s'enfuyant aussitôt, avec les plus étranges expressions de rage, de terreur et d'ardente curiosité peintes sur leurs physionomies, et vociférant de toute la force de leurs poumons, *Tekeli-li! Tekeli-li!*

Nous vîmes bientôt une grande troupe se retirer dans les collines, d'où ils sortirent au bout de peu de temps, avec des pieux de bois. Ils les portèrent à l'endroit où la presse était le plus compacte, et cette multitude s'ouvrit comme pour nous révéler l'objet d'une si grande

agitation. Nous aperçûmes quelque chose de *blanc* qui reposait sur le sol; mais nous ne pûmes pas distinguer immédiatement ce que c'était. A la longue, nous vîmes que c'était le corps de l'étrange animal aux dents et aux griffes écarlates, que la goëlette avait pêché en mer, le 18 janvier. Le capitaine Guy avait fait conserver le corps pour empailler la peau et la rapporter en Angleterre. Je me rappelle qu'il avait donné quelques ordres à ce sujet, juste avant de toucher à l'île, et qu'on avait porté dans la cabine et serré dans un des caissons ce précieux échantillon; il venait d'être jeté sur la côte par l'explosion; mais pourquoi causait-il une si grande agitation parmi les sauvages, c'est ce qui dépassait notre intelligence. Bien que la foule se fût amassée autour de la bête, à une petite distance, aucun d'eux n'avait l'air de vouloir en approcher tout à fait. Bientôt, les hommes armés de pieux les plantèrent en cercle autour du cadavre, et à peine cet arrangement fut-il achevé, que toute cette immense multitude se précipita vers l'intérieur de l'île, en vociférant ses *Tekeli-li ! Tekeli-li !*

XXIII

LE LABYRINTHE

Pendant les six ou sept jours qui suivirent, nous restâmes dans notre cachette sur la colline, ne sortant

que de temps à autre, et toujours avec les plus grandes précautions, pour chercher de l'eau et des noisettes. Nous avions établi sur la plate-forme une espèce d'appentis ou de cabane, et nous l'avions meublée d'un lit de feuilles sèches et de trois grosses pierres plates, lesquelles nous servaient également de cheminée et de table. Nous allumâmes du feu sans peine en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois, l'un tendre, l'autre dur. L'oiseau que nous avions pris si à propos nous procura une nourriture excellente, bien qu'un peu coriace. Ce c'était pas un oiseau océanique, mais une espèce de butor, avec un plumage d'un noir de jais parsemé de gris et des ailes fort petites relativement à sa grosseur. Nous en vîmes plus tard trois autres de même espèce dans les environs du ravin, qui avaient l'air de chercher celui que nous avions capturé; mais comme ils ne s'abattirent pas une seule fois, nous ne pûmes nous en emparer.

Tant que dura l'animal, nous n'eûmes pas à souffrir de notre situation; mais il était maintenant entièrement consommé, et il y avait absolue nécessité d'aviser aux provisions. Les noisettes ne suffisaient pas à apaiser les angoisses de la faim; de plus, elles nous causaient de cruelles coliques d'intestins, et même de violents maux de tête quand nous en mangions abondamment. Nous avions aperçu quelques grosses tortues près du rivage, à l'est de la colline, et nous avions vu qu'il nous serait facile de nous en emparer, pourvu que nous pussions arriver jusqu'à elles sans être découverts

par les naturels. Nous résolûmes donc de tenter une descente.

Nous commençâmes par descendre le long de la pente sud, qui semblait nous présenter de moindres difficultés; mais nous avions à peine fait cent yards que notre marche (comme nous l'avions prévu d'après l'inspection des lieux faite du sommet de la colline) fut complétement barrée par un embranchement de la gorge dans laquelle nos camarades avaient péri. Nous longeâmes le bord de cette ravine pendant un quart de mille à peu près, mais nous fûmes arrêtés de nouveau par un précipice d'une immense profondeur; et, comme il nous était impossible de descendre le long de sa paroi, nous fûmes contraints de revenir sur nos pas en suivant la ravine principale.

Nous poussâmes alors vers l'est, mais nous n'eûmes pas meilleure chance, et le cas se trouva exactement semblable. Après une heure d'une gymnastique à nous casser le cou, nous découvrîmes que nous étions simplement descendus dans un vaste abîme de granit noir, dont le fond était recouvert d'une poussière fine, et d'où nous ne pouvions sortir que par la route raboteuse que nous avions suivie pour y descendre. Nous nous échinâmes donc de nouveau sur ce chemin périlleux, et puis nous tentâmes la crête nord de la montagne. Là, nous fûmes obligés de manœuvrer avec toutes les précautions imaginables; car la plus légère imprudence pouvait nous exposer en plein à la vue des sauvages du village. Nous nous mîmes donc à ramper sur

nos mains et sur nos genoux, et de temps en temps il nous fallait nous jeter à plat-ventre, traînant alors notre corps en tirant sur les arbustes. Avec toutes ces précautions nous n'avions encore fait que fort peu de chemin, quand nous arrivâmes à un abîme encore plus profond qu'aucun que nous eussions vu jusque-là, et qui conduisait directement dans la gorge principale. Ainsi nous vîmes nos craintes parfaitement confirmées, et nous nous trouvâmes complétement isolés et sans accès possible vers la contrée située au-dessous de nous. Radicalement épuisés par tant d'efforts, nous regagnâmes de notre mieux la plate-forme, et, nous jetant sur notre lit de feuilles, nous dormîmes pendant quelques heures d'un sommeil profond et bienfaisant.

Après cette recherche infructueuse, nous nous occupâmes pendant quelques jours à explorer dans toutes ses parties le sommet de la montagne pour vérifier quelles ressources réelles il pouvait nous offrir. Nous vîmes qu'il était impossible d'y trouver aucune nourriture, à l'exception des pernicieuses noisettes et d'une espèce très-drue de cochléaria qui croissait sur une petite étendue de quatre verges carrées au plus et que nous eûmes bientôt épuisée. Le 15 février, autant du moins que je puis me rappeler, il n'en restait plus un brin, et les noisettes devenaient rares; aussi nous était-il difficile de concevoir une situation plus déplorable[1].

1. Ce jour-là fut un jour notable, en ce que nous observâmes, du coté du sud, quelques-unes de ces immenses ondulations de vapeur grisâtre dont j'ai déjà parlé. — E. A. P.

Le 16, nous recommençâmes à longer les remparts de notre prison dans l'espérance de trouver quelque échappée ; mais ce fut en vain. Nous redescendîmes aussi dans le trou dans lequel nous avions été engloutis, avec le faible espoir de découvrir, en suivant ce couloir, quelque ouverture aboutissant sur la ravine principale. Là encore nous fûmes désappointés ; mais nous trouvâmes et nous rapportâmes avec nous un fusil.

Le 17, nous sortîmes, résolus à examiner plus soigneusement l'abîme de granit noir dans lequel nous étions entrés lors de notre première exploration. Nous nous souvînmes de n'avoir regardé qu'imparfaitement à travers l'une des fissures qui sillonnaient la paroi du gouffre, et nous nous sentîmes impatients de l'explorer, bien que nous n'eussions guère l'espoir de découvrir une issue.

Nous pûmes atteindre sans trop de peine le fond de cette cavité, comme nous avions déjà fait, et il nous fut alors possible de l'examiner tout à loisir. C'était positivement un des endroits les plus singuliers du monde, et il nous était difficile de nous persuader que ce fût là purement l'œuvre de la nature. L'abîme avait, de l'extrémité est à l'extrémité ouest, à peu près cinq cents yards de long, en supposant toutes les sinuosités alignées bout à bout ; la distance de l'est à l'ouest, en ligne droite, n'était guère de plus de quarante à cinquante yards, autant que je pus conjecturer, car je n'avais pas de moyens exacts de mesurage. Au com-

mencement de notre descente, c'est-à-dire jusqu'à une centaine de pieds à partir du sommet de la colline, les parois de l'abîme ressemblaient fort peu l'une à l'autre, et ne paraissaient pas avoir été jamais réunies, l'une des surfaces étant de pierre de savon, l'autre de marne, mais granulée de je ne sais quelle substance métallique. La largeur moyenne, ou intervalle entre les deux murailles, était quelquefois de soixante pieds environ; mais ailleurs disparaissait toute régularité de formation. Toutefois, en descendant encore, au delà de la limite que j'ai indiquée, l'intervalle se rétrécissait rapidement, et les parois commençaient à courir parallèlement l'une à l'autre, quoiqu'elles fussent encore, jusqu'à une certaine étendue, différentes par la matière et par la physionomie de leur surface. En arrivant à cinquante pieds du fond commençait la régularité parfaite. Les murailles apparaissaient complétement uniformes quant à la substance, à la couleur et à la direction latérale, la matière étant un granit très-noir et très-brillant, et l'intervalle entre les deux côtés, qui se faisaient régulièrement face l'un à l'autre, restant exactement de vingt yards. La forme précise de ce gouffre sera plus facile à comprendre grâce à un dessin pris sur les lieux; car j'avais heureusement sur moi un portefeuille et un crayon, que j'ai très-soigneusement conservés à travers une longue série d'aventures subséquentes, et auxquels je dois une foule de notes de toute espèce qui autrement auraient disparu de ma mémoire.

Cette figure *(figure 1)* donne le contour général de l'abîme, sauf les cavités moindres sur les parois, qui étaient assez fréquentes, chaque enfoncement correspondant à une saillie opposée. Le fond du gouffre était recouvert, jusqu'à 3 ou 4 pouces de profondeur, d'une poussière presque impalpable, sous laquelle nous trouvâmes un prolongement du granit noir. A droite, à

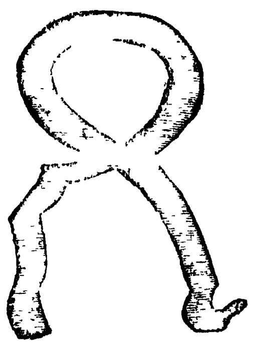


Fig. 1.

l'extrémité inférieure, on remarquera la figuration d'une petite ouverture ; c'est la fissure dont j'ai parlé ci-dessus, et dont un examen plus minutieux faisait l'objet de notre seconde visite. Nous nous y poussâmes alors avec vigueur, élaguant une masse de ronces qui obstruaient notre route, et écartant des tas de cailloux aigus, dont la forme rappelait celle des sagittaires. Toutefois, nous nous sentîmes encouragés à persévérer, en apercevant une faible lumière qui venait de

l'autre extrémité. A la longue, nous nous faufilâmes douloureusement pendant un espace de 30 pieds environ, et nous découvrîmes que l'ouverture en question était une voûte basse et d'une forme régulière, avec un fond de cette même poussière impalpable qui tapissait l'abîme principal. Une lumière vigoureuse éclata alors sur nous, et, faisant un brusque coude, nous nous trouvâmes dans une autre galerie élevée, semblable à tous égards, sauf par sa forme longitudinale, à celle que nous venions de quitter. J'en donne ici la figure générale :

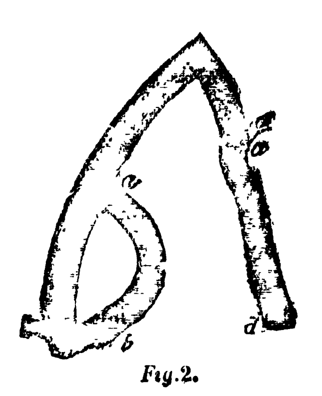


Fig.2.

La longueur totale de cet abîme, en commençant par l'ouverture *a*, et en tournant par la courbe *b* jusqu'à l'extrémité *d*, est de 550 yards. A *c* nous découvrîmes une petite fissure semblable à celle par laquelle nous étions sortis de l'autre abîme, et celle-ci était pa-

reillement encombrée de ronces et d'une masse de cailloux jaunâtres en têtes de flèches. Nous nous y frayâmes notre chemin, et nous vîmes qu'à une distance de 40 pieds environ elle aboutissait à un troisième abîme. Celui-là aussi était exactement semblable au premier, sauf par sa forme longitudinale, que représente la figure 3.

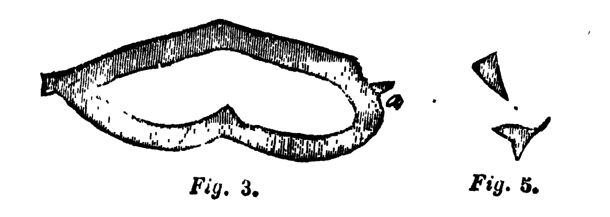


Fig. 3. *Fig.* 5.

La longueur totale du troisième abîme se trouva être de 320 yards. Au point *a* était une ouverture large de 6 pieds environ, qui s'enfonçait à une profondeur de 15 pieds dans le roc, où elle se terminait par une couche de marne; au delà il n'y avait pas d'autre abîme, comme d'ailleurs nous nous y attendions. Nous étions au moment de quitter cette fissure, dans laquelle la lumière ne pénétrait qu'à peine, quand Peters appela mon attention sur une rangée d'entailles d'apparence bizarre dont était décorée la surface de marne qui terminait le cul-de-sac. Avec un très-léger effort d'imagination, on aurait pu prendre l'entaille située à gauche, ou le plus au nord, pour la représentation intentionnelle, quoique grossière, d'une figure humaine,

se tenant debout avec un bras étendu. Quant aux autres, elles avaient quelque peu de ressemblance avec des caractères alphabétiques, et cette opinion en l'air, — que c'étaient réellement des caractères, — séduisit Peters, qui adopta cette conclusion à tout hasard. Je le convainqnis finalement de son erreur en dirigeant son attention vers le sol de la crevasse, où, parmi la poussière, nous ramassâmes, morceau par morceau, quelques gros éclats de marne qui avaient évidemment jailli, par l'effet de quelque convulsion, de la surface où apparaissaient les entailles, et qui gardaient encore des points de saillie s'adaptant exactement aux creux de la muraille; preuve que c'était bien l'ouvrage de la nature. La figure 4 représente une copie soignée de l'ensemble.

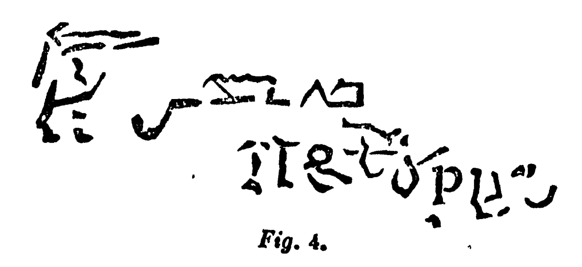


Fig. 4.

Après nous être bien convaincus que ces singulières cavités ne nous offraient aucun moyen de sortir de notre prison, nous reprîmes notre route, abattus et désespérés, vers le sommet de la colline. Pendant les vingt-quatre heures suivantes, il ne nous arriva rien valant la peine d'être rapporté, sauf qu'en examinant

le terrain à l'est du troisième abîme, nous découvrîmes deux trous triangulaires d'une grande profondeur, dont les parois étaient également de granit noir Quant à descendre dans ces trous, nous jugeâmes qu'ils n'en valaient pas la peine; car ils étaient sans issue et avaient l'apparence de simples puits naturels. Ils avaient chacun vingt pieds environ de circonférence, et leur forme, ainsi que leur position relativement au troisième gouffre, est indiquée plus haut dans la figure 5.

XXIV

L'ÉVASION

Le 20 du mois, voyant qu'il nous était absolument impossible de vivre plus longtemps sur les noisettes, dont l'usage nous causait des tortures atroces, nous résolûmes de faire une tentative désespérée pour descendre le versant méridional de la colline. De ce côté, la paroi du précipice était d'une espèce de pierre de savon extrêmement tendre, mais presque perpendiculaire dans toute son étendue (une profondeur de cent cinquante pieds au moins), et même surplombant en plusieurs endroits. Après un long examen, nous découvrîmes une étroite saillie à vingt pieds à peu près au-dessous du bord du précipice; Peters réussit à sauter dessus; encore lui prêtai-je toute l'assistance possible avec nos mouchoirs attachés ensemble. J'y descendis à

mon tour avec un peu plus de difficulté ; et nous vîmes alors qu'il y avait possibilité de descendre jusqu'au bas par le même procédé que nous avions employé pour grimper du gouffre où nous avait ensevelis la colline écroulée, c'est-à dire en taillant avec nos couteaux des degrés sur la paroi de stéatite. On peut à peine se figurer jusqu'à quel point l'entreprise était hasardeuse ; mais, comme il n'y avait pas d'autre ressource, nous nous décidâmes à tenter l'aventure.

Sur la saillie où nous étions placés s'élevaient quelques méchants coudriers ; à l'un d'eux nous attachâmes par un bout notre corde de mouchoirs. L'autre bout étant assujetti autour de la taille de Peters, je le descendis le long du précipice jusqu'à ce que les mouchoirs fussent tendus roides. Il se mit alors à creuser un trou profond (de huit ou dix pouces environ) dans la pierre de savon, talutant la roche à un pied au-dessus à peu près, de manière à pouvoir planter, avec la crosse d'un pistolet, une cheville suffisamment forte dans la surface nivelée. Je le hissai alors de quatre pieds à peu près, et là il creusa un trou semblable au trou inférieur, planta une nouvelle cheville de la même manière, et obtint ainsi un point d'appui pour les deux pieds et les deux mains. Je détachai alors les mouchoirs de l'arbrisseau, et je lui jetai le bout, qu'il assujettit à la cheville du trou supérieur ; il se laissa ensuite glisser doucement à trois pieds environ plus bas qu'il n'avait encore été, c'est-à-dire de la longueur totale des mouchoirs. Là il creusa un nouveau trou et planta une

nouvelle cheville. Alors il se hissa lui-même, de manière à poser ses pieds dans le trou qu'il venait de creuser, empoignant avec ses mains la cheville dans le trou au-dessus.

Il lui fallait alors détacher le bout du mouchoir de la cheville supérieure pour le fixer à la seconde, et ici il s'aperçut qu'il avait commis une faute en creusant les trous à une si grande distance l'un de l'autre. Néanmoins, après une ou deux tentatives périlleuses pour atteindre le nœud (ayant à se retenir avec sa main gauche pendant que la droite travaillait à défaire le nœud), il se décida enfin à couper la corde, laissant un lambeau de six pouces fixé à la cheville. Attachant alors les mouchoirs à la seconde cheville, il descendit d'un degré au-dessous de la troisième, ayant bien soin cette fois de ne pas se laisser aller trop bas. Grâce à ce procédé (que pour mon compte je n'aurais jamais su inventer, et dont nous fûmes absolument redevables à l'ingéniosité et au courage de Peters), mon camarade réussit enfin, en s'aidant de temps à autre des saillies de la paroi, à atteindre le bas de la colline sans accident.

Il me fallut un peu de temps pour rassembler l'énergie nécessaire pour le suivre; mais enfin j'entrepris la chose. Peters avait ôté sa chemise avant de descendre, et, en y joignant la mienne, je fis la corde nécessaire pour l'opération. Après avoir jeté le fusil trouvé dans l'abîme. j'attachai cette corde aux buissons et je me laissai couler rapidement, m'efforçant, par la vivacité de mes mouve

ment, de bannir l'effroi qu'autrement je n'aurais pas pu dominer.

Ce moyen me réussit en effet pour les quatre ou cinq premiers degrés; mais bientôt mon imagination se trouva terriblement frappée en pensant à l'immense hauteur que j'avais encore à descendre, à la fragilité et à l'insuffisance des chevilles et des trous glissants qui faisaient mon seul support. C'était en vain que je m'efforçais de chasser ces réflexions et de maintenir mes yeux fixés sur la muraille unie qui me faisait face. Plus je luttais vivement pour *ne pas penser*, plus mes pensées devenaient vives, intenses, affreusement distinctes.

A la longue, arriva la crise de l'imagination, si redoutable dans tous les cas de cette nature, la crise dans laquelle nous appelons à nous les impressions qui doivent infailliblement nous faire tomber, — nous figurant le mal de cœur, le vertige, la résistance suprême, le demi-évanouissement et enfin toute l'horreur d'une chute perpendiculaire et précipitée. Et je voyais alors que ces images se transformaient d'elles-mêmes en réalités, et que toutes les horreurs évoquées fondaient positivement sur moi. Je sentais mes genoux s'entre-choquer violemment tandis que mes doigts lâchaient graduellement, mais très-certainement leur prise. Il y avait un bourdonnement dans mes oreilles, et je me disais : C'est le glas de ma mort! — Et voilà que je fus pris d'un désir irrésistible de regarder au-dessous de moi. Je ne pouvais plus, je ne voulais plus condamner

mes yeux à ne voir que la muraille, et avec une émotion étrange, indéfinissable, moitié d'horreur, moitié d'oppression soulagée, je plongeai mes regards dans l'abîme.

Pour un instant mes doigts s'accrochèrent convulsivement à leur prise, et une fois encore l'idée de mon salut possible flotta, ombre légère, à travers mon esprit; un instant après, toute mon âme était pénétrée d'*un immense désir de tomber*, — un désir, une tendresse pour l'abîme! une passion absolument immaîtrisable! Je lâchai tout à coup la cheville, et faisant un demi-tour contre la muraille, je restai une seconde vacillant sur cette surface polie. Mais alors se produisit un tournoiement dans mon cerveau; une voix imaginaire et stridente criait dans mes oreilles; une figure noirâtre, diabolique, nuageuse, se dressa juste au-dessous de moi; je soupirai, je sentis mon cœur prêt à se briser, et je me laissai tomber dans les bras du fantôme.

Je m'étais évanoui, et Peters s'était emparé de moi comme je tombais. De sa place au bas de la colline, il avait étudié mes mouvements, et, apercevant mon imminent danger, il avait essayé de m'inspirer du courage par tous les moyens qui lui étaient venus à la pensée; mais le trouble de mon esprit était si grand que je n'avais pu entendre ce qu'il me disait et que je n'avais même pas soupçonné qu'il me parlât. A la fin, me voyant chanceler, il s'était dépêché de venir à mon secours, et enfin il était arrivé juste à temps pour me sauver. Si j'é-

tais tombé de tout mon poids, la corde de linge se serait inévitablement rompue, et j'aurais été précipité dans l'abîme; mais grâce à Peters qui amortit la secousse, je pus tomber doucement, de manière à rester suspendu, sans danger, jusqu'à ce que je revinsse à la vie. Cela eut lieu au bout de quinze minutes. Quand je recouvrai mes sens, ma terreur s'était entièrement évanouie ; je sentais en moi comme un être nouveau, et, en me faisant aider encore un peu par mon camarade, j'atteignis le fond sain et sauf.

Nous nous trouvâmes alors à peu de distance de la ravine qui avait été le tombeau de nos amis et au sud de l'endroit où la colline était tombée. Le lieu avait un aspect de dévastation étrange, qui me rappelait les descriptions que font les voyageurs de ces lugubres régions qui marquent l'emplacement de la Babylone ruinée. Pour ne pas parler des décombres de la colline arrachée qui formaient une barrière chaotique devant l'horizon du nord, la surface du sol, de tous les autres côtés, était parsemée de vastes tumuli qui semblaient les débris de quelques gigantesques constructions artificielles. Cependant, en examinant les détails, il était impossible d'y découvrir un semblant d'art. Les scories étaient abondantes et de gros blocs de granit noir se mêlaient à des blocs de marne [1], les deux espèces étant grenaillées de métal. Aussi loin que l'œil pouvait at-

1. La marne aussi était noire. En somme, nous ne remarquâmes dans l'île aucune substance qui fût d'une couleur claire. — E. A. P.

teindre, il n'y avait aucune trace de végétation quelconque dans toute l'étendue de cette surface désolée. Nous vîmes quelques énormes scorpions et divers reptiles qui ne se trouvent pas ailleurs dans les hautes latitudes.

Comme la nourriture était notre but immédiat, nous résolûmes de nous diriger vers la côte, qui n'était située qu'à un demi-mille, dans l'idée de faire une chasse aux tortues, car nous en avions remarqué quelques-unes du haut de notre cachette sur la colline. Nous avions fait quelque chose comme cent yards, filant avec précaution derrière les grosses roches et les tumuli, et nous tournions un angle, quand cinq sauvages s'élancèrent sur nous d'une petite caverne et terrassèrent Peters d'un coup de massue. Comme il tombait, toute la bande se jeta sur lui pour s'assurer de sa victime, et me laissa du temps pour revenir de ma surprise. J'avais encore le fusil, mais le canon avait été si endommagé par sa chute du haut de la montagne que je le jetai comme une arme de rebut, préférant me fier à mes pistolets que j'avais soigneusement conservés et qui étaient en bon état. Je m'avançai avec mes armes sur les assaillants, et je les ajustai rapidement l'un après l'autre. Deux des sauvages tombèrent, et un troisième, qui était au moment de percer Peters de sa lance, sauta sur ses pieds sans accomplir son dessein. Mon compagnon se trouvant ainsi dégagé, nous n'éprouvâmes plus d'embarras. Il avait aussi ses pistolets, mais il jugea prudent de n'en pas faire usage, se fiant à son énorme

force personnelle, qui était vraiment plus considérable que celle d'aucun homme que j'aie jamais connu. S'emparant du bâton d'un des sauvages qui étaient tombés, il fit sauter instantanément la cervelle des trois qui restaient, et tua chacun d'un seul coup de son arme, ce qui nous rendit complétement maîtres du champ de bataille.

Ces événements s'étaient passés si rapidement que nous pouvions à peine croire à leur réalité, et nous nous tenions debout auprès des cadavres dans une espèce de contemplation stupide, quand nous fûmes rappelés à nous-mêmes par des cris retentissant dans le lointain. Il était évident que les coups de feu avaient donné l'alarme aux sauvages, et que nous étions en grand danger d'être découverts. Pour regagner la montagne il eût fallu nous diriger dans la direction des cris; et quand même nous aurions réussi à atteindre la base, nous n'aurions pas pu remonter sans être vus. Notre situation était des plus périlleuses, et nous ne savions de quel côté diriger notre fuite, quand un des sauvages sur lequel j'avais fait feu, et que je croyais mort, sauta vivement sur ses pieds et essaya de décamper. Cependant nous nous emparâmes de lui avant qu'il eût fait quelques pas, et nous allions le mettre à mort, quand Peters eut l'idée qu'il y aurait peut-être quelque avantage pour nous à le contraindre à nous accompagner dans notre tentative de fuite. Nous le traînâmes donc avec nous, lui faisant bien comprendre que nous étions décidés à le tuer, s'il faisait la moindre résistance. Au bout

de quelques minutes il devint parfaitement docile, et se faufila à nos côtés pendant que nous nous poussions à travers les roches, toujours dans la direction du rivage.

Jusque-là les inégalités du terrain que nous avions parcouru avaient caché la mer à nos regards, excepté par intervalles, et quand enfin nous l'aperçûmes pleinement devant nous, elle était peut-être à une distance de deux cents yards. Comme nous surgissions à découvert dans la baie, nous vîmes, à notre grand effroi, une foule immense de naturels qui se précipitaient du village et de tous les points visibles de l'île, se dirigeant vers nous avec une gesticulation pleine de fureur et hurlant comme des bêtes sauvages. Nous étions au moment de retourner sur nos pas et d'essayer de faire une retraite dans les abris que pouvaient nous offrir les irrégularités du terrain, quand nous découvrîmes l'avant de deux canots se projetant de derrière une grosse roche qui se continuait dans l'eau. Nous y courûmes de toute notre vitesse, et, les ayant atteints, nous les trouvâmes non occupés, chargés seulement de trois grosses tortues galapagos et pourvus des pagaies nécessaires pour soixante rameurs. Nous prîmes immédiatement possession d'un de ces canots, et, jetant notre captif à bord, nous poussâmes au large avec toute la vigueur dont nous pouvions disposer.

Mais nous ne nous étions pas éloignés du rivage de cinquante yards que, nous trouvant un peu plus de sang-froid, nous comprîmes quelle énorme bévue nous

avions commise en laissant l'autre canot au pouvoir des sauvages, qui pendant ce temps s'étaient rapprochés de la baie, ne se trouvant plus qu'à une distance double de celle qui nous en séparait, et avançaient rapidement dans leur course. Il n'y avait pas de temps à perdre. Notre espoir était un espoir chétif; mais enfin nous n'en avions point d'autres. Il était douteux que, même en faisant les plus grands efforts, nous pussions arriver à temps pour nous emparer du canot avant eux; mais, cependant, il y avait chance. Si nous réussissions, nous pouvions nous sauver; mais, si nous ne faisions pas la tentative, nous n'avions qu'à nous résigner à une boucherie inévitable.

Notre canot était construit de telle façon que l'avant et l'arrière se trouvaient semblables, et au lieu de virer, nous changeâmes simplement de mouvement pour ramer. Aussitôt que les sauvages s'en aperçurent, ils redoublèrent de cris et de vitesse et se rapprochèrent avec une inconcevable rapidité. Cependant nous nagions avec toute l'énergie du désespoir, et, quand nous atteignîmes le point disputé, un seul des sauvages y était arrivé. Cet homme paya cher son agilité supérieure; Peters lui déchargea un coup de pistolet dans la tête comme il touchait au rivage. Les plus avancés parmi les autres étaient peut-être à une distance de vingt ou trente pas quand nous nous emparâmes du canot. Nous nous efforçâmes d'abord de le tirer pour le mettre à flot, mais, voyant qu'il était trop solidement échoué, et n'ayant pas de temps à perdre, Peters, d'un ou deux

vigoureux coups avec la crosse du fusil, réussit à briser un bon morceau de l'avant et d'un des côtés. Alors nous poussâmes au large. Pendant ce temps, deux des naturels avaient empoigné notre bateau et refusaient obstinément de le lâcher, si bien que nous fûmes obligés de les expédier avec nos couteaux.

Pour le coup, nous étions tirés d'affaire et nous filâmes rondement sur la mer. Le gros des sauvages, en arrivant au canot brisé, poussa les plus épouvantables cris de rage et de désappointement qu'on puisse imaginer. En vérité, d'après tout ce que j'ai pu connaître de ces misérables, ils m'ont apparu comme la race la plus méchante, la plus hypocrite, la plus vindicative, la plus sanguinaire, la plus positivement diabolique qui ait jamais habité la face du globe. Il était clair que nous n'avions pas de miséricorde à espérer si nous étions tombés dans leurs mains. Ils firent une tentative insensée pour nous poursuivre avec le canot fracassé; mais, voyant qu'il ne pouvait plus servir, ils exhalèrent de nouveau leur rage dans une série de vociférations horribles, et puis ils se précipitèrent vers leurs collines.

Nous étions donc délivrés de tout danger immédiat; mais notre situation était toujours passablement sinistre. Nous savions que quatre canots de la même espèce que le nôtre avaient été, à un certain moment, en la possession des sauvages, et nous ignorions (fait qui nous fut plus tard affirmé par notre prisonnier) que deux de ces bateaux avaient été mis en pièces par l'explosion de la *Jane-Guy*. Nous calculâmes donc que

nous serions poursuivis aussitôt que nos ennemis auraient fait le tour et seraient arrivés à la baie (distante de trois milles environ) où les canots étaient ordinairement amarrés. Dans cette crainte, nous fîmes tous nos efforts pour laisser l'île derrière nous, et nous nous avançâmes rapidement en mer, forçant notre prisonnier de prendre une pagaie. Au bout d'une demi-heure à peu près, comme nous avions probablement fait cinq ou six milles vers le sud, nous vîmes une vaste flotte de radeaux et de bateaux à fond plat surgir de la baie, évidemment dans le but de nous poursuivre. Mais bientôt ils s'en retournèrent, désespérant de nous attraper.

XXV

LE GÉANT BLANC

Nous nous trouvâmes alors sur l'Océan Antarctique, immense et désolé, à une latitude de plus de 84 degrés, dans un canot fragile, sans autres provisions que les trois tortues. De plus, nous devions considérer que le long hiver polaire n'était pas très-éloigné, et il était indispensable de réfléchir mûrement sur la route à suivre. Nous avions six ou sept îles en vue, appartenant au même groupe, à une distance de cinq ou six lieues l'une de l'autre; mais nous n'étions pas tentés de nous aventurer sur aucune d'elles. En arrivant par

le nord sur la *Jane Guy*, nous avions graduellement laissé derrière nous les régions les plus rigoureuses de glace, — et, bien que cela puisse paraître un absolu démenti aux notions généralement acceptées sur l'Océan Antarctique, c'était là un fait que l'expérience ne nous permettait pas de nier. Aussi, essayer de retourner vers le nord eût été folie, — particulièrement à une période si avancée de la saison. Une seule route semblait encore ouverte à l'espérance. Nous nous décidâmes à gouverner hardiment vers le sud, où il y avait pour nous quelque chance de découvrir d'autres îles, et où il était plus que probable que nous trouverions un climat de plus en plus doux.

Jusqu'ici nous avions trouvé l'Océan Antarctique, comme l'Arctique, exempt de violentes tempêtes ou de lames trop rudes; mais notre canot était, pour ne pas dire pis, d'une construction fragile, quoique grand; et nous nous mîmes vivement à l'œuvre pour le rendre aussi sûr que le permettaient les moyens très-limités dont nous pouvions disposer. La matière qui composait le fond du bateau était tout simplement de l'écorce, — écorce de quelque arbre inconnu. Les membrures étaient faites d'un osier vigoureux dont la nature s'appropriait parfaitement à l'usage en question. De l'avant à l'arrière nous avions un espace de cinquante pieds, de quatre à six en largeur, avec une profondeur générale de quatre pieds et demi; — ces bateaux, comme on le voit, diffèrent singulièrement par leur forme de ceux de tous les habitants de l'Océan du Sud avec les-

quels les nations civilisées ont pu entretenir des relations. Nous n'avions jamais cru qu'ils pussent être l'œuvre des ignorants insulaires qui les possédaient; et, quelques jours après, nous découvrîmes, en questionnant notre prisonnier, qu'en réalité ils avaient été construits par les naturels habitant un groupe d'îles au sud-ouest de la contrée où nous les avions trouvés, et qu'ils étaient tombés accidentellement dans les mains de nos affreux barbares.

Ce que nous pouvions faire pour la sûreté de notre bateau était vraiment bien peu de chose. Nous découvrîmes quelques larges fentes auprès des deux bouts, et nous nous ingéniâmes à les raccommoder de notre mieux avec des morceaux de nos chemises de laine. A l'aide des pagaies superflues qui se trouvaient en grande quantité, nous dressâmes une espèce de charpente autour de l'avant, de manière à amortir la force des lames qui pouvaient menacer d'embarquer par ce côté. Nous installâmes aussi deux avirons en guise de mâts, les plaçant à l'opposite l'un de l'autre, chacun sur un des plats-bords, nous épargnant ainsi la nécessité d'une vergue. A ces mâts nous attachâmes une voile faite avec nos chemises; — ce qui nous donna passablement de mal, car en cela il nous fut impossible de nous faire aider par notre prisonnier, bien qu'il ne se fût pas refusé à travailler à toutes les autres opérations. La vue de la toile parut l'affecter d'une façon très-singulière. Nous ne pûmes jamais le décider à y toucher ou même à en approcher; il se mit à trem-

bler quand nous voulûmes l'y contraindre, criant de toute sa force : *Tekeli-li!*

Quand nous eûmes terminé tous nos arrangements relativement à la sûreté du canot, nous naviguâmes vers le sud-sud-est, de manière à doubler l'île du groupe située le plus au sud. Nous ne pouvions en aucune façon trouver le temps désagréable. Nous avions une brise très-douce qui soufflait constamment du nord, une mer unie, et un jour permanent. Nous n'apercevions aucune glace, *et même nous n'en avions pas vu un morceau depuis que nous avions franchi le parallèle de l'îlot Bennet.* La température de l'eau était alors vraiment trop chaude pour laisser subsister la moindre glace. Nous tuâmes la plus grosse de nos tortues, d'où nous tirâmes non-seulement notre nourriture, mais encore une abondante provision d'eau, et nous continuâmes notre route, sans aucun incident important, pendant sept ou huit jours peut-être; et durant cette période nous dûmes avancer vers le sud d'une distance énorme, car le vent fut toujours pour nous, et un très-fort courant nous poussa continuellement dans la direction que nous voulions suivre.

1er mars [1]. — Plusieurs phénomènes insolites nous indiquèrent alors que nous entrions dans une région de nouveauté et d'étonnement. Une haute barrière de

1. Pour des raisons qui sautent aux yeux, je n'affirme en aucune façon l'exactitude précise de ces dates. Je ne les donne que pour éclaircir le récit, et je les transcris telles que je les trouve dans mes notes au crayon. — E. A. P.

vapeur grise et légère apparaissait constamment à l'horizon sud, s'empanachant quelquefois de longues raies lumineuses, courant tantôt de l'est à l'ouest, tantôt de l'ouest à l'est, et puis se rassemblant de nouveau de manière à offrir un sommet d'une seule ligne, — bref, se produisant avec toutes les étonnantes variations de l'aurore boréale. La hauteur moyenne de cette vapeur, telle qu'elle nous apparaissait du point où nous étions situés, était à peu près de vingt-cinq degrés. La température de la mer semblait s'accroître à chaque instant, et il y avait dans sa couleur une très-sensible altération.

2 mars. — Ce jour-là, à force de questionner notre prisonnier, nous avons appris quelques détails relativement à l'île théâtre du massacre, à ses habitants et à leurs usages; mais ces choses pourraient-elles *maintenant* arrêter l'attention du lecteur? Je puis dire cependant que nous apprîmes que le groupe comprenait huit îles; — qu'elles étaient gouvernées par un seul roi, nommé *Tsalemon* ou *Psalemoun,* qui résidait dans la plus petite de toutes; — que les peaux noires composant le costume des guerriers provenaient d'un animal énorme qui ne se trouvait que dans une vallée près de la résidence du roi; — que les habitants du groupe ne construisaient pas d'autres embarcations que les radeaux à fond plat; les quatre canots étant tout ce qu'ils possédaient dans l'autre genre et leur étant venus, par pur accident, d'une grande île située vers le sud-ouest; — que son nom, à lui, était Nu-Nu; —qu'il n'avait aucune connaissance de l'îlot *Bennet,* — et que le nom de l'île

que nous venions de quitter était *Tsalal*. Le commencement des mots *Tsalemon* et *Tsalal* s'accusait avec un sifflement prolongé qu'il nous fut impossible d'imiter, même après des efforts répétés, et qui rappelait précisément l'accent du butor noir que nous avions mangé sur le sommet de la colline.

3 mars. — La chaleur de l'eau était alors vraiment remarquable, et sa couleur, subissant une altération rapide, perdit bientôt sa transparence et prit une nuance opaque et laiteuse. A proximité de nous, la mer était habituellement unie, jamais assez rude pour mettre le canot en danger ; — mais nous étions souvent étonnés d'apercevoir à notre droite et à notre gauche, à différentes distances, de soudaines et vastes agitations à la surface, lesquelles, nous le remarquâmes à la longue, étaient toujours précédées par d'étranges vacillations dans la région de vapeur au sud.

4 mars. — Le 4, dans le but d'agrandir notre voile, comme la brise du nord tombait sensiblement, je tirai de la poche de mon paletot un mouchoir blanc. Nu-Nu était assis tout contre moi, et, le linge lui ayant par hasard effleuré le visage, il fut pris de violentes convulsions. Cette crise fut suivie de prostration, de stupeur et de ses éternels : *Tekeli-li! Tekeli-li!* soupirés d'une voix sourde

5 mars. — Le vent était entièrement tombé, mais il était évident que nous nous précipitions toujours vers le sud, sous l'influence d'un puissant courant. En vérité, il eût été tout naturel d'éprouver quelque frayeur

au tour singulier que prenait l'aventure; — mais non, nous n'en éprouvions aucune! La physionomie de Peters ne trahissait rien de semblable, bien que de temps à autre elle revêtit une expression mystérieuse dont je ne pouvais pénétrer le sens. L'hiver polaire approchait évidemment; — mais il s'approchait sans son cortége de terreurs. Je sentais un engourdissement de corps et d'esprit, — une propension étonnante à la rêverie; — mais c'était tout.

6 mars. — La vapeur s'était alors élevée de plusieurs degrés au-dessus de l'horizon, et elle perdait graduellement sa nuance grisâtre. La chaleur de l'eau était excessive et sa nuance laiteuse plus évidente que jamais. Ce jour-là une violente agitation dans l'eau se produisit très-près du canot. Elle fut, comme d'ordinaire, accompagnée d'un étrange flamboiement de la vapeur à son sommet et d'une séparation momentanée à sa base. Une poussière blanche très-fine, ressemblant à de la cendre, — mais ce n'en était certainement pas, — tomba sur le canot et sur une vaste étendue de mer, pendant que la palpitation lumineuse de la vapeur s'évanouissait et que la commotion de l'eau s'apaisait. Nu-Nu se jeta alors sur le visage au fond du canot, et il fut impossible de lui persuader de se relever.

7 mars. — Nous questionnâmes Nu-Nu sur les motifs qui avaient pu pousser ses compatriotes à détruire nos camarades; mais il semblait dominé par une terreur qui l'empêchait de nous faire aucune réponse raisonnable. Il se tenait toujours obstinément couché au fond du

bateau; et comme nous recommencions sans cesse nos questions relativement au motif du massacre, il ne répondait que par des gestes idiots, cemme, par exemple, de soulever avec son index sa lèvre supérieure et de montrer les dents qu'elle recouvrait. Elles étaient noires. Jusqu'alors nous n'avions jamais vu les dents d'un habitant de Tsalal.

8 mars. — Ce jour-là, passa à côté de nous un de ces animaux blancs dont l'apparition sur la baie de Tsalal avait causé un si grand émoi parmi les sauvages. J'eus envie de l'accrocher au passage; mais un oubli, une indolence soudaine s'abattirent sur moi, et je n'y pensai plus. La chaleur de l eau augmentait toujours, et la main ne pouvait plus la supporter. Peters parla peu, et je ne savais que penser de son apathie. Nu-Nu soupirait, et rien de plus.

9 mars. — La substance cendreuse pleuvait alors incessamment autour de nous et en énorme quantité. La barrière de vapeur au sud s'était élevée à une hauteur prodigieuse au-dessus de l'horizon, et elle commençait à prendre une grande netteté de formes. Je ne puis la comparer qu'à une cataracte sans limite, roulant silencieusement dans la mer du haut de quelque immense rempart perdu dans le ciel. Le gigantesque rideau occupait toute l'étendue de l'horizon sud. Il n'émettait aucun bruit.

21 mars. — De funestes ténèbres planaient alors sur nous; mais des profondeurs laiteuses de l'océan jaillissait un éclat lumineux qui glissait sur les flancs du

canot. Nous étions presque accablés par cette averse cendreuse et blanche qui s'amassait sur nous et sur le bateau, mais qui fondait en tombant dans l'eau. Le haut de la cataracte se perdait entièrement dans l'obscurité et dans l'espace. Cependant, il était évident que nous en approchions avec une horrible vélocité. Par intervalles, on pouvait apercevoir sur cette nappe de vastes fentes béantes; mais elles n'étaient que momentanées, et à travers ces fentes, derrière lesquelles s'agitait un chaos d'images flottantes et indistinctes, se précipitaient des courants d'air puissants, mais silencieux, qui labouraient dans leur vol l'océan enflammé.

22 mars. — Les ténèbres s'étaient sensiblement épaissies et n'étaient plus tempérées que par la clarté des eaux, réfléchissant le rideau blanc tendu devant nous. Une foule d'oiseaux gigantesques, d'un blanc livide, s'envolèrent incessamment de derrière le singulier voile, et leur cri était le sempiternel *Tekeli-li!* qu'ils poussaient en s'enfuyant devant nous. Sur ces entrefaites, Nu-Nu remua un peu dans le fond du bateau; mais, comme nous le touchions, nous nous aperçûmes que son âme s'était envolée. Et alors nous nous précipitâmes dans les étreintes de la cataracte, où un gouffre s'entr'ouvrit, comme pour nous recevoir. Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure humaine voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de l'homme était la blancheur parfaite de la neige. . . . .

XXVI

CONJECTURES

Les circonstances relatives à la mort récente de M. Pym, si soudaine et si déplorable, sont déjà bien connues du public, grâce aux communications de la presse quotidienne. Il est à craindre que les chapitres restants qui devaient compléter sa relation, et qu'il avait gardés, pour les revoir, pendant que les précédents étaient sous presse, ne soient irrévocablement perdus par suite de la catastrophe dans laquelle il a péri lui-même. Cependant il se pourrait que tel ne fût pas le cas, et le manuscrit, si finalement on le retrouve, sera livré au public.

On a tenté tous les moyens pour remédier à ce défaut. Le gentleman dont le nom est cité dans la préface, et qu'on aurait supposé capable, d'après ce qui est dit de lui, de combler la lacune, a décliné cette tâche, — et cela, pour des raisons suffisantes tirées de l'inexactitude générale des détails à lui communiqués, de sa défiance relativement à l'absolue vérité des dernières parties du récit. Peters, de qui on pourrait espérer quelques renseignements, est encore vivant et réside dans l'Illinois; mais on ne peut pas le trouver pour le moment. Plus tard, on pourra le voir, et sans aucun

doute il fournira des documents pour compléter le compte rendu de M. Pym.

La perte des deux ou trois derniers chapitres (car il n'y en avait que deux ou trois) est une perte d'autant plus déplorable qu'ils contenaient indubitablement la matière relative au pôle même, ou du moins aux régions situées dans la proximité immédiate du pôle, et que les affirmations de l'auteur relativement à ces régions pourraient être bientôt vérifiées ou contredites par l'expédition dans l'Océan Antarctique que le gouvernement prépare en ce moment même.

Il y a un point de la relation sur lequel il est bon de présenter quelques observations; et ce sera pour l'auteur de cet appendice un plaisir très-vif, si ses réflexions ont pour résultat de donner un certain crédit aux très-singulières pages récemment publiées. Nous voulons parler des gouffres découverts dans l'île de Tsalal et de l'ensemble des figures comprises dans le chapitre XXIII.

M. Pym a donné les dessins des abîmes sans commentaire, et il décide résolûment que les entailles trouvées à l'extrémité du gouffre situé le plus à l'est n'ont qu'une ressemblance fantastique avec des caractères alphabétiques, — enfin, et d'une manière positive, qu'elles ne sont pas des caractères. Cette assertion est faite d'une manière si simple et soutenue par une sorte de démonstration si concluante (c'est-à-dire l'adaptation des fragments trouvés dans la poussière

dont les saillies remplissaient exactement les entailles du mur), que nous sommes forcés de croire l'écrivain de bonne foi ; et aucun lecteur raisonnable ne supposera qu'il en soit autrement. Mais comme les faits relatifs à *toutes* les figures sont des plus singuliers (particulièrement quand on les rapproche de certains détails dans le corps du récit), nous ferons peut-être bien de toucher quelques mots de l'ensemble de ces faits, et cela nous paraît d'autant plus à propos que les faits en question ont, sans aucun doute, échappé à l'attention de M. Poe.

Ainsi, les figures 1, 2, 3, 4 et 5, quand on les joint l'une à l'autre dans l'ordre précis suivant lequel se présentent les gouffres eux-mêmes, et quand on les débarrasse des petits embranchements latéraux ou galeries voûtées (qui, on se le rappelle, servaient simplement de moyens de communication entre les galeries principales et étaient d'un caractère totalement différent), constituent un mot-racine éthiopien, — la racine ጸለመ፡ ou *être ténébreux,* — d'où viennent tous les dérivés ayant trait à l'ombre et aux ténèbres.

Quant à l'entaille placée *à gauche et le plus au nord,* dans la figure 4, il est plus que probable que l'opinion de Peters était bonne, et que son apparence hiéroglyphique était véritablement l'ouvrage de l'art et une représentation intentionnelle de la forme humaine. Le lecteur a le dessin sous les yeux ; il saisira ou ne saisira pas la ressemblance indiquée ; mais la suite des entailles fournit une forte confirmation de l'idée de Peters. La

rangée supérieure est évidemment le mot-racine arabe ᐟΣL ΛᗡΓ, ou *être blanc,* d'où tous les dérivés ayant trait à l'éclat et à la blancheur. La rangée inférieure n'est pas aussi nette ni aussi facile à saisir. Les caractères sont quelque peu cassés et disjoints; néanmoins il n'y a pas à douter que, dans leur état parfait, ils ne formassent complétement le mot égyptien

ou *la région du sud.* On remarquera que ces interprétations confirment l'opinion de Peters relativement à la figure *située le plus au nord.* Le bras est étendu vers le sud.

De telles conclusions ouvrent un vaste champ aux rêveries et aux conjectures les plus excitantes. Peut-être doit-on les rapprocher de quelques-uns des incidents du récit qui sont le plus faiblement indiqués; quoique la chaîne des rapports ne saute pas aux yeux, elle est bien complète. *Tekeli-li!* était le cri des naturels de Tsalal épouvantés à la vue du cadavre de l'animal *blanc* ramassé en mer. *Tekeli-li!* était aussi l'exclamation de terreur du captif tsalalien au contact des objets *blancs* appartenant à M. Pym. C'était aussi le cri des gigantesques oiseaux *blancs* au vol rapide qui sortaient du rideau *blanc* de vapeur au sud. On n'a rien trouvé de *blanc* à Tsalal, et rien au contraire qui ne fût tel dans le voyage subséquent vers la région ultérieure. Il ne serait pas impossible que *Tsalal,* le nom de l'île aux abîmes, soumis à une minutieuse analyse philologique, ne trahît quelque parenté avec les gouffres alphabétiques ou quelque rapport avec les carac-

tères éthiopiens si mystérieusement façonnés par leurs sinuosités.

J'ai gravé cela dans la montagne, et ma vengeance est écrite dans la poussière du rocher.

EDGAR POE

EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE

PAR RUFUS GRISWOLD

Pendant près d'un an, M. Poe ne se manifesta que rarement au public; mais il était peut-être plus actif qu'il n'avait été en aucun temps; et, au commencement de 1848, il fit annoncer son intention de donner quelques *lectures*, dans le but de gagner une somme d'argent suffisante pour fonder ce fameux *magazine* mensuel qu'il rêvait depuis si longtemps. Sa première *lecture*, qui fut aussi la seule qu'il donna à cette époque, eut lieu à la *Society Library*, à New-York, le 9 février et avait pour but la Cosmogonie universelle; elle fut écoutée par un auditoire éminemment intellectuel, et occupa environ deux heures et demie. C'était ce qu'il publia plus tard sous ce titre : *Eurêka, poëme en prose.*

Il avait employé dans la composition de cet ouvrage ses plus subtiles et ses plus hautes facultés, dans leur plus parfait développement. Commençant par nier que les arcanes de l'univers puissent être explorés par la pure induction, mais armant son imagination des divers résultats de la science, il entra avec une hardiesse imperturbée, — quoique sans aucun autre guide que l'instinct divin, que ce sens de beauté

où notre grand Edwards prétend retrouver l'épanouissemen de toute vérité, — dans l'océan de la spéculation, et il y bâtit, avec les lois concordantes et leurs phénomènes, sa théorie de la Nature, comme sous l'influence d'une inspiration scientifique. Je n'entreprendrai pas la tâche difficile de condenser ici ses propositions. « La Loi, — dit-il, — que nous nommons *Gravitation*, existe en raison de ce que la Matière a été, à son origine, irradiée atomiquement, dans une sphère *limitée* d'espace, d'une Particule Propre, unique, individuelle, inconditionnelle, indépendante et absolue, selon le seul mode qui pouvait satisfaire à la fois aux deux conditions d'irradiation et de distribution généralement égales à travers la sphère, — c'est-à-dire par une force variant en proportion directe des carrés des distances comprises entre chacun des atomes irradiés et le centre spécial d'Irradiation.»

Poe était entièrement persuadé qu'il avait découvert le grand secret; que les propositions d'*Euréka* étaient vraies; il avait coutume de parler de ce sujet avec un enthousiasme sublime et électrisant, que n'ont pu oublier ceux qui étaien liés avec lui à l'époque de sa publication. Il sentait qu'un auteur connu seulement par ses aventures dans la littérature légère, jetant le gant aux docteurs de la science, ne pouvait s'attendre à une complète équité, et qu'il n'avait d'espoir que dans des discussions présidées par la sagesse et la bonne foi. Comme il me rencontrait, il me dit : « Avez-vous lu *Euréka* ? » Je lui répondis : « Pas encore; tout à l'heure je jetais un coup d'œil sur le compte rendu qu'en a fait Willis, qui pense que l'ouvrage ne contient pas plus de réalité que d'imagination, et je vois avec peine, — si la chose est vraie, — qu'il insinue qu'*Euréka* ressemble par le ton à ce ramas de prétendues et surannées hypothèses, à l'adresse des rêveurs novices, qui s'appelle *les Vestiges de la Création*; et

otre excellent et sage ami Bush, que vous reconnaîtrez sans doute, parmi tous les professeurs, pour l'esprit le plus habituellement équitable, pense que, bien que vous ayez en effet conjecturé avec beaucoup de sagacité, il ne serait cependant pas malaisé d'entraver par maintes difficultés la marche de votre doctrine. » — « Il n'est pas du tout généreux, — me répliqua Poe, — d'insinuer qu'il y a des difficultés et de ne pas expliquer de quelles difficultés il s'agit. Je réclame moi-même une vérification de toutes lës propositions du livre. Je nie qu'il y ait une difficulté quelconque au-devant de laquelle je ne sois pas allé et que je n'aie surmontée. On me fait outrage par l'application du mot *conjecturer*. *Rien* n'a été gratuitement supposé par moi, et *tout* a été prouvé. »

Dans sa préface, il disait : « A ceux-là, si rares, qui m'aiment et que j'aime; à ceux qui sentent plutôt qu'à ceux qui pensent; aux rêveurs et à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités, j'offre ce livre de Vérités, non pas seulement pour son caractère Véridique, mais à cause de la Beauté qui abonde dans sa Vérité, et qui confirme son caractère véridique. A ceux-là je présente cette composition simplement comme un objet d'art; — disons : comme un Roman; ou, si ma prétention n'est pas jugée trop haute, comme un Poëme. Ce que j'avance ici est vrai; donc, cela ne peut pas mourir; ou si, par quelque accident, cela se trouve, aujourd'hui, écrasé au point d'en mourir, cela ressuscitera dans la vie éternelle. »

Quand je lis *Eurêka*, je ne puis m'empêcher de considérer cet ouvrage comme immensément supérieur aux *Vestiges de la Création* et comme révélant un bien autre génie; et de même que j'admire le poëme (en exceptant toutefois cette malheureuse tentative de gouaillerie humouristique in-

cluse dans ce que l'auteur nous donne comme une lettre trouvée dans une bouteille flottant sur le *Mare tenebrarum*), de même aussi j'y vois avec chagrin le panthéisme dominant, lequel, d'ailleurs, n'était pas nécessaire à son dessein principal. A quelques-unes des critiques faites sur le livre, il répondit en ces termes dans une lettre adressée à M. C.-F. Hoffman, alors éditeur du *Literary World*.

« Cher monsieur, dans votre numéro du 29 juillet, je trouve quelques commentaires sur *Eurêka*, un livre récent de moi; et je vous connais trop bien pour vous supposer un seul instant capable de me dénier le privilége d'une brève réponse. Je sens même que je pourrais à coup sûr réclamer de M. Hoffman le droit que possède tout auteur de répliquer à son critique *ton pour ton*, — c'est-à-dire de renvoyer à votre correspondant plaisanterie pour plaisanterie et raillerie pour raillerie; mais, en premier lieu, je ne désire pas faire honte au *Literary World*, et, ensuite je sens que si, dans le cas présent, je commençais à railler, je n'en finirais jamais. Lamartine blâme Voltaire pour l'usage que celui-ci fit souvent de la supercherie et de la calomnie dans ses attaques contre les prêtres; mais nos jeunes étudiants en théologie ne semblent pas se douter que, quand ils entreprennent la défense ou ce qu'ils croient être la défense du christianisme, il y ait une sorte de péché dans certaines légèretés mondaines, comme celle, par exemple, qui consiste à altérer délibérément le texte d'un auteur, — pour ne rien dire ici de l'inconvenance moindre de rendre compte d'un livre sans l'avoir lu et sans avoir le plus léger soupçon des questions qui y sont agitées.

» Vous comprenez que c'est simplement aux *falsifications* de la critique en question que j'ai la prétention de répondre, les opinions de l'auteur ne pouvant avoir, en elles-

mêmes, aucune importance pour moi, et n'en pouvant avoir, j'imagine, qu'une très-petite pour lui-même, — si toutefois il se connaît personnellement aussi bien que j'ai, moi, l'honneur de le connaître. La première altération est contenue dans cette phrase : « Cette lettre est une sanglante bouffonnerie contre les méthodes préconisées par Aristote et Bacon pour reconnaître la Vérité ; l'auteur les ridiculise et les méprise également, et il se lance, en proie à une sorte d'extase divagante, dans la glorification d'un troisième mode, le noble art de *conjecturer.* » Voici, en réalité, ce que j'ai dit : « Il n'existe pas de certitude absolue, pas plus dans la méthode d'Aristote que dans celle de Bacon ; donc, aucune des deux philosophies n'est si profonde qu'elle se l'imagine, et aucune n'a le droit de se moquer de ce procédé *en apparence* imaginatif qu'on appelle Intuition (par lequel procédé le grand Képler a trouvé ses fameuses lois), puisque l'Intuition n'est, en somme, que la conviction naissant d'inductions ou de déductions dont la marche a été assez mystérieuse pour échapper à notre conscience, se soustraire à notre raison, ou défier notre puissance d'expression. »

» La seconde altération est formulée en ces termes : « Le développement de l'électricité et la formation des étoiles et des soleils, lumineux et non lumineux, lunes et planètes, avec leurs anneaux, etc., *est* déduit, en presque complète accordance avec la théorie cosmogonique de Laplace, du principe proposé précédemment. » Or, l'étudiant en théologie veut évidemment ici frapper l'esprit du lecteur de cette idée que ma théorie, si parfaite en soi qu'elle puisse être, ne contient rien de plus que celle de Laplace sauf quelques modifications que lui, l'étudiant en théologie, considère comme insignifiantes. Je dirai simplement qu'aucun homme d'honneur ne peut m'accuser de la mauvaise foi dont on me

suppose ici capable ; d'autant que, ayant d'abord marché, appuyé sur ma seule théorie, jusqu'au point où elle se rencontre avec celle de Laplace, *je reproduis alors complétement la théorie de Laplace,* en exprimant ma ferme conviction qu'elle est absolument vraie *en tous points.* L'espace embrassé par le grand astronome français est à celui embrassé par ma théorie, comme une bulle est à l'océan sur lequel elle flotte, et il ne fait pas, lui, Laplace, la plus légère allusion au *principe proposé précédemment*, c'est-à-dire au principe de l'Unité pris comme source de tous les êtres, — le principe de la Gravitation n'étant que la Réaction de l'Acte Divin par lequel tous les êtres ont été irradiés de l'Unité. En somme, Laplace n'a pas même fait allusion à un seul des points de ma théorie.

» Je ne crois pas nécessaire de parler ici du savoir astronomique manifesté par l'étudiant en théologie dans ces seuls mots : « des etoiles et des soleils, » ni n'insinuer qu'il eût été plus grammatical de dire : « le développement et la formation *sont...* » au lieu de : « le développement et la formation *est...* »

» La troisième falsification se trouve dans une note au bas d'une page, où le critique dit : « Bien mieux encore, M. Poe prétend qu'il peut rendre compte de l'existence de tous les êtres organisés, y compris l'homme, simplement par les mêmes principes qui servent à expliquer l'origine et l'apparence actuelle des soleils et des mondes ; mais cette prétention doit être rejetée comme une pure et plate assertion, sans une parcelle d'évidence. C'est, en d'autres termes, ce que nous pouvons appeler *une franche blague.* » Ici la falsification gît dans une fausse application volontaire du mot *principe.* Je dis : volontaire, parce que, à la page 105, j'ai pris un soin particulier d'établir une distinction entre les

principes proprement dits, Attraction et Répulsion, et ces sous-principes, purs résultats des premiers, qui régissent l'univers dans le détail. C'est à ces sous-principes, agissant sous l'influence spirituelle immédiate de la Divinité, que j'attribue, sans examen, *tout ce* dont, selon la très-leste assertion de l'étudiant en théologie, j'expliquerais l'existence par les principes qui expliquent la constitution des soleils, etc.

» Dans la troisième colonne de son article, le critique dit « Il affirme que chaque âme est son propre Dieu, son propre Créateur. » Ce que j'affirme, c'est que chaque âme est, *partiellement,* son propre Dieu, son propre Créateur. » Un peu plus loin le critique dit : « Après toutes ces propositions contradictoires relatives à Dieu, nous lui rappellerions volontiers ce qu'il a établi lui-même à la page 43 : « Relativement à cette Divinité, considérée en elle-même, celui-là seul n'est pas un imbécile, celui-là seul n'est pas un impie, qui n'affirme absolument *rien.* » Un homme qui se déclare lui-même, d'une manière si décisive, coupable d'imbécillité et d'impiété, n'a pas droit à une plus longue réfutation. »

» Or, la phrase, comme je l'ai écrite, et comme je la trouve imprimée à cette même page invoquée par le critique, et *qu'il devait avoir* sous les yeux, pendant qu'il citait mes paroles, se présente ainsi : Relativement à cette Divinité, considérée *en elle-même,* celui-là seul n'est pas un imbécile, etc.., qui n'affirme absolument rien. » Par l'emploi des italiques, comme le critique le sait parfaitement, j'ai l'intention de distinguer les deux possibilités, — celle d'une connaissance de Dieu par ses ouvrages et celle d'une connaissance de Dieu dans *sa nature essentielle.* La Divinité, *en elle-même,* est distinguée de la Divinité observée *dans ses effets.* Mais notre critique est

possédé de zèle. De plus, comme il est théologien, il est honnête, candide. Il est de son devoir de pervertir le sens de ma phrase, en omettant mes italiques, — juste comme dans la phrase citée plus haut il considérait comme étant son devoir de chrétien de falsifier mon argument en supprimant le mot : *partiellement,* dont dépend toute la force et même toute l'intelligibilité de ma proposition.

» Si ces *altérations* (est-ce bien le mot dont il faut les nommer?) étaient faites dans un but moins sérieux que de flétrir mon livre comme *impie,* et de me flétrir moi-même comme *panthéiste, polythéiste, païen,* ou Dieu sait quoi encore (et, en vérité, je ne m'en inquiète guère, pourvu que ce ne soit pas comme *étudiant en théologie*), j'aurais laissé passer cette déloyauté sans réclamations, par pur mépris pour la puérilité et la janoterie qui la caractérisent; mais, dans le cas actuel, vous me pardonnerez, monsieur l'éditeur, d'avoir, contraint comme je l'étais, fait justice d'un critique qui, retranché dans sa courageuse *anonymosité,* profite de mon absence de cette ville pour me calomnier et me vilipender *nominativement.*

» EDGAR A. POE.

» Fordham, 20 septembre 1848. »

A ceux-là, si rares, qui m'aiment et que j'aime ; — à ceux qui sentent plutôt qu'à ceux qui pensent ; — aux rêveurs et à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités, — j'offre ce Livre de Vérités, non pas spécialement pour son caractère Véridique, mais à cause de la Beauté qui abonde dans sa Vérité, et qui confirme son caractère véridique. A ceux-là je présente cette composition simplement comme un objet d'Art, — disons comme un Roman, ou, si ma prétention n'est pas jugée trop haute, comme un Poëme.

Ce que j'avance ici est vrai ; — donc cela ne peut pas mourir ; — ou, si par quelque accident cela se trouve, aujourd'hui, écrasé au point d'en mourir, cela *ressuscitera dans la Vie Éternelle.*

Néanmoins c'est simplement comme Poëme que je désire que cet ouvrage soit jugé, alors que je ne serai plus.

E. P.

EURÊKA

OU

ESSAI SUR L'UNIVERS

MATÉRIEL ET SPIRITUEL

I

C'est avec une humilité non affectée, — c'est même avec un sentiment d'effroi, — que j'écris la phrase d'ouverture de cet ouvrage; car de tous les sujets imaginables, celui que j'offre au lecteur est le plus solennel, le plus vaste, le plus difficile, le plus auguste.

Quels termes saurai-je trouver, suffisamment simples dans leur sublimité, — suffisamment sublimes dans leur simplicité, — pour la simple énonciation de mon thème?

Je me suis imposé la tâche de parler de l'*Univers Physique, Métaphysique et Mathématique, — Matériel et Spirituel : — de son Essence, de son Origine, de sa Création, de sa Condition présente et de sa Destinée.* Je serai, de plus, assez hardi pour contredire les conclusions et conséquemment pour mettre en doute la sagacité des hommes les plus grands et les plus justement respectés.

Qu'il me soit permis, en commençant, d'annoncer, non pas le théorème que j'espère démontrer (car, quoi que puissent affirmer les mathématiciens, la *chose* qu'on appelle *démonstration* n'existe pas, en ce monde du moins), mais l'idée dominante que, dans le cours de cet ouvrage, je m'efforcerai sans cesse de suggérer.

Donc, ma proposition générale est celle-ci : *Dans l'Unité Originelle de l'Être Premier est contenue la Cause Secondaire de Tous les Êtres, ainsi que le Germe de leur inévitable Destruction.*

Pour élucider cette idée, je me propose d'embrasser l'Univers dans un seul coup d'œil, de telle sorte que l'esprit puisse en recevoir et en percevoir une impression condensée, comme d'un simple individu.

Celui qui du sommet de l'Etna promène à loisir ses yeux autour de lui, est principalement affecté par l'*étendue* et par la *diversité* du tableau. Ce ne serait qu'en pirouettant rapidement sur son talon qu'il pourrait se flatter de saisir le panorama dans sa sublime *unité*. Mais comme, sur le sommet de l'Etna, aucun homme ne s'est avisé de pirouetter sur son talon, aucun homme non plus n'a jamais absorbé dans son cerveau la parfaite unité de cette perspective, et conséquemment toutes les considérations qui peuvent être impliquées dans cette unité n'ont pas d'existence positive pour l'humanité.

Je ne connais pas un seul traité qui nous donne cette levée du plan de l'*Univers* (je me sers de ce terme dans son acception la plus large et la seule légitime) ; et

c'est ici l'occasion de remarquer que par le mot *Univers*, toutes les fois qu'il sera employé dans cet essai sans qualificatif, j'entends désigner *la quantité d'espace la plus vaste que l'esprit puisse concevoir, avec tous les êtres, spirituels et matériels, qu'il peut imaginer existant dans les limites de cet espace.* Pour désigner ce qui est *ordinairement* impliqué dans l'expression *univers*, je me servirai d'une phrase qui en limite le sens : l'*Univers astral*. On verra par la suite pourquoi je considère cette distinction comme nécessaire.

Mais, même parmi les traités qui ont pour objet l'Univers des étoiles, réellement limité, bien qu'il soit toujours considéré comme illimité, je n'en connais pas un seul dans lequel un aperçu s'offre de telle façon que les déductions en soient garanties par l'*individualité* même de cet Univers limité. La tentative qui se rapproche le plus d'un pareil ouvrage a été faite dans le *Cosmos* d'Alexander von Humboldt. Il présente le sujet, toutefois, non dans son individualité, mais dans sa généralité. Son thème, en résultat final, c'est la loi de *chaque* partie de l'Univers purement physique, selon que cette loi est apparentée avec les lois de *toute autre* partie de cet Univers purement physique. Son dessein est simplement synérétique. En un mot, il analyse l'universalité des rapports matériels, et dévoile aux yeux de la Philosophie toutes les conséquences qui étaient restées jusqu'à présent cachées derrière cette universalité. Mais quelque admirable que soit la brièveté avec laquelle il a traité chaque point particu-

lier de son sujet, la multiplicité de ces points suffit pour créer une masse de détails et, nécessairement, une complication d'idées qui exclut toute impression d'*individualité*.

Il me semble que, pour obtenir l'effet en question, ainsi que les conséquences, les conclusions, les suggestions, les spéculations, ou, pour mettre les choses au pire, les simples conjectures qui en peuvent résulter, nous aurions besoin d'opérer une espèce de pirouette mentale sur le talon. Il faut que tous les êtres exécutent autour du point de vue central une évolution assez rapide pour que les détails s'évanouissent absolument, et que les objets, même plus importants, se fondent en un seul. Parmi les détails annihilés dans une contemplation de cette nature doivent se trouver toutes les matières exclusivement terrestres. La Terre ne pourrait être considérée que dans ses rapports planétaires. De ce point de vue, un homme devient l'humanité, et l'humanité, un membre de la famille cosmique des Intelligences.

II

Et maintenant, avant d'entrer positivement dans notre sujet, qu'il me soit permis d'appeler l'attention du lecteur sur un ou deux extraits d'une lettre passablement curieuse, qu'on dit avoir été trouvée dans une bouteille bouchée, pendant qu'elle flottait sur le *Mare*

Tenebrarum, — océan fort bien décrit par Ptolémée Héphestion, le géographe nubien, mais bien peu fréquenté dans les temps modernes, si ce n'est par les transcendantalistes et autres chercheurs d'idées creuses.

La date de cette lettre me cause, je l'avoue, encore plus de surprise que son contenu; car elle semble avoir été écrite en l'an *deux* mil huit cent quarante-huit. Quant aux passages que je vais transcrire, je présume qu'ils parleront suffisamment par eux-mêmes :

« Savez-vous, mon cher ami, » dit l'écrivain, s'adressant évidemment à un de ses contemporains, « savez-vous qu'il n'y a guère plus de huit ou neuf cents ans que les métaphysiciens ont consenti pour la première fois à délivrer le peuple de cette étrange idée : *qu'il n'existait que deux routes praticables conduisant à la Vérité?* Croyez cela si vous le pouvez! Il paraît cependant que dans un temps ancien, très-ancien, au fond de la nuit du temps, vivait un philosophe turc, nommé Aries et surnommé Tottle. » (Peut-être bien l'auteur de la lettre veut-il dire Aristote; les meilleurs noms, au bout de deux ou trois mille ans, sont déplorablement altérés.) « La réputation de ce grand homme reposait principalement sur l'autorité avec laquelle il démontrait que l'éternuement était une prévoyance de la nature, au moyen de laquelle les penseurs trop profonds pouvaient chasser par le nez le superflu de leurs idées; mais il obtint une célébrité presque aussi grande

comme fondateur, ou tout au moins comme principal vulgarisateur de ce qu'on nommait philosophie déductive ou *à priori*. Il partait de ce qu'il affirmait être des axiomes, ou vérités évidentes par elles-mêmes : — et ce fait, maintenant bien constaté, qu'il n'y a pas de vérités évidentes *par elles-mêmes*, n'infirme en aucune façon ses spéculations ; il suffisait pour son dessein que les vérités en question fussent, en quelque façon, évidentes. De ces axiomes il descendait, logiquement, aux conséquences. Ses plus célèbres disciples furent un certain Tuclide, géomètre » (il veut dire Euclide), « et un nommé Kant, un Allemand, inventeur de cette espèce de transcendantalisme qui aujourd'hui porte encore son nom, sauf la substitution du C au K [1].

» Or, Aries Tottle prospéra sans rival jusqu'à l'apparition d'un certain Hog [2], surnommé *le berger d'Ettrick*, qui prêcha un système entièrement différent, qu'il appelait méthode inductive ou *à posteriori*. Son plan se rapportait entièrement à la sensation. Il procédait par l'observation, analysant et classant des faits (*instantiæ Naturæ*, comme on les désignait assez pédantesquement), et les transformant en lois générales. En un mot, pendant que la méthode d'Aries reposait sur les *noumena*, celle de Hog dépendait des *phainomena* ; et l'admiration excitée par ce dernier

1. Cant.
2. Pourceau

système fut si grande que, dès sa première apparition, Aries tomba dans un discrédit général. A la fin cependant, il reconquit du terrain, et il lui fut permis de partager l'empire de la philosophie avec son moderne rival; — les savants se contentant de proscrire tous autres compétiteurs, passés, présents et à venir, et mettant fin à toute controverse sur ce sujet par la promulgation d'une loi médique, en vertu de laquelle les routes Aristotélienne et Baconienne étaient, et de plein droit devaient être les seules voies possibles pour atteindre la connaissance. — Baçonnienne, il faut que vous sachiez cela, mon cher ami, — ajoute ici l'auteur de la lettre, — était un adjectif inventé comme équivalent à Hoguienne, et considéré en même temps comme plus noble et plus euphonique.

» Maintenant, je vous affirme très-positivement, — continue l'épître, — que je vous expose les choses d'une manière véridique; et vous pouvez comprendre sans peine combien des restrictions aussi impudemment absurdes ont dû nuire, dans ces époques, au progrès de la véritable Science, laquelle ne fait ses plus importantes étapes que par bonds, et ne procède, comme nous le montre toute l'Histoire, que par une apparente intuition. Les idées anciennes condamnaient l'investigateur à se traîner; et je n'ai pas besoin de vous faire observer que ce genre de marche, parmi les modes variés de locomotion, est certainement en lui-même très-estimable; mais parce que la tortue a le pied sûr, est-ce une raison pour couper les ailes de l'aigle?

Pendant plusieurs siècles, l'engouement fut si grand, particulièrement pour Hog, qu'un empêchement invincible s'opposa à tout ce qui peut proprement s'appeler la pensée. Aucun homme n'osait proférer une vérité, s'il sentait qu'il ne la devait qu'à la seule puissance de son âme. Il importait fort peu que la vérité fût philosophiquement vraie ; car les philosophes dogmatiseurs de cette époque s'inquiétaient seulement de *la route* avouée qui avait été suivie pour y atteindre. Le résultat, pour eux était un point sans aucun intérêt. « Les moyens ! — vociféraient-ils, — voyons les moyens ! » — et si par l'examen desdits moyens, on découvrait qu'ils ne rentraient ni dans la catégorie Hog ni dans la catégorie Aries (qui veut dire bélier), oh! alors les savants ne voulaient pas aller plus loin; mais, traitant le penseur de fou et le stigmatisant du nom de théoricien, refusaient à tout jamais d'avoir affaire avec lui ou avec sa vérité.

» Or, mon cher ami, — continue l'auteur de la lettre, — il est inadmissible que par la méthode rampante, exclusivement pratiquée, les hommes eussent pu atteindre au maximum de vérité, même après une série indéfinie de temps ; car la répression de l'imagination était un vice que n'aurait même pas compensé l'*absolue* certitude de cette marche de colimaçon. Mais cette certitude était bien loin d'être absolue. L'erreur de nos ancêtres était tout à fait analogue à celle du faux sage qui croit qu'il verra un objet d'autant plus distinctement qu'il le tiendra plus près de ses yeux.

Ainsi ils s'aveuglaient eux-mêmes avec l'impalpable et titillante poudre du *détail,* comme avec du tabac à priser; et conséquemment les *faits* si vantés de ces braves Hoguiens n'étaient pas toujours des faits; point qui ne tire son importance que de cette supposition qui les faisait *toujours* accepter comme tels. Quoi qu'il en soit, l'infection principale du Baconianisme, sa plus déplorable source d'erreurs, consistait dans cette tendance à jeter le pouvoir et la considération entre les mains des hommes de pure perception, — animalcules de la science, savants microscopiques, — fouilleurs et colporteurs de petits *faits*, tirés pour la plupart des sciences physiques, faits qu'ils vendaient tous en détail et au même prix sur la voie publique; leur valeur dépendant, à ce qu'il paraît, *de ce simple fait que c'étaient des faits,* et nullement de leur parenté ou de leur non-parenté avec le développement de ces faits primitifs, les seuls légitimes, qui s'appellent la Loi.

» Il n'exista jamais sur la surface de la terre, — continue l'audacieuse lettre, — une plus intolérante, une plus intolérable classe de fanatiques et de tyrans que ces individus, élevés soudainement par la philosophie de Hog à un rang pour lequel ils n'étaient pas faits, transportés ainsi de la cuisine dans le salon de la Science, et de l'office dans la chaire. Leur crédo, leur texte, leur sermon consistaient en un seul mot : *les faits!* Mais la plupart d'entre eux de ce mot unique ne connaissaient même pas le sens. Quant à ceux qui s'avisaient de *déranger* leurs faits dans le but de les mettre

en ordre et d'en tirer utilité, les disciples de Hog les traitaient sans merci. Tous les essais de généralisation étaient accueillis par les mots : « Théorique! Théorie! Théoricien! » Toute pensée, en un mot, était ressentie par eux comme un outrage personnel. Cultivant les sciences naturelles, à l'exclusion de la métaphysique, des mathématiques et de la logique, beaucoup de ces philosophes, d'engeance baconienne, avec leur idée unique, leur parti pris unique et leur marche de boiteux, étaient plus misérablement impuissants, plus tristement ignorants, en face de tous les objets compréhensibles de connaissance, que le plus illettré des rustres qui, en avouant qu'il ne sait absolument rien, prouve qu'il sait au moins quelque chose.

» Nos ancêtres n'avaient pas plus qualité pour parler de *certitude*, quand ils suivaient, avec une confiance aveugle, la route *à priori* des axiomes, celle du Bélier. En des points innombrables, cette route n'était guère plus droite qu'une corne de bélier. La vérité pure est que les Aristotéliens élevaient leurs châteaux sur une base aussi peu solide que l'air; *car ces choses qu'on appelle axiomes n'ont jamais existé et ne peuvent pas exister*. Il faut qu'ils aient été bien aveugles pour ne pas voir cela, ou du moins pour ne pas le soupçonner: car, même de leur temps, plusieurs de leurs axiomes de vieille date avaient été abandonnés : *Ex nihilo nihil fit*, par exemple, et : *Un être ne peut pas agir là où il n'est pas*, et *Il ne peut pas exister d'antipodes*, et *Les ténèbres ne peuvent pas venir de la lumière*. Ces propositions et

autres semblables, primitivement acceptées comme axiomes, ou vérités incontestables, étaient, même à l'époque dont je parle, considérées comme absolument insoutenables; combien ces gens étaient donc absurdes de vouloir toujours s'appuyer sur une base, dite immuable, dont l'instabilité s'était si fréquemment manifestée.

» Mais, même par le témoignage qu'ils apportent contre eux-mêmes, il est aisé de convaincre ces raisonneurs *à priori* de l'énorme déraison, — il est aisé de leur montrer la futilité, l'impalpabilité générale de leurs axiomes. J'ai maintenant sous les yeux,» observez que c'est toujours la lettre qui parle, « j'ai maintenant sous les yeux un livre imprimé il y a environ mille ans. Pundit m'assure que c'est positivement le meilleur des ouvrages anciens traitant de la matière, qui est la Logique. L'auteur, qui fut très-estimé dans son temps, était un certain Miller ou Mill; et l'histoire nous apprend, comme chose digne de mémoire, qu'il montait habituellement un cheval de manége auquel il donnait le nom de Jérémie Bentham; — mais jetons un coup d'œil sur le livre.

» Ah! voilà : *La faculté de comprendre ou l'impossibilité de comprendre,* dit fort judicieusement M. Mill, *ne peut, dans aucun cas, être considérée comme un critérium de Vérité axiomatique*. Or, que ceci soit une vérité banale, aucun homme, jouissant de son bon sens, ne sera tenté de le nier. Ne pas admettre la proposition équivaudrait à porter une accusation d'inconstance

contre la Vérité elle-même, dont le nom seul est synonyme d'immutabilité. Si l'aptitude à comprendre était prise pour critérium de la Vérité, ce qui est vérité pour *David* Hume serait très-rarement vérité pour *Joe;* et sur la terre il serait facile de démontrer la fausseté des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ce qui est certitude dans le ciel. La proposition de M. Mill est donc appuyée. Je n'accorde pas que ce soit un axiome, et cela simplement parce que je suis en train de montrer qu'il n'existe pas d'axiomes ; mais, usant d'une distinction subtile qui ne pourrait pas être contestée par M. Mill lui-même, je suis prêt à reconnaître que, si jamais axiome exista, la proposition que je cite a tous les droits d'être considérée comme telle, — qu'il n'y a pas d'axiome *plus absolu*, — et, conséquemment, que toute proposition ultérieure qui entrera en conflit avec celle-là, primitivement émise, doit être une fausseté, c'est-à-dire le contraire d'un axiome, ou, s'il faut l'admettre comme axiomatique, devra du même coup s'annihiler elle-même et détruire sa devancière.

» Et maintenant, par la logique même de l'auteur de la proposition, cherchons à vérifier n'importe quel axiome proposé. Faisons beau jeu à M. Mill. Nous dédaignons un résultat trop facile et trop vulgaire. Nous ne choisirons pas pour notre vérification un axiome banal, un axiome de cette classe qu'il définit, avec une autorité et un sans-gêne absurdes, classe secondaire d'axiomes, comme si une vérité définie positive pouvait être diminuée et devenir, à volonté, plus ou moins positive; nous ne

choisirons pas, dis-je, un axiome d'une certitude passablement contestable, comme on en peut trouver dans Euclide. Nous ne parlerons pas, par exemple, de propositions comme celle-ci : Deux lignes droites ne peuvent pas limiter un espace; — ou celle-ci : Le tout est plus grand qu'une de ses parties quelconques. Nous donnerons à notre logicien tous les avantages. Nous irons tout droit à une proposition qu'il regarde comme l'apogée de la certitude, comme la quintessence de l'irrécusable axiomatique. La voici : « Deux contradictoires ne peuvent être vraies à la fois, c'est-à-dire ne peuvent coexister dans la nature. » — M. Mill veut dire ici, pour prendre un exemple, — et je choisis l'exemple le plus vigoureux et le plus intelligible, qu'un arbre doit être un arbre ou ne pas l'être; qu'il ne peut pas, en même temps, être un arbre et ne pas l'être; — cela est parfaitement raisonnable en soi et remplit fort bien les conditions d'un axiome, tant que nous ne le confronterons pas avec l'axiome proclamé antérieurement; en d'autres termes, termes dont nous nous sommes déjà servis, tant que nous ne le vérifierons pas par la logique même de l'auteur de la proposition. Il faut qu'un arbre, affirme M. Mill, soit ou ne soit pas un arbre. Fort bien; et maintenant qu'il me soit permis de lui demander *pourquoi.* A cette petite question il n'a qu'une réponse à faire; je défie tout homme vivant d'en inventer une autre. Cette seule réponse possible, c'est : Parce que nous sentons qu'il est *impossible de comprendre* qu'un arbre puisse être

autre chose qu'un arbre ou un non-arbre. Voilà donc, je le répète, la seule réponse de M. Mill; il ne prétendra pas en inventer une autre; et cependant, d'après sa propre démonstration, sa réponse évidemment n'est pas une réponse; car ne nous a-t-il pas déjà sommés d'admettre, comme un axiome, que *la possibilité ou l'impossibilité de comprendre ne doit, en aucun cas, être considérée comme critérium de vérité axiomatique?* Ainsi son argumentation tout entière fait naufrage. Qu'on ne prétende pas qu'une exception à la règle générale puisse avoir lieu dans des cas où l'*impossibilité de comprendre* est aussi manifeste qu'en celui-ci, où nous sommes invités à concevoir un arbre qui soit et ne soit pas arbre. Qu'on n'essaye pas, dis-je, d'avancer une pareille stupidité; car, d'abord, il n'y a pas de degrés dans l'impossibilité, et une conception impossible ne peut pas être plus particulièrement impossible que toute autre conception impossible: ensuite, M. Mill lui-même, sans doute après mûre délibération, a très-distinctement et très-rationnellement exclu toute opportunité d'exception par l'énergie de sa proposition, à savoir que, *dans aucun cas*, la possibilité ou l'impossibilité de comprendre ne doit être prise comme critérium de vérité axiomatique; troisièmement, même en supposant quelques exceptions admissibles, il resterait à montrer comment ce peut être *ici* le cas d'en admettre une. Qu'un arbre puisse être et n'être pas un arbre, c'est là une idée que les anges ou les démons pourraient peut-être concevoir; mais sur la terre il n'y a

que les habitants de Bedlam ou les transcendantalistes qui réussissent à la comprendre.

» Or, si je cherche querelle à ces anciens, — continue l'auteur de la lettre, — ce n'est pas tant à cause de l'inconsistance et de la frivolité de leur logique, qui, pour parler net, était sans fondement, sans valeur et absolument fantastique, qu'à cause de cette tyrannique et orgueilleuse interdiction de toutes les routes qui peuvent conduire à la Vérité, toutes, excepté les deux étroites et tortues, celle où il faut se traîner et celle où il faut ramper, dans lesquelles leur ignorante perversité avait osé confiner l'Ame, — l'Ame qui n'aime rien tant que planer dans ces régions de l'illimitable intuition où ce qu'on appelle une *route* est chose absolument inconnue.

» Par parenthèse, mon cher ami, ne voyez-vous pas une preuve de la servitude spirituelle imposée à ces pauvres fanatiques par leurs Hogs et leurs Rams[1], dans ce fait qu'aucun d'eux n'a jamais, — en dépit de l'éternel radotage de leurs savants sur les routes qui conduisent à la Vérité, — découvert, même par accident, ce qui nous apparaît maintenant comme la plus large, la plus droite et la plus commode de toutes les *routes*, la grande avenue, la majestueuse route royale de la *Consistance*? N'est-il pas surprenant qu'ils n'aient pas su tirer des ouvrages de Dieu cette considération d'une importance vitale, qu'*une parfaite consistance ne peut*

1. Aries, Ram, bélier.

être qu'une vérité absolue? Combien, depuis l'avénement de cette proposition, notre progrès fut facile, combien il fut rapide! Grâce à elle, la fonction de la recherche a été arrachée à ces taupes, et confiée, comme un devoir plutôt que comme une tâche, aux vrais, aux seuls vrais penseurs, aux hommes d'une éducation générale et d'une imagination ardente. Ces derniers, nos Kepler et nos Laplace, s'adonnent à la spéculation et à la théorie; c'est le mot; vous imaginez-vous avec quelle risée ce mot serait accueilli par nos ancêtres s'ils pouvaient, par-dessus mon épaule, regarder ce que j'écris? Les Kepler, je le répète, pensent spéculativement et théoriquement; et leurs théories sont simplement corrigées, tamisées, clarifiées, débarrassées peu à peu de toutes les pailles et matières étrangères qui nuisent à leur cohésion, jusqu'à ce qu'enfin apparaisse, dans sa solidité et sa pureté, la parfaite *consistance,* consistance que les plus stupides sont forcés d'admettre, parce qu'elle est la consistance, c'est-à-dire une absolue et incontestable *vérité.*

» J'ai souvent pensé, mon ami, que c'eût été chose bien embarrassante pour ces dogmatiseurs des siècles passés de déterminer par laquelle de leurs deux fameuses routes le cryptographe arrive à la solution des chiffres les plus compliqués, ou par laquelle Champollion a conduit l'humanité vers ces importantes et innombrables vérités qui sont restées enfouies pendant tant de siècles dans les hiéroglyphes phonétiques de l'Égypte. Ces fanatiques n'auraient-ils pas eu surtout

quelque peine à déterminer par laquelle de leurs deux routes avait été atteinte la plus importante et la plus sublime de toutes leurs vérités, c'est-à-dire le fait de la gravitation? Cette vérité, Newton l'avait tirée des lois de Kepler; ces lois dont l'étude découvrit au plus grand des astronomes anglais ce principe qui est la base de tout principe physique actuellement existant, et au delà duquel nous entrons tout de suite dans le royaume ténébreux de la métaphysique, Kepler reconnaissait qu'il les avait *devinées*. Oui! ces lois vitales, Kepler les a *devinées*; disons même qu'il les a *imaginées*. S'il avait été prié d'indiquer par quelle voie, d'induction ou de déduction, il était parvenu à cette découverte, il aurait pu répondre : « Je ne sais rien de vos routes, mais je connais la machine de l'Univers. Telle elle est. Je m'en suis emparé avec *mon âme*; je l'ai obtenue par la simple force de l'*intuition*. » Hélas! pauvre vieil ignorant! Quelque métaphysicien lui aurait peut-être répondu que ce qu'il appelait intuition n'était que la certitude résultant de déductions ou d'inductions dont le développement avait été assez obscur pour échapper à sa conscience, pour se soustraire aux yeux de sa raison ou pour défier sa puissance d'expression. Quel malheur que quelque professeur de philosophie ne l'ait pas éclairé sur toutes ces choses! Comme cela l'eût réconforté sur son lit de mort, d'apprendre que, loin d'avoir marché intuitivement et scandaleusement, il avait, en réalité, cheminé suivant la méthode honnête et légitime, c'est-à-dire à la manière du Hog, ou au moins à la manière

du Ram, vers le mystérieux palais où gisent, confinés, étincelant dans l'ombre, non gardés, purs encore de tout regard mortel, vierge de tout attouchement humain, les impérissables et inappréciables secrets de l'Univers !

» Oui, Kepler était essentiellement théoricien; mais ce titre, qui comporte aujourd'hui quelque chose de sacré, était dans ces temps anciens une épithète d'un suprême mépris. C'est aujourd'hui seulement que les hommes commencent à apprécier le vieux homme divin, à sympathiser avec l'inspiration poétique et prophétique de ses indestructibles paroles. Pour ma part, — continue le correspondant inconnu, — il me suffit d'y penser pour que je brûle d'un feu sacré, et je sens que je ne serai jamais fatigué de les entendre répéter; en terminant cette lettre, permettez-moi de jouir du plaisir de les transcrire une fois encore :

» *Il m'importe peu que mon ouvrage soit lu maintenant ou par la postérité. Je puis bien attendre un siècle pour trouver quelques lecteurs, puisque Dieu lui-même a attendu un observateur six mille ans. Je triomphe ! J'ai volé le secret d'or des Égyptiens ! Je veux m'abandonner à mon ivresse sacrée !* »

Je termine ici mes citations de cette épître si étrange et même passablement impertinente; peut-être y aurait-il folie à commenter d'une façon quelconque les imaginations chimériques, pour ne pas dire révolution-

naires, de son auteur, quel qu'il puisse être, — imaginations qui contredisent si radicalement les opinions les plus considérées et les mieux établies de ce siècle. Retournons donc à notre thèse légitime : *l'Univers*.

III

Cette thèse admet deux modes de discussion entre lesquels nous avons à choisir. Nous pouvons monter ou descendre. Prenant pour point de départ notre point de vue, c'est-à-dire la Terre où nous sommes, nous pouvons de là nous diriger vers les autres planètes de notre système, de là vers le Soleil, de là vers notre système considéré collectivement; de là enfin nous pouvons nous élancer vers d'autres systèmes, indéfiniment et de plus en plus au large. Ou bien, commençant par un point distant, aussi défini que nous le pouvons concevoir, nous descendrons graduellement vers l'habitation de l'Homme. Dans les essais ordinaires sur l'Astronomie, la première de ces méthodes est, sauf quelques réserves, généralement adoptée, et cela pour cette raison évidente que, les faits et les causes astronomiques étant l'unique but de ces recherches, ce but est infiniment plus facile à atteindre en s'avançant graduellement du connu, qui est auprès de nous, vers le point où toute certitude se perd dans l'éloignement. Toutefois, pour mon dessein actuel, qui est de donner à l'esprit le moyen de saisir, comme de loin et

d'un seul coup d'œil, une conception de l'Univers considéré comme *individu,* il est clair que descendre du grand vers le petit, du centre, si nous pouvons établir un centre, vers les extrémités, du commencement, si nous pouvons concevoir un commencement, vers la fin, serait la marche préférable, si ce n'était la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de présenter ainsi aux personnes qui ne sont pas astronomes un tableau intelligible relativement à tout ce qui est impliqué dans l'idée *quantité,* c'est-à-dire relativement au nombre, à la grandeur et à la distance.

Or, la clarté, l'intelligibilité est, à tous égards, un des caractères essentiels de mon plan général. Il est des points importants sur lesquels il vaut mieux se montrer trop prolixe que même légèrement obscur. Mais la qualité abstruse n'est pas une qualité qui, par elle-même, appartienne à aucun sujet. Toutes choses sont également faciles à comprendre pour celui qui s'en approche à pas convenablement gradués. Si le calcul différentiel n'est pas une chose absolument aussi simple qu'un sonnet de M. Solomond Seesaw, c'est uniquement parce que dans cette route ardue quelque marchepied ou quelque échelon a été, çà et là, étourdiment oublié.

Donc, pour détruire toute chance de malentendu, je juge convenable de procéder comme si les faits les plus évidents de l'Astronomie étaient inconnus au lecteur. En combinant les deux modes de discussion que j'ai indiqués, je pourrai profiter des avantages parti-

culiers de chacun d'eux, spécialement de la *réitération en détail* qui sera la conséquence inévitable du plan. Je commence par descendre, et je réserve pour mon retour ascensionnel ces considérations indispensables de *quantité* dont j'ai déjà fait mention.

Commençons donc tout de suite par le mot le plu simple, l'*infini*. Le mot *infini*, comme les mots *Dieu esprit* et quelques autres expressions, dont les équivalents existent dans toutes les langues, est, non pas l'expression d'une idée, mais l'expression d'un effort vers une idée. Il représente une tentative possible vers une conception impossible. L'homme avait besoin d'un terme pour marquer la *direction* de cet effort, le nuage derrière lequel est situé, à jamais invisible, *l'objet de cet effort*. Un mot enfin était nécessaire, au moyen duquel un être humain pût se mettre tout d'abord en rapport avec un autre être humain et avec une certaine *tendance* de l'intelligence humaine. De cette nécessité est résulté le mot *infini*, qui ne représente ainsi que *la pensée d'une pensée.*

Relativement à cet infini dont nous nous occupons actuellement, l'infini de l'espace, nous avons entendu dire souvent que « si l'esprit admettait cette idée, acquiesçait à cette idée, la voulait concevoir, c'était surtout à cause de la difficulté encore plus grande qui s'oppose à la conception d'une limite quelconque ». Mais céci est simplement une de ces *phrases* par lesquelles les penseurs, même profonds, prennent plaisir, depuis un temps immémorial, à se tromper eux-

mêmes. C'est dans le mot *difficulté* que se cache l'argutie. L'esprit, nous dit-on, accepte l'idée d'un espace *illimité* à cause de la difficulté plus grande qu'il trouve à concevoir celle d'un espace limité. Or, si la proposition était posée loyalement, l'absurdité en deviendrait immédiatement évidente. Pour parler net, dans le cas en question, il n'y a pas simplement *difficulté*. L'assertion proposée, si elle était présentée sous des termes conformes à l'intention, et sans sophistiquerie, serait exprimée ainsi : « L'esprit admet l'idée d'un espace illimité à cause de l'*impossibilité plus grande* de concevoir celle d'un espace limité. »

On voit au premier coup d'œil qu'il n'est pas ici question d'établir un parallèle entre deux crédibilités, entre deux arguments, sur la validité respective desquels la raison est appelée à décider ; il s'agit de deux conceptions, directement contradictoires, toutes deux d'une impossibilité avouée, dont l'une, nous dit-on, peut cependant être acceptée par l'intelligence, en raison de la plus grande *impossibilité* qui empêche d'accepter la seconde. L'alternative n'est pas entre deux difficultés ; on suppose simplement que nous choisissons entre deux impossibilités. Or, la première admet des degrés ; mais la seconde n'en admet aucun ; c'est justement le cas suggéré par l'auteur de l'impertinente épître que nous avons citée. Une tâche est plus ou moins difficile ; mais elle ne peut être que possible ou impossible ; il n'y a pas de milieu. Il serait peut être plus *difficile* de renverser la chaîne des Andes qu'une

fourmilière; mais il est tout aussi *impossible* d'anéantir la matière de l'une que la matière de l'autre. Un homme peut sauter dix pieds moins difficilement que vingt; mais il tombe sous le sens que pour lui l'impossibilité de sauter jusqu'à la Lune n'est pas moindre que de sauter jusqu'à l'étoile du Chien.

Puisque tout ceci est irréfutable, puisque le choix permis à l'esprit ne peut avoir lieu qu'entre deux conceptions impossibles, puisqu'une impossibilité ne peut pas être plus grande qu'une autre, et ne peut conséquemment lui être préférée, les philosophes qui non-seulement affirment, en se basant sur le raisonnement précité, l'idée humaine de l'infini, mais aussi, en se basant sur cette idée hypothétique, l'infini lui-même, s'engagent évidemment à prouver qu'une chose impossible devient possible quand on peut montrer qu'une autre chose, elle aussi, est impossible. Ceci, dira-t-on, est un non-sens; peut-être bien; je crois vraiment que c'est un parfait non-sens, mais je n'ai nullement la prétention de le réclamer comme étant de mon fait.

Toutefois, la méthode la plus prompte pour montrer la fausseté de l'argument philosophique en question est simplement de considérer un fait qui jusqu'à présent a été négligé, à savoir que l'argument énoncé contient à la fois sa preuve et sa négation. « L'esprit, disent les théologiens et autres, est induit à admettre une *cause première* par la difficulté plus grande qu'il éprouve à concevoir une série infinie de causes. » L'argutie gît, comme précédemment, dans le mot *dif-*

ficulté; mais ici à quelle fin est employé ce mot? A soutenir l'idée de Cause Première. Et qu'est-ce qu'une Cause Première? C'est une limite extrême de toutes les causes. Et qu'est-ce qu'une limite extrême de toutes les causes? C'est le Fini. Ainsi, la même argutie, dans les deux cas, est employée, — par combien de philosophes, Dieu le sait! — pour soutenir tantôt le Fini et tantôt l'Infini; ne pourrait-elle pas être utilisée pour soutenir encore quelque autre chose? Quant aux arguties, elles sont généralement, de leur nature, insoutenables; mais, en les jetant de côté, constatons que ce qu'elles prouvent dans un cas est identique à ce qu'elles démontrent dans un autre, c'est-à-dire à rien.

Personne, évidemment, ne supposera que je lutte ici pour établir l'absolue impossibilité de ce que nous essayons de faire entendre par le mot *infini*. Mon but est seulement de montrer quelle folie c'est de vouloir prouver l'infini, ou même notre conception de l'infini, par un raisonnement aussi maladroit que celui qui est généralement employé.

Néanmoins, il m'est permis, en tant qu'individu, de dire que je ne puis pas concevoir l'infini, et que je suis convaincu qu'aucun être humain ne le peut davantage. Un esprit qui n'a pas une entière conscience de lui-même, qui n'est pas habitué à faire une analyse intérieure de ses propres opérations, pourra, il est vrai, devenir souvent sa propre dupe et croire qu'il a conçu l'idée dont je parle. Dans nos efforts pour la

concevoir, nous procédons pas à pas : nous imaginons toujours un degré derrière un degré; et aussi longtemps que nous continuons l'effort, on peut dire avec raison que nous tendons vers la conception de l'idée en vue ; mais la force de l'impression que nous parvenons, ou que nous sommes parvenus à créer, est en raison de la période de temps durant lequel nous maintenons cet effort intellectuel. Or, c'est par le fait de l'interruption de l'effort, — c'est en parachevant (nous le croyons du moins) l'idée postulée, — c'est en donnant, comme nous nous le figurons, la touche finale à la conception, — que nous anéantissons d'un seul coup toute cette fabrique de notre imagination; — bref, il faut que nous nous reposions sur quelque point suprême et conséquemment défini. Toutefois, si nous n'apercevons pas ce fait, c'est en raison de l'absolue coïncidence entre cette pause définitive et la cessation de notre pensée. En essayant, d'autre part, de former en nous l'idée d'un espace limité, nous inversons simplement le procédé, impliquant toujours la même impossibilité.

Nous *croyons* à un Dieu. Nous pouvons ou nous ne pouvons pas *croire* à un espace fini ou infini ; mais notre croyance, en de pareils cas, est plus proprement appelée *foi,* et elle est une chose tout à fait distincte de cette croyance particulière, de cette croyance *intellectuelle* qui présuppose une conception mentale.

Le fait est que, sur la simple énonciation d'un de ces termes à la classe desquels appartient le mot *in-*

fini, classe qui représente des *pensées de pensées*, celui qui a le droit de se dire un peu penseur se sent appelé, non pas à former une conception, mais simplement à diriger sa vision mentale vers un point donné du firmament intellectuel, vers une nébuleuse qui ne sera jamais résolue. Il ne fait, pour la résoudre, aucun effort; car avec un instinct rapide il comprend, non pas seulement l'impossibilité, mais, en ce qui concerne l'intérêt humain, le caractère essentiellement étranger de cette solution. Il comprend que la Divinité n'a pas marqué ce mystère pour être résolu. Il voit tout de suite que cette solution est située *hors* du cerveau de l'homme, et même *comment*, si ce n'est exactement *pourquoi*, elle gît hors de lui. Il y a des gens, je le sais, qui, s'employant en vains efforts pour atteindre l'impossible, acquièrent aisément, grâce à leur seul jargon, une sorte de réputation de profondeur parmi leurs complices les pseudo-penseurs, pour qui obscurité et profondeur sont synonymes. Mais la plus belle qualité de la pensée est d'avoir conscience d'elle-même, et l'on peut dire, sans faire une métaphore paradoxale, qu'il n'y a pas de brouillard d'esprit plus épais que celui qui, s'étendant jusqu'aux limites du domaine intellectuel, dérobe ces frontières elles-mêmes à la vue de l'intelligence.

Maintenant, on comprendra que, quand je me sers de ce terme, l'*infini de l'espace*, je ne veux pas contraindre le lecteur à former la conception impossible d'un infini *absolu*. Je prétends simplement faire enten-

dre *la plus grande étendue concevable* d'espace, — domaine ténébreux et élastique, tantôt se rétrécissant, tantôt s'agrandissant, selon la force irrégulière de l'imagination.

Jusqu'à présent, l'Univers sidéral a été considéré comme coïncidant avec l'Univers proprement dit, tel que je l'ai défini au commencement de ce discours. On a toujours, directement ou indirectement, admis — au moins depuis la première aube de l'Astronomie intelligible — que, s'il nous était possible d'atteindre un point donné quelconque de l'espace, nous trouverions toujours, de tous côtés, autour de nous, une interminable succession d'étoiles. C'était l'idée insoutenable de Pascal, quand il faisait l'effort, le plus heureux peut-être qui ait jamais été fait, pour périphraser la conception que nous essayons d'exprimer par le mot *Univers*. « C'est une sphère, dit-il, dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. » Mais, bien que cette intention de définition ne définisse pas du tout, en fait, l'Univers sidéral, nous pouvons l'accepter, avec quelque réserve mentale, comme une définition (suffisamment rigoureuse pour l'utilité pratique) de l'Univers proprement dit, c'est-à-dire de l'Univers considéré comme espace. Ce dernier, prenons-le donc pour *une sphère dont le centre est partout, et la circonférence nulle part.* Dans le fait, s'il nous est impossible de nous figurer une fin de l'espace, nous n'éprouvons aucune difficulté à imaginer un commencement quelconque parmi une série infinie de commencements.

IV

Comme point de départ, adoptons donc la *Divinité*. Relativement à cette Divinité, considérée en *elle-même*, celui-là seul n'est pas un imbécile, celui-là seul n'est pas un impie, qui n'affirme absolument rien. « Nous ne connaissons rien, dit le baron de Bielfeld, nous ne connaissons rien de la nature ou de l'essence de Dieu; — pour savoir ce qu'il est, il faut être Dieu même. »

Il faut être Dieu même? Malgré cette phrase effrayante, vibrante encore dans mon oreille, j'ose toutefois demander si notre ignorance actuelle de la Divinité est une ignorance à laquelle l'âme est *éternellement* condamnée.

Enfin, contentons-nous aujourd'hui de supposer que c'est Lui, — Lui, l'Incompréhensible (pour le présent du moins), — Lui, que nous considérerons comme *Esprit,* c'est-à-dire comme *non-Matière* (distinction qui, pour tout ce que nous voulons atteindre, suppléera parfaitement à une définition), — Lui, existant comme Esprit, qui nous a *créés,* ou faits de Rien, par la force de sa Volonté, — dans un certain point de l'Espace que nous prendrons comme centre, à une certaine époque dont nous n'avons pas la prétention de nous enquérir, mais en tout cas immensément éloignée; — supposons, dis-je, que c'est lui qui nous a faits, — mais faits... *quoi?* Ceci est, dans nos considérations, un point d'une importance vitale. *Qu'*étions-nous, *que*

pouvons-nous supposer légitimement avoir été, quand nous fûmes *créés*, nous, univers, primitivement et individuellement?

Nous sommes arrivés à un point où l'Intuition seule peut venir à notre aide. Mais qu'il me soit permis de rappeler l'idée que j'ai déjà suggérée comme la seule qui puisse convenablement définir l'intuition. Elle n'est que *la conviction naissant de certaines inductions ou déductions dont la marche a été assez secrète pour échapper à notre conscience, éluder notre raison, ou défier notre puissance d'expression*. Ceci étant entendu, j'affirme qu'une intuition absolument irrésistible, quoique indéfinissable, me pousse à conclure que Dieu a originairement créé, — que cette Matière qu'il a, par la force de sa Volonté, tirée de son Esprit, ou de Rien, ne peut avoir été autre chose que la Matière dans son état le plus pur, le plus parfait, de.... de quoi? — de *Simplicité*.

Ce sera là la seule *supposition* absolue dans mon discours. Je me sers du mot supposition dans son sens ordinaire; cependant, je maintiens que ma proposition primordiale, ainsi formulée, est loin, bien loin d'être une pure supposition. Rien n'a été, en effet, plus régulièrement, plus rigoureusement *déduit*; — aucune conclusion humaine n'a été, en effet plus régulièrement, plus rigoureusement *déduite*; — mais, hélas! le procédé de cette déduction échappe à l'analyse humaine; — en tout cas, il se dérobe à la puissance expressive de toute langue humaine.

Efforçons-nous maintenant de concevoir ce qu'a pu et ce qu'a dû être la Matière dans sa condition absolue de *simplicité*. Ici, la Raison vole d'un seul coup vers l'Imparticularité, — vers une particule, — une particule *unique*, — une particule *une* dans son espèce, — *une* dans son caractère, — *une* dans sa nature, — *une* par son volume, *une* par sa forme, — une particule qui soit particule à tous égards, donc, une particule amorphe et idéale, — particule absolument unique, individuelle, non divisée, mais *non pas indivisible*, simplement parce que Celui qui la créa par la force de sa Volonté peut très-naturellement la diviser par un exercice infiniment moins énergique de la même Volonté.

Donc, l'*Unité* est tout ce que j'affirme de la Matière originairement créée; mais je me propose de démontrer que *cette Unité est un principe largement suffisant pour expliquer la constitution, les phénomènes actuels et l'anéantissement absolument inévitable au moins de l'Univers matériel.*

Le Vouloir spontané, ayant pris corps dans la particule primordiale, a complété l'acte, ou, plus proprement, la *conception* de la Création. Nous nous dirigerons maintenant vers le but final pour lequel nous supposons que cette particule a été créée; — quand je dis but final, je veux dire tout ce que nos considérations jusqu'ici nous permettent d'en saisir, — à savoir, la constitution de l'Univers tirée de cette Particule unique.

Cette constitution s'est effectuée par la transformation *forcée* de l'Unité, originelle et normale, en Pluralité, condition anormale. Une action de cette nature implique réaction. Une diffusion de l'Unité n'a lieu que conditionnellement, c'est-à-dire qu'elle implique une tendance au retour vers l'Unité, — tendance indestructible jusqu'à parfaite satisfaction. Mais je m'étendrai par la suite plus amplement sur ce sujet.

La supposition de l'Unité absolue dans la Particule primordiale renferme celle de la divisibilité infinie. Concevons donc simplement la Particule comme non absolument épuisée par sa diffusion à travers l'Espace. De cette Particule considérée comme centre, supposons, irradié sphériquement, dans toutes les directions, à des distances non mesurables, mais cependant définies, dans l'espace vide jusqu'alors, un certain nombre innombrable, quoique limité, d'atomes inconcevablement mais non infiniment petits.

Or, de ces atomes, ainsi éparpillés ou à l'état de diffusion, que nous est-il permis, non pas de supposer, mais de conclure, en considérant la source d'où ils émanent et le but apparent de leur diffusion? L'Unité étant leur source, et *la différence d'avec l'Unité* le caractère du but manifesté par leur diffusion, nous avons tout droit de supposer que ce caractère persiste *généralement* dans toute l'étendue du plan et forme une partie du plan lui-même: — c'est-à-dire que nous avons tout droit de concevoir des différences continues, sur tous les points, d'avec l'unité et la simplicité du

point originel. Mais, pour ces raisons, sommes-nous autorisés à imaginer les atomes comme hétérogènes, dissemblables, inégaux et inégalement distants? Pour parler plus explicitement, devons-nous croire qu'il n'y a pas eu au moment de leur diffusion, deux atomes de même nature, de même forme ou de même grosseur? et que, leur diffusion étant opérée à travers l'Espace, ils doivent être tous, sans exception, inégalement distants l'un de l'autre? Un pareil arrangement dans de telles conditions, nous permet de concevoir aisément, immédiatement, le procédé d'opération le plus exécutable pour un dessein tel que celui dont j'ai parlé, — le dessein de tirer la variété de l'unité, — la diversité de la similarité, — l'hétérogénéité de l'homogénéité, — la complexité de la simplicité, — en un mot, la plus grande multiplicité possible de *rapports* de l'*Unité* expressément absolue. Incontestablement nous aurions le droit de supposer tout ce que j'ai dit, si nous n'étions pas arrêtés par deux réflexions : — la première, c'est que la superfluité et la surérogation ne sont jamais admissibles dans l'Action Divine; et la seconde, c'est que le but poursuivi apparaît comme tout aussi facile à atteindre quand quelques-unes des conditions requises sont obtenues dans le principe, que quand toutes existent visiblement et immédiatement. Je veux dire que celles-ci sont contenues dans les autres, ou qu'elles en sont une conséquence si instantanée, que la distinction devient inappréciable. La différence de grosseur, par exemple, sera tout de suite créée par la tendance

d'un atome vers un second atome, de préférence à un troisième, en raison d'une inégalité particulière de distance; *inégalité particulière de distance entre des centres de quantité, dans des atomes voisins de différente forme,* — phénomène qui ne contredit en rien la distribution généralement égale des atomes. La différence d'*espèce,* nous la concevons aussi très-aisément comme résultant de différences dans la grosseur et dans la forme, supposées plus ou moins conjointes; — en effet, puisque l'*Unité* de la Particule proprement dite implique homogénéité absolue, nous ne pouvons pas supposer que les atomes, au moment de leur diffusion, diffèrent en espèce, sans imaginer en même temps une opération spéciale de la Volonté Divine, agissant à l'émission de chaque atome, dans le but d'effectuer en chacun une transformation de sa nature essentielle; — et nous devons d'autant plus repousser une idée aussi fantastique, que l'objet en vue peut parfaitement bien être atteint sans une aussi minutieuse et laborieuse intervention. Nous comprenons donc, avant tout, qu'il eût été surérogatoire, et conséquemment anti-philosophique, d'attribuer aux atomes, en vue de leurs destinations respectives, autre chose qu'*une différence de forme* au moment de leur dispersion, et postérieurement une inégalité particulière de distance, — toutes les autres différences naissant ensemble des premières, dès les premiers pas que la masse a faits vers sa constitution. Nous établissons donc l'Univers sur une base purement *géométrique*. Il va sans dire qu'il n'est pas du tout néces-

saire de supposer une absolue différence, même de forme, entre *tous* les atomes irradiés ; — nous nous contentons de supposer une inégalité générale de distance de l'un à l'autre. Nous sommes tenus simplement d'admettre qu'il n'y a pas d'atomes *voisins* de forme similaire, — qu'il n'y a pas d'atomes qui puissent jamais se rapprocher, excepté lors de leur inévitable réunion finale.

Quoique la *tendance*, immédiate et perpétuelle, des atomes dispersés à retourner vers leur Unité normale soit impliquée, comme je l'ai dit, dans leur diffusion anormale, toutefois il est clair que cette tendance doit être sans résultat, — qu'elle doit rester une tendance et rien de plus, — jusqu'à ce que la force d'expansion, cessant d'opérer, donne à cette tendance toute liberté de se satisfaire. L'Action Divine, toutefois, étant considérée comme déterminée, et interrompue après l'opération primitive de la diffusion, nous concevons tout de suite une *réaction*, — en d'autres termes, une tendance, *qui pourra être satisfaite*, de tous les atomes désunis à retourner vers l'*Unité*.

Mais la force de diffusion étant retirée, et la réaction ayant commencé pour favoriser le dessein final, — *celui de créer la plus grande somme de rapports possible*, — ce dessein est maintenant en danger d'être frustré dans le détail, par suite de cette tendance rétroactive qui a pour but son accomplissement total. La *multiplicité* est l'objet ; mais rien n'empêche les atomes voisins de se précipiter *tout de suite* l'un vers l'autre, — grâce

à leur tendance maintenant libre, avant l'accomplissement de tous les buts multiples, — et de se fondre tous en une unité compacte ; rien ne fait obstacle à l'agrégation de diverses masses, isolées jusque-là, sur différents points de l'espace ; — en d'autres termes, rien ne s'oppose à l'accumulation de diverses masses, chacune faisant une Unité absolue

V

Pour l'accomplissement efficace et complet du plan général, nous devinons maintenant la nécessité d'une force répulsive limitée, de *quelque chose* qui serve à séparer, et qui, lors de la cessation de la Volition diffusive, puisse en même temps permettre le rapprochement et empêcher la jonction des atomes; qui leur permette de se rapprocher infiniment, et leur défende de se mettre en contact positif; quelque chose, en un mot, qui ait puissance, *jusqu'à une certaine époque*, de prévenir leur fusion, mais non de contredire à aucun égard ni à aucun degré leur tendance à se réunir. La force répulsive, déjà considérée comme si particulièrement limitée à d'autres égards, peut, je le répète, être prise comme une puissance destinée à empêcher l'absolue cohésion, *seulement jusqu'à une certaine époque*. A moins que nous ne concevions l'appétition des atomes pour l'Unité comme condamnée à n'être *jamais* satisfaite, — à moins que nous n'admettions que ce qui a eu un commencement ne doive pas

avoir de fin, — idée qui est réellement inadmissible, quelque nombreux que soient ceux d'entre nous qui rêvent et bavardent sur ce thème, — nous sommes forcés de conclure que l'influence répulsive supposée devra finalement — sous la pression de l'*Uni-tendance* agissant *collectivement,* mais agissant seulement alors que, pour l'accomplissement des plans de la Divinité, cette action collective devra se faire naturellement, — céder à une force qui, à cette époque finale, sera la force supérieure, poussée juste au degré nécessaire, et permettre ainsi le tassement universel des choses en *Unité,* unité inévitable parce qu'elle est originelle et conséquemment normale. Il est en vérité fort difficile de concilier toutes ces conditions : — nous ne pouvons même pas comprendre la possibilité de cette conciliation ; — néanmoins, cette impossibilité apparente est féconde en suggestions brillantes.

Que cette répulsion existe positivement, *nous le voyons.* L'homme n'emploie et ne connaît aucune force suffisante pour fondre deux atomes en un. Je n'avance ici que la thèse bien reconnue de l'impénétrabilité de la matière. Toute l'Expérience la prouve, — toute la Philosophie l'admet. J'ai essayé de démontrer le *but* de la répulsion et la nécessité de son existence ; mais je me suis religieusement abstenu de toute tentative pour en pénétrer la nature ; et cela, à cause d'une conviction intuitive qui me dit que le principe en question est strictement spirituel, — gît dans une profondeur impénétrable à notre intelligence présente, — est impli-

qué dans une considération relative à ce qui maintenant, dans notre condition humaine, ne peut être l'objet d'aucun examen, — dans une considération de l'*Esprit en lui-même*. Je sens, en un mot, qu'ici, et ici seulement, Dieu s'est interposé, parce qu'ici, et seulement ici, le nœud demandait l'interposition de Dieu.

Dans le fait, pendant que dans cette tendance des atomes vers l'Unité on reconnaîtra tout d'abord le principe de la gravitation newtonienne, ce que j'ai dit d'une force répulsive, servant à mettre des limites à la satisfaction immédiate, peut être entendu de *ce que* nous avons jusqu'à présent désigné tantôt comme chaleur, tantôt comme magnétisme, tantôt comme *électricité*; montrant ainsi, dans les vacillations de la phraséologie par laquelle nous essayons de *le* définir, l'ignorance où nous sommes de son caractère mystérieux et terrible.

Le nommant donc, pour le présent seulement, électricité, nous savons que toute analyse expérimentale de l'électricité a donné, pour résultat final, le principe, réel ou apparent, de l'*hétérogénéité*. *Seulement là* où les choses diffèrent, l'électricité se manifeste; et il est présumable qu'elles ne diffèrent jamais là où l'électricité n'est pas développée, sinon apparente. Or, ce résultat est dans le plus parfait accord avec celui où je suis parvenu par une autre voie que celle de l'expérience. J'ai affirmé que l'utilité de la force répulsive était d'empêcher les atomes disséminés de retourner à l'Unité immédiate; et ces atomes sont représentés comme différant les uns des autres. La *différence* est leur carac-

tère, — leur essentialité, — juste comme la *non-différence* était le caractère essentiel de leur mouvement. Donc, quand nous disons qu'une tentative, pour mettre en contact deux de ces atomes, doit amener un effort de l'influence répulsive pour empêcher cette union, nous pouvons aussi bien nous servir d'une phrase absolument équivalente, à savoir qu'une tentative pour mettre en contact deux différences amènera comme résultat un développement d'électricité. Tous les corps existants sont composés de ces atomes en contact immédiat, et peuvent conséquemment être considérés comme de simples assemblages de différences plus ou moins nombreuses ; et la résistance faite par l'esprit de répulsion, si nous mettions en contact deux de ces assemblages quelconques, serait en raison des deux sommes de différences contenues dans chacun ; expression qui peut être réduite à celle-ci, équivalente :

La somme d'électricité développée par le contact de deux corps est proportionnée à la différence entre les sommes respectives d'âmes dont les corps sont composés.

Qu'il n'existe pas deux corps absolument semblables, c'est un simple corollaire qui résulte de tout ce que nous avons dit. Donc, l'électricité, toujours existante, se *développe* par le contact de corps quelconques, mais ne se *manifeste* que par le contact de corps d'une différence appréciable.

A l'électricité, — pour nous servir encore de cette désignation, — nous pouvons à bon droit rapporter les divers phénomènes physiques de lumière, de chaleur

et de magnétisme; mais nous sommes bien mieux autorisés encore à attribuer à ce principe strictement spirituel les phénomènes plus importants de vitalité, de conscience et de *Pensée*. A ce sujet, toutefois, qu'il me soit permis de faire une pause et de noter que ces phénomènes, observés dans leur généralité ou dans leurs détails, semblent procéder *au moins en raison de l'hétérogénéité*.

Écartons maintenant les deux termes équivoques, *gravitation* et *électricité*, et adoptons les expressions plus définies d'*attraction* et de *répulsion*. La première, c'est le corps; la seconde, c'est l'âme; l'une est le principe matériel, l'autre le principe spirituel de l'Univers. *Il n'existe pas d'autres principes. Tous* les phénomènes doivent être attribuées à l'un ou à l'autre, ou à tous les deux combinés. Il est si rigoureusement vrai, il est si parfaitement rationnel que l'attraction et la répulsion sont les *seules* propriétés par lesquelles nous percevons l'Univers, — en d'autres termes, par lesquelles la Matière se manifeste à l'Esprit, — que nous avons pleinement le droit de supposer que la matière n'*existe* que comme attraction et répulsion; — que l'attraction et la répulsion *sont* matière, — nous servant de cette hypothèse comme d'un moyen de faciliter l'argumentation; — car il est impossible de concevoir un cas où nous ne puissions employer à notre gré le mot matière et les termes attraction et répulsion, pris ensemble, comme expressions de logique équivalentes et convertibles.

VI

Je disais tout à l'heure que ce que 'ai nommé la tendance des atomes disséminés à retourner à leur unité originelle devait être pris pour le principe de la loi newtonienne de la gravitation ; et en effet on n'aura pas grande peine a entendre la chose ainsi, si l'on considère la *gravitation newtonienne* sous un aspect purement général, comme une force qui pousse la matière à chercher la matière ; c'est-à-dire si nous voulons ne pas attacher notre attention au *modus operandi* connu de la force newtonienne. La coïncidence générale nous satisfait ; mais, en regardant de plus près, nous voyons dans le détail beaucoup de choses qui paraissent non coïncidentes, et beaucoup d'autres où la cïoncidence ne paraît pas du moins suffisamment établie. Un exemple : la gravitation newtonienne, si nous la considérons dans certains modes, ne nous apparaît pas du tout comme une tendance vers l'*Unité ;* elle nous semble plutôt une tendance de tous les corps dans toutes les directions, phrase qui semble exprimer la tendance à la diffusion. Ici donc, il y a non-coïncidence. Un autre exemple : quand nous réfléchissons sur la loi mathématique qui gouverne la tèndance newtonienne, nous voyons clairement que nous ne pouvons pas obtenir la coïncidence, — relativement du moins, au *modus operandi,* — entre la gravitation, telle que nous la connaissons, et cette tendance, simple et directe en apparence, que j'ai supposée.

En effet, je suis arrivé à un point où il serait bon de renforcer ma position en inversant mon procédé. Jusqu'à présent, nous avons procédé *à priori*, d'une considération abstraite de la *Simplicité*, prise comme la qualité qui a dû le plus vraisemblablement caractériser l'action originelle de Dieu. Voyons maintenant si les faits établis de la gravitation newtonienne peuvent nous fournir, *à posteriori*, quelques inductions légitimes.

Que déclare la loi newtonienne ? que tous les corps s'attirent l'un l'autre avec des forces proportionnées aux carrés de leurs distances. C'est à dessein que je donne d'abord la version vulgaire de la loi ; et je confesse que dans celle-ci, comme dans la plupart des traductions vulgaires de grandes vérités, je ne trouve pas une qualité très-suggestive. Adoptons donc une phraséologie plus philosophique : — *Chaque atome de chaque corps attire chaque autre atome, soit appartenant au même corps, soit appartenant à chaque autre corps, avec une force variant en raison inverse des carrés des distances entre l'atome attirant et l'atome attiré.* Ici, pour le coup, un flot de suggestions jaillit aux yeux de l'esprit.

Mais voyons distinctement la chose que Newton a *prouvée*, — selon la définition grossièrement irrationnelle de la *preuve* prescrite par les écoles de métaphysique. Il fut obligé de se contenter de montrer que les mouvements d'un Univers imaginaire, composé d'atomes attirants et attirés obéissant à la loi qu'il annonçait, coïncidaient parfaitement avec les mouvements de

l'Univers existant réellement, autant du moins qu'il tombe sous notre observation. Telle fut la somme de sa *démonstration,* selon le jargon conventionnel des philosophies. Les succès qui la confirmèrent ajoutèrent preuve sur preuve, — des preuves telles que les admet toute intelligence saine, — mais la *démonstration* de la loi elle-même, selon les métaphysiciens, n'avait été confirmée en aucune façon. Cependant, la preuve *oculaire, physique,* de l'attraction, ici même, sur cette Terre, fut enfin trouvée, en parfait accord avec la théorie newtonienne, et à la grande satisfaction de quelques-uns de ces reptiles intellectuels. Cette preuve jaillit indirectement et incidemment (comme jaillirent presque toutes les vérités importantes), d'une tentative faite pour mesurer la densité moyenne de la Terre. Dans les fameuses expériences que Maskelyne, Cavendish et Bailly firent dans ce but, il fut découvert, vérifié et mathématiquement démontré que l'attraction de la masse d'une montagne était en accord exact avec l'immortelle théorie de l'astronome anglais.

Mais, en dépit de cette confirmation d'une vérité qui n'en avait aucun besoin, — en dépit de la prétendue corroboration de la *théorie* par la prétendue *preuve oculaire et physique,* — en dépit du caractère de cette corroboration, — les idées que les vrais philosophes eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'accepter relativement à la gravitation, et particulièrement les idées acceptées et complaisamment maintenues par les hommes vulgaires, ont été évidemment tirées, pour la plus

grande partie, d'une considération du principe, tel qu'ils le trouvent simplement développé *sur la planète à laquelle ils sont attachés.*

Or, où tend une considération aussi amoindrie? A quelle espèce d'erreur donne-t-elle naissance? Sur la Terre nous voyons, nous sentons simplement que la gravitation chasse tous les corps vers le centre de la Terre. Aucun homme, dans le domaine ordinaire de la vie, ne peut voir ni sentir autrement, — ne peut s'empêcher de percevoir que toute chose, partout, a une tendance gravitante, perpétuelle, vers le centre de la Terre, et pas ailleurs; cependant (sauf une exception qui sera spécifiée postérieurement), il est certain que chaque chose terrestre (pour ne pas parler maintenant de toutes les choses célestes) a une tendance non-seulement vers le centre de la Terre, mais en outre vers toute espèce de direction possible.

Or, quoique les hommes de philosophie ne puissent pas être accusés de se tromper avec le vulgaire dans cette matière, ils se laissent toutefois influencer, à leur insu, par l'idée vulgaire agissant comme sentiment. — *Quoique personne n'ait foi dans les fables du Paganisme,* — dit Bryant dans sa très-savante *Mythologie,* — *cependant, nous nous oublions sans cesse au point d'en tirer des inductions comme de réalités existantes.* — Je veux dire que la perception purement *sensitive* de la gravitation, telle que nous la connaissons sur la Terre, induit l'humanité en fantaisie et la fait croire à une *concentralisation*, à une sorte de spécialité terrestre; qu'elle a

toujours incliné vers cette fantaisie les intelligences même les plus puissantes, — les détournant perpétuellement, quoique imperceptiblement, de la caractéristique réelle du principe ; les ayant empêchées jusqu'à l'époque présente de saisir même un aperçu de cette vérité vitale qui se trouve dans une direction diamétralement opposée, — derrière les caractéristiques *essentielles* du principe, qui sont, non pas la concentralisation ou la spécialité, mais l'*universalité* et la *diffusion*. Cette vérité vitale est l'Unité, prise comme source du phénomène.

Permettez-moi de répéter la définition de la gravitation : *Chaque atome, dans chaque corps, attire chaque autre atome appartenant au même corps ou appartenant à tout autre corps,* avec une force qui varie en raison inverse des carrés des distances de l'atome attirant et de l'atome attiré.

Que le lecteur s'arrête ici un moment avec moi pour contempler la miraculeuse, ineffable et absolument inimaginable complexité de rapports impliquée dans ce fait, que *chaque atome attire chaque autre atome,* — impliquée seulement dans ce fait de l'attraction, étant écartée la question de la loi ou du mode suivant lesquels l'attraction se manifeste, — impliquée dans ce fait unique que chaque atome attire plus ou moins chaque autre atome, dans une immensité d'atomes telle, que toutes les étoiles qui entrent dans la constitution de l'Univers peuvent être à peu près comparées pour le nombre aux atomes qui entrent dans la composition d'un boulet de canon.

Eussions-nous simplement découvert que chaque atome tendait vers un point favori, vers quelque atome particulièrement attractif, nous serions encore tombés sur une découverte qui, en elle-même, aurait suffi pour accabler notre esprit; — mais quelle est cette vérité que nous sommes actuellement appelés à comprendre? C'est que chaque atome attire chaque autre atome, sympathise avec ses plus délicats mouvements, avec chaque atome et avec tous, toujours, incessamment, suivant une loi déterminée dont la complexité, même considérée seulement en elle-même, dépasse absolument les forces de l'imagination humaine. Si je me propose de mesurer l'influence d'un seul atome sur l'atome son voisin dans un rayon solaire, je ne puis pas accomplir mon dessein sans d'abord compter et peser tous les atomes de l'Univers et définir la position précise de chacun à un moment particulier de la durée. Si je m'avise de déplacer, ne fût-ce que de la trillionième partie d'un pouce, le grain microscopique de poussière posé maintenant sur le bout de mon doigt, quel est le caractère de l'action que j'ai eu la hardiesse de commettre? J'ai accompli un acte qui ébranle la Lune dans sa marche, qui contraint le Soleil à n'être plus le soleil, et qui altère pour toujours la destinée des innombrables myriades d'étoiles qui roulent et flamboient devant la majesté de leur Créateur.

De telles idées, de telles conceptions, — pensées monstrueuses qui ne sont plus des pensées, rêveries de l'âme plutôt que raisonnements ou même considération

de l'intellect, — de telles idées, je le répète, sont les seules que nous puissions réussir à créer en nous dans tous nos efforts pour saisir le grand principe de l'*Attraction.*

Mais maintenant, avec de telles idées, avec une telle *vision,* franchement acceptée, de la merveilleuse complexité de l'Attraction, que toute personne, capable de réfléchir sur de pareilles matières, s'applique à imaginer un principe adaptable aux phénomènes observés, — ou la condition qui leur a donné naissance.

Une si évidente fraternité des atomes n'indique-t-elle pas une extraction commune? Une sympathie si victorieuse, si indestructible, si absolument indépendante, ne suggère-t-elle pas l'idée d'une source, d'une paternité commune? Un extrême ne pousse-t-il pas la raison vers l'extrême son contraire? L'infini dans la division ne se rapporte-t-il pas à l'absolu dans l'individualité? Le superlatif de la complexité ne fait-il pas deviner la perfection dans la simplicité? Je veux dire, non pas seulement que les atomes, comme nous les voyons, sont divisés ou qu'ils sont complexes dans leurs rapports, mais surtout qu'ils sont inconcevablement divisés et inexprimablement complexes; c'est de l'extrême des conditions que je veux parler maintenant, plutôt que des conditions elles-mêmes. En un mot, n'est-ce pas parce que les atomes étaient, à une certaine époque très-ancienne *quelque chose de plus même qu'un assemblage,* — n'est-ce pas parce que originellement, donc normalement, ils étaient *Un,* que maintenant, en toutes

circonstances, sur tous les points, dans toutes les directions, par tous les modes de rapprochement, dans tous les rapports et à travers toutes les conditions, ils s'efforcent de *retourner* vers cette *unité* absolue indépendante et inconditionnelle?

Ici, quelqu'un demandera peut-être : « Pourquoi, puisque c'est vers l'Unité que ces atomes s'efforcent de retourner, ne jugeons-nous pas et ne définissons-nous pas l'Attraction *une simple tendance générale vers un centre?* — Pourquoi, particulièrement, *vos* atomes, les atomes que vous nous donnez comme ayant été irradiés d'un centre, ne retournent-ils pas tous à la fois, en ligne droite, vers le point central de leur origine? »

Je réponds qu'ils le font, ainsi que je le montrerai clairement; mais que la cause qui les y pousse est tout à fait indépendante du centre considéré *comme tel*. Ils tendent tous en ligne droite vers un centre. à cause de la sphéricité selon laquelle ils ont été lancés dans l'espace. Chaque atome, formant une partie d'un globe généralement uniforme d'atomes, trouve naturellement plus d'atomes dans la direction du centre que dans toute autre direction ; c'est donc dans ce sens qu'il est poussé, mais il n'y est pas poussé parce que le centre est *le point de son origine*. Il n'est pas de *point* auquel les atomes se rallient. Il n'est pas de *lieu*, soit dans le concret, soit dans l'abstrait, auquel je les suppose attachés. Rien de ce qui peut s'appeler *localité* ne doit être conçu comme étant leur origine. Leur source est dans le principe Unité. C'est là le père

qu'ils ont perdu, C'est là *ce qu'ils cherchent* toujours, immédiatement, dans toutes les directions, partout où ils peuvent le trouver, même partiellement; apaisant ainsi, dans une certaine mesure, leur indescriptible tendance, tout en faisant route vers leur absolue satisfaction finale.

Il suit de tout ceci que tout principe qui sera suffisant pour expliquer en général la *loi,* ou *modus operandi,* de la force attractive devra aussi expliquer cette loi dans le particulier; — c'est-à-dire que tout principe qui montrera pourquoi les atomes doivent tendre vers leur *centre général d'irradiation,* avec des forces variant en proportion inverse des carrés des distances, expliquera d'une manière satisfaisante la tendance, conforme à la même loi, qui pousse l'atome vers l'atome; — *car* la tendance vers le centre *est* simplement la tendance de chacun vers chacun, et non pas une tendance vers un centre considéré *comme tel.*

On voit en même temps que l'établissement de mes propositions n'implique aucune nécessité de modifier les termes de la définition newtonienne de la gravitation, laquelle déclare que chaque atome attire chaque autre atome, dans une infinie réciprocité, et ne déclare que cela ; mais (en supposant toutefois que ce que je propose sera finalement admis) il me semble évident que, dans les futures opérations de la science, on pourrait éviter quelque erreur occasionnelle, si l'on adoptait une phraséologie plus ample, telle que celle-ci : — Chaque

atome tend vers chaque autre atome, etc., avec une force, etc. ; *le résultat général étant une tendance de tous les atomes, avec une force semblable, vers un centre général.*

En reprenant notre route à l'inverse, nous sommes arrivés à un résultat identique ; mais, dans l'un des cas, l'*Intuition* était le point de départ; dans l'autre, elle était le but. En commençant mon premier voyage, je pouvais dire seulement que je *sentais,* par une irrésistible intuition, que la Simplicité avait été la caractéristique de l'action originelle de Dieu ; — en finissant mon second voyage, je puis seulement déclarer que je perçois, par une irrésistible intuition, que l'Unité a été la source des phénomènes de la gravitation newtonienne observés jusqu'à présent. Ainsi, selon les écoles, je ne *prouve* rien. Soit. Je n'ai pas d'autre ambition que de suggérer, — et de *convaincre* par la suggestion. J'ai l'orgueilleuse conviction qu'il existe des intelligences humaines profondes, douées d'un prudent discernement, qui ne pourront pas *s'empêcher* d'être largement satisfaites de mes simples suggestions. Pour ces intelligences, — comme pour la mienne, — il n'est pas de démonstration mathématique qui puisse apporter la moindre *vraie preuve* additionnelle à la grande *Vérité* que j'ai avancée, à savoir que l'*Unité originelle est la source, le principe des Phénomènes universels.* Pour ma part, je ne suis pas aussi sûr que je parle et que je vois ; — je ne suis pas aussi sûr que mon cœur bat et que mon âme vit ; — que le soleil se lèvera demain matin, proba-

bilité qui gît encore dans le Futur, — je ne prétends pas du tout en être aussi sûr que je le suis de ce *Fait* irréparablement passé, que tous les Êtres et toutes les Pensées des Êtres, avec toute leur ineffable Multiplicité de Rapports, ont jailli à la fois à l'existence de la primordiale et indépendante *Unité*.

Relativement à la gravitation newtonienne, le docteur Nichol, l'éloquent auteur de l'*Architecture des Cieux*, dit : « En vérité, nous n'avons aucune raison de supposer que cette grande Loi, telle qu'elle nous est aujourd'hui connue, soit la formule suprême ou la plus simple, conséquemment universelle et omnicompréhensive, d'une grande Ordonnance. Le mode suivant lequel son intensité diminue avec l'élément de la distance n'a pas l'aspect d'un *principe* suprême, lequel principe comporte toujours la simplicité de ces axiomes, évidents par eux-mêmes, qui constituent la base de la géométrie. »

Il est absolument vrai que les *principes suprêmes*, selon le sens usuel des termes, comportent toujours la simplicité des axiomes géométriques (quant aux choses *évidentes par elles-mêmes*, il n'en existe pas) ; — mais ces principes ne sont pas clairement *suprêmes ;* en d'autres termes, les choses que nous avons l'habitude de qualifier *principes* ne sont pas, à proprement parler, des principes, — puisqu'il ne peut exister qu'un principe, qui est la Volition Divine. Nous n'avons donc aucun droit de supposer, d'après ce que nous observons dans les règles qu'il nous plaît follement d'ap-

peler *principes*, quoi que ce soit qui ressemble aux caractéristiques d'un principe proprement dit. Les *principes suprêmes*, dont le docteur Nichol parle comme comportant la simplicité géométrique, peuvent avoir et ont, en effet, cet aspect géométrique, puisqu'ils sont une partie intégrante d'un vaste système géométrique, c'est-à-dire d'un système de simplicité, dans lequel toutefois le principe vraiment suprême est, *comme nous le savons*, le maximum du complexe, autrement dit, de l'inintelligible; — car n'est-ce pas la Capacité spirituelle de Dieu ?

Cependant, j'ai cité la remarque du docteur Nichol, non pas tant pour infirmer sa philosophie que pour attirer l'attention sur ce fait, que, malgré que tous les hommes aient admis un *certain* principe comme existant au delà de la loi de la gravitation, aucune tentative n'a été faite pour définir ce qu'*est* particulièrement ce principe; — si nous exceptons peut-être quelques visées fantastiques qui le transportent dans le magnétisme, dans le mesmérisme, dans le swedenborgianisme, ou dans le transcendantalisme, ou dans tout autre délicieux *isme* de la même espèce, invariablement favorisé par une seule et même espèce de gens. Le grand esprit de Newton, tout en saisissant hardiment la Loi elle-même, a reculé devant le principe de la Loi. Plus active, plus compréhensible au moins, sinon plus patiente et plus profonde, la sagacité de Laplace n'eut pas le courage de s'y attaquer. Mais l'hésitation de la part de ces astronomes n'est pas si difficile à comprendre.

Eux aussi, comme d'ailleurs tous les mathématiciens de la première classe, ils étaient *purement* mathématiciens; leur intelligence du moins était marquée d'un caractère mathématico-physique vigoureusement prononce. Tout ce qui n'était pas distinctement situé dans le domaine de la physique ou des mathématiques leur apparaissait comme des Non-Entités ou des Ombres. Néanmoins, nous pouvons bien nous étonner que Leibnitz, qui fut une exception remarquable à cette règle générale, et dont le tempérament spirituel était un singulier mélange du mathématique avec le physico-métaphysique, n'ait pas d'abord recherché et défini le point en litige. Newton et Laplace, cherchant un principe, et n'en découvrant aucun *physique,* devaient humblement et tranquillement s'arrêter à cette conclusion, qu'il n'en existait absolument aucun; mais il est presque impossible de concevoir que Leibnitz, ayant épuisé dans ses recherches les domaines de la physique, n'ait pas marché droit, plein de hardiesse et de confiance, à travers ce vieux labyrinthe du royaume de la Métaphysique qui lui était si familier. Il est évident qu'il a dû s'aventurer à la recherche du trésor; — s'il ne l'a pas trouvé, c'est peut-être, après tout, parce que sa merveilleuse conductrice, son Imagination, n'était pas suffisamment adulte ou assez bien éduquée pour le diriger dans la bonne route.

J'observais tout à l'heure qu'il avait été fait de vagues tentatives pour attribuer la gravitation à de certaines forces très-douteuses, dont le nom affecte la désinence

isme. Mais ces tentatives, quoique considérées très-justement comme hardies, n'ont pas visé plus loin qu'à la généralité, à la pure généralité de la loi newtonienne. Aucun effort d'explication, aucun effort heureux, à ma connaissance, n'a été fait relativement à son *modus operandi*. C'est donc avec une crainte bien légitime d'être pris pour un fou, dès le début, et avant d'avoir pu porter mes propositions sous l'œil de ceux-là qui seuls sont compétents pour décider sur leur valeur, que je déclare ici que le *modus operandi* de la loi de la gravitation est une chose excessivement simple et parfaitement appréciable, à la condition que nous approchions du problème selon une juste gradation et dans la bonne route, — c'est-à-dire si nous le considérons du point de vue convenable.

VII

Soit que nous arrivions à l'idée d'absolue *Unité*, source présumée de Tous les Êtres, par une considération de la Simplicité prise pour la caractérisque la plus probable de l'action originelle de Dieu, — soit que nous y parvenions par l'examen de l'universalité de rapports de la gravitation; — ou soit enfin que nous aboutissions à cette idée comme au résultat de la corroboration réciproque des deux procédés, — toujours est-il que l'idée, une fois acceptée, est inséparablement connexe d'une autre idée, celle de la condition de l'Uni-

vers sidéral, tel que nous le voyons maintenant, c'est-à-dire d'une incommensurable *diffusion* à travers l'espace. Or, une connexion entre ces idées, — unité et diffusion, — ne peut pas être admissible sans une troisième idée, celle de l'*irradiation*. L'Unité absolue étant prise comme centre, l'Univers sidéral existant est le résultat d'une *irradiation* partant de ce centre.

Or, les lois de l'irradiation sont *connues*. Elles sont partie intégrante de la *sphère*. Elles appartiennent à la classe des *propriétés géométriques incontestables*. Nous disons d'elles : elles sont vraies, elles sont évidentes. Demander *pourquoi* elles sont vraies, ce serait demander pourquoi sont vrais les axiomes sur lesquels s'appuie la démonstration de ces lois. Il n'y a *rien* de démontrable, pour parler strictement; mais, s'il y a quelque chose de démontrable, les propriétés et les lois en question sont démontrées.

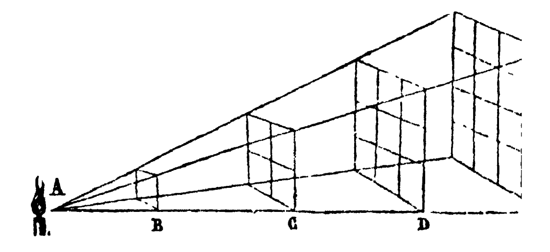
Mais ces lois, que déclarent-elles? Comment, par quels degrés l'irradiation procède-t-elle du centre vers l'espace?

D'un centre lumineux la Lumière émane par irradiation, et les quantités de lumière reçues par un plan quelconque, que nous supposerons changeant de position, de manière à se trouver tantôt plus près, tantôt plus loin du centre, diminueront dans la même proportion que s'accroîtront les carrés des distances entre le plan et le corps lumineux, et s'accroîtront dans la même proportion que diminueront les carrés.

L'expression de la loi peut être ainsi généralisée : —

Le nombre de molécules lumineuses, ou, si l'on prefère d'autres termes, le nombre d'impressions lumineuses, reçues par le plan mobile, sera en proportion *inverse* des carrés des distances où sera situé le plan. Et, pour généraliser encore, nous pouvons dire que la diffusion, l'éparpillement, l'irradiation, en un mot, est en proportion *directe* des carrés des distances.

Par exemple : à la distance B du centre lumineux A, un certain nombre de particules est éparpillé, de manière à occuper la surface B. Donc, à la distance double, c'est-à-dire à C, ces particules se trouveront d'autant plus éparpillées qu'elles occuperont quatre surfaces semblables ; à la distance triple, ou à D, elles seront d'autant plus séparées les unes des autres qu'elles occuperont neuf surfaces semblables ; à une distance quadruple, ou à E, elles seront tellement diffuses, qu'elles s'étendront sur seize surfaces semblables ; — et ainsi de suite à l'infini.



Généralement, en disant que l'irradiation procède en raison proportionnelle directe des carrés des dis-

tances, nous nous servons du terme irradiation pour exprimer *le degré de diffusion* à mesure que nous nous éloignons du centre. Inversant la proposition et employant le mot *concentralisation* pour exprimer *le degré d'attraction générale* à mesure que nous nous rapprochons du centre, nous pouvons dire que la concentralisation procède en raison inverse des carrés des distances. En d'autres termes, nous sommes arrivés à cette conclusion, que, dans l'hypothèse que la matière ait été originellement irradiée d'un centre, et soit maintenant en train d'y retourner, la concentralisation, ou action de retour, procède *exactement comme nous savons que procède la force de gravitation.*

Or, s'il nous était permis de supposer que la concentralisation représente exactement la *force de la tendance vers le centre,* — que l'une est en exacte proportion avec l'autre, et que les deux procèdent simultanément, nous aurions démontré tout ce qui était à démontrer. La seule difficulté ici consiste donc à établir une proportion directe entre la concentralisation et la *force* de concentralisation ; et nous pouvons considérer la chose comme faite si nous établissons une proportion semblable entre l'irradiation et la *force* d'irradiation.

Une rapide inspection des cieux suffit pour nous montrer que les étoiles sont distribuées avec une certaine uniformité générale et à une certaine égalité de distance à travers la région de l'espace où elles sont groupées, affectant dans leur ensemble une forme ap-

proximativement sphérique; — cette espèce d'égalité, générale plutôt qu'absolue, ne contredisant en rien ma déduction sur l'inégalité de distances, dans de certaines limites, entre les atomes originellement irradiés, et représentant un corollaire du système évident d'infinie complexité de rapports tirée de l'unité absolue. Je suis parti, on se le rappelle, de l'idée d'une distribution généralement uniforme, mais particulièrement inégale, des atomes; — idée confirmée, je le répète, par une inspection des étoiles, telles qu'elles existent actuellement.

Mais, même dans l'égalité générale de distribution en ce qui regarde les atomes, apparaît une difficulté qui, sans aucun doute, s'est déjà présentée à ceux de mes lecteurs qui croient que je suppose cette égalité de distribution effectuée par *l'irradiation partant d'un centre.* Au premier coup d'œil, l'idée de l'*irradiation* nous force à accepter cette autre idée, jusqu'à présent non séparée et en apparence inséparable, d'une agglomération autour d'un centre et d'une dispersion à mesure qu'on s'en éloigne, — l'idée, en un mot, d'inégalité de distribution relativement à la matière irradiée.

Or, j'ai fait observer ailleurs [1] que si la Raison, à la recherche du Vrai, peut jamais trouver sa route, c'est par des difficultés telles que celle actuellement en question, par une telle inégalité, par de telles par-

1. *Double Assassinat dans la rue Morgue.*— HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

ticularités, par de telles saillies sur le plan ordinaire des choses. Grâce à la difficulté, à la *particularité* qui se présente ici, je bondis d'un seul coup vers le secret, — secret que je n'aurais jamais pu atteindre sans la particularité et les inductions qu'elle me fournit *par son pur caractère de particularité.*

La marche de ma pensée, arrivée à ce point, peut être grossièrement dessinée de la manière suivante : — Je me dis : « L'Unité, comme je l'ai expliquée, est une vérité; — je le sens. La Diffusion est une vérité; je le vois. L'Irradiation, par laquelle seule ces deux vérités sont conciliées, est conséquemment une vérité; je le perçois. L'*égalité* de diffusion, d'abord déduite *a priori* et ensuite confirmée par l'inspection des phénomènes, est aussi une vérité; — je l'admets pleinement. Jusqu'ici, tout est clair autour de moi; — il n'y a pas de nuages derrière lesquels puisse se cacher le secret, le grand secret du *modus operandi* de la gravitation; — mais ce secret est quelque part aux environs, très-certainement, et, n'y eût-il qu'un seul nuage en vue, je serais tenu de soupçonner ce nuage. » Et justement, comme je me dis cela, voilà qu'un nuage apparaît. Ce nuage est l'impossibilité apparente de concilier ma vérité, *irradiation,* avec mon autre vérité, *égalité de diffusion.* Je me dis alors : « Derrière cette impossibilité *apparente* doit se trouver ce que je cherche. » Je ne dis pas : impossibilité *réelle*; car une invincible foi dans mes vérités me confirme qu'il n'y a là, après tout, qu'une simple difficulté; mais je vais jusqu'à dire,

avec une confiance opiniâtre, que, quand cette difficulté sera résolue, nous trouverons, *enveloppée dans le procédé de solution,* la clef du secret que nous cherchons. De plus, je *sens* que nous ne découvrirons qu'*une seule* solution possible de la difficulté, et cela, pour cette raison que, s'il y en avait deux, l'une des deux serait superflue, sans utilité, vide, ne contenant aucune clef, puisqu'il n'est pas besoin d'une double clef pour ouvrir un secret quelconque de la nature.

Et maintenant examinons : — les notions ordinaires, les notions distinctes que nous pouvons avoir de l'irradiation, sont tirées du mode tel que nous le voyons appliqué dans le cas de la Lumière. Là, nous trouvons une effusion *continue de courants lumineux, avec une force que nous n'avons aucun droit de supposer variable.* Or, dans n'importe quelle irradiation de cette nature, continue et d'une force invariable, les régions voisines du centre doivent être inévitablement plus remplies que les régions éloignées. Mais je n'ai supposé aucune irradiation telle que celle-là. Je n'ai pas supposé une irradiation *continue;* par la simple raison qu'une telle supposition impliquerait d'abord la nécessité d'adopter une conception que l'homme, ainsi que je l'ai montré, ne peut pas adopter, et que l'examen du firmament réfute, ainsi que je le démontrerai plus amplement, — la conception d'un Univers sidéral absolument infini, — et impliquerait, en second lieu, l'impossibilité de comprendre une réaction, c'est-à-dire la gravitation, telle qu'elle existe maintenant, puisque, tant qu'une action

se continue, aucune réaction, naturellement. ne peut avoir lieu. Donc, ma supposition, ou plutôt l'inévitable déduction tirée des justes prémisses, était celle d'une irradiation *déterminée*, d'une irradiation finalement discontinuée.

Qu'il me soit permis maintenant de décrire le seul mode possible selon lequel nous pouvons comprendre que la matière ait été répandue à travers l'espace, de manière à remplir à la fois les conditions d'irradiation et de distribution généralement égale.

Par commodité d'illustration, imaginons d'abord une sphère creuse, de verre ou d'autre matière, occupant l'espace à travers lequel la matière universelle a été également éparpillée, par le moyen de l'irradiation, de la particule absolue, indépendante, inconditionnelle, placée au centre de la sphère.

Un certain effort de la puissance expansive (que nous présumons être la Volonté Divine), — en d'autres termes, une certaine *force*, dont la mesure est la quantité de matière, c'est-à-dire le nombre des atomes, — a émis, émet, par irradiation, ce nombre d'atomes, les chassant hors du centre dans toutes les directions, leur proximité réciproque diminuant à mesure qu'ils s'éloignent de ce centre, jusqu'à ce que finalement ils se trouvent éparpillés sur la surface intérieure de la sphère.

Quand les atomes ont atteint cette position, ou pendant qu'ils tendaient à l'atteindre, un second exercice inférieur de la même force — une seconde force infé-

rieure de la même nature, — émet de la même manière, par irradiation, une seconde couche d'atomes qui va se déposer sur la première ; le nombre d'atomes, dans ce cas comme dans le premier, étant la mesure de la force qui les a émis, — en d'autres termes, la force étant précisément appropriée au dessein qu'elle accomplit, — la force et le nombre d'atomes envoyés par cette force étant directement proportionnels.

Quand cette seconde couche a atteint sa destination ou pendant qu'elle s'en approche, un troisième exercice inférieur de la même force, ou une troisième force inférieure de même nature, — le nombre des atomes émis étant dans tous les cas la mesure de la force, — dépose une troisième couche sur la seconde, — et ainsi de suite, jusqu'à ce que ces couches concentriques, devenant de moins en moins vastes, atteignent finalement le point central ; et alors la matière diffusible, en même temps que la force diffusive, se trouve épuisée.

Notre sphère est maintenant remplie, par le moyen de l'irradiation, d'atomes également répartis. Les deux conditions nécessaires, celles de l'irradiation et d'une diffusion égale, sont accomplies par le *seul* mode qui permette de concevoir la possibilité de leur accomplissement simultané. C'est pour cette raison que j'ai l'espérance de trouver maintenant, caché dans la condition présente des atomes ainsi distribués à travers la sphère, le secret dont je suis en quête, le principe si important du *modus operandi* de la loi newtonienne. Examinons donc la condition actuelle des atomes.

Ils sont placés dans une série de couches concentriques. Ils sont également distribués à travers la sphère. Ils ont été irradiés vers ces positions.

Les atomes étant également distribués, plus est grande la superficie d'une de ces couches concentriques quelconque, plus grand sera le nombre d'atomes distribués dans cette couche. En d'autres termes, le nombre d'atomes situés sur la surface d'une de ces couches concentriques quelconque est en proportion directe de l'étendue de cette surface.

Mais, dans toute série de sphères concentriques, les surfaces sont en proportion directe des carrés des distances à partir du centre, ou, plus brièvement, les surfaces des sphères sont entre elles comme les carrés de leurs rayons.

Conséquemment, le nombre d'atomes, dans une couche quelconque, est en proportion directe du carré de la distance qui sépare cette couche du centre.

Mais le nombre des atomes dans une couche quelconque est la mesure de la force qui a émis cette couche, c'est-à-dire qu'elle est en proportion directe de la force.

Donc, la force qui a irradié chaque couche est en proportion directe du carré de la distance entre cette couche et le centre, ou, pour généraliser, *la force de l'irradiation a eu lieu en proportion directe des carrés des distances.*

Or, la Réaction, autant que nous en pouvons connaître, c'est l'Action inversée. Le principe général de

la gravitation étant, en premier lieu, entendu comme la réaction d'un acte, comme l'expression d'un désir de la part de la Matière, existant à l'état de diffusion, de retourner à l'Unité d'où elle est issue, et, en second lieu, l'esprit étant obligé de déterminer le *caractère* de ce désir, la manière selon laquelle il doit naturellement se manifester, — étant, en d'autres termes, obligé de concevoir une loi probable, ou *modus operandi,* pour l'action de retour, ne peut pas ne pas arriver à cette conclusion que la loi de retour doit être précisément la réciproque de la loi d'émission. Chacun du moins aura parfaitement le droit de considérer la chose comme démontrée, jusqu'à ce que quelqu'un donne une raison plausible qui affirme le contraire, jusqu'à ce qu'une autre loi de retour soit imaginée que l'intelligence puisse adopter comme préférable.

Donc, la matière irradiée dans l'espace, avec une force qui varie comme les carrés des distances, pourrait *a priori* être supposée retourner vers son centre d'irradiation avec une force variant *en raison inverse* des carrés des distances; et j'ai déjà montré que tout principe qui expliquera pourquoi les atomes tendent, en raison d'une loi quelconque, vers le centre général, doit être admis comme expliquant en même temps, d'une manière suffisante, pourquoi, en raison de la même loi, ils tendent l'un vers l'autre. Car, en fait, la tendance vers le centre général n'est pas une tendance vers un centre positif; elle a lieu vers ce point seulement parce que chaque atome, en se dirigeant

vers un tel point, s'achemine directement vers son centre réel et essentiel, qui est l'Unité, — l'Union absolue et finale de toutes choses.

Cette considération ne présente à mon esprit aucune difficulté; mais cela ne m'aveugle pas sur son obscurité possible pour les esprits moins habitués à manier des abstractions, et, en somme, il serait peut-être bon de considérer la proposition d'un ou deux autres points de vue.

La molécule absolue, indépendante, originellement créée par la Volition Divine, doit avoir été dans une condition de *normalité* positive ou de perfection; — car toute imperfection implique rapport. Le bien est positif, le mal est négatif; il n'est que la négation du bien, comme le froid est la négation de la chaleur, l'obscurité de la lumière. Pour qu'une chose soit mauvaise, il faut qu'il y ait quelque autre chose qui soit *comparable* à ce qui est mauvais, — une condition à laquelle cette chose mauvaise ne satisfait pas, une loi qu'elle viole, un être qu'elle offense. Si cet être, cette loi, cette condition, relativement auxquels la chose est mauvaise, n'existent pas, ou si, pour parler plus strictement, il n'existe ni êtres, ni lois, ni conditions, alors la chose ne peut pas être mauvaise et devra conséquemment être bonne. Toute déviation de la normalité implique une tendance au retour. Une différence d'avec ce qui est normal, droit, juste, ne peut avoir été créée que par la nécessité de vaincre une difficulté. Et si la force qui surmonte cette difficulté n'est pas infiniment conti-

nuée, la tendance indestructible à ce retour pourra à la longue agir dans le sens de sa satisfaction. La force retirée, la tendance agit. C'est le principe de réaction, comme conséquence inévitable d'une action finie. Pour employer une phraséologie dont on pardonnera l'affectation apparente à cause de son énergie, nous pouvons dire que la Réaction est le retour de *ce qui est et ne devrait pas être dans ce qui était originellement, et conséquemment devrait être* ; — et j'ajoute que l'on trouverait toujours la force *absolue* de la Réaction en proportion directe avec la réalité, la vérité, l'absolu du principe *originel*, s'il était possible de mesurer celui-ci ; — et conséquemment la plus grande de toutes les réactions concevables doit être celle produite par la tendance dont il est question ici, — la tendance à retourner vers l'*absolu originel*, vers *le suprême primitif*. La gravitation *doit donc être la plus énergique de toutes les forces*, — idée obtenue *a priori* et largement confirmée par l'induction. Quel usage je ferai de cette idée, on le verra par la suite.

Les atomes, ayant été répandus hors de leur condition normale d'Unité, cherchent à retourner — vers quoi? Non pas, certainement, vers aucun *point* particulier; car il est clair que si, au moment de la diffusion, tout l'Univers matériel avait été projeté collectivement à une certaine distance du point d'irradiation. la tendance anatomique vers le centre de la sphère n'aurait pas été troublée le moins du monde ; les atomes n'auraient pas cherché le point de l'*espace absolu* dont ils étaient originairement issus. C'est simple-

ment la *condition*, et non le point ou le lieu où cette condition a pris naissance, que les atomes cherchent à rétablir; — ce qu'ils désirent, c'est simplement *cette condition qui est leur normalité*. « Mais ils cherchent un centre, — dira-t-on, — et un centre est un point. » C'est vrai; mais ils cherchent ce point, non dans son caractère de point (car, si toute la sphère changeait de position, ils chercheraient également le centre, et le centre serait alors un autre point), mais parce que, en raison de la forme dans laquelle ils existent collectivement (qui est celle de la sphère), c'est seulement par le point en question, qui est le centre de la sphère, qu'ils peuvent atteindre leur véritable but, l'Unité. Dans la direction du centre, chaque atome perçoit plus d'atomes que dans toute autre direction. Chaque atome est poussé vers le centre, parce que sur la ligne droite, qui s'étend de lui au centre et qui continue au delà jusqu'à la circonférence, se trouve un plus grand nombre d'atomes que sur toute autre ligne droite, — un plus grand nombre d'objets qui le cherchent, lui, atome individuel, — un plus grand nombre de satisfactions pour sa propre tendance à l'Unité, — en un mot, parce que dans la direction du centre se trouve la plus grande possibilité de satisfaction générale pour son appétit individuel. Pour parler brièvement, la condition de l'Unité est en réalité ce que cherchent les atomes, et s'ils *semblent* chercher le centre de la sphère, ce n'est qu'implicitement, parce que le centre implique, contient, enveloppe le seul centre essentiel, l'Unité.

Mais, en raison de ce caractère double et implicite, il est impossible de séparer pratiquement la tendance vers l'Unité abstraite de la tendance vers le centre concret. Ainsi la tendance des atomes vers le centre général est, à tous égards, pratique et logique, la tendance de chacun vers chacun, et cette tendance réciproque universelle est la tendance vers le centre; l'une peut être prise pour l'autre; tout ce qui s'applique à l'une doit s'appliquer à l'autre, et enfin tout principe qui expliquera suffisamment l'une est une explication indubitable de l'autre.

Je regarde soigneusement autour de moi pour trouver une objection rationnelle contre ce que j'ai avancé, et je n'en puis découvrir aucune; mais, parmi cette classe d'objections généralement présentées par les douteurs de profession, les amoureux du Doute, j'en aperçois très-aisément trois, et je vais les examiner successivement.

On dira peut-être d'abord : « La preuve que la force d'irradiation (dans le cas en question) est en proportion directe des carrés des distances, repose sur cette supposition gratuite que le nombre des atomes dans chaque couche est la mesure de la force par laquelle ils ont été émis. »

Je réponds que non-seulement j'ai parfaitement le droit de faire une telle supposition, mais que je n'aurais aucun droit d'en faire une autre. Ce que je suppose est simplement qu'un effet sert de mesure à la cause qui le produit, — que tout exercice de la Volonté Divine

sera proportionnel au but qui réclame cet exercice, — et que les moyens de l'Omnipotence, ou de l'Omniscience, seront exactement appropriés à ses desseins. Le déficit ou l'excès dans la cause ne peuvent engendrer aucun effet. Si la force qui a irradié cnaque couche dans la position qu'elle occupe avait été moins ou plus grande qu'il n'était nécessaire, c'est-à-dire, si elle n'avait pas été en proportion directe avec le but, alors cette couche n'aurait pas pu être irradiée à sa juste position. Si la force qui, en vue d'une égalité générale de distribution, a émis le nombre juste d'atomes pour chaque couche, n'avait pas été en proportion directe avec le nombre, alors ce nombre n'aurait pas été le nombre demandé pour une égale distribution.

La seconde objection supposable a de meilleurs droits à une réponse.

C'est un principe admis en dynamique que tout corps, recevant une impulsion, une disposition à se mouvoir, se meut en ligne droite dans la direction donnée par la force impulsive, jusqu'à ce qu'il soit détourné ou arrêté par quelque autre force. Comment donc, demandera-t-on peut-être, ma première couche, la couche extérieure d'atomes peut-elle arrêter son mouvement à la surface de la sphère de verre imaginaire, quand une seconde force, d'un caractère non imaginaire, ne se manifeste pas, pour expliquer cette interruption dans le mouvement?

Je réponds que l'objection prend naissance ici dans

une supposition tout à fait gratuite de la part du critique, — la supposition d'un principe dynamique à une époque où il n'existait pas de principes, en quoi que ce soit; — je me sers naturellement du mot *principe* dans le sens même que le critique attribue à ce mot.

Au commencement des choses, nous ne pouvons admettre, nous ne pouvons comprendre qu'une Première Cause, le Principe vraiment suprême la Volonté de Dieu. L'*action* primitive, c'est-à-dire l'Irradiation de l'Unité, doit avoir été indépendante de tout ce que le monde appelle *principe,* parce que ce que nous désignons sous ce terme n'est qu'une conséquence de la réaction de cette action primitive; — je dis action *primitive;* car la création de la molécule matérielle absolue doit être considérée comme une *conception* plutôt que comme une *action* dans le sens ordinaire du mot. Ainsi nous regarderons l'action primitive comme une action tendante à l'établissement de ce que nous appelons maintenant *principes.* Mais cette action primitive elle-même doit être entendue comme une *Volition continue.* La Pensée de Dieu doit être comprise comme donnant naissance à la Diffusion, comme l'accompagnant, comme la régularisant, et finalement comme se retirant d'elle après son accomplissement. Alors commence la Réaction, et par la Réaction, le *principe,* dans le sens où nous employons le mot. Il serait prudent, toutefois, de limiter l'application de ce mot aux deux résultats immédiats de la cessation de la Volition Divine, c'est-à-dire aux deux agents, *Attraction* et *Ré-*

pulsion. Chaque autre agent naturel dérive plus ou moins immédiatement de ces deux-là et serait en conséquence plus convenablement désigné sous le nom de *sous*-principe.

On peut objecter en troisième lieu que le mode particulier de distribution des atomes que j'ai exposé est *une hypothèse et rien de plus.*

Or, je sais que le mot hypothèse est une lourde massue, empoignée immédiatement, sinon soulevée, par tous les petits penseurs, à la première apparence d'une proposition portant plus ou moins le costume d'une *théorie.* Mais il n'y a ici aucune bonne raison pour jouer de ce terrible marteau de l'hypothèse, même pour ceux qui sont capables de le soulever, géants ou mirmidons.

Je maintiens d'abord que le mode tel que je l'ai décrit est *le seul* par lequel nous puissions concevoir que la Matière ait été répandue de manière à satisfaire à la fois aux deux conditions d'irradiation et de distribution généralement égale. J'affirme ensuite que ces conditions elles-mêmes se sont imposées à ma pensée comme résultats inévitables d'un raisonnement *aussi logique que celui sur lequel repose n'importe quelle démonstration d'Euclide;* et j'affirme, en troisième lieu, que, quand même l'accusation d'hypothèse serait aussi bien appuyée qu'elle est, en fait, vaine et insoutenable, la validité et l'infaillibilité de mon résultat n'en serait cependant pas infirmées, même dans le plus petit détail.

Je m'explique : — la gravitation newtonienne, loi de la Nature, loi dont l'existence ne peut être mise en question qu'à Bedlam, loi qui, une fois admise, nous donne le moyen d'expliquer les neuf dixièmes des phénomènes de l'Univers, — loi que nous sommes, à cause de cela même, et sans en référer à aucune autre considération, disposés à admettre et que nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître comme loi, — mais loi dont ni le principe ni le *modus operandi* du principe n'ont été jusqu'à présent décalqués par l'analyse humaine, — loi enfin qui n'a été trouvée susceptible d'aucune explication, ni dans son détail, ni dans sa généralité, — se montre décidément explicable et expliquée sur tous les points, pourvu seulement que nous donnions notre assentiment à... à quoi? A une hypothèse? Mais si une hypothèse, — si la plus pure hypothèse, une hypothèse à l'appui de laquelle, comme dans le cas de la Loi newtonienne, pure hypothèse elle-même, ne présente pas l'ombre d'une raison *a priori*, — si une hypothèse, même aussi absolue que tout ce que celle-ci comporte, nous permet d'assigner un principe à la loi newtonienne, — nous permet de considérer comme remplies des conditions si miraculeusement, si ineffablement complexes et en apparence inconciliables, comme celles impliquées dans les rapports que nous révèle la gravitation, — quel être rationnel poussera la sottise jusqu'à appeler plus longtemps « hypothèse » même cette absolue hypothèse, — à moins qu'il ne persiste ainsi en sous-entendant que c'est simple-

ment par pur amour pour l'irrévocabilité *des mots?*

Mais quel est actuellement le véritable état de la question? Quel est *le fait?* Non-seulement ce n'est pas une hypothèse que nous sommes priés d'adopter, pour expliquer le principe en question, mais c'est une conclusion logique que nous sommes invités, non pas à adopter si nous pouvons nous en dispenser, mais simplement *à nier si cela nous est possible ;* — une conclusion d'une logique si exacte, que la discuter, douter de sa validité, serait un effort au-dessus de nos forces; — une conclusion à laquelle nous ne voyons pas le moyen d'échapper de quelque côté que nous nous tournions; un résultat que nous trouvons toujours en face de nous, soit que l'*induction* nous ait promenés à travers les phénomènes de ladite Loi, soit que nous redescendions, avec la *déduction,* de la plus rigoureusement simple de toutes les suppositions, — en un mot de *la supposition de la Simplicité elle-même.*

Et si, maintenant, par pur amour de la chicane, on objecte que, bien que mon point de départ soit comme je l'affirme, la supposition de l'absolue Simplicité, cependant la Simplicité, considérée en elle-même, n'est point un axiome, et que les déductions tirées des axiomes sont les seules incontestables, alors je répondrai :

Toute autre science que la Logique est une science de certains rapports concrets. L'Arithmétique, par exemple, est la science des rapports de nombre, — la Géométrie, des rapports de forme, — les Mathémati-

ques en général, des rapports de quantité en général, de tout ce qui peut être augmenté ou diminué. Mais la Logique est la science du Rapport dans l'abstrait, du Rapport absolu, du Rapport considéré en lui-même. Ainsi, dans toute science autre que la Logique, un axiome est une proposition proclamant certains rapports concrets qui semblent trop évidents pour être discutés, comme quand nous disons, par exemple, que le tout est plus grand que sa partie; — et le principe de l'axiome Logique à son tour, ou en d'autres termes, le principe d'un axiome dans l'abstrait, est simplement l'*évidence de rapport.* Or, il est clair, d'abord, que ce qui est évident pour un esprit peut n'être pas évident pour un autre; ensuite, que ce qui est évident pour un esprit à une époque peut n'être pas du tout évident à une autre époque pour le même esprit. Il est clair, de plus, que ce qui est évident aujourd'hui pour la majorité de l'humanité ou pour la majorité des meilleurs esprits humains, peut demain, pour ces mêmes majorités, être plus ou moins évident, ou même n'être plus évident du tout. On voit donc que le *principe axiomatique* lui-même est susceptible de variation, et que naturellement les axiomes sont susceptibles d'un semblable changement. Puisqu'ils sont variables, les *vérités,* auxquelles ils donnent naissance, sont aussi nécessairement variables, ou, en d'autres termes, sont telles, qu'il ne faut jamais s'y fier absolument, — puisque la Vérité et l'Immutabilité ne font qu'un.

Or, il est facile de comprendre qu'aucune idée axiomatique, aucune idée fondée sur le principe flottant de l'évidence de rapport, ne peut fournir, pour une construction quelconque de la Raison, une base aussi sûre, aussi solide, que *cette* idée (quelle qu'elle soit, n'importe où nous la puissions trouver, et si toutefois il est possible de la trouver quelque part) qui sera absolument indépendante, qui non-seulement ne présentera à l'esprit aucune *évidence de rapport*, grande ou petite, mais encore lui imposera la nécessité de n'en voir aucune. Si une telle idée n'est pas ce que nous appelons étourdiment un axiome, elle est au moins préférable, comme base logique, à tout axiome qui ait jamais été avancé, ou à tous les axiomes imaginables réunis; — et telle est précisément l'idée par laquelle commence mon procédé de déduction, que l'induction corrobore si parfaitement. Ma *particule propre* n'est que l'*absolue Indépendance*. Pour résumer ce que j'ai avancé, je suis parti de ce point que j'ai considéré comme évident, à savoir que le Commencement n'avait rien derrière lui ni devant lui, — qu'il y avait eu en fait un Commencement, — que c'était un commencement et rien autre chose qu'un commencement, — bref que ce Commencement était... *ce qu'il était*. Si l'on veut que ce soit là une *pure supposition*, j'y consens.

Pour finir cette partie de mon sujet, je suis pleinement autorisé à déclarer que *la Loi, que nous nommons habituellement Gravitation, existe en raison de ce que la Matière a été, à son origine, irradiée atomiquement,*

dans une sphère limitée [1] *d'Espace, d'une Particule propre, unique, individuelle, inconditionnelle, indépendante et absolue, selon le seul mode qui pouvait satisfaire à la fois aux deux conditions d'irradiation et de distribution généralement égale à travers la sphère, — c'est-à-dire par une force variant en proportion directe des carrés des distances comprises entre chacun des atomes irradiés et le centre spécial d'Irradiation.*

J'ai déjà dit pour quelles raisons je présumais que la Matière avait été éparpillée par une force déterminée, plutôt que par une force continue ou infiniment continuée. D'abord, en supposant une force continue, nous ne pourrions comprendre aucune espèce de réaction; et ensuite nous serions obligés d'accepter l'idée inadmissible d'une extension infinie de Matière. Sans nous appesantir sur l'impossibilité de cette conception, remarquons que l'extension infinie de la Matière est une idée qui, si elle n'est pas positivement contredite, du moins n'est pas du tout confirmée par les observations télescopiques; — c'est un point à éclaircir plus tard; et cette raison empirique qui nous fait croire que la Matière est originellement finie se trouve confirmée d'une manière non empirique. Ainsi, par exemple, en admettant, pour le moment, la possibilité de comprendre l'Espace *rempli* par les atomes irradiés, c'est-à-dire en admettant, autant que nous le pouvons, que la suc-

1. Une sphère est *nécessairement* limitée, mais je préfère la tautologie au danger de n'être pas compris. E. P.

cession des atomes irradiés n'ait absolument *pas de fin*, il est suffisamment clair que, même après que la Volonté Divine s'est retirée d'eux et que la tendance à retourner vers l'Unité a eu, d'une manière abstraite, permission de se satisfaire, cette permission aurait été futile et inefficace, sans valeur pratique et sans effet quelconque. Aucune Réaction n'aurait pu avoir lieu ; aucun mouvement vers l'Unité n'aurait pu se faire ; aucune loi de gravitation n'aurait pu s'établir.

Expliquons mieux la chose. Accordez que la tendance abstraite d'un atome quelconque vers un autre atome quelconque est le résultat inévitable de la diffusion de l'Unité normale, ou, ce qui est la même chose, admettez qu'un atome donné quelconque *se propose* de se mouvoir dans une direction donnée quelconque, il est clair que, s'il y a une *infinité* d'atomes de tous les côtés de l'atome qui se propose de se mouvoir, il ne pourra jamais se mouvoir dans la direction donnée, vers la satisfaction de sa tendance, en raison d'une tendance précisément égale et contre-balançante dans la direction diamétralement opposée. En d'autres termes, il y a exactement autant de tendances derrière que devant l'atome hésitant ; car c'est une pure sottise de dire qu'une ligne infinie est plus longue ou plus courte qu'une autre ligne infinie, ou qu'un nombre infini est plus gros ou plus petit qu'un autre nombre infini. Ainsi l'atome en question doit rester stationnaire à jamais. Dans les conditions impossibles que nous nous sommes efforcés de concevoir, simplement pour

l'amour de la discussion, il n'y aurait eu aucune agrégation de Matière, — ni étoiles, ni mondes, — rien qu'un Univers éternellement atomique et illogique. En effet, de quelque façon que vous considériez la chose, l'idée d'une Matière illimitée est non-seulement insoutenable, mais impossible et perturbatrice de tout ordre.

En nous figurant les atomes compris dans une *sphère,* nous concevons tout de suite une satisfaction possible pour la tendance à la réunion. Le résultat général de la tendance de chacun vers chacun étant une tendance de tous vers le centre, la marche générale de la condensation, ou le rapprochement, commence immédiatement, par un mouvement commun et simultané, avec la retraite de la Volition Divine; les rapprochements individuels ou coalescences — non pas fusions — d'atome à atome étant sujets à des variations presque infinies dans le temps, le degré et la condition, en raison de l'excessive multiplicité de rapports produite par les différences de forme qui caractérisaient les atomes au moment où ils se séparaient de la Particule propre; produite également par l'inégalité particulière et subséquente de distance de chacun à chacun.

Ce que je désire faire entrer dans l'esprit du lecteur, c'est la certitude que, tout d'abord (la force diffusive ou Volition Divine s'étant retirée), de la condition des atomes telle que je l'ai décrite, ont dû, sur d'innombrables points à travers la sphère universelle, naître d'innombrables agglomérations, caractérisées par d'innombrables différences spécifiques de forme, de grosseur,

nature essentielle, et de distance réciproque. Le développement de la Répulsion (Électricité) doit naturellement avoir commencé avec les premiers efforts particuliers vers l'Unité, et avoir marché constamment en raison de la Coalescence, — c'est-à-dire de la Condensation, ou, conséquemment, de l'Hétérogénéité.

Ainsi les deux Principes proprement dits, l'Attraction et la Répulsion, le Matériel et le Spirituel, s'accompagnent l'un l'autre dans la plus étroite confraternité. Ainsi *le Corps et l'Âme marchent de concert.*

VIII

Si maintenant, en imagination, nous choisissons, à travers la sphère universelle, *une quelconque* de ces agglomérations considérées dans leurs phases primaires, et si nous supposons que cette agglomération commençante a eu lieu sur ce point où existe le centre de notre Soleil, ou plutôt où il existait originellement (car le Soleil change perpétuellement de position), nous nous rencontrerons infailliblement avec la plus magnifique des théories, et, pendant un certain temps au moins, nous avancerons avec elle, — je veux dire avec la Cosmogonie de Laplace; — quoique *Cosmogonie* soit un terme trop compréhensif pour l'objet dont l'auteur traite en réalité, qui est seulement la constitution de notre système solaire, c'est-à-dire d'un système parmi

la myriade de systèmes analogues qui composent l'Univers proprement dit, — cette sphère universelle, cet omni compréhensif et absolu *Kosmos* qui forme le sujet de mon présent discours.

Laplace, se confinant dans une région *évidemment limitée*, celle de notre système solaire, avec son entourage comparativement immédiat, et supposant *purement*, c'est-à-dire sans établir aucune base quelconque, par induction ou par déduction, une grande partie de ce que j'essayais tout à l'heure de fixer sur une base plus solide qu'une pure hypothèse; — supposant, par exemple, la matière répandue (sans prétendre expliquer cette diffusion) à travers l'espace occupé par notre système, et même un peu au delà; répandue à l'état de nébulosité hétérogène et obéissant à la loi toute-puissante de la gravitation, dont il ne s'avise pas de conjecturer le principe; — supposant toutes ces choses (qui sont parfaitement vraies, bien qu'il n'eût pas logiquement le droit de les supposer), Laplace, dis-je, a montré, dynamiquement et mathématiquement, que les résultats naissant forcément de telles circonstances sont ceux, et ceux-là seuls, que nous voyons manifestés dans la condition actuelle du système solaire.

Je m'explique. — Supposons que cette agglomération particulière dont nous avons parlé, celle qui a eu lieu au point marqué par le centre de notre Soleil, ait continué jusqu'à ce qu'une vaste quantité de matière nébuleuse y ait pris une forme à peu près sphérique; son centre coïncidant évidemment avec le centre actuel

o.. plutôt originel de notre Soleil, et sa périphérie s'étendant au delà de l'orbite de Neptune, la plus éloignée de nos planètes ; — en d'autres termes, supposons que le diamètre de cette sphère grossière ait été d'environ six mille millions de milles. Pendant des siècles, cette masse de matière a été se condensant, tant qu'à la longue elle a été réduite au volume que nous imaginons, ayant procédé graduellement depuis son état atomique et imperceptible jusqu'à ce que nous entendons par une *nébulosité* visible, palpable, ou appréciable d'une manière quelconque.

Or, la condition de cette masse implique une rotation autour d'un axe imaginaire, — rotation, qui, commençant avec les premiers symptômes d'agrégation, a depuis lors toujours acquis de la vélocité. Les deux premiers atomes qui se sont rencontrés, partant de points non diamétralement opposés, ont dû, se précipitant un peu au delà l'un de l'autre, former un noyau pour le mouvement rotatoire en question. Comment ce mouvement a augmenté en vélocité, on le voit aisément. Les deux atomes sont rejoints par d'autres ; — une agrégation est formée. La masse continue à tourner tout en se condensant. Mais tout atome situé à la circonférence subit naturellement un mouvement plus rapide qu'un atome placé plus près du centre. Néanmoins, l'atome éloigné, avec sa vélocité supérieure, se rapproche du centre, portant avec lui cette vélocité supérieure à mesure qu'il avance. Ainsi chaque atome, marchant vers le centre, et s'attachant finalement au

centre de la condensation, ajoute quelque chose à la vélocité originelle de ce centre, c'est-à-dire accroît le mouvement rotatoire de la masse.

Supposons maintenant cette masse condensée à ce point qu'elle occupe *précisément* l'espace circonscrit par l'orbite de Neptune, et que la vélocité avec laquelle se meut, dans la rotation générale, la surface de la masse, soit précisément celle avec laquelle Neptune accomplit maintenant sa révolution autour du Soleil. A cette époque déterminée, nous comprenons que la force centrifuge constamment croissante, l'emportant sur la force centripète non croissante, a dû faire se dégager et se séparer les couches extérieures les moins condensées, à l'équateur de la sphère, là où prédominait la vélocité tangentielle; de sorte que ces couches ont formé autour du corps principal un anneau indépendant circonvenant les régions équatoriales; — juste comme la partie extérieure d'une meule, chassée par une excessive vélocité de rotation, formerait un anneau autour de la meule, si la solidité de la superficie n'y faisait obstacle; mais, si cette matière était du caoutchouc, ou toute autre d'une consistance à peu près semblable, le phénomène en question se manifesterait infailliblement.

L'anneau, chassé ainsi par la masse nébuleuse, à dû naturellement accomplir sa révolution, comme anneau *individuel*, juste avec la même vélocité qui le faisait tourner comme *surface de la masse*. En même temps, la condensation continuant toujours, l'intervalle

entre l'anneau projeté et le corps principal a dû s'accroître sans cesse, tant qu'à la fin le premier s'est trouvé à une vaste distance du dernier.

Or, en admettant que l'anneau ait possédé, par quelque arrangement en apparence accidentel de ses éléments hétérogènes, une constitution presque uniforme, cet anneau, dans ces conditions, n'aurait jamais cessé de tourner autour du corps principal; mais, comme on pouvait s'y attendre, il paraît qu'il y a eu dans la disposition de ses éléments assez d'irrégularité pour les faire se grouper autour de centres d'une solidité supérieure; et ainsi la forme annulaire a été détruite[1]. Sans aucun doute, la bande a été bientôt rompue en plusieurs morceaux, et l'un de ces morceaux, d'un volume plus considérable, a absorbé les autres en lui; le tout s'est tassé, sphériquement, en une planète. Que ce dernier corps ait continué, comme planète, le mouvement de révolution qui le caractérisait quand il était anneau, cela est suffisamment évident; et l'on voit aussi facilement qu'il a dû, de sa nouvelle condition de sphère, tirer un mouvement additionnel. Si nous considérons l'anneau comme n'étant pas encore rompu, nous voyons que sa partie extérieure, pendant que la

1. Laplace a supposé sa nébulosité hétérogène, simplement parce que cela lui permettait d'expliquer le morcellement des anneaux; car, si la nébulosité avait été homogène, ils ne se seraient pas brisés. J'arrive au même résultat (hétérogénéité des masses secondaires résultant immédiatement des atomes) simplement par une considération *a priori* de leur but général, qui est *le Relatif*. E. P.

totalité tourne autour du corps générateur, se meut avec plus de rapidité que sa partie intérieure. Donc, quand la rupture s'est faite, une partie dans chaque fragment a dû se mouvoir avec plus de vélocité que les autres. Le mouvement supérieur prédominant a dû faire tourner chaque fragment sur lui-même, c'est-à-dire lui imprimer une rotation ; et le sens de cette rotation a été naturellement le sens de la révolution d'où elle avait pris naissance. Tous les fragments ayant subi ladite rotation l'ont, en se réunissant, forcément communiquée à la planète formée par leur cohésion. Cette planète fut Neptune. Ses éléments continuant à se condenser, et la force centrifuge produite dans sa rotation l'emportant à la longue sur la force centripète, comme nous l'avons vu dans le cas du globe générateur, un anneau a été également projeté de la surface équatoriale de cette planète; cet anneau, presque uniforme dans sa constitution, a été rompu, et ses divers fragments, absorbés par le plus massif de tous, ont été collectivement sphérifiés en une lune. Le phénomène répété une seconde fois a donné pour résultat une seconde lune. Aussi nous trouvons expliquée la planète Neptune avec les deux satellites qui l'accompagnent.

En projetant de son équateur un anneau, le Soleil avait rétabli entre ses deux forces, centripète et centrifuge, l'équilibre rompu par le progrès de la condensation ; mais, cette condensation continuant toujours, l'équilibre fut de nouveau troublé par suite de l'accroissement de la rotation. Pendant que la masse s'était ré-

trécie au point de n'occuper que juste l'espace sphérique circonscrit par l'orbite d'Uranus, la force centrifuge, cela se comprend, avait pris une influence assez grande pour nécessiter un nouveau soulagement. Conséquemment, une seconde bande équatoriale fut lancée, qui, n'étant pas d'une constitution uniforme, a été brisée, comme dans le cas précédent de Neptune; les fragments tassés sont devenus la planète Uranus; et la vélocité de sa révolution actuelle autour du Soleil nous donne évidemment la mesure de la vitesse rotatoire de la surface équatoriale du Soleil au moment de la séparation. Uranus, tirant sa rotation des rotations combinées des fragments auxquels il devait sa naissance, comme nous l'avons expliqué pour le cas précédent, projeta alors successivement des anneaux, dont chacun, se brisant, se modela en lune. Trois lunes, à différentes époques, furent formées de cette façon par la rupture et la sphérification d'autant d'anneaux distincts non uniformes dans leur constitution.

Pendant que le Soleil se réduisait à n'occuper que juste l'espace circonscrit par l'orbite de Saturne, nous devons supposer que la balance entre ses deux forces, centripète et centrifuge, avait été dérangée par l'accroissement de la vitesse rotatoire, résultat de la condensation, au point de nécessiter un troisième effort vers l'équilibre, et qu'une bande annulaire, comme dans les deux cas précédents, fut conséquemment lancée, qui, bientôt rompue par la non-uniformité de ses parties, se consolida pour devenir la planète Saturne. Cette der-

nière projeta d'abord sept bandes, qui, après s'être rompues, se sphérifièrent en autant de lunes; mais elle paraît s'être subséquemment déchargée, à trois époques distinctes et peu éloignées l'une de l'autre, de trois anneaux dont la constitution se trouva, par un accident apparent, assez uniforme et assez solide pour ne fournir aucune occasion de rupture; aussi ils continuent à tourner sous la forme d'anneaux. Je dis *accident apparent;* car, pour un accident dans le sens ordinaire, il n'y en eut évidemment aucun; le terme ici s'applique simplement au résultat d'une *loi* indiscernable ou que nous ne pouvons pas immédiatement étudier.

Se réduisant toujours de plus en plus, jusqu'à n'occuper que l'espace circonscrit par l'orbite de Jupiter, le Soleil éprouva bientôt le besoin d'un nouvel effort pour restaurer l'équilibre de ses deux forces, perpétuellement dérangé par l'accroissement continu de la vitesse de rotation. En conséquence, Jupiter fut lancé hors du Soleil, passant de la condition annulaire à l'état planétaire, et, arrivé à ce second état, projeta à son tour, à quatre époques différentes, quatre anneaux, qui finalement se transformèrent en autant de lunes.

Se rétrécissant toujours, jusqu'à ce que sa sphère n'occupât que juste l'espace défini par l'orbite des Astéroïdes, le Soleil se déchargea d'un anneau qui paraît avoir eu *huit* centres de solidité supérieure, et, en se brisant, avoir produit huit fragments, dont pas un ne possédait une masse assez considérable pour absorber les autres. Tous conséquemment, comme pla-

nètes distinctes, mais comparativement petites, se mirent à tourner dans des orbites dont les distances respectives peuvent être, jusqu'à un certain point, considérées comme la mesure de la force qui les a séparées; — toutes les orbites néanmoins se trouvant assez rapprochées pour nous permettre de les considérer comme *une*, en comparaison des autres orbites planétaires.

Le Soleil, se réduisant toujours et ne remplissant plus que juste l'orbite de Mars, se déchargea alors de cette planète par le mode déjà si souvent décrit. Toutefois, puisqu'il n'a pas de lune, Mars n'a pas pu engendrer d'anneau. En fait, une phase se produisait dans la carrière du corps générateur, centre de tout le système. La décroissance de sa nébulosité, qui était en même temps l'accroissement de sa condensation, duquel résultait la constante rupture de l'équilibre, a dû, à partir de cette époque, atteindre un point où les efforts pour le rétablissement de cet équilibre ont été de plus en plus inefficaces, juste à mesure qu'ils étaient moins fréquemment nécessaires. Ainsi les phénomènes dont nous avons parlé ont dû donner partout des signes d'épuisement, — dans les planètes d'abord, et ensuite dans la masse génératrice. Ne tombons pas dans cette erreur qui suppose que le décroissement d'intervalle observé entre les planètes, à mesure qu'elles se rapprochent du Soleil, est en quelque sorte un indice de fréquence croissante dans les crises qui leur ont donné naissance. C'est justement l'inverse qui doit être

supposé. Le plus long intervalle de temps a dû séparer les émissions des deux planètes intérieures, et le plus court la naissance des deux extérieures. Mais la diminution d'espace est la mesure de la densité du Soleil, et en même temps elle est en raison inverse de son aptitude à la condensation dans tout le cours des phénomènes dont nous avons fait l'histoire.

Cependant, s'étant réduit jusqu'à ne plus remplir que l'orbite de notre Terre, la sphère mère a chassé hors d'elle-même encore un autre corps, — la Terre, — dans une condition de nébulosité qui a permis à ce corps de se décharger à son tour d'un autre corps, qui est notre Lune. Mais là se sont arrêtées les formations lunaires.

Finalement, se confinant aux orbites, d'abord de Vénus et ensuite de Mercure, le Soleil a lancé ces deux planètes intérieures; ni l'une ni l'autre n'a engendré de lune.

Ainsi, de son volume originel, ou, pour parler plus exactement, de la condition sous laquelle nous l'avons d'abord considéré, c'est-à-dire d'une masse nébuleuse à peu près sphérique possédant *certainement* un diamètre de plus de cinq mille six cents millions de milles, le grand astre central, origine de notre système solaire-planétaire-lunaire s'est graduellement réduit, obéissant à la loi de la gravitation, à un globe d'un diamètre de huit cent quatre-vingt-deux mille milles seulement; mais il ne s'ensuit pas du tout que sa condensation soit absolument complète, ou qu'il ne possède plus la puissance de projeter encore une planète.

IX

Je viens de donner, avec son contour général seulement, mais aussi avec tout le détail nécessaire pour l'intelligence, un tableau de la Théorie cosmogonique de Laplace telle que son auteur lui-même l'a conçue. De quelque point de vue que nous la considérions, nous la trouvons *magnifiquement vraie*. Elle est immensément trop belle pour ne pas contenir la Vérité comme caractère essentiel; — et, en disant cela, je suis profondément sérieux. Dans la révolution des satellites d'Uranus apparaît quelque chose qui semble contredire les hypothèses de Laplace; mais que cette *unique* inconsistance puisse infirmer une théorie construite avec un million de consistances intimement reliées entre elles, c'est là une idée qui n'est bonne que pour les esprits fantasques. En prophétisant audacieusement que l'anomalie apparente dont je parle deviendra, tôt ou tard, une des confirmations les plus fortes possibles de l'hypothèse générale, je ne prétends à aucun don spécial de divination; car, au contraire, ce qui serait vraiment difficile, ce serait de ne pas pressentir cette découverte [1].

Les corps projetés par le mode en question ont dû,

1. Je suis prêt à démontrer que la révolution anormale des satellites d'Uranus est simplement une anomalie perspective provenant de l'inclinaison de l'axe de la planète. E. P

comme on l'a vu, transformer la *rotation* superficielle des globes, d'où ils tiraient leur origine, en une *révolution* d'une vélocité égale autour de ces globes devenus centres distants; et la révolution ainsi engendrée continuera tant que la force centripète, qui est celle par laquelle le corps projeté gravite vers son générateur, ne sera ni plus ni moins grande que la force par laquelle il a été projeté, c'est-à-dire la vélocité centrifuge, ou, plus proprement, tangentielle. Cependant, par l'unité d'origine de ces deux forces, nous pouvions deviner ce qu'elles sont en effet, — l'une contre-balançant exactement l'autre. En réalité, n'avons-nous pas démontré que le fait de la projection du corps n'avait eu lieu que pour la conservation de l'équilibre?

Toutefois, après avoir rapporté la force centripète à la loi toute-puissante de la gravitation, il a été d'usage, dans les traités astronomiques, de chercher au delà des limites de la pure nature, c'est-à-dire au delà d'une cause *secondaire,* l'explication du phénomène de la vélocité tangentielle. On attribue directement cette dernière à une cause première, à Dieu lui-même. La force qui emporte un corps stellaire autour de la planète principale tire, nous dit-on, son origine d'une impulsion donnée immédiatement par le doigt de la Divinité elle-même; car telle est la phraséologie enfantine usitée dans ce cas. A ce point de vue, les planètes, parfaitement formées, ont été lancées par la main de Dieu vers une position voisine des soleils, avec une force mathématiquement proportionnée à la masse ou puissance

attractive des soleils eux-mêmes. Une idée si grossière, si antiphilosophique, et pourtant si tranquillement adoptée, n'a pu naître que de la difficulté de rendre autrement compte de la proportion exacte qui existe entre deux forces en apparence indépendantes l'une de l'autre, la force centripète et la force centrifuge. Mais on devrait se rappeler que pendant un long temps la coïncidence de la rotation de la Lune avec sa révolution sidérale, deux choses en apparence bien plus indépendantes l'une de l'autre que celles maintenant en question, a été considérée comme un fait positivement miraculeux; et qu'il y avait, même parmi les astronomes, une singulière disposition à attribuer cette merveille à l'agence directe et continue de Dieu, qui, dans ce cas, disait-on, avait jugé nécessaire d'intercaler, à travers ses lois générales, une série de règles subsidiaires, dans le but de cacher à tout jamais aux yeux des mortels la splendeur, ou peut-être l'horreur de l'autre côté de la Lune, — de ce mystérieux hémisphère qui a toujours évité et doit toujours éviter la curiosité télescopique de l'homme. Les progrès de la Science, toutefois, ont bientôt démontré, ce qui pour l'instinct philosophique n'avait pas besoin de démonstration, — que l'un des deux mouvements n'est qu'une partie de l'autre, — ce qui est mieux encore qu'une conséquence.

Pour ma part, je me sens irrité par des conceptions à la fois aussi timides, aussi vaines et aussi fantasques. Elles viennent d'une absolue couardise de pensée. Que la Nature et que la Dieu de la Nature soient distincts,

aucun être pensant n'en peut longtemps douter. Par la Nature, nous entendons simplement les lois de Dieu. Mais dans l'idée de Dieu, avec son omnipotence et son omniscience, nous faisons entrer aussi l'idée de l'*infaillibilité* de ses lois. Pour lui, il n'y a ni passé ni futur; pour lui, tout est *présent*; donc, ne l'insultons-nous pas en supposant que ses lois puissent n'être pas faites en prévision de toutes les contingences possibles? Ou plutôt, quelle idée pouvons-nous avoir d'une contingence possible *quelconque*, qui ne soit à la fois le résultat et la manifestation de ses lois? Celui qui, se dépouillant de tout préjugé, aura le rare courage de penser absolument par lui-même, ne pourra pas ne pas arriver à la finale condensation des *lois* en une *Loi*, — ne pourra pas ne pas aboutir à cette conclusion : que *chaque loi de la Nature dépend en tous points de toutes les autres lois,* et que toutes ne sont que les conséquences d'un exercice primitif de la volonté divine. Tel est le principe de la Cosmogonie que j'essaye, avec toute la déférence nécessaire, de suggérer et de soutenir ici.

D'après ce point de vue, chassant, comme frivole et même comme impie, cette idée que la force tangentielle a pu être communiquée directement aux planètes par *le doigt de Dieu*, je considère cette force comme naissant de la rotation des astres; — cette rotation comme amenée par l'impétuosité des atomes primitifs se précipitant vers leurs centres respectifs d'agrégation; — cette impétuosité comme la conséquence

de la loi de la gravitation; — cette loi comme le mode par lequel devait nécessairement se manifester la tendance des atomes à retourner à la non-particularité; — cette tendance au retour comme la réaction inévitable de l'acte premier, le plus sublime de tous, celui par lequel un Dieu, existant par lui-même et existant seul, est devenu, par la force de sa volonté, tous les êtres à la fois, pendant que tous les êtres devenaient ainsi une partie de Dieu.

Les hypothèses fondamentales de ce traité impliquent nécessairement certaines modifications importantes de la théorie telle qu'elle nous est présentée par Laplace. J'ai considéré la force répulsive comme ayant pour but de prévenir le contact entre les atomes, et comme se produisant en raison du rapprochement, c'est-à-dire en raison de la condensation. En d'autres termes, l'*électricité*, avec ses phénomènes compliqués, chaleur, lumière et magnétisme, doit procéder comme procède la condensation, et, naturellement, en raison inverse de la destinée, c'est-à-dire la *cessation de la condensation*. Ainsi le Soleil, dans le cours de son agrégation, a dû, la répulsion se développant, devenir excessivement chaud, — incandescent peut-être; et nous comprenons comment l'émission de ses anneaux a dû être matériellement facilitée par la légère incrustation de sa surface, résultat du refroidissement. Mainte expérience vulgaire nous montre comme une croûte analogue se détache facilement, par suite de l'hétérogénéité de la masse intérieure. Mais, à chaque émission successive

de surface durcie, la nouvelle surface apparaîtrait incandescente comme auparavant, et l'époque où elle se serait de nouveau suffisamment durcie pour se détacher et s'éloigner facilement, peut être considérée comme coïncidant exactement avec celle où la masse entière aurait besoin d'un nouvel effort pour rétablir l'équilibre de ses deux forces, dérangé par la condensation. En d'autres termes, quand l'influence électrique (la répulsion) a définitivement préparé la surface à se détacher, l'influence de la gravitation (l'attraction) s'est trouvée prête à la rejeter. Ici donc, comme toujours, comme partout, nous voyons que *le corps et l'âme marchent de concert.*

Ces idées sont confirmées en tous points par l'expérience. Puisque la condensation ne peut jamais, dans aucun corps, être considérée comme absolument finie, nous pouvons prévoir que, toutes les fois qu'il nous sera permis de vérifier le cas, nous trouverons des indices de luminosité dans tous les corps stellaires, dans les lunes et les planètes aussi bien que dans les soleils. Que notre Lune soit fortement lumineuse par elle-même, nous le voyons à chaque éclipse totale, alors qu'elle devrait disparaître, s'il n'en était pas ainsi. Sur la partie sombre du satellite nous observons aussi, pendant ses phases, des traînées de lumière comme nos propres aurores; et il est évident que celles-ci, avec tous nos phénomènes divers proprement dits électriques, sans parler d'aucune clarté plus constante, doivent donner à notre Terre, pour un

habitant de la Lune, une certaine apparence de luminosité. En réalité, nous devons considérer tous les phénomènes en question comme de simples manifestations, différentes en modes et en degrés, d'une condensation de la Terre faiblement continuée.

Si mes vues sont justes, attendons-nous à trouver les planètes plus récentes — c'est-à-dire celles qui sont plus près du Soleil — plus lumineuses que celles qui sont plus éloignées et d'une origine plus ancienne. L'éclat excessif de Vénus (qui, durant ses phases, laisse voir sur ses parties sombres de fréquentes aurores) ne semble pas suffisamment expliqué par sa proximité de l'astre central. Cette planète est, sans doute, vivement lumineuse par elle-même, bien qu'elle le soit moins que Mercure, pendant que la luminosité de Neptune se trouve comparativement réduite à rien.

Mes idées étant admises, il est clair que, du moment où le Soleil s'est déchargé d'un anneau, il a dû subir une diminution continue de lumière et de chaleur en raison de l'incrustation continue de sa surface ; et qu'une époque a dû venir, époque précédant immédiatement une nouvelle décharge, où la diminution de la lumière et de la chaleur a été matériellement très-sensible. Or, nous savons qu'il est resté de ces changements des traces faciles à reconnaître. Sur les îles Melville, pour ne prendre qu'un exemple entre cent, nous trouvons des témoignages d'une végétation plus que tropicale, des traces de plantes qui n'auraient jamais pu fleurir

sans une chaleur et une lumière immensément plus grandes que celles que notre Soleil peut actuellement donner à aucune partie de la Terre. Devons-nous rapporter cette végétation à l'époque qui a suivi immédiatement l'émission de la planète Vénus? A cette époque a dû se produire pour nous la plus grande somme d'influence solaire, et cette influence a dû, dans le fait, atteindre alors son maximum; naturellement, nous négligeons la période de l'émission de la Terre, qui fut sa période de simple organisation.

D'autre part, nous savons qu'il existe des *soleils non lumineux*, c'est-à-dire des soleils dont nous déterminons l'existence par les mouvements des autres, mais dont la luminosité n'est pas suffisante pour agir sur nous. Ces soleils sont-ils invisibles simplement à cause de la longueur de temps écoulé depuis qu'ils ont produit une planète? Et, en revanche, ne pouvons-nous pas, au moins dans de certains cas, expliquer les apparitions soudaines de soleils sur des points où nous n'en avions pas jusqu'à présent soupçonné l'existence, en supposant qu'ayant tourné avec des surfaces durcies pendant les quelques milliers d'années qui composent notre histoire astronomique, ils ont pu enfin, après avoir produit un nouvel astre secondaire, déployer les splendeurs de leur partie intérieure toujours incandescente? Quant au fait bien certain de l'accroissement proportionnel de chaleur à mesure que nous pénétrons dans l'intérieur de la Terre, il suffit de le rappeler en passant, et il sert à corroborer aussi fortement que pos-

sible tout ce que j'ai dit sur le sujet actuellement en question.

En parlant de l'influence répulsive ou électrique, je faisais observer tout à l'heure que les phénomènes importants de vitalité, de conscience et de pensée, étudiés soit dans leur généralité, soit dans leur détail, semblaient procéder en raison de l'hétérogénéité. Je disais aussi que je reviendrais sur cette idée; et c'est ici, je crois, le moment de le faire. Si nous regardons d'abord la chose dans le détail, nous voyons que ce n'est pas seulement la manifestation de la vitalité, mais aussi son importance, ses conséquences et l'élévation de son caractère, qui sont en parfait accord avec l'hétérogénéité, ou complexité de la structure animale. Si nous examinons maintenant la question dans sa généralité, et si nous en référons aux premiers mouvements des atomes vers une constitution massive, nous voyons que l'hétérogénéité est toujours en proportion de la condensation, par qui elle a été directement amenée. Nous arrivons ainsi à cette proposition, que *l'importance du développement de la vitalité terrestre procède en raison égale de la condensation terrestre.*

Or, ceci est en accord précis avec ce que nous savons de la succession des animaux sur la Terre. A mesure que celle-ci s'est condensée, des races de plus en plus perfectionnées ont apparu. Est-il impossible que les révolutions géologiques successives qui ont accompagné, si elles ne les ont pas immédiatement causées, ces élévations successives du caractère de vitalité, —

est-il improbable que ces révolutions elles-mêmes aient été produites par les décharges planétaires successives du Soleil, — en d'autres termes, par les variations successives de l'influence du Soleil sur la Terre? Si cette idée paraît juste, il n'est pas déraisonnable de supposer que la décharge d'une nouvelle planète, plus proche du centre que Mercure, puisse amener une nouvelle modification de la surface terrestre, — modification d'où tirerait sa naissance une race matériellement et spirituellement supérieure à l'Homme. Ces pensées me frappent avec toute la force de la vérité, mais je ne les émets ici qu'en tant que pures suggestions.

La théorie de Laplace a reçu récemment, par les mains du philosophe Comte, une confirmation plus forte encore qu'il n'était nécessaire. Ainsi ces deux savants ensemble ont montré, — non pas, certainement, que la Matière ait positivement existé, à une époque quelconque, à l'état de diffusion nébuleuse, tel que nous l'avons décrit, — mais que, si l'on veut bien admettre qu'elle ait ainsi existé dans tout l'espace et bien au delà de l'espace occupé maintenant par notre système solaire, *et qu'elle ait commencé un mouvement vers un centre,* — ils ont démontré, dis-je, que dans ce cas elle a dû adopter les formes variées et les mouvements que nous voyons maintenant se développer dans ce système. Une démonstration telle que celle-ci, dynamique et mathématiqne, aussi complète qu'une démonstration peut l'être, incontestable et incontestée

temps comme une confirmation de la théorie de Laplace. On les prenait pour des étoiles subissant cette condensation dont j'ai essayé de décrire les modes. Ainsi on supposait que nous possédions la *preuve oculaire* de la vérité de l'hypothèse, — preuve qui, pour le dire en passant, s'est toujours trouvée sujette à controverse; et, quoique, de temps à autre, certains perfectionnements télescopiques nous permissent de voir qu'une tache, çà et là, que nous avions classée parmi les nébuleuses, n'était en réalité qu'un groupe d'étoiles tirant simplement son caractère nébuleux de l'immensité de la distance, toutefois on ne pensait pas qu'un doute pût exister relativement à la nébulosité positive d'autres masses nombreuses, véritables places fortes des nébulistes, qui semblaient défier tout effort de ségrégation. De ces dernières, la plus intéressante était la grande nébuleuse dans la constellation d'Orion; mais celle-ci, examinée à travers les magnifiques télescopes modernes, se trouva résolue en une simple collection d'étoiles. Or, ce fait fut généralement accepté comme concluant contre l'hypothèse cosmique de Laplace; et, à l'annonce des découvertes en question, le défenseur le plus enthousiaste, le vulgarisateur le plus éloquent de la théorie, le docteur Nichol, alla jusqu'à *admettre la nécessité d'abandonner* une idée qui avait fait la matière de son plus honorable livre [1].

1. *Tableau de l'Architecture des cieux.* — Une lettre attribuée au docteur Nichol, écrivant à un ami d'Amérique, a fait le tour de nos ournaux, l y a environ deux ans, qui admettait la *nécessité*

Plusieurs de mes lecteurs seront sans doute portés à dire que le résultat de ces nouvelles investigations a au moins une forte *tendance* à renverser l'hypothèse, tandis que d'autres, plus réfléchis, insinueront seulement que, bien que la théorie ne soit nullement détruite par la ségrégation desdites nébuleuses, cependant l'impossibilité d'opérer cette ségrégation, même avec de si puissants instruments, aurait servi à corroborer triomphalement la théorie; et ces derniers seront peut-être surpris de m'entendre dire que je n'adopte même pas leur opinion. Si les propositions de ce discours ont été bien comprises, on verra qu'à mon point de vue l'impossibilité d'opérer la ségrégation aurait servi à réfuter plutôt qu'à confirmer l'hypothèse cosmique.

Je m'explique : — Nous pouvons considérer comme démontrée la Loi newtonienne de la gravitation. Cette loi, on s'en souvient, je l'ai attribuée à la réaction du premier acte divin, — à une réaction dans l'exercice de la volition divine, ayant à surmonter temporairement une difficulté. Cette difficulté, c'était de transformer forcément le normal en anormal, — de contraindre ce qui, dans sa condition originelle et légitime, était *un*, à se soumettre à la condition vicieuse

à laquelle je faisais allusion. Dans une *lecture* postérieure, M. Nichol semble toutefois avoir triomphé en quelque sorte de la *nécessité*, et ne renonce pas absolument à la théorie, bien qu'il ait l'air de s'en moquer un peu comme d'une *pure hypothèse*. Avant les expériences de Maskelyne, qu'était donc la loi de gravitation? Une hypothèse. Et qui metttait en question cette loi, même alors?

de *pluralité*. C'est seulement en supposant la difficulté *temporairement* vaincue que nous pouvons comprendre une réaction. Il n'y aurait eu aucune réaction, si l'acte avait été infiniment continué. Tant que l'acte a duré, aucune réaction, évidemment, n'a pu commencer ; en d'autres termes, aucune gravitation n'a pu avoir lieu ; — car nous avons admis que l'une n'était que la manifestation de l'autre. Mais la gravitation a eu lieu ; donc, l'acte de la Création avait cessé ; et, la gravitation s'étant manifestée depuis un long temps, il faut en conclure que l'acte de la Création a cessé aussi depuis un long temps. Nous ne pouvons donc pas espérer l'occasion d'observer les procédés primitifs de la Création ; et la condition de nébulosité, comme nous l'avons expliqué, fait partie de ces procédés primitifs.

De ce que nous savons de la marche de la lumière, nous tirons la preuve directe que les étoiles les plus éloignées existent, sous leur forme actuellement visible, depuis un nombre inconcevable d'années. Il faut donc remonter dans le passé *au moins* jusqu'à la période où ces étoiles subirent la condensation, pour marquer l'époque où commença l'opération qui a constitué les masses. Si, d'un côté, nous concevons cette opération comme continuant encore dans le cas de certaines nébuleuses, de l'autre, nous voyons qu'en beaucoup d'autres cas elle est complétement finie, et c'est ce qui nous jette forcément dans des hypothèses pour lesquelles aucune base réelle ne nous est offerte ; — nous sommes obligés d'imposer à la raison révoltée

l'idée blasphématoire d'une interposition spéciale ; — de supposer que, dans les cas particuliers de ces nébuleuses, un Dieu infaillible a jugé nécessaire d'introduire certains règlements supplémentaires, certains perfectionnements de la loi générale, certaines retouches et corrections, en un mot, qui ont eu pour effet de reculer l'achèvement de ces étoiles particulières, pendant des siècles innombrables, au delà de l'ère qui avait suffi non-seulement pour parfaire la constitution des autres corps stellaires, mais même pour les doter d'une vieillesse chenue et déjà inexprimable.

Sans doute on peut objecter immédiatement que, puisque la lumière grâce à laquelle nous percevons ces nébuleuses est simplement celle qui s'est détachée de leur surface depuis un nombre immense d'années, les progrès de création observés actuellement, ou que nous supposons observés actuellement, ne sont pas en réalité des progrès actuels, mais les fantômes des progrès accomplis dans un passé déjà lointain ; — ce qui est un raisonnement absolument semblable à celui que j'ai affirmé relativement à tous les progrès tendant à la constitution des autres masses.

A ceci je réponds que la condition actuellement observée des corps condensés n'est pas non plus leur condition actuelle, mais une déjà obtenue dans le passé ; de sorte que mon argument tiré de la condition *relative* des étoiles et des nébuleuses n'est en aucune manière infirmé. En outre, ceux qui affirment l'existence des nébuleuses ne placent pas la nébulosité à une ex-

trême distance ; ils déclarent que c'est une nébulosité réelle et non pas perspective. Si nous concevons qu'une masse nébuleuse puisse être, en quelque façon, visible, nous devons la concevoir comme placée *très-près de nous*, en comparaison des étoiles solidifiées que les télescopes modernes présentent à notre vue. Affirmer que les apparences en question sont de réelles nébuleuses, c'est affirmer, pour notre point de vue, leur proximité relative. Donc, leur condition, telle qu'elle se montre maintenant à nous, doit être rapportée à une époque *bien moins éloignée* que celle à laquelle nous rapportons la condition actuellement observée de la majorité au moins des étoiles. — Pour finir en un mot, si l'Astronomie pouvait démontrer l'existence d'une *nébuleuse,* dans le sens qu'on donne présentement à ce terme, je considérerais la théorie cosmogonique, non pas comme fortifiée par cette démonstration, mais comme irréparablement renversée.

Cependant, pour ne rendre à César que *juste* ce qui appartient à César, qu'il me soit permis de faire observer que l'hypothèse qui a conduit Laplace à un si glorieux résultat semble lui avoir été, en grande partie, suggérée par une fausse conception, — par cette même fausse conception dont nous venons de parler, — par la méprise générale relative au caractère des prétendues nébuleuses. Lui aussi, il supposait qu'elles étaient en réalité ce qu'implique leur désignation. Le fait est que ce grand homme avait, très-justement, une foi médiocre dans ses propres facultés de perception. Ainsi,

relativement à l'existence positive des nébuleuses, existence si présomptueusement affirmée par les astronomes ses contemporains, il s'appuyait bien moins sur ce qu'il voyait que sur ce qu'il entendait dire.

On verra que les seules objections valables qu'on puisse opposer à sa théorie sont celles faites à l'hypothèse prise en elle-même, à ce qui l'a suggérée et non à ce qu'elle suggère, aux propositions qui l'accompagnent plutôt qu'à ses résultats. La supposition la moins justifiée de Laplace consiste à donner aux atomes un mouvement vers un centre, malgré qu'il comprenne évidemment les atomes comme s'étendant, dans une succession illimitée, à travers l'espace universel. J'ai déjà montré qu'avec de telles données aucun mouvement n'aurait pu avoir lieu; ainsi Laplace, pour supposer un mouvement, se place sur une base aussi peu philosophique qu'elle est inutile pour établir ce qu'il voulait établir.

Son idée originale semblait avoir été un composé des vrais atomes d'Épicure et des pseudo-nébuleuses de ses contemporains; et ainsi sa théorie se présente à nous avec la singulière anomalie d'une vérité absolue, déduite, comme résultat mathématique, d'une création hybride de l'imagination antique mariée au sens obtus moderne. La force réelle de Laplace consistait, en somme, dans un instinct mathématique presque miraculeux: c'était là-dessus qu'il s'appuyait; jamais cet instinct ne lui a manqué; jamais il ne l'a trompé. Dans le cas de la Cosmogonie, il l'a conduit, les yeux

bandés, à travers un labyrinthe d'erreur, vers un des plus lumineux et des plus prodigieux temples de vérité.

X

Imaginons, pour le moment, que l'anneau projeté le premier par le Soleil, c'est-à-dire l'anneau qui, en se brisant, a constitué Neptune, ne se soit brisé que lors de la projection de l'anneau qui a donné naissance à Uranus; que ce dernier anneau, de son côté, soit resté intact jusqu'à l'émission de celui dont est né Saturne; que ce dernier, à son tour, ait gardé sa forme entière jusqu'à l'émission de celui qui a été l'origine de Jupiter, et ainsi de suite. Imaginons, en un mot, qu'aucune rupture n'ait eu lieu parmi les anneaux jusqu'à la projection finale de celui qui a donné naissance à Mercure. Nous créons ainsi pour l'œil de l'esprit une série de cercles concentriques coexistants, et, les considérant en eux-mêmes, aussi bien que dans le mode suivant lequel, selon l'hypothèse de Laplace, ils ont été engendrés, nous apercevons tout d'abord une très-singulière analogie entre les couches atomiques et le mode d'irradiation originelle tel que je l'ai décrit. Est-il impossible, en mesurant les forces respectives qui ont projeté successivement chaque cercle planétaire, c'est-à-dire en mesurant la force excédante successive de rotation par rapport à la force de gravita-

tion, laquelle a occasionné les éruptions successives, de trouver l'analogie en question plus décidément confirmée? *Est-il improbable que nous découvrions que ces forces ont varié, — comme dans l'irradiation originelle, — proportionnellement avec les carrés des distances?*

Notre système solaire, consistant principalement en un Soleil, avec seize planètes à coup sûr, et peut-être un peu plus, qui roulent autour de lui à des distances variées, et qui sont accompagnées certainement de dix-sept lunes, mais très-probablement de quelques autres, doit être maintenant considéré comme un des types de ces agglomérations innombrables qui ont commencé à se produire à travers la sphère universelle, lorsque s'est retirée la volonté divine. Je veux dire que nous avons à considérer notre système solaire comme fournissant un cas générique de ces agglomérations, ou, plus correctement, des conditions ultérieures auxquelles elles sont parvenues. Si nous fixons notre attention sur l'idée qui a présidé au dessein du Tout-Puissant, à savoir *la plus grande somme possible de rapports* et la précaution prise pour atteindre le but avec la différence de formes dans les atomes originels et l'inégalité particulière de distance, nous verrons qu'il est impossible de supposer même une minute que deux seulement de ces agglomérations commençantes soient arrivées à la fin précisément au même résultat. Nous serons plutôt inclinés à penser qu'il n'y a pas dans tout l'univers deux corps stellaires, soleils, planètes ou

lunes, qui soient semblables dans le particulier, malgré que tous le soient dans le général. Encore moins pouvons-nous imaginer que deux assemblages de tels corps, deux systèmes quelconques, puissent avoir une ressemblance plus que générale[1]. Nos télescopes, sur ce point, confirment parfaitement nos déductions. Prenant donc notre système solaire comme type approchant ou général de tous les autres, nous sommes arrivés assez avant dans notre thème pour considérer l'univers sous l'aspect d'un espace sphérique à travers lequel, disséminée avec une égalité purement générale, existe une certaine quantité de systèmes ayant entre eux une ressemblance purement générale.

Élargissant maintenant nos conceptions, regardons chacun de ces systèmes comme étant en lui-même un atome, ce qu'il est en réalité, quand nous ne le considérons que comme une des innombrables myriades de systèmes qui constituent l'univers. Les prenant donc tous pour des atomes colossaux, chacun étant doué de la même indestructible tendance à l'unité qui caractérise les atomes réels dont il est composé, nous entrons tout de suite dans un ordre nouveau d'agrégations. Les

1. Il n'est pas impossible que quelque perfectionnement imprévu d'optique nous révèle, parmi les innombrables variétés de systèmes, un soleil lumineux, entouré d'anneaux lumineux et non lumineux, en dedans, en dehors desquels, et entre lesquels roulent des planètes lumineuses et non lumineuses, accompagnées de lunes ayant leurs lunes, et même ces dernières possédant également leurs lunes particulières.

plus petits systèmes, placés dans le voisinage d'un plus grand, devront inévitablement s'en rapprocher de plus en plus. Ici il s'en rassemblera un millier, là un million; ici peut-être un trillion, — laissant ainsi autour d'eux d'incommensurables vides dans l'espace. Et si maintenant on demande pourquoi, dans le cas de ces systèmes, de ces véritables atomes titaniques (je parle simplement d'un assemblage, et non comme dans le cas des atomes positifs, d'une agglomération plus ou moins consolidée), si on demande pourquoi je ne pousse pas ma suggestion jusqu'à sa conclusion légitime, pourquoi je ne décris pas ces assemblages de systèmes-atomes se précipitant et se consolidant en sphères, se condensant chacun en un magnifique soleil, je réponds que ce sont là de simples *mellonta*, et que je ne fais que m'arrêter un instant sur le seuil terrifiant du futur. Pour le présent, nous appelons ces assemblages des *groupes*, et nous les voyons dans leur état commençant de consolidation. Leur consolidation absolue est encore à venir.

Nous voici arrivés à un point d'où nous contemplons l'univers comme un espace sphérique, parsemé inégalement de *groupes*. Observez que je préfère ici l'adverbe *inégalement* à cette phrase déjà employée : « avec une égalité purement générale. » Il est évident en fait que l'égalité de distribution diminuera en raison du progrès de l'agglomération, c'est-à-dire à mesure que les choses diminueront en nombre. Ainsi l'accroissement de l'inégalité, accroissement qui

devra continuer jusqu'à une époque plus ou moins lointaine, où la plus grosse agglomération absorbera toutes les autres, ne peut être considéré que comme un symptôme confirmatif de la *tendance à l'unité.*

Enfin ici il peut paraître bon de s'enquérir si les faits acquis de l'Astronomie confirment l'arrangement général que j'ai, par déduction, imposé aux mondes célestes. Or, cela est confirmé, et entièrement. L'observation télescopique, guidée par les lois de la perspective, nous permet de voir que l'univers perceptible existe comme *un groupe de groupes irrégulièrement disposés.*

XI

Les groupes dont est composé cet universel *groupe de groupes* sont simplement ce que nous avons coutume de nommer *nébuleuses,* et parmi ces nébuleuses il en est une qui est pour l'humanité d'un intérêt suprême. Je veux parler de la Galaxie ou Voie Lactée. Elle nous intéresse, d'abord et évidemment, en raison de sa grande supériorité, par son volume apparent, non-seulement sur tout autre groupe du firmament, mais même sur tous les autres groupes pris ensemble. Le plus grand de ces derniers n'occupe comparativement qu'un point dans l'espace et ne se laisse voir distinctement qu'à l'aide du télescope. La Galaxie traverse tout le ciel et se montre brillante à l'œil nu. Mais elle intéresse l'homme particulièrement, quoique moins

immédiatement, en ce qu'elle fait partie de la région où il est situé, de la région de la Terre sur laquelle il vit, de la région du Soleil autour duquel tourne cette Terre; de la région de tout le système d'astres dont le Soleil est le centre et l'astre principal, la Terre, un des seize secondaires ou une des planètes, la Lune, un des dix-sept tertiaires ou satellites. La Galaxie, je le répète, n'est qu'un des groupes dont j'ai parlé, une de ces prétendues nébuleuses qui ne se révèlent à nous quelquefois qu'à l'aide du télescope et comme de faibles taches brumeuses dans différentes parties du ciel. Nous n'avons aucune raison de supposer que la Voie Lactée soit en réalité plus vaste que la moindre de ces nébuleuses Sa grande supériorité de volume n'est qu'apparente, et vient de sa position relativement à nous, c'est-à-dire de notre position à nous qui en occupons le milieu. Quelque étrange que cette assertion puisse paraître tout d'abord à ceux qui ne sont pas versés dans l'Astronomie, l'astronome, lui, n'hésite pas à affirmer que nous sommes placés au milieu de cette inconcevable multitude d'étoiles, de soleils, de systèmes qui constituent la Galaxie. En outre, non-seulement nous avons, non-seulement notre Soleil a le droit de revendiquer la Galaxie comme étant son groupe spécial; mais on peut dire, avec une légère réserve, que toutes les étoiles distinctement visibles du firmament, toutes les étoiles visibles à l'œil nu, ont le droit de s'en réclamer également.

Une idée bien fausse a été conçue relativement à la

forme de la Galaxie, de laquelle il est dit, dans presque tous nos traités astronomiqnes, qu'elle ressemble à celle d'un Y capital. En réalité, le groupe en question a une certaine ressemblance générale, *très*-générale, avec la planète Saturne, enfermée dans son triple anneau. Au lieu du globe solide de cette planète, nous devons toutefois nous figurer une île stellaire ou collection lenticulaire d'étoiles; notre Soleil étant placé excentriquement, près du bord de l'île du côté qui est le plus rapproché de la constellation de la Croix et le plus éloigné de celle de Cassiopée. L'anneau qui l'entoure, dans la partie qui avoisine notre position, est marqué d'une entaille longitudinale qui, en effet, lui donne, aperçu de notre région, l'apparence vague d'un Y capital.

Cependant, il ne faut pas que nous tombions dans cette erreur, de concevoir cette ceinture, peu définie d'ailleurs, comme tout à fait séparée, comparativement parlant, du groupe lenticulaire également indéfini qu'elle entoure; et ainsi, pour rendre notre explication plus claire, nous pouvons dire de notre Soleil qu'il est positivement situé sur le point de l'Y où se rencontrent les trois lignes qui le composent, et, nous figurant cette lettre comme douée d'une certaine solidité, d'une certaine épaisseur, très-minime en comparaison de sa longueur, nous pouvons dire que notre position est dans le milieu de cette épaisseur. En nous figurant que nous sommes placés ainsi, nous n'éprouverons plus aucune peine à nous rendre compte des phénomènes en ques-

tion, qui sont uniquement des phénomènes de perspective. Quand nous regardons en haut ou en bas, c'est-à-dire quand nous jetons les yeux dans le sens de l'*épaisseur* de la lettre, notre regard rencontre un moins grand nombre d'étoiles que lorsque nous jetons les yeux dans le sens de sa *longueur,* ou le long d'une des trois lignes qui la composent. Naturellement, les étoiles, dans le premier cas, apparaissent comme éparpillées, et, dans le second, comme accumulées. Renversons, s'il vous plaît, l'explication : un habitant de la Terre qui regarde la Galaxie, comme nous disons ordinairement, la considère alors dans un des sens de sa longueur; — il regarde le long des lignes de l'Y; mais, quand, regardant dans le ciel général, il détourne ses yeux de la Galaxie, il la voit alors dans le sens de l'épaisseur de la lettre ; et c'est pour cela que les étoiles lui semblent clair-semées, quoique, en réalité, elles soient aussi rapprochées, en moyenne, que dans la partie massive du groupe. Il n'y a pas de considération qui soit mieux faite pour donner une idée de l'effrayante étendue de ce groupe.

Si, avec un télescope d'une profonde puissance, nous examinons soigneusement le firmament, nous découvririons *une ceinture de groupes,* faite de ce que nous avons jusqu'à présent nommé des nébuleuses, — une *bande* d'une largeur variable, s'étendant d'un horizon à l'autre, et coupant à angle droit la direction générale de la Voie Lactée. Cette bande est le dernier *groupe de groupes*. Cette ceinture est l'*univers.* Notre

Galaxie n'est qu'un des groupes, un des moindres peut-être, qui entrent dans la composition de cette suprême *bande* ou *ceinture* universelle. L'aspect de bande ou de ceinture, que prend à nos yeux ce groupe de groupes, n'est qu'un phénomène de perspective, analogue à celui qui nous fait aussi voir notre propre groupe grossièrement sphérique, la Galaxie, sous la forme d'une ceinture traversant les cieux et coupant le groupe universel à angles droits. Naturellement la forme du groupe qui enferme tous les autres est, en général, celle de chaque groupe individuel qui y est contenu. De même que les étoiles clair-semées que nous voyons dans le ciel général, quand nous détournons nos regards de la Galaxie, ne sont en réalité qu'une partie de la Galaxie elle-même, aussi intimement mêlées à elle qu'en aucun autre point où le télescope nous les montre à l'état le plus dense, — de même les nébuleuses éparpillées que nous apercevons sur tous les points du firmament quand nous détournons nos yeux de la ceinture universelle, doivent être considérées comme éparpillées seulement par la perspective et comme faisant partie intégrante de l'unique *sphère* suprême et universelle.

Il n'y a pas d'erreur astronomique plus insoutenable, et il n'y en a pas qui ait obtenu une plus opiniâtre adhésion que celle qui consiste à se figurer l'univers sidéral comme absolument illimité. Il me semble que les raisons qui nous le font croire limité, telles que je les ai énoncées *à priori*, sont irréfutables ; mais, pour

n'en plus parler, l'observation seule nous montre qu'il y a, dans de nombreuses directions autour de nous, si ce n'est dans toutes, une limite positive ; ou, tout au moins, elle ne nous fournit aucun motif pour penser autrement. Si la succession des étoiles était illimitée, l'arrière-plan du ciel nous offrirait une luminosité uniforme, comme celle déployée par la Galaxie, *puisqu'il n'y aurait absolument aucun point, dans tout cet arrière-plan, où n'existât une étoile*. Donc, dans de telles conditions, la seule manière de rendre compte des *vides* que trouvent nos télescopes dans d'innombrables directions est de supposer cet arrière-plan invisible placé à une distance si prodigieuse, qu'aucun rayon n'ait jamais pu parvenir jusqu'à nous. Qu'il en *puisse* être ainsi, qui oserait s'aviser de le nier? Je maintiens simplement que nous n'avons pas même l'ombre d'une raison pour croire qu'il en *est* ainsi.

En parlant de la propension vulgaire à considérer tous les corps de la Terre comme tendant seulement vers le centre de la Terre, je faisais observer que, « sauf certaines exceptions dont il serait fait mention plus tard, chaque corps de la Terre tendrait, non-seulement vers le centre de la Terre, mais encore vers toute autre direction concevable. » Le mot *exceptions* avait trait à ces vides fréquents dans le Ciel, où l'examen le plus minutieux non-seulement ne découvre pas de corps stellaires, mais ne trouve même pas d'indices quelconques de leur existence Là, des gouffres béants, plus noirs que l'Érèbe, nous apparaissaient comme des

échappees ouvertes, à travers les murs limitrophes de l'univers sidéral, sur l'univers illimité du vide. Or, tout corps existant sur la Terre, est exposé, soit par son mouvement propre, soit par celui de la Terre, à traverser ou à longer un de ces vides ou abîmes cosmiques, et il est évident qu'en ce moment il cesse d'être attiré dans la *direction du vide* et qu'il est conséquemment *plus lourd* qu'à aucune autre époque, soit avant, soit après. Indépendamment, toutefois, de la considération de ces vides, et ne nous occupant que de la distribution généralement inégale des étoiles, nous voyons que la tendance absolue des corps de la Terre vers le centre de la Terre est dans un état de variation perpétuelle.

Nous comprenons donc l'*insulation* de notre univers. Nous percevons l'isolement de l'univers, c'est-à-dire de *tout* ce que nos sens peuvent saisir. Nous savons qu'il existe un *groupe de groupes,* une agglomération autour de laquelle, de tous côtés, s'étend un incommensurable espace désert fermé à toute perception humaine. Mais, parce que nous sommes obligés de nous arrêter sur les confins de cet univers sidéral, nos sens ne pouvant plus nous fournir de témoignage, est-il juste de conclure qu'en réalité il n'existe pas de point matériel au delà de celui qu'il nous a été permis d'atteindre? Avons-nous, ou n'avons-nous pas le droit analogique d'inférer que cet univers sensible, que ce groupe de groupes, n'est qu'un morceau d'*une série* de groupes de groupes, dont les autres nous restent in-

visibles à cause de la distance, — soit parce que la diffusion de leur lumière, avant qu'elle parvienne jusqu'à nous, est si excessive, qu'elle ne peut produire sur notre rétine aucune impression lumineuse, soit parce qu'il n'existe aucune espèce d'émanation lumineuse dans ces mondes inexprimablement distants, ou enfin parce que l'intervalle qui nous en sépare est si vaste, que, depuis des myriades d'années écoulées, leurs effluves électriques n'ont pas encore pu le franchir?

Avons-nous quelques droits à faire de telles suppositions, avons-nous quelque motif pour accepter de telles visions? Si nous avons ce droit à un degré quelconque, nous avons aussi le droit de leur donner une extension infinie.

Le cerveau humain a évidemment un penchant vers l'*infini* et caresse volontiers ce fantôme d'idée. Il semble aspirer vers cette conception impossible avec une ferveur passionnée, avec l'espérance d'y croire intellectuellement aussitôt qu'il l'a conçue. Ce qui est général parmi toute la race humaine, aucun individu n'a sans doute le droit de le considérer comme anormal; néanmoins, il peut exister une classe d'intelligences supérieures pour qui ce tour d'esprit populaire porte tout le caractère d'une monomanie.

Ma question, cependant, n'a pas encore trouvé sa réponse : — Avons-nous le droit de supposer, ou plutôt d'imaginer une succession interminable de *groupes de groupes* ou d'*univers* plus ou moins semblables?

Je réponds que le *droit*, ans un cas tel que celui-ci,

dépend absolument de la hardiesse de l'imagination qui s'avise d'y prétendre. Qu'il me soit permis seulement de déclarer que je me sens, pour mon compte personnel, porté à *imaginer* (je n'ose pas me servir d'un terme plus affirmatif) qu'il existe réellement une succession illimitée d'univers, plus ou moins semblables à celui dont nous avons connaissance, à celui-là *seul* dont nous aurons jamais connaissance, — du moins jusqu'au moment où notre univers particulier rentrera dans l'unité. Cependant, si de tels groupes de groupes existent, — et ils existent, — il est suffisamment clair que, n'ayant pas de participation dans notre origine, ils ne participent pas à nos lois. Ils ne nous attirent pas et nous ne les attirons pas. Leur matière, leur esprit ne sont pas les nôtres, ne sont pas ce qui agit, influe dans une partie quelconque de notre univers. Ils ne pourraient impressionner ni nos sens ni nos âmes. Entre eux et nous, les considérant tous pour un moment collectivement, il n'y a pas d'influences communes. Chacun existe, à part et indépendant, *dans le sein de son Dieu propre et particulier.*

XII

Dans la conduite de ce Discours, je vise moins à l'ordre physique qu'au métaphysique. La clarté avec laquelle les phénomènes, même matériels, sont présentés à l'intelligence dépend très-peu, il y a longtemps

que j'en ai acquis l'expérience, d'un arrangement purement naturel, et naît presque entièrement de l'arrangement moral. Si donc j'ai l'air de m'abandonner à des digressions et de sauter trop vite d'un point à un autre de mon sujet, qu'il me soit permis de dire qu'en faisant ainsi j'ai l'espoir de mieux conserver, sans la rompre, cette chaîne d'impressions graduées, par laquelle seule l'intelligence de l'Homme peut embrasser les grandeurs dont je parle et les comprendre dans leur majestueuse totalité.

Jusqu'à présent, notre attention s'est dirigée presque exclusivement vers un groupement général et relatif des corps stellaires dans l'espace. De spécification, nous n'en avons fait que très-peu; et les quelques idées relatives à la *quantité*, c'est-à-dire au nombre, à la grandeur et à la distance, que nous avons émises, ont été amenées accessoirement et en manière de préparation pour des conceptions plus définitives. Essayons maintenant d'atteindre à ces dernières.

Notre système solaire, comme nous l'avons déjà dit, consiste principalement en un soleil et seize planètes au moins, auxquelles, très-probablement, s'ajoutent quelques autres, qui tournent autour de lui comme centre, accompagnées de dix-sept lunes connues et peut-être de quelques autres que nous ne connaissons pas encore. Ces divers corps ne sont pas de véritables sphères, mais des sphéroïdes aplatis, des sphères comprimées dans la région des pôles de l'axe imaginaire autour duquel elles tournent, l'aplatissement étant

une conséquence de la rotation. Le Soleil n'est pas absolument le centre du système; car le Soleil lui-même, avec toutes les planètes, roule autour d'un point de l'espace perpétuellement variable, qui est le centre général de gravité du système. Nous ne devons pas non plus considérer les lignes sur lesquelles se meuvent ces différents sphéroïdes, — les lunes autour des planètes, les planètes autour du Soleil, ou le Soleil autour du centre commun, — comme des cercles dans le sens exact du mot. Ce sont, en réalité, des *ellipses, l'un des foyers étant le point autour duquel se fait la révolution.* Une ellipse est une courbe retournant sur elle-même, qui a un de ses diamètres plus long que l'autre. Sur le diamètre le plus long sont deux points, également distants du milieu de la ligne, et, d'ailleurs, situés de de telle façon, que si, à partir de chacun d'eux, on tire une ligne droite vers un point quelconque de la courbe, la somme des deux lignes réunies sera égale au plus grand des diamètres. Concevons donc une ellipse de cette nature. A l'un des points en question, qui sont les *foyers,* fixons une orange. Par un fil élastique unissons cette orange à un pois, et plaçons ce dernier sur la circonférence de l'ellipse. Le fil élastique, naturellement, varie en longueur à mesure que nous faisons mouvoir le pois, et forme ce que nous appelons en géométrie un *radius vector.* Or, si l'orange est prise pour le Soleil et le pois pour une planète tournant autour de lui, la révolution devra se faire avec une vitesse variable plus ou moins grande, mais telle que le

radius vector franchira des *aires égales en temps égaux*. La marche du pois *sera* donc ou, en d'autres termes, la marche de la planète *est* lente à proportion de son éloignement du Soleil, rapide à proportion de sa proximité. Ces planètes, en outre, se meuvent d'autant plus lentement qu'elles sont situées plus loin du Soleil, *les carrés de leurs périodes de révolution étant entre eux dans la même proportion que les cubes de leurs distances moyennes du Soleil.*

On comprend que les lois terriblement complexes de révolution que nous décrivons ici ne règnent pas seulement dans notre système. Elles dominent partout où domine l'attraction. Elles régissent l'univers. Chaque point brillant du firmament est sans doute un soleil lumineux, ressemblant au nôtre, au moins dans son caractère général, et accompagné d'une plus ou moins grande quantité de planètes plus ou moins grosses, dont la luminosité encore attardée ne peut pas se manifester à nous à une si grande distance, mais qui, néanmoins, roulent, escortées de leurs lunes, autour de leurs centres sidéraux, obéissant aux principes que nous avons constatés, obéissant aux trois lois absolues de révolution, aux trois immortelles lois devinées par l'esprit imaginatif de Kepler et subséquemment expliquées et démontrées par l'esprit patient et mathématique de Newton. Dans une certaine tribu de philosophes, qui font vanité de ne s'appuyer que sur les faits positifs, il est beaucoup trop à la mode de se moquer de toute spéculation et de la flétrir de la vague

et élastique appellation d'*œuvre conjecturale.* La valeur de celui qui conjecture, tel est le point à examiner. En conjecturant de temps à autre avec Platon, nous dépenserons notre temps avec plus d'utilité qu'en écoutant une démonstration d'Alcméon.

Dans maint ouvrage d'astronomie, je vois qu'il est nettement établi que les lois de Kepler sont la *base* du grand principe de la gravitation. Cette idée a dû naître de ce fait, que la divination de ces lois par Kepler et sa démonstration postérieure de leur existence positive ont poussé Newton à les expliquer par l'hypothèse de la gravitation et, finalement, à les démontrer *à priori,* comme conséquences nécessaires du principe hypothétique. Ainsi, bien loin d'être la base de la gravitation, les lois de Kepler ont la gravitation pour base, et il en est de même, d'ailleurs, de toutes les lois de l'Univers matériel qui ne se rapportent pas uniquement à la répulsion.

La distance moyenne de la Terre à la Lune, c'est-à-dire la distance qui nous sépare du corps céleste le plus voisin de nous, est de 237,000 milles. Mercure, la planète la plus proche du Soleil, est éloignée de lui de 37 millions de milles. Vénus, qui vient après, tourne à une distance de 68 millions de milles; la Terre, à son tour, à une distance de 95 millions; Mars, à la distance de 144 millions. Puis viennent les huit astéroïdes (Cérès, Junon, Vesta, Pallas, Astrée, Flore, Iris et Hébé), à une distance moyenne d'environ 250 millions. Puis nous trouvons Jupiter, distant de 490 mil-

lions; puis Saturne, de 900 millions; puis Uranus, de 1,900 millions; finalement Neptune, récemment découvert et tournant à une distance de 2,800 millions. Laissant Neptune de côté, sur qui nous n'avons pas jusqu'à présent des documents très-exacts, et qui est peut-être une planète appartenant à un système d'astéroïdes, on peut voir que, dans de certaines limites, il existe entre les planètes un ordre d'intervalles. Pour parler d'une manière approximative, nous pouvons dire que chaque planète est, relativement au Soleil, située à une distance double de celle qui la précède. L'*ordre* en question, que nous exposons ici, — *la loi de Bode, — ne pourrait-il pas être déduit de l'examen de l'analogie existant, ainsi que je l'ai suggéré, entre la décharge solaire des anneaux et le mode de l'irradiation atomique?*

Quant aux nombres cités à la hâte dans cette table sommaire des distances, il y aurait folie à essayer de les comprendre, excepté au point de vue des faits arithmétiques abstraits. Ces nombres ne sont pas pratiquement appréciables. Ils ne comportent pas d'idées précises. J'ai dit que Neptune, la planète la plus éloignée, tournait autour du Soleil à une distance de 2,800 millions de milles. Jusqu'ici, rien de mieux; j'ai établi un fait mathématique; et, sans comprendre ce fait le moins du monde, nous pouvons le poser pour nous en servir mathématiquement. Mais, même en indiquant que la Lune tourne autour de la Terre à la distance comparativement mesquine de 237,000 milles;

je n'ai nullement l'espérance de faire comprendre à qui que ce soit, — de lui faire apprécier, — de lui faire sentir à quelle distance la Lune se trouve positivement de la terre. 237,000 milles! Parmi mes lecteurs, il y en a peut-être bien peu qui n'aient pas traversé l'océan Atlantique; et, cependant, combien d'entre eux ont une idée distincte même des 3,000 milles qui séparent les deux rivages? Je doute, en vérité, qu'il existe un homme qui puisse faire entrer dans son cerveau la plus vague conception de l'intervalle compris entre une borne milliaire et sa plus proche voisine. Cependant, nous trouvons quelque facilité pour apprécier la distance en combinant l'idée de l'espace avec l'idée de vélocité qui la suit naturellement. Le son parcourt un espace de 1,100 pieds en une seconde. Or, s'il était possible à un habitant de la Terre de voir l'éclair d'un coup de canon tiré dans la Lune et d'en entendre la détonation, il lui faudrait attendre treize jours entiers, à partir du moment où il aurait aperçu le premier, pour recevoir un indice de la seconde.

Quelque faible que soit l'appréciation obtenue par ce moyen de la réelle distance de la Lune à la Terre, elle aura néanmoins cette utilité de nous faire mieux comprendre la folie de vouloir saisir par la pensée des distances telles que les 2,800 millions de milles qui séparent Neptune de notre Soleil; ou même les 95 millions de milles compris entre le Soleil et la Terre que nous habitons. Un boulet de canon, se mouvant avec la rapidité la plus grande qui ait jamais été commu-

niquée à un boulet, ne pourrait pas traverser ce dernier intervalle en moins de vingt ans; pour le premier espace, il faudrait cinq cents quatre-vingt-dix ans.

Le diamètre réel de notre Lune est de 2,160 milles; cependant, elle est un objet comparativement si petit, qu'il faudrait environ cinquante globes semblables pour en composer un aussi gros que la Terre.

Le diamètre de notre propre globe est de 7,912 milles; — mais de l'énonciation de ces nombres quelle idée positive prétendons-nous tirer?

Si nous montons au sommet d'une montagne ordinaire et si nous regardons autour de nous, nous apercevons un paysage qui s'étend à 40 milles dans toutes les directions, formant un cercle de 250 milles de circonférence et enfermant un espace de 5,000 milles carrés. Mais, comme les portions d'une semblable perspective ne se présentent nécessairement à notre vue que l'une après l'autre, nous n'en pouvons apprécier l'étendue que faiblement et partiellement; cependant, le panorama tout entier ne représente que la quarante millième partie de la surface de notre globe. Si à ce panorama succédait, au bout d'une heure, un autre panorama d'égale étendue; à ce second, au bout d'une heure, un troisième; à ce troisième, au bout d'une heure, un quatrième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les décors de la Terre fussent épuisés, et si nous étions invités à examiner ces divers panoramas pendant douze heures par jour, il ne nous faudrait pas

moins de neuf ans et quarante huit jours pour achever l'examen de la collection.

Mais, si la simple surface de la Terre se refuse à l'étreinte de notre imagination, que penserons-nous de sa contenance évaluée par cubes? Elle embrasse une masse de matière équivalente au moins à un poids de deux undécillions et deux cents nonillions de tonnes. Supposons cette masse à l'état de repos, et essayons de concevoir une force mécanique suffisante pour la mettre en mouvement! La force de toutes les myriades d'êtres dont notre imagination peut peupler les mondes planétaires de notre système, la force physique combinée de tous ces êtres, même en les supposant plus puissants que l'homme, ne pourrait réussir à déplacer d'un seul pouce cette masse prodigieuse.

Que devons-nous donc penser de la force nécessaire, dans de semblables conditions, pour remuer la plus grosse de nos planètes, Jupiter? Elle a un diamètre de 86,000 milles, et pourrait contenir dans sa périphérie plus de mille globes de la grandeur du nôtre. Cependant, ce corps monstrueux vole positivement autour du Soleil avec une vitesse de 29,000 milles par heure, c'est-à-dire avec une rapidité quarante fois plus grande que celle d'un boulet de canon! On ne peut même pas dire que l'idée d'un tel phénomène fait tressaillir l'esprit, elle l'épouvante, elle le paralyse. Nous avons plus d'une fois occupé notre imagination à nous peindre les facultés d'un ange. Figurons-nous, à une distance d'environ 100 milles de Jupiter, un pareil être, assis-

tant ainsi, témoin oculaire très-rapproché, à la révolution annuelle de cette planète. Or, pouvons-nous, je le demande, nous faire une idée assez haute, assez immense de la puissance spirituelle de cet être idéal pour concevoir qu'à la vue de cette incommensurable masse, pirouettant juste sous ses yeux avec une vélocité tellement inexprimable, l'ange lui même, si angélique qu'il soit, puisse ne pas être écrasé, anéanti ?

Ici, toutefois, il me paraît bon de faire observer qu'en réalité nous n'avons encore parlé que d'objets comparativement insignifiants. Notre Soleil, l'astre central et dirigeant du système auquel appartient Jupiter, est non-seulement plus gros que Jupiter, mais aussi beaucoup plus gros que toutes les planètes du système prises ensemble. Ce fait est vraiment une condition essentielle de la stabilité du système lui-même. Le diamètre de Jupiter est, avons-nous dit, de 86,000 milles ! Celui du Soleil est de 882,000 milles. Un habitant de ce dernier, parcourant 90 milles par jour, mettrait plus de quatre-vingts ans à faire le tour de sa plus grande circonférence. Il occupe un espace cubique de 681 septillions et 472 quintillions de milles. La Lune, ainsi qu'il a été établi, tourne autour de la Terre, à une distance de 237,000 milles, sur une orbite qui est conséquemment de près d'un million et demi de milles. Or, si le Soleil était placé sur la Terre, les deux centres coïncidant, le volume du Soleil s'étendrait, en tous sens, non-seulement jusqu'à l'orbite

de la Lune, mais encore à une distance de 200,000 milles au delà.

Et ici, une fois encore, observons que nous n'avons, jusqu'à présent, parlé que de bagatelles. On a évalué la distance qui sépare Neptune du Soleil ; elle est de 2,800 millions de milles ; la circonférence de son orbite est donc de 17 trillions environ. Gardons d'oublier cela quand nous portons nos regards sur quelqu'une des étoiles les plus brillantes. Entre cette étoile et l'astre central de notre système, le Soleil, il y a un gouffre d'espace tel que, pour en donner l'idée, il faudrait la langue d'un archange. Donc, l'étoile que nous regardons est un être aussi séparé que possible de *notre* système, de *notre* Soleil, ou, si l'on veut, de *notre* étoile ; cependant, supposons-la un moment placée sur notre Soleil, le centre de l'une coïncidant avec celui de l'autre, de même que nous avons supposé le Soleil lui-même placé sur la Terre. Figurons-nous maintenant l'étoile particulière que nous avons choisie s'étendant, dans tous les sens, au delà de l'orbite de Mercure, — de Vénus, — de la Terre, — et puis au delà de l'orbite de Mars, — de Jupiter, — d'Uranus, jusqu'à ce que, finalement, notre imagination ait rempli le cercle de 17 trillions de milles de circonférence, que décrit dans sa révolution la planète de Leverrier. En admettant que nous soyons parvenus à concevoir tant d'énormité, nous n'aurions pas créé une idée extravagante. Nous avons les meilleures raisons pour croire qu'il y a bien des étoiles beaucoup plus grosses

que celle que nous avons supposée. Je veux dire que pour une telle croyance nous possédons la meilleure base expérimentale; et qu'en reportant notre regard vers la disposition atomique originelle, ayant pour but la *diversité*, que nous avons considérée comme étant une partie du plan divin dans la constitution de l'univers, il nous deviendra facile de comprendre et d'admettre des disproportions, dans la grosseur des corps célestes, infiniment plus vastes qu'aucune de celles dont j'ai parlé jusqu'à présent. Naturellement nous devons nous attendre à trouver les corps les plus gros roulant à travers les vides les plus grands de l'espace.

Je disais tout à l'heure que, pour nous donner une idée juste de l'intervalle qui sépare notre Soleil d'une quelconque des autres étoiles, il faudrait l'éloquence d'un archange. En parlant ainsi, je ne puis pas être accusé d'exagération, car c'est la vérité pure qu'en de certains sujets il n'est pas possible d'exagérer. Mais tâchons de poser la matière plus distinctement sous les yeux de l'esprit.

D'abord nous pouvons atteindre une conception générale, *relative*, de l'intervalle en question, en le comparant avec les espaces interplanétaires connus. Supposons, par exemple, que la Terre, qui est, en réalité, à 95 millions de milles du Soleil, ne soit distante de ce flambeau que d'*un pied* seulement; Neptune se trouverait alors à une distance de *quarante* pieds; et l'étoile Alpha Lyræ à une distance de *cent cinquante-neuf* au moins.

Or, je présume que peu de mes lecteurs ont remarqué, dans la conclusion de ma dernière phrase, quelque chose de spécialement inadmissible, de particulièrement faux. J'ai dit que la distance de la Terre au Soleil étant supposée d'*un pied,* la distance de Neptune serait de quarante pieds, et celle d'Alpha Lyræ de cent cinquante-neuf. La proportion entre un pied et cent cinquante-neuf a peut-être semblé suffisante pour donner une impression distincte de la proportion entre les deux distances, celle de la Terre au Soleil et celle d'Alpha Lyræ au même astre. Mais mon calcul, en réalité, aurait dû se formuler ainsi : En supposant que la distance de la Terre au Soleil soit d'un pied, la distance de Neptune serait de quarante pieds, et celle d'Alpha Lyræ de cent cinquante-neuf..... *milles;* c'est-à-dire que, dans mon premier calcul, je n'ai assigné à Alpha Lyræ que la cinq mille deux cent quatre-vingtième partie de la distance qui est la plus petite possible où cette étoile puisse être réellement située.

Poursuivons. — A quelque distance que soit une simple *planète,* cependant, quand nous l'examinons à travers un télescope, nous la voyons sous une certaine forme, nous la trouvons d'une certaine grosseur appréciable. Or, j'ai déjà dit quelques mots de la grosseur probable de plusieurs étoiles; néanmoins, quand nous en examinons une quelconque, même à travers le télescope le plus puissant, elle se présente à nous sans aucune forme, et, conséquemment, sans aucune dimension. Nous la voyons comme un point, et rien de plus.

Maintenant, supposons que nous voyagions la nuit, sur une grande route. Dans un champ, d'un des côtés de la route, se trouve une file de vastes objets de toute dimension, d'arbres, par exemple, dont la figure se détache distinctement sur le fond du ciel. Cette ligne s'étend à angle droit de la route jusqu'à l'horizon. Or, à mesure que nous avançons le long de la route, nous voyons ces arbres changer leurs positions respectives relativement à un certain point fixe dans cette partie du firmament qui forme le fond du tableau. Supposons que ce point fixe, — suffisamment fixe pour notre démonstration, soit la lune qui se lève. Nous voyons tout d'abord que, pendant que l'arbre le plus proche de nous change de position relativement à la lune, et si fortement qu'il a l'air de fuir derrière nous, l'arbre qui est à la distance extrême n'a pour ainsi dire pas bougé de la place qu'il occupe relativement au satellite. Nous continuons à observer que plus les objets sont éloignés de nous, moins ils s'éloignent de leur position, et réciproquement. Nous commençons alors, à notre insu, à apprécier la distance de chaque arbre par la plus ou moins grande altération de sa position relative. Finalement nous arrivons à comprendre comment on pourrait vérifier la distance positive d'un arbre quelconque de cette rangée en se servant de la quantité d'altération relative comme d'une base dans un simple problème géométrique. Or, cette altération relative est ce que nous appelons parallaxe, et c'est par la parallaxe que nous calculons les distances des corps

célestes. Appliquant le principe aux arbres en question, nous serions naturellement fort embarrassés pour calculer la distance d'*un* arbre, qui, si loin que nous nous avancions sur la route, ne nous donnerait aucune parallaxe. Ceci, dans l'exemple que nous avons supposé, est une chose impossible; impossible simplement parce que toutes les distances sur notre Terre sont véritablement insignifiantes; si nous les comparons avec les vastes quantités cosmiques, nous pouvons dire qu'elles se réduisent absolument à néant.

Or, supposons que l'étoile Alpha Lyræ soit juste au-dessus de nos têtes, et imaginons qu'au lieu d'être sur la Terre, nous soyons placés à l'un des bouts d'une ligne droite s'étendant à travers l'espace jusqu'à une distance égale au diamètre de l'orbite de la Terre, c'est-à-dire une distance de cent quatre-vingt-dix millions de milles. Ayant observé, au moyen des instruments micrométriques les plus délicats, la position exacte de l'étoile, marchons le long de cette inconcevable route, jusqu'à ce que nous ayons atteint l'autre extrémité. Ici, examinons une seconde fois l'étoile. Elle est précisément où nous l'avons laissée. Nos instruments, si délicats qu'ils soient, nous affirment que sa position relative est absolument, identiquement la même qu'au commencement de notre incommensurable voyage. Nous n'avons trouvé aucune parallaxe, absolument aucune.

Le fait est que, relativement à la distance des étoiles fixes, d'un quelconque de ces innombrables soleils qui

scintillent de l'autre côté de ce terrible abîme par lequel notre système est séparé des systèmes ses frères, dans le groupe auquel il appartient, la science astronomique jusqu'à ces derniers temps n'a pu parler qu'avec une certitude négative. Considérant les plus brillantes comme les plus rapprochées, nous pouvions seulement dire, même de celles-là, que la limite en dedans de laquelle elles ne peuvent pas être situées est à une certaine distance incommensurable; — à quelle distance au delà de cette limite sont-elles situées, nous n'avions jamais pu le calculer. Nous comprenions, par exemple, qu'Alpha Lyræ ne peut pas être à une distance moindre de dix-neuf quintillions et deux cents trillions de milles; mais, de tout ce que nous savions et de tout ce que nous savons maintenant, nous pouvons induire qu'il est peut-être à la distance représentée par le carré, le cube, ou toute autre puissance du nombre précité. Cependant, au moyen d'observations singulièrement sagaces et minutieuses, continuées avec des instruments nouveaux pendant plusieurs laborieuses années, Bessel, qui est mort récemment, avait dans les derniers temps réussi à déterminer la distance de six ou sept étoiles, entre autres celle qui est désignée par le chiffre 61 dans la constellation du Cygne. La distance calculée dans ce dernier cas est six cent soixante et dix mille fois plus grande que celle du Soleil; laquelle, il est bon de le rappeler, est de quatre-vingt-quinze millions de milles. L'étoile 61 du Cygne est donc éloignée de nous de presque soixante-

quatre quintillions de milles, ou de plus de trois fois la distance la plus petite possible attribuée à Alpha Lyræ.

Si nous essayons d'apprécier cette distance à l'aide de considérations tirées de la vitesse, comme nous avons fait pour apprécier la distance de la Lune, il nous faut perdre absolument de vue des vitesses aussi insignifiantes que celles du boulet de canon ou du son. La lumière, toutefois, suivant les derniers calculs de Struve, marche avec une vitesse de cent soixante-sept mille milles par seconde. La pensée elle-même ne pourrait pas franchir cet intervalle plus rapidement, en supposant que la pensée puisse même le parcourir. Or, malgré cette inconcevable vélocité, la lumière, pour venir de l'étoile 61 du Cygne jusqu'à nous, a besoin de plus de *dix ans;* et conséquemment, si cette étoile était en ce moment effacée de l'univers, elle continuerait encore pendant dix ans à briller pour nous et à verser à nos yeux sa gloire paradoxale.

Tout en gardant présente à l'esprit la conception, si faible qu'elle soit, que nous avons pu nous faire de l'intervalle qui sépare notre Soleil de l'étoile 61 du Cygne, souvenons-nous aussi que cet intervalle, quoique inexprimablement vaste, peut être considéré comme la simple distance *moyenne* entre les innombrables multitudes d'étoiles composant le groupe, ou nébuleuse, auquel appartient notre système, ainsi que l'étoile 61 du Cygne. En vérité, j'établis le calcul avec une grande modération ; nous avons d'excellentes raisons pour croire que l'étoile 61 du Cygne est l'une des

étoiles les plus rapprochées, et pour en conclure que sa distance, relativement à nous, est moindre que la distance moyenne d'étoile à étoile dans le magnifique groupe de la Voie Lactée.

Et ici, une fois encore et définitivement, il me semble bon d'observer que jusqu'à présent nous n'avons parlé que de quantités insignifiantes. Cessons de nous émerveiller de l'espace qui sépare les étoiles dans notre propre groupe ou dans tout autre groupe particulier; tournons plutôt nos pensées vers les espaces qui séparent les groupes eux-mêmes dans le groupe omnicompréhensif de l'univers.

J'ai déjà dit que la lumière marche avec une vitesse de cent soixante-sept mille milles par seconde, c'est-à-dire de dix millions de milles par minute, ou d'environ six cent millions de milles par heure; — et cependant il est des nébuleuses qui sont tellement éloignées de nous, que la lumière de ces mystérieuses régions, quoique marchant avec une telle vélocité, ne peut pas arriver jusqu'ici en moins de *trois millions d'années*. Ce calcul, d'ailleurs, a été fait par Herschell l'aîné, et n'a trait qu'à ces groupes comparativement rapprochés qui se trouvaient à la portée de son propre télescope. Mais il y a des nébuleuses, qui, par le tube magique de lord Rosse, nous communiquent en cet instant même l'écho des secrets qui datent d'*un million de siècles*. En un mot, les phénomènes que nous contemplons en ce moment, dans ces mondes lointains, sont les mêmes phénomènes qui intéressaient leurs

habitants il y a *dix fois cent mille siècles*. Dans des intervalles, dans des distances, tels que cette suggestion en impose à notre *âme*, — plutôt qu'à notre esprit, — nous trouvons enfin une échelle convenable où toutes nos mesquines considérations antérieures de *quantité* peuvent figurer comme de simples degrés.

XIII

L'imagination ainsi pleine de distances cosmiques, profitons de l'occasion pour parler de la difficulté que nous avons si souvent éprouvée, quand nous poursuivions le *chemin battu* de la pensée astronomique, à rendre compte de ces vides incommensurables, — à expliquer pourquoi des gouffres, si totalement inoccupés et si inutiles en apparence, se sont produits entre les étoiles, — entre les groupes, — bref, à trouver une raison suffisante de l'échelle titanique sur laquelle, quant à l'espace seulement, l'univers paraît avoir été construit. J'affirme que l'Astronomie a fait visiblement défaut dans cette question et n'a pas su attribuer à ce phénomène une cause rationnelle; — mais les considérations qui, dans cet Essai, nous ont conduit pas à pas, nous permettent de comprendre clairement et immédiatement que *l'espace et la durée ne sont qu'un*. Pour que l'univers pût durer pendant une ère proportionnée à la grandeur de ses parties matérielles constitutives et à la haute majesté de ses destinées spirituelles,

il était nécessaire que la diffusion atomique originelle se fît dans une étendue aussi prodigieusement vaste qu'elle pouvait l'être sans être infinie. Il fallait, en un mot, que les étoiles passassent de l'état de nébulosité invisible à l'état de solidité visible, et vieillissent en donnant successivement la naissance et la mort à des variétés inexprimablement nombreuses et complexes du développement de la vitalité; — il fallait que les étoiles accomplissent tout cela, trouvassent le temps suffisant pour accomplir toutes ces intentions divines, *durant la période* dans laquelle toutes choses vont effectuant leur retour vers l'unité avec une vélocité qui progresse en raison inverse des carrés des distances, au bout desquelles est placé l'inévitable but.

Grâce à toutes ces considérations, nous n'avons aucune peine à comprendre l'absolue exactitude de l'*appropriation* divine. La densité respective des étoiles augmente, naturellement, à mesure que leur condensation diminue : la condensation et l'hétérogénéité marchent de pair; et par cette dernière, qui est l'indice de la première, nous pouvons estimer le développement vital et spirituel. Ainsi, par la densité des globes, nous obtenons la mesure dans laquelle leurs destinées sont remplies. A mesure qu'augmente la densité et que s'accomplissent les intentions divines, à mesure que diminue ce qui reste à accomplir, nous voyons augmenter, dans la même proportion, la vitesse qui précipite les choses vers la fin. Et ainsi l'esprit philosophique comprendra sans peine que les in-

tentions divines, dans la constitution des étoiles, avancent mathématiquement vers leur accomplissement; — il comprendra plus encore; il donnera à ce progrès une expression mathématique; il affirmera que ce progrès est en proportion inverse des carrés des distances où toutes les choses créées se trouvent relativement à ce qui est à la fois le point de départ et le but de leur création.

Non-seulement cette appropriation de Dieu est mathématiquement exacte, mais il y a en elle une estampille divine, qui la distingue de tous les ouvrages de construction purement humaine. Je veux parler de la complète *réciprocité* d'appropriation. Ainsi, dans les constructions humaines une cause particulière engendre un effet particulier; une intention particulière amène un résultat particulier; mais c'est tout; nous ne voyons pas de réciprocité. L'effet ne réagit pas sur la cause; l'intention ne change pas son rapport avec l'objet. Dans les combinaisons de Dieu, l'objet est tour à tour dessein ou objet, selon la façon dont il nous plaît de le regarder, et nous pouvons prendre en tout temps une cause pour un effet, et réciproquement, de sorte que nous ne pouvons jamais, d'une manière absolue, distinguer l'un de l'autre.

Prenons un exemple. Dans les climats polaires, la machine humaine, pour maintenir sa chaleur animale, et pour la combustion dans le système capillaire, réclame une abondante provision de nourriture fortement azotée, telle que l'huile de poisson. D'autre part,

nous voyons que, dans les climats polaires, l'huile des nombreux phoques et baleines est presque la seule nourriture que la nature fournisse à l'homme. Et maintenant dirons-nous que l'huile est mise à la portée de l'homme parce qu'elle est impérieusement réclamée, ou dirons-nous qu'elle est la seule chose réclamée parce qu'elle est la seule qu'il puisse obtenir? Il est impossible de décider la question. Il y a là une absolue *réciprocité d'appropriation.*

Le plaisir que nous tirons de toute manifestation du génie humain est en raison du plus ou moins de *ressemblance* avec cette espèce de réciprocité. Ainsi, dans la construction du plan d'une fiction littéraire, nous devrions nous efforcer d'arranger les incidents de telle façon qu'il fût impossible de déterminer si un quelconque d'entre eux dépend d'un autre quelconque ou lui sert d'appui. Prise dans ce sens, *la perfection du plan* est, dans la réalité, dans la pratique, impossible à atteindre, simplement parce que la construction dont il s'agit est l'œuvre d'une intelligence finie. Les plans de Dieu sont parfaits. L'univers est un plan de Dieu.

Nous sommes maintenant arrivés à un point où l'intelligence est forcée de lutter contre sa propension à la déduction analogique, contre cette monomanie qui la pousse à vouloir saisir l'infini. Nous avons vu les lunes tourner autour des planètes, les planètes autour des étoiles, et l'instinct poétique de l'humanité, — son instinct de la symétrie, en tant que la symétrie

ne soit qu'une symétrie de surface, — cet instinct, que l'âme, non-seulement de l'Homme, mais de tous les êtres créés, a tiré au commencement de la base géométrique de l'irradiation universelle, — nous pousse à imaginer une extension sans fin de ce système de cycles. Fermant également nos yeux à la déduction et à l'induction, nous nous obstinons à concevoir une révolution de tous les corps qui composent la Galaxie autour de quelque globe gigantesque que nous intitulons pivot central du tout. On se figure chaque groupe, dans le grand groupe de groupes, pourvu et construit d'une manière similaire; et en même temps, pour que l'analogie soit complète et ne fasse défaut en aucun point, on va jusqu'à concevoir tous ces groupes eux-mêmes comme tournant autour de quelque sphère encore plus auguste; — cette dernière à son tour, avec tous les groupes qui lui forment une ceinture, on croit qu'elle n'est qu'un des membres d'une série encore plus magnifique d'agglomérations, évoluant autour d'un autre globe qui lui sert de centre, — quelque globe encore plus ineffablement sublime, quelque globe, disons mieux, d'une infinie sublimité incessamment multipliée par l'infiniment sublime. Telles sont les conditions, continuées à perpétuité, que la tyrannie d'une fausse analogie impose à l'imagination et que la raison est invitée à contempler, sans se montrer, s'il est possible, trop mécontente du tableau. Tel est, en général, le système d'interminables révolutions s'engendrant les unes les autres, que la philoso-

phie nous a habitués à comprendre et à expliquer, en s'y prenant du moins aussi adroitement qu'elle a pu. De temps à autre cependant, un véritable philosophe, dont la frénésie prend un tour très-déterminé, dont le génie, pour parler plus honnêtement, a, comme les blanchisseuses, l'habitude fortement prononcée de ne couler les choses qu'à la douzaine, nous fait voir le point précis, qui avait été perdu de vue, où s'arrête et où doit nécessairement s'arrêter cette série de révolutions.

Les rêveries de Fourier ne valent peut-être pas la peine que nous nous en moquions; — mais on a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de l'hypothèse de Madler, — à savoir qu'il existe, au centre de la Galaxie, un globe prodigieux, autour duquel tournent tous les systèmes du groupe. La période de révolution pour notre propre système a même été évaluée à 117 millions d'années.

On a longtemps soupçonné que notre Soleil opérait un mouvement dans l'espace, indépendamment de sa rotation, et une révolution autour du centre de gravité du système. Ce mouvement, en admettant qu'il existe, devrait se manifester par la perspective. Les étoiles, dans cette partie du firmament que nous sommes censés avoir laissée derrière nous, devraient, pendant une longue série d'années, s'accumuler en foule celles comprises dans le côté opposé devraient avoir l'air de s'éparpiller. Or, par l'histoire de l'Astronomie, nous apprenons d'une manière vague que quelques-uns de ces phénomènes se sont manifestés. A ce sujet, otan

déclaré que notre système se mouvait vers un point du ciel diamétralement opposé à l'étoile Zêta Herculis ; — mais c'est là peut-être le maximum de ce que nous avons logiquement le droit de conclure en cette matière. Madler, néanmoins, est allé jusqu'à désigner une étoile particulière, — Alcyone, l'une des Pléiades, — comme marquant juste, ou à peu de chose près, le point autour duquel s'accomplirait une révolution générale.

Or, puisque c'est l'*analogie* qui nous a tout d'abord entraînés vers ces rêves, il est naturel et convenable de nous servir de la même analogie pour en poursuivre le développement ; et cette analogie qui nous a suggéré l'idée de révolution nous suggère en même temps l'idée d'un vaste globe central autour duquel elle devrait s'accomplir ; — jusque-là, le raisonnement de l'astronome est logique. Dynamiquement, il faudrait toutefois que cet astre central fût plus gros que tous les astres réunis qui l'entourent. Or, ils sont au nombre de 100 millions environ. « Pourquoi donc, a-t-on demandé très-naturellement, ne voyons-nous pas ce vaste soleil central, au moins égal par sa masse à 100 millions de soleils semblables au nôtre? Pourquoi ne le voyons-nous pas, *nous* particulièrement, qui occupons la région moyenne du groupe, — le lieu même près duquel, en tout cas, doit être situé cet astre incomparable? » On répondit prestement : « Il faut qu'il soit non lumineux comme sont nos planètes. » Ici, pour s'accommoder au but, l'analogie se laissait

torturer. On pouvait dire : « Nous savons qu'il existe positivement des soleils non lumineux, mais non pas dans de telles conditions. » Il est vrai que nous avons quelque raison d'en supposer de tels, mais nous n'avons certainement aucune raison pour supposer qu'il y a des soleils non lumineux entourés de soleils lumineux, ces derniers étant à leur tour environnés de planètes non lumineuses ; tout cela est précisément ce dont Madler est sommé de trouver l'analogue dans les cieux ; car il imagine tout cela justement à propos de la Galaxie. En admettant que la chose soit telle qu'il le dit, nous ne pouvons nous empêcher de penser combien cette question : « Pourquoi les choses sont-elles ainsi ? » serait cruellement embarrassante pour les philosophes *à priori*.

Mais si, en dépit de l'analogie et de toute autre raison, nous reconnaissons la non-luminosité de ce grand astre central, nous pouvons toujours demander comment ce globe si énorme n'est pas rendu visible, grâce à cette effusion de lumière versée sur lui par les 100 millions de splendides soleils qui brillent dans tous les sens autour de lui. Devant cette embarrassante question, l'idée d'un soleil central positivement solide semble avoir été jusqu'à un certain point abandonnée ; et l'esprit spéculatif s'est contenté d'affirmer que les systemes du groupe accomplissaient leurs révolutions autour d'un centre immatériel de gravité qui leur était commun a tous. Ici encore, l'analogie a fait fausse route, pour se prêter à une théorie. Les planètes de

notre système tournent, il est vrai, autour d'un centre commun de gravité ; mais elles agissent ainsi conjointement avec un soleil matériel qui les entraîne, et dont la masse fait plus que contre-balancer le reste du système.

La circonférence mathématique est une courbe composée d'une infinité de lignes droites. Mais cette idée de la circonférence, idée qui, au point de vue de toute la géométrie ordinaire, n'en est que l'idée purement mathématique, mise en opposition de l'idée pratique, est aussi, en stricte réalité, la seule conception pratique que nous puissions façonner à notre usage pour l'intelligence de cette circonférence majestueuse à laquelle nous avons affaire, au moins en imagination, quand nous supposons notre système tournant autour d'un point situé au centre de la Galaxie. Que l'imagination la plus vigoureuse essaye seulement de faire un pas, un seul, vers la compréhension d'une courbe aussi inexprimable ! Sans commettre un paradoxe, on pourrait dire qu'un éclair même, qui suivrait éternellement la circonférence de cet inexprimable cercle, ne ferait que parcourir éternellement une ligne droite. Qu'en décrivant une telle orbite, notre Soleil pût, selon une appréciation humaine, dévier de la ligne droite à un degré quelconque, si petit qu'on le suppose, c'est là une idée inadmissible; cependant, nous sommes priés de croire qu'une courbure est devenue apparente pendant la très-courte période de notre histoire astronomique, durant ce simple point, durant ce parfait néant de deux ou trois mille ans.

On pourrait dire que Madler a réellement vérifié une courbure dans le sens de la marche, maintenant bien tracée, de notre système à travers l'Espace. Admettant, s'il le faut, que ce fait soit réel, je maintiens qu'il n'y a, dans ce cas, qu'un seul fait démontré, c'est la réalité d'une courbure. Pour l'*entière* vérification du fait, il faudrait des siècles, et, quand même elle serait faite, elle ne servirait qu'à indiquer un rapport binaire ou tout autre rapport multiple quelconque entre notre Soleil et une ou plusieurs des étoiles les plus rapprochées. Quoi qu'il en soit, je ne hasarde rien en prédisant qu'après une période de plusieurs siècles, tous les efforts pour déterminer la marche de notre Soleil à travers l'espace seront abandonnés comme vains et inutiles. Cela est facile à concevoir quand nous considérons l'infinité de perturbations que cette marche doit subir, par suite du changement perpétuel des rapports du Soleil avec les autres astres, pendant ce rapprochement simultané de tous vers le noyau de la Galaxie.

Mais, en examinant d'autres nébuleuses que la Voie Lactée, en considérant dans leur généralité les groupes dont est parsemé le firmament, trouvons-nous, oui ou non, une confirmation de l'hypothèse de Madler? *Nous ne la trouvons pas.* Les formes des groupes sont excessivement variées quand on les regarde accidentellement; mais, par un examen plus minutieux, à travers de puissants télescopes, nous reconnaissons très-distinctement que la sphère est la forme dont ils se rapprochent le plus, — leur constitution étant en général

en désaccord avec l'idée d'une révolution autour d'un centre comm

« Il est difficile, dit sir John Herschell, — de former une conception quelconque de l'état dynamique de tels systèmes. D'un côté, sans un mouvement rotatoire et une force centrifuge, il est presque impossible de ne pas les considérer comme soumis à une condition de *rapprochement progressif;* d'un autre côté, en admettant un tel mouvement et une telle force, nous ne trouvons pas moins difficile de concilier leurs formes avec la rotation de tout le système (il veut dire groupe) autour d'un seul axe, sans lequel une collision intérieure nous apparaît comme chose inévitable. »

Quelques observations sur les *nébuleuses,* récemment faites par le docteur Nichol, quoique faites à un point de vue cosmique absolument différent de tous ceux adoptés dans le présent Discours, s'appliquent d'une manière très-particulière au point qui est actuellement en question. Il dit :

« Quand nous dirigeons sur les nébuleuses nos plus grands télescopes, nous voyons que celles que nous avions d'abord considérées comme irrégulières ne le sont réellement pas; elles se rapprochent plutôt de la forme d'un globe. Il y en a une qui semble ovale; mais le télescope de lord Rosse l'a transformée pour nous en un cercle... Or, il se présente une très-remarquable circonstance relativement à ces masses circulaires de nébuleuses qui semblent, par comparaison, douées de mouvement. Nous découvrons qu'elles ne sont pas ab-

solument circulaires, mais que, bien au contraire, tout autour d'elles et de tous côtés, il y a des colonnes d'étoiles, *qui semblent s'étendre au loin comme si elles se précipitaient vers une grande masse centrale en vertu de quelque énorme puissance* [1]. »

Si j'avais à décrire, à ma guise, la condition actuelle nécessaire des nébuleuses, dans l'hypothèse, suggérée par moi, que toute matière s'achemine vers l'unité originelle, je copierais simplement, et presque mot à mot, le langage qu'a employé le docteur Nichol sans soupçonner le moins du monde cette prodigieuse vérité, qui est la clef de tous les phénomènes relatifs aux nébuleuses.

Et qu'il me soit permis ici de fortifier ma position par le témoignage de quelqu'un qui est plus grand que Madler, — de quelqu'un pour qui toutes les données de Madler étaient depuis longtemps choses familières, soigneusement et entièrement examinées. Relativement aux calculs minutieux d'Argelander, lesquels forment la base de l'idée de Madler, Humboldt, dont la faculté généralisatrice n'a peut-être jamais été égalée, fait l'observation suivante :

« Quand nous considérons le mouvement propre,

1. On doit comprendre que ce que je nie spécialement dans l'hypothèse de Madler, c'est la partie qui concerne le mouvement circulaire. S'il n'existe pas *maintenant* dans notre groupe un grand globe central, naturellement il en existera un plus tard. Dans quelque temps qu'il existe, il sera simplement le *noyau* de la [illegible].

réel et non perspectif des étoiles, ***nous voyons plusieurs groupes marchant dans des directions opposées;*** et les données que nous avons acquises jusqu'à présent ne nous forcent pas à imaginer que les systèmes composant la Voie Lactée, ou les groupes composant généralement l'univers, tournent autour de quelque centre inconnu, lumineux ou non lumineux. Ce n'est que le désir propre à l'Homme de posséder une cause première fondamentale, qui persuade à son intelligence et à son imagination d'adopter une telle hypothèse. »

Le phénomène dont il est ici question, c'est-à-dire de ***plusieurs groupes se dirigeant dans des sens opposés,*** est tout à fait inexplicable dans l'hypothèse de Madler, mais surgit comme conséquence nécessaire de l'idée qui forme la base de ce Discours. En même temps que la direction purement générale de chaque atome, de chaque lune, planète, étoile ou groupe, serait, dans mon hypothèse, absolument rectiligne; en même temps que la route générale suivie par tous les corps serait une ligne droite conduisant au centre de tout, il est clair que cette direction rectiligne serait composée de ce que nous pouvons appeler, sans exagération, une infinité de courbes particulières, résultat des différences continuelles de position relative parmi ces masses innombrables, à mesure que chacune progresse dans son pèlerinage vers l'unité finale.

Je citais tout à l'heure le passage suivant de sir John Herschell, appliqué aux groupes : « D'un côté, sans un mouvement rotatoire et une force centrifuge,

il est presque impossible de ne pas les considérer comme soumis à une condition de *rapprochement progressif.* » Le fait est qu'en examinant les nébuleuses avec un télescope très-puissant, il est absolument impossible, quand une fois on a conçu cette idée de rapprochement, de ne pas ramasser de tous les côtés des témoignages qui la confirment. Il y a toujours un noyau apparent dans la direction duquel les étoiles semblent se précipiter, et ces noyaux ne peuvent pas être pris pour de purs phénomènes de perspective; — les groupes sont réellement plus denses vers le centre, plus clairs vers les régions extrêmes. En un mot, nous voyons toutes choses comme nous les verrions si un rapprochement universel avait lieu; mais, en général, je crois que, s'il est naturel, quand nous examinons ces groupes, d'accueillir *l'idée d'un mouvement orbitaire autour d'un centre,* ce n'est qu'à la condition d'admettre l'existence *possible,* dans les domaines lointains de l'espace, de lois dynamiques qui nous seraient totalement inconnues.

De la part d'Herschell, il y a évidemment répugnance à supposer que les nébuleuses soient dans un état de rapprochement progressif. Mais, si les faits, si même les apparences justifient cette supposition, pourquoi, demandera-t-on peut-être, répugne-t-il à l'admettre? Simplement à cause d'un préjugé; simplement parce que cette supposition contredit une idée préconçue et absolument sans base, — celle de l'étendue infinie et de l'éternelle stabilité de l'univers.

XIV

Si les propositions de ce Discours sont logiquement déduites, cette *condition de rapprochement progressif* est précisément la seule dans laquelle nous puissions légitimement considérer toutes les choses de la Création; et je confesse ici, avec une parfaite humilité, que, pour ma part, il m'est impossible de comprendre comment toute autre interprétation de la condition actuelle des choses a jamais pu se glisser dans un cerveau humain. *La tendance au rapprochement* et *l'attraction de la gravitation* sont deux termes réciproquement convertibles. En nous servant de l'un ou de l'autre, nous voulons parler de la réaction de l'acte primordial. Il ne fut jamais rien de si inutile que de supposer la Matière pénétrée d'une qualité indestructible faisant partie de son essence, — qualité ou instinct à jamais inséparable d'elle, principe inaliénable en vertu duquel chaque atome est perpétuellement poussé à rechercher l'atome son semblable. Jamais il n'y eut rien de moins nécessaire que d'adopter cette idée antiphilosophique. Allant au delà de la pensée vulgaire, il faut que nous comprenions, métaphysiquement, que le principe de la gravitation n'appartient à la matière que *temporairement*, pendant qu'elle est éparpillée; — pendant qu'elle existe sous la forme de la pluralité au lieu d'exister sous celle de l'unité; —

lui appartient seulement en vertu de son état d'irradiation ; — appartient, en un mot, non pas à la Matière elle-même le moins du monde, mais uniquement à la *condition* actuelle où elle se trouve. D'après cette idée, quand l'irradiation sera retournée vers sa source, — quand la réaction sera devenue complète, — le principe de la gravitation aura cessé d'exister. Et, en fait, bien que les astronomes ne soient jamais arrivés à l'idée que nous émettons ici, il semble toutefois qu'ils s'en soient rapprochés en affirmant que, *s'il n'y avait qu'un seul corps dans l'univers, il serait impossible de comprendre comment le principe de la gravitation pourrait s'établir ;* c'est-à-dire qu'en considérant la matière telle qu'elle se présente à leurs yeux, ils en tirent la conclusion à laquelle je suis arrivé par voie de déduction. Qu'une suggestion aussi féconde soit restée si longtemps sans porter ses fruits, c'est là un mystère que je ne saurais approfondir.

C'est peut-être, en grande partie, notre tendance naturelle vers l'idée de perpétuité, vers l'analogie, et plus particulièrement, dans le cas présent, vers la symétrie, qui nous a entraînés dans une fausse route. En réalité, le sentiment de la symétrie est un instinct qui repose sur une confiance presque aveugle. C'est l'essence poétique de l'univers, de cet univers qui, dans la perfection de sa symétrie, est simplement le plus sublime des poëmes. Or, symétrie et consistance sont des termes réciproquement convertibles ; ainsi la poésie et la vérité ne font qu'un. Une chose est con-

sistante en raison de sa vérité, — vraie en raison de sa consistance. *Une parfaite consistance, je le répète, ne peut être qu'une absolue vérité.* Nous admettrons donc que l'Homme ne peut pas rester longtemps dans l'erreur, ni se tromper de beaucoup, s'il se laisse guider par son instinct poétique, instinct de symétrie, et conséquemment véridique, comme je l'ai affirmé. Cependant, il doit prendre garde qu'en poursuivant à l'étourdie une symétrie superficielle de formes et de mouvements, il ne perde de vue la réelle et essentielle symétrie des principes qui les déterminent et les gouvernent.

Que tous les corps stellaires doivent finalement se fondre en un seul, que toutes choses doivent enfin grossir la substance d'*un prodigieux globe central déjà existant,* — c'est là une idée qui, depuis quelque temps déjà, semble d'une manière vague, indéterminée, avoir pris possession de l'imagination humaine. De fait, cette idée appartient à la classe des choses *excessivement évidentes*. Elle naît instantanément de l'observation, même superficielle, des mouvements circulaires et en apparence *giratoires* ou *tourbillonnants* de ces portions de l'univers qui, très-rapprochées de nous, s'offrent immédiatement à notre attention. Il n'existe peut-être pas un seul homme, d'une éducation ordinaire et d'une faculté de méditation moyenne, à qui, dans une certaine mesure, l'idée en question ne se soit présentée comme spontanée, instinctive, et portant tout le caractère d'une conception profonde et originale.

Toutefois, cette conception, si généralement répandue, n'est jamais née, à ma connaissance, du moins, d'une série de considérations abstraites. Au contraire, elle a toujours été suggérée comme je l'ai dit, par les mouvements tourbillonnant autour des centres, et c'est dans le même ordre de faits, c'est-à-dire dans ces mêmes mouvements circulaires, que naturellement on a cherché une raison qui expliquât cette idée, une *cause* qui pût amener cette agglomération de tous les globes en un seul, *lequel était déjà supposé existant.*

Ainsi, quand on proclama la diminution, progressive et régulière, observée dans l'orbite de la comète d'Encke, à chacune de ses révolutions autour de notre Soleil, les astronomes furent presque unanimes pour dire que la cause en question était trouvée, — qu'un principe était découvert, suffisant pour expliquer, physiquement, cette finale et universelle agglomération, à laquelle, déterminé par son instinct analogique, symétrique ou poétique, l'homme avait donné créance plus qu'à une simple hypothèse.

On affirma que cette cause, cette raison suffisante de l'agglomération finale, existait dans un agent intermédiaire, excessivement rare, mais cependant matériel, qui pénétrait tout l'espace; lequel, en retardant la marche de la comète, affaiblissait perpétuellement sa force tangentielle et augmentait en même temps la force centripète, qui naturellement rapprochait davantage la comète à chaque révolution et devait finalement la précipiter sur le Soleil.

Tout cela était strictement logique, une fois qu'on avait admis ce médium ou cet éther; mais il n'y avait aucune raison d'admettre l'éther, si ce n'est qu'on n'avait pu découvrir aucun autre moyen d'expliquer la diminution observée dans l'orbite de la comète; — comme si de l'impossibilité de trouver un autre mode d'explication, il s'ensuivait qu'il n'en existât réellement pas d'autre. Il est clair que d'innombrables causes combinées pouvaient amener la diminution de l'orbite, sans que nous pussions même en découvrir une seule. D'ailleurs, on n'avait jamais bien démontré pourquoi le retard occasionné par les bords extrêmes de l'atmosphère du Soleil, à travers lesquels la comète passe à son périhélie, ne suffit pas pour expliquer le phénomène. Que la comète d'Encke sera absorbée par le Soleil, c'est probable; que toutes les comètes du système seront absorbées, c'est plus que possible; mais, dans un tel cas, le principe de l'absorption doit être cherché dans l'excentricité de l'orbite des comètes et dans leur rapprochement extrême du Soleil à leur périhélie; et ce n'est pas un principe qui puisse affecter les lourdes et solides *sphères* qui doivent être considérées comme les vrais matériaux constituants de l'univers. Relativement aux comètes en général, permettez-moi de dire en passant que nous avons le droit de les considérer comme les *éclairs du ciel cosmique*.

L'idée d'un éther ralentissant et servant à amener l'agglomération finale de toutes choses nous a semblé une seule fois confirmée par une diminution positive

observée dans l'orbite de la lune. Si nous en référons aux éclipses enregistrées il y a 2,500 ans, nous voyons que la vélocité de la révolution du satellite était alors bien moindre qu'elle n'est aujourd'hui et que, en supposant que son mouvement dans son orbite soit en accord constant avec la loi de Kepler, et ait été alors, il y a 2,500 ans, soigneusement déterminé, elle est aujourd'hui, relativement à la position qu'elle devrait occuper, en avance de 9,000 milles environ. L'accroissement de vélocité prouvait, naturellement, une diminution de l'orbite, et les astronomes inclinaient fortement à croire à l'existence d'un éther, quand Lagrange vint à la rescousse. Il démontra que, grâce à la configuration des sphéroïdes, le petit axe de leur ellipse est sujet à varier de longueur, tandis que le grand axe reste le même, et que cette variation est continue et vibratoire, de sorte que chaque orbite est dans un état de transition, soit du cercle à l'ellipse, soit de l'ellipse au cercle. Le petit axe de la lune étant dans sa période de décroissance, l'orbite passe du cercle à l'ellipse et, conséquemment, décroît aussi; mais, après une longue série de siècles, l'excentricité extrême sera atteinte; alors, le petit axe commencera à augmenter jusqu'à ce que l'orbite se transforme en un cercle; puis la période de raccourcissement aura lieu de nouveau, — et ainsi de suite à tour de rôle. Dans le cas de la Terre, l'orbite va se transformant d'ellipse en cercle. Les faits ainsi démontrés ont naturellement détruit la prétendue nécessité de supposer un éther et toute appréhension re-

lative à l'instabilité du système, laquelle était attribuée à l'éther.

On se souvient que j'ai moi-même supposé quelque chose d'analogue, et que nous pouvons appeler un éther. J'ai parlé d'une *influence* subtile accompagnant partout la matière, bien qu'elle ne se manifeste que par l'hétérogénéité de la matière. A cette *influence*, dont je ne veux ni ne puis en aucune façon définir la mystérieuse et terrible nature, j'ai attribué les phénomènes variés d'électricité, de chaleur, de magnétisme, et même de vitalité, de conscience et de pensée, — en un mot, de spiritualité. On voit tout de suite que l'éther, compris de cette façon, est radicalement distinct de l'éther des astronomes; le leur est *matière* et le mien ne l'est pas.

L'abolition de l'éther matériel semble impliquer aussi la disparition absolue de cette idée d'agglomération universelle, si longtemps préconçue par l'imagination poétique de l'humanité; — agglomération à laquelle une sage philosophie aurait pu légitimement prêter créance, au moins jusqu'à un certain point, s elle avait été préconçue uniquement par cette imagination poétique, sans aucune autre raison déterminante. Mais, jusqu'à présent, l'Astronomie et la Physique n'ont rien su trouver qui permette d'assigner une fin à l'univers. Quand même on eût pu, par une cause aussi accessoire et indirecte que l'éther, démontrer cette fin, l'instinct qui révèle à l'Homme la puissance divine d'adaptation se serait révolté contre cette

démonstration. Nous eussions été forcés de regarder l'univers avec ce sentiment d'insatisfaction que nous éprouvons en contemplant un ouvrage d'art humain inutilement compliqué. La Création nous aurait affectés comme un plan imparfait dans un roman, où le dénoûment est gauchement amené par l'interposition d'incidents externes et étrangers au sujet principal, au lieu de jaillir du fond même du thème, — du cœur de l'idée dominante; — au lieu de naître comme résultat de la proposition première, comme partie intégrante, inséparable et inévitable, de la conception fondamentale du livre.

On comprendra maintenant plus clairement ce que j'entends par symétrie purement superficielle. C'est simplement la séduction de cette symétrie qui nous a induits à accepter cette idée générale dont l'hypothèse de Madler n'est qu'une partie, — l'idée de l'attraction tourbillonnante des globes. Si nous écartons cette conception trop crûment physique, la véritable symétrie de principe nous fait voir la fin de toutes choses métaphysiquement impliquée dans l'idée d'un commencement, nous fait chercher et trouver dans cette origine de toutes choses les *rudiments* de cette fin, et enfin concevoir l'impiété qu'il y aurait à supposer que cette fin pût être amenée moins simplement, moins directement, moins clairement, moins artistiquement que par *la réaction de l'acte originel et créateur.*

XV

Remontons donc vers une de nos suggestions antécédentes et concevons les systèmes, concevons chaque soleil, avec ses planètes-satellites, comme un simple atome titanique existant dans l'espace avec la même inclination vers l'unité, qui caractérisait, au commencement, les véritables atomes après leur irradiation à travers la sphère universelle. De même que ces atomes originels se précipitaient l'un vers l'autre selon des lignes généralement droites, de même nous pouvons concevoir comme généralement rectilignes les chemins qui conduisent les systèmes-atomes vers leurs centres respectifs d'agrégation; — et dans cette attraction directe, qui rassemble les systèmes en groupes, et dans celle, analogue et simultanée, qui rassemble les groupes eux-mêmes, à mesure que s'opère la consolidation, nous trouvons enfin le grand Maintenant, — le terrible Présent. — la condition actuellement existante de l'univers.

Une analogie rationnelle peut nous aider à former une hypothèse relativement à l'avenir, encore plus effrayant. L'équilibre entre les forces, centripète et centrifuge, de chaque système, étant nécessairement détruit quand il arrive à se rapprocher, jusqu'à un certain point, du noyau du groupe auquel il appartient. il en doit résulter, un jour, une précipitation chaoti-

que, ou telle en apparence, des lunes sur les planètes, des planètes sur les soleils, et des soleils sur les noyaux; et le résultat général de cette précipitation doit être l'agglomération des myriades d'étoiles, existant actuellement dans le firmament, en un nombre presque infiniment moindre de sphères presque infiniment plus vastes. En devenant immensément moins nombreux, les mondes de cette époque seront devenus immensément plus gros que ceux de la nôtre. Alors, parmi d'incommensurables abîmes, brilleront des soleils inimaginables. Mais tout cela ne sera qu'une magnificence climatérique présageant la grande fin. La nouvelle genèse indiquée ne peut être qu'une des étapes vers cette fin, un des ajournements encore nombreux. Par ce travail d'agglomération, les groupes eux-mêmes, avec une vitesse effroyablement croissante, se sont précipités vers leur centre général, — et bientôt, avec une vélocité mille fois plus grande, une vélocité électrique, proportionnée à leur grosseur matérielle et à la véhémence spirituelle de leur appétit pour l'unité, les majestueux survivants de la race des étoiles s'élancent enfin dans un commun embrassement. Nous touchons enfin à la catastrophe inévitable.

Mais cette catastrophe, quelle peut-elle être? Nous avons vu s'accomplir la conglomération, la moisson des mondes. Désormais, devrons-nous considérer ce *globe des globes,* ce *globe matériel unique,* comme constituant et remplissant l'univers? Une telle idée serait

en contradiction complète avec toutes les propositions émises dans ce Discours.

J'ai déjà parlé de cette absolue *réciprocité d'adaptation* qui est la grande caractéristique de l'art divin. — qui est la signature divine. Arrivé à ce point de nos réflexions, nous avons regardé l'influence électrique comme une force répulsive qui seule rendait la Matière capable d'exister dans cet état de diffusion nécessaire à l'accomplissement de ses destinées; — là, en un mot, nous avons considéré l'influence en question comme instituée pour le salut de la Matière, pour sauvegarder les buts de toute matérialité. Réciproquement, il nous est permis de considérer la Matière comme créée seulement *pour le salut de cette influence,* uniquement pour sauvegarder le but et l'objet de cet éther spirituel. Par le moyen, par l'intermédiaire, par l'agence de la Matière et par la force de son hétérogénéité, cet éther a pu se manifester, — l'esprit a été *individualisé.* C'est uniquement dans le développement de cet éther, par l'hétérogénéité, que des masses particulières de Matière sont devenues animées, sensibles, et en proportion de leur hétérogénéité; quelques-unes atteignant un degré de sensibilité qui implique ce que nous appelons *pensée,* et montant ainsi jusqu'à l'intelligence consciente.

A ce point de vue, nous pouvons regarder la Matière comme un moyen, et non comme une fin. Son utilité et son but étaient compris dans sa diffusion, et, avec le retour vers l'unité, sa destinée est accomplie.

Ce globe des globes absolument consolidé serait sans but et sans objet; conséquemment, il ne pourrait continuer à exister un seul instant. La Matière, créée dans un but, ne peut incontestablement, ce but étant rempli, être plus longtemps Matière. Efforçons-nous de comprendre qu'elle aspire à disparaître, et que Dieu seul doit rester tout entier, unique et complet.

Chaque œuvre née de la conception divine doit coexister et coexpirer avec le but qui lui est assigné; cela me semble évident, et je ne doute pas que la plupart de mes lecteurs, en voyant l'*inutilité* de ce dernier globe de globes, n'acceptent ma conclusion : « Donc, il ne peut pas continuer d'exister. » Cependant, comme l'idée saisissante de sa disparition instantanée est de nature à ne pas être agréée facilement, présentée d'une manière aussi radicalement abstraite, par l'esprit même le plus vigoureux, appliquons-nous à la considérer d'un autre point de vue un peu plus ordinaire; — examinons comment elle peut être entièrement et magnifiquement corroborée par une considération *à posteriori* de la Matière, telle que nous la voyons actuellement.

J'ai déjà dit que, « l'attraction et la répulsion étant incontestablement les seules propriétés par lesquelles la Matière se manifeste à l'esprit, nous avons le droit de supposer que la matière n'existe que comme attraction et répulsion; — en d'autres termes, que l'attraction et la répulsion sont Matière; puisqu'il n'existe pas de cas où nous ne puissions employer, ou le terme Matière, ou, ensemble, les termes attraction et répul-

sion, comme expressions de logique équivalentes et conséquemment convertibles. »

Or, la définition même de l'attraction implique la particularité, — l'existence de parties, de particules, d'atomes; car nous la définissons ainsi : tendance de chaque atome vers chaque autre atome, selon une certaine loi. Évidemment, là où il n'y a pas de parties, là est l'absolue unité; là où la tendance vers l'unité est satisfaite, il ne peut plus exister d'Attraction; — ceci a été parfaitement démontré, et toute la philosophie l'admet. Donc, quand, son but accompli, la Matière sera revenue à sa condition première d'unité, — condition qui présuppose l'expulsion de l'Éther séparatif, dont la fonction consiste simplement à maintenir les atomes à part les uns des autres jusqu'au grand jour où, cet éther n'étant plus nécessaire, la pression victorieuse de la collective et finale attraction viendra prédominer dans la mesure voulue pour l'expulser; quand, dis-je, la Matière excluant l'Éther, sera retournée à l'unité absolue, la Matière (pour parler d'une manière paradoxale) existera alors sans attraction et sans répulsion; en d'autres termes, la Matière sans la Matière, ou l'absence de Matière. En plongeant dans l'unité, elle plongera en même temps dans ce *non-être* qui, pour toute perception finie, doit être identique à l'unité, — dans ce néant matériel du fond duquel nous savons qu'elle a été évoquée, — avec lequel seul elle a été *créée* par la volition de Dieu.

Je répète donc : Efforçons-nous de comprendre que

ce dernier globe, fait de tous les globes, disparaîtra instantanément, et que Dieu seul restera, tout entier, suprême résidu des choses.

XVI

Mais devons-nous nous arrêter ici ? Non pas. De cette universelle agglomération et de cette dissolution peut résulter, nous le concevons aisément, une nouvelle série, toute différente peut-être de conditions, — une autre création, — une autre irradiation retournant aussi sur elle-même, — une autre action, avec réaction, de la volonté divine. Soumettons notre imagination à la loi suprême, à la loi des lois, la loi de périodicité; et nous sommes plus qu'autorisés à accepter cette croyance, disons plus, à nous complaire dans cette espérance, que les phénomènes progressifs que nous avons osé contempler seront renouvelés encore, encore, et éternellement; qu'un nouvel univers fera explosion dans l'existence, et s'abîmera à son tour dans le non-être, à chaque soupir du cœur de la Divinité.

Et maintenant, ce cœur divin, — quel est-il? *C'est notre propre cœur.*

Que l'irrévérence apparente de cette idée n'effarouche pas nos âmes et ne les détourne pas du froid exercice de la conscience, — de cette profonde tranquillité dans l'analyse de soi-même, — par lesquels

seulement nous pouvons espérer d'arriver jusqu'à la plus sublime des vérités, et la contempler à loisir, face à face.

Les phénomènes dont dépendent, à partir de ce point, nos conclusions, sont des ombres purement spirituelles, mais qui n'en sont pas moins entièrement substantielles.

Nous marchons, à travers les destinées de notre existence mondaine, environnés de souvenirs, obscurcis mais toujours présents, d'une destinée plus vaste, — qui remonte loin, bien loin dans le passé, et qui est infiniment imposante.

La jeunesse que nous vivons est particulièrement hantée par de tels rêves, — que cependant nous ne prenons jamais pour des rêves. Nous les *reconnaissons* comme souvenirs. Pendant notre jeunesse, nous faisons trop clairement la distinction pour nous méprendre un seul instant.

Tant que dure cette jeunesse, *ce sentiment de notre existence personnelle* est le plus naturel de tous les sentiments. Nous le sentons très-pleinement, entièrement. Qu'il y ait eu une époque *où nous n'existions pas*, — ou qu'il puisse se faire que nous n'ayons jamais existé, ce sont là des considérations que, *pendant cette jeunesse,* nous ne comprenons que très-difficilement. Pourquoi nous pouvions ne pas exister, c'est là, *jusqu'à l'époque de notre virilité,* de toutes les questions, celle à laquelle il nous serait le plus impossible de répondre. L'existence, l'existence personnelle,

l'existence de tout temps et pour toute l'éternité, nous semble, jusqu'à l'époque de notre virilité, une condition normale et incontestable; — *cela nous semble, parce que cela est.*

Mais vient une période pendant laquelle la raison conventionnelle du monde nous éveille pour l'erreur et nous arrache à la vérité de nos rêves. Le Doute, la Surprise et l'Incompréhensibilité arrivent au même moment. Ils disent : « Vous vivez, et il fut un temps où vous ne viviez pas. Vous avez été créé. Il existe une Intelligence plus grande que la vôtre, et c'est seulement grâce à cette Intelligence que vous vivez tant soit peu. » Nous nous efforçons de comprendre ces choses et nous ne le pouvons pas; — *nous ne le pouvons pas,* parce que ces choses, n'étant pas vraies, sont nécessairement incompréhensibles.

Il n'existe pas un être pensant, qui, à un certain point lumineux de sa vie intellectuelle, ne se soit senti perdu dans un chaos de vains efforts pour comprendre ou pour croire qu'il existe quelque chose *de plus grand que son âme personnelle.* L'absolue impossibilité pour une âme de se sentir inférieure à une autre; l'intense, l'insupportable malaise et la rébellion qui sont le résultat d'une pareille idée, et puis les irrépressibles aspirations vers la perfection, ne sont que les efforts spirituels, coïncidant avec les matériels, pour retourner à l'unité primitive, — et constituent, pour mon esprit du moins, une espèce de preuve, dépassant de beaucoup ce que l'Homme appelle une démonstration,

qu'il n'y a pas d'âme inférieure à une autre, — que rien n'est et ne peut être supérieur à une âme quelconque, — que chaque âme est, partiellement, son propre Dieu, son propre Créateur; — en un mot, que Dieu, le Dieu matériel et spirituel, n'existe maintenant que dans la Matière diffuse et l'Esprit diffus de l'univers; et que la concentration de cette Matière et de cet Esprit pourra seule reconstituer le Dieu *purement* spirituel et individuel.

De ce point de vue, et de celui-là seulement, il nous est donné de comprendre les énigmes de l'injustice divine, — de l'inexorable destin. De ce point de vue seul, l'existence du mal devient intelligible, mais de ce point de vue, il devient mieux qu'intelligible, il devient tolérable. Nos âmes ne peuvent plus se révolter contre une *douleur* que nous nous sommes imposée nous-mêmes, pour l'accomplissement de nos propres desseins, — dans le but, quelquefois futile, d'agrandir le cercle de notre propre *joie.*

J'ai parlé de *souvenirs* qui nous hantaient pendant notre jeunesse. Ils nous poursuivent quelquefois même dans notre virilité; — ils prennent graduellement des formes de moins en moins vagues; — de temps à autre, ils nous parlent à voix basse, et disent :

« Il fut une époque dans la nuit du temps où existait un Être éternel, — composé d'un nombre absolument infini d'Êtres semblables qui peuplent l'infini domaine de l'espace infini. Il n'était pas et il n'est pas au pouvoir de cet Être, — pas plus qu'en ton pouvoir

propre, — d'étendre et d'accroître, d'une quantité positive, la joie de son existence; mais, de même qu'il est en ta puissance d'étendre ou de concentrer tes plaisirs (la somme absolue de bonheur restant toujours la même), ainsi une faculté analogue a appartenu et appartient à cet Être divin, qui ainsi passe son éternité dans une perpétuelle alternation du moi concentré à une diffusion presque infinie de soi-même. Ce que tu appelles l'univers n'est que l'expansion présente de son existence. Il sent maintenant sa propre vie par une infinité de plaisirs imparfaits, — les plaisirs partiels et entremêlés de peine de ces êtres prodigieusement nombreux que tu nommes ses créatures, mais qui ne sont réellement que d'innombrables individualisations de Lui-même. Toutes ces créatures, *toutes*, celles que tu déclares sensibles aussi bien que celles dont tu nies la vie pour la simple raison que tu ne surprends pas cette vie dans ses opérations, — *toutes* ces créatures ont, à un degré plus ou moins vif, la faculté d'éprouver le plaisir ou la peine; — *mais la somme générale de leurs sensations est juste le total du bonheur qui appartient de droit à l'Être divin quand il est concentré en Lui-même.* Toutes ces créatures sont aussi des intelligences plus ou moins conscientes; conscientes, d'abord, de leur propre identité; conscientes ensuite, par faibles éclairs, de leur identité avec l'Être divin dont nous parlons, — de leur identité avec Dieu. De ces deux espèces de consciences, suppose que la première s'affaiblisse graduellement, et que la seconde se

fortifie, pendant la longue succession des siècles qui doivent s'écouler avant que ces myriades d'Intelligences individuelles s'effacent et se confondent, — en même temps que les brillantes étoiles, — en Une seule suprême. Imagine que le sens de l'identité individuelle se noie peu à peu dans la conscience générale, — que l'Homme, par exemple, cessant, par gradations imperceptibles, de se sentir Homme, atteigne à la longue cette triomphante et imposante époque où il reconnaîtra dans sa propre existence celle de Jéhovah. En même temps, souviens-toi que tout est Vie, — que tout est la Vie, — la Vie dans la Vie, — la moindre dans la plus grande, et toutes dans l'Esprit de Dieu[1]. »

1. Les dernières pages du livre indiquent au lecteur le sens qu'il doit attribuer au mot *Vie Éternelle*, qui est employé dans les dernières lignes de la préface.

Le mot est pris dans un sens panthéistique, et non pas dans le sens religieux qu'il comporte généralement. La *Vie éternelle* signifie donc ici : *la série indéterminée des existences de Dieu, soit à l'état de concentration, soit à l'état de dissémination.*

(Note du traducteur.)

PHILOSOPHIE

DE L'AMEUBLEMENT

Dans la décoration intérieure, si ce n'est dans l'architecture extérieure de leurs résidences, les Anglais excellent. Les Italiens n'ont qu'un faible sentiment en dehors des marbres et des couleurs. En France, *meliora probant, deteriora sequuntur;* les Français sont une race trop *coureuse* pour entretenir ces talents domestiques dont ils ont d'ailleurs la très-délicate intelligence, ou du moins le sens élémentaire et juste. Les Chinois et la plupart des peuples orientaux ont une imagination chaude mais mal appropriée. Les Écossais sont de trop *pauvres* décorateurs. Les Hollandais ont peut-être l'idée vague qu'on ne fait pas un rideau avec de la gratte[1]. En Espagne, ils sont *tout rideaux,* — une nation qui raffole de *pendaisons*[2]. Les Russes ne se meublent pas. Les Hottentots et les Kickapoos sont

1. Il y a ici un jeu de mots. *Cabbage* veut dire à la fois *chou* et *rognure d'etoffe*, retaille gardée par le tailleur. — C. B.

2. Autre jeu de mots : *hang* veut dire pendre et tapisser ; *hangman*, bourreau. — C. B.

bien dans leur voie naturelle. Seuls, les Yankees vont à rebours du bon sens.

Comment cela se fait, il n'est pas difficile de le comprendre. Nous n'avons pas d'aristocratie de naissance, et conséquemment ayant — chose naturelle et inévitable — fabriqué à notre usage une aristocratie de dollars, l'étalage de la richesse a dû prendre ici la place et remplir l'office du luxe nobiliaire dans les pays monarchiques. Par une transition facile à saisir et également facile à prévoir, nous avons été amenés à noyer dans la pure *ostentation* toutes les notions de goût que nous pouvions posséder.

Parlons d'une façon moins abstraite. En Angleterre, par exemple, un pur étalage de mobilier coûteux serait beaucoup moins propre que chez nous à créer une idée de beauté relativement au mobilier, ou de goût naturel dans le propriétaire; — et cela, d'abord pour cette raison que la richesse, ne constituant pas la noblesse, n'est pas en Angleterre l'objet le plus élevé de l'ambition; en second lieu, parce que, là, la vraie noblesse de naissance, se restreignant aux strictes limites du goût légitime, évite plutôt qu'elle n'affecte cette pure somptuosité à laquelle une jalousie de parvenu peut quelquefois atteindre avec succès. Le peuple imitera les nobles, et le résultat est une diffusion générale du sentiment juste. Mais, en Amérique, la monnaie courante étant le seul blason de l'aristocratie, l'étalage de cette monnaie peut être généralement considéré comme le seul moyen de distinction aristo-

cratique; et la populace, qui cherche toujours ses modèles en haut, est insensiblement amenée à confondre les deux idées, entièrement distinctes, de somptuosité et de beauté. Bref, le coût d'un article d'ameublement est devenu, à la fin, pour nous, le seul critérium de son mérite au point de vue décoratif; et ce critérium, une fois adopté, a ouvert la route vers une foule d'erreurs analogues dont on peut suivre facilement l'origine jusqu'à la principale sottise primordiale.

Il ne peut rien exister de plus directement choquant pour l'œil d'un artiste que l'arrangement intérieur de ce qu'on appelle aux États-Unis, — c'est-à-dire en Appallachie, — un appartement bien meublé. Son défaut le plus ordinaire est un manque d'harmonie. Nous parlons de l'harmonie d'une chambre comme nous parlerions de l'harmonie d'un tableau; car tous les deux, la chambre et le tableau, sont également soumis à ces principes indéfectibles qui gouvernent toutes les variétés de l'art; et l'on peut dire qu'a très-peu de chose près, les lois par lesquelles nous jugeons les qualités principales d'un tableau suffisent pour apprécier l'arrangement d'une chambre.

Il y a quelquefois lieu d'observer un manque d'harmonie dans le caractère des diverses pièces de l'ameublement, mais plus généralement dans leurs couleurs ou dans leurs modes d'adaptation à leur usage naturel. Très-souvent l'œil est offensé par leur arrangement anti-artistique. Les lignes droites sont trop visiblement prédominantes, trop continuées sans interruption, ou

rompues trop rudement par des angles droits. Si les lignes courbes interviennent, elles se répètent avec une uniformité déplaisante. Par une précision outrée, tout l'aspect d'une belle chambre se trouve complétement gâté.

Les rideaux sont rarement bien disposés ou bien choisis, relativement aux autres décorations. Avec un ameublement complet et rationnel, les rideaux sont hors de place, et un vaste volume de draperies, de quelque nature qu'elles soient, dans n'importe quelles circonstances, est inconciliable avec le bon goût, — la quantité convenable ainsi que l'ajustement convenable dépendant du caractère de l'effet général.

La question des tapis est mieux comprise depuis ces derniers temps que dans les anciens jours; mais nous commettons souvent des erreurs dans le choix de leurs dessins et de leurs couleurs. Le tapis, c'est l'âme de l'appartement. C'est du tapis que doivent être déduites non-seulement les couleurs, mais aussi les formes de tous les objets qui reposent dessus. Il est permis à un juge en droit coutumier d'être un homme ordinaire; un bon juge en tapis *doit être* un homme de génie. Cependant, nous avons entendu discuter de tapis, avec l'air *d'un mouton qui rêve* [1], maint gaillard absolument incapable d'arranger lui-même ses favoris. Chacun sait qu'un grand tapis *peut* être revêtu de grands dessins, et qu'un petit *doit* être couvert de petits; —

1. Dans l'original, ces mots sont imprimés en français. — C. B.

mais ce n'est pas là, bien entendu, le fin fond de la doctrine. En ce qui regarde le tissu, le tapis de Saxe est le seul admissible. Le tapis de Bruxelles est le passé-plus-que-parfait du style, et celui de Turquie est le goût dans sa définitive agonie. Relativement aux dessins, un tapis ne doit pas être barbouillé, enjolivé comme un Indien Riccaree, — tout en craie rouge, ocre jaune et plumes de coq. Pour être bref, des fonds visibles avec des dessins éclatants, circulaires ou cycloïdes, mais *sans aucune signification,* sont, dans le cas en question, des lois inviolables. L'abomination des fleurs ou des images d'objets familiers de toute sorte devrait être exclue des limites de la chrétienté. En somme, qu'il s'agisse de tapis, de rideaux, de tapisserie ou d'étoffes pour divans, tout article de ce genre doit être orné d'une manière strictement arabesque. Quant à ces anciens tapis qu'on trouve encore de temps à autre dans les habitations du vulgaire, ces tapis où s'étalent et rayonnent d'énormes dessins, séparés par des bandes brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, à travers lesquelles il est impossible de distinguer un fond quelconque, ils ne sont qu'une méchante invention d'une race de complaisants du siècle et d'amoureux passionnés de l'argent, enfants de Baal et adorateurs de Mammon, — espèces de Benthams, qui, pour épargner la pensée et économiser l'imagination, ont d'abord inventé le barbare kaléidoscope, et puis ont établi des compagnies à fonds communs pour le faire tourner à la vapeur.

L'éclat est la principale hérésie de la philosophie américaine de l'ameublement, hérésie qui naît, comme il est facile de le reconnaître, de cette perversion du goût dont nous parlions tout à l'heure. Nous sommes violemment affolés de gaz et de verre. Le gaz, dans la maison, est complétement inadmissible. Sa lumière, vibrante et dure, est offensante. Quiconque a une cervelle et des yeux refusera d'en faire usage. Une lumière douce, ce que les artistes appellent un jour froid, donnant naturellement des ombres chaudes, fera merveille, même dans une chambre imparfaitement meublée. Il n'y eut jamais d'invention plus charmante que celle de la lampe astrale. Nous parlons, bien entendu, de la lampe astrale proprement dite, de la lampe d'Argand, avec son abat-jour primitif de verre poli et uni, et sa lumière de clair de lune, uniforme et tempérée. L'abat-jour de verre taillé est une triste invention du démon. L'empressement avec lequel nous l'avons adopté, d'abord à cause de son *étincellement,* mais surtout parce qu'il est *plus coûteux,* est un bon commentaire de la proposition que nous avons émise en commençant. Nous pouvons affirmer que celui qui emploie délibérément l'abat-jour de verre taillé est radicalement privé de goût, ou qu'il est un aveugle serviteur des caprices de la mode. La lumière qui jaillit d'une de ces vaniteuses abominations est inégale, brisée et douloureuse. Elle suffit pour gâter une masse de bons effets dans un ameublement soumis à sa détestable influence. Elle est un mauvais œil qui détruit spé-

cialement plus de la moitié du charme de la beauté des femmes.

En matière de verre, nous partons généralement de faux principes. Le caractère principal du verre, c'est *l'éclat*, — et quel monde de choses détestables ce seul mot suffit à exprimer! Les lumières trémoussantes, inquiètes, peuvent être *quelquefois* agréables (elles le sont toujours pour les enfants et les idiots); mais, dans la décoration d'une chambre, elles doivent être scrupuleusement évitées. Je dirai plus : les lumières *constantes*, si elles sont trop énergiques, sont elles-mêmes inadmissibles. Ces énormes et insensés lustres de verre taillé à facettes, éclairés au gaz, et sans abat-jour, qui sont suspendus dans nos salons les plus à la mode, peuvent être cités comme la quintessence du faux goût et le superlatif de la folie.

La passion de *l'éclat*, — cette idée s'étant confondue, comme nous l'avons déjà observé, avec celle de magnificence générale, — nous a conduits aussi à l'emploi exagéré des miroirs. Nous recouvrons les murs de nos appartements de grandes glaces anglaises, et nous nous imaginons avoir fait là quelque chose de fort beau. Or, la plus légère réflexion suffirait pour convaincre quiconque a un œil du détestable effet produit par de nombreux miroirs, spécialement par les plus grands. En faisant abstraction de sa puissance réflective, le miroir présente une surface continue, plane, incolore, monotone, — une chose toujours et évidemment déplaisante. Considéré comme réflecteur, il con-

tribue fortement à produire une monstrueuse et odieuse uniformité, et le mal est ici aggravé, non pas seulement en proportion directe du moyen, mais dans une raison constamment croissante. De fait, une chambre avec quatre ou cinq glaces, distribuées à tort et à travers, est, au point de vue artistique, une chambre sans aucune forme. Si à ce défaut nous ajoutons la répercussion du miroitement, nous obtenons un parfait chaos d'effets discordants et désagréables. Le rustre le plus naïf, en entrant dans une chambre ainsi enjolivée, sentira immédiatement qu'il y a là quelque chose d'absurde, bien qu'il lui soit absolument impossible d'assigner une cause à son malaise. Supposons le même individu conduit dans une chambre meublée avec goût : il laissera éclater une exclamation de plaisir et de surprise.

Un malheur qui naît de nos institutions républicaines, c'est qu'ici un homme possédant une grosse bourse n'a généralement qu'une très-petite âme à mettre dedans. La corruption du goût fait partie et pendant de l'industrie des dollars. A mesure que nous devenons riches, nos idées se rouillent. Donc, ce n'est pas parmi *notre* aristocratie (encore moins en Appallachie) que nous chercherons la haute spiritualité du boudoir anglais. Mais nous avons vu dans la mouvance d'Américains de fortune moderne des appartements qui, au moins par leur mérite négatif, pourraient rivaliser avec les cabinets raffinés de nos amis d'outremer. En ce moment même, nous avons présente à l'œil

de notre esprit une petite chambre sans prétention, dans la décoration de laquelle il n'y a rien à reprendre. Le propriétaire est assoupi sur un sofa ; le temps es frais ; il est près de minuit; nous ferons un cróquis de la chambre pendant qu'il sommeille.

La forme en est oblongue ; — trente pieds de long environ, et vingt-cinq de large ; — c'est une forme qui donne les commodités ordinaires les plus grandes pour l'arrangement d'un mobilier. Elle n'a qu'une porte, qui n'est rien moins que large, placée à l'un des bouts du parallélogramme, et que deux fenêtres, placées à l'autre bout. Ces dernières sont larges et descendent jusqu'au plancher, profondément enfoncées d'ailleurs, et ouvrant sur une véranda italienne. Leurs carreaux sont de verre pourpre, encadrés dans un châssis de bois de palissandre, plus massif que d'ordinaire. Elles sont garnies, à l'intérieur du renfoncement, de rideaux d'un épais tissu d'argent adapté à la forme de la fenêtre et tombant librement à petits plis. En dehors de la niche sont des rideaux de soie cramoisie, excessivement riche, frangés d'un large réseau d'or et doublés du même tissu d'argent dont est fait également le store extérieur. Il n'y a pas de corniches ; mais tous les plis de l'étoffe (qui sont plutôt fins que massifs et ont ainsi un air de légèreté) sortent de dessous un entablement doré, d'un riche travail, qui fait tout le tour de la chambre à la ligne de jonction du plafond et des murs. La draperie s'ouvre ou se ferme au moyen d'une épaisse corde d'or qui l'enveloppe négligemment et

qui se résout facilement en un nœud ; on ne voit ni patères ni aucun mécanisme. Les couleurs des rideaux et de leurs franges, le cramoisi et l'or, se montrent partout avec profusion et déterminent le *caractère* de la chambre. Le tapis, un tissu de Saxe, a un pouce et demi d'épaisseur, et son fond, également cramoisi, est simplement relevé par une ganse d'or, analogue à la corde qui enserre les rideaux, faisant légèrement saillie sur le fond, et se promenant à travers, de manière à former une série de courbes brusques et irrégulières, l'une passant de temps en temps par-dessus l'autre. Les murs sont revêtus d'un papier satiné d'une couleur argentée, tigré de petits dessins arabesques de la même couleur cramoisie dominante, mais un peu affaiblie. Plusieurs peintures coupent çà et là l'étendue du papier. Ce sont principalement des paysages d'un style imaginatif, tels que *les Grottes des Fées*, de Stanfield, ou *l'Étang lugubre*, de Chapman. Il y a néanmoins trois ou quatre têtes de femmes, d'une beauté éthéréenne, — des portraits dans la manière de Sully. Chacune de ces peintures est d'un ton chaud, mais sombre. Elles ne contiennent pas ce qu'on appelle de *brillants effets*. De toutes émane un sentiment de repos: Aucune n'est de petite dimension. Les trop petits tableaux donnent à une chambre cet aspect moucheté, qui est le vice de plus d'un bel ouvrage d'art fastidieusement retouché. Les cadres sont larges, mais peu profonds, richement sculptés, mais ils ne sont ni mats ni travaillés à jour. Ils ont, tous, tout l'éclat de l'or bruni. Ils reposent à

plat sur les murs et ne sont pas suspendus par des cordes, de manière à pencher. Il est vrai que les tableaux gagnent souvent beaucoup dans cette position, mais l'aspect général d'une pièce s'en trouve gâté. On n'aperçoit qu'une seule glace, qui n'ailleurs n'est pas très-grande. Sa forme est presque circulaire, et elle est suspendue de telle façon que le propriétaire ne peut y voir son image reflétée d'aucun des principaux siéges de la chambre. Deux larges sofas, très-bas, en bois de palissandre et en soie cramoisie brochée d'or, forment les seuls siéges, à l'exception de deux causeuses, également en palissandre. Il y a un piano (en palissandre), sans housse et tout ouvert. Une table octogone, faite uniquement du plus beau marbre, incrusté d'or, est placée près d'un des sofas. Cette table n'a pas non plus de tapis; en fait de draperies, les rideaux ont été jugés suffisants. Quatre vastes et magnifiques vases de Sèvres, dans lesquels s'épanouit une profusion de fleurs aussi odorantes qu'éclatantes, occupent les autres angles légèrement arrondis de la chambre. Un haut candélabre, soutenant une petite lampe antique pleine d'une huile fortement parfumée, s'élève près de la tête de mon ami assoupi. Quelques tablettes, légères et gracieuses, dorées sur leurs tranches, et suspendues par des cordelettes de soie cramoisie à glands d'or, supportent deux ou trois cents volumes magnifiquement reliés. En dehors de cela, il n'y a pas d'autres meubles, excepté une lampe d'Argand, avec un simple globe de verre poli d'une couleur pour-

pre, qui, par une unique et mince chaîne d'or, est suspendue au plafond, lequel est creusé en voûte et fort élevé, et répand sur toutes choses une lumière à la fois tranquille et magique.

LA GENÈSE D'UN POËME

La poétique est faite, nous disait-on, et modelée d'après les poëmes. Voici un poëte qui prétend que son poëme a été composé d'après sa poétique. Il avait certes un grand génie et plus d'inspiration que qui que ce soit, si par inspiration on entend l'énergie, l'enthousiasme intellectuel et la faculté de tenir ses facultés en éveil. Mais il aimait aussi le travail plus qu'aucun autre; il répétait volontiers, lui, un original achevé, que l'originalité est chose d'apprentissage, ce qui ne veut pas dire une chose qui peut être transmise par l'enseignement. Le hasard et l'incompréhensible étaient ses deux grands ennemis. S'est-il fait, par une vanité étrange et amusante, beaucoup moins inspiré qu'il ne l'était naturellement? A-t-il diminué la faculté gratuite qui était en lui pour faire la part plus belle à la volonté? Je serais assez porté à le croire; quoique cependant il faille ne pas oublier que son génie, si ardent et si agile qu'il fût, était passionnément épris d'analyse, de combinaisons et de calculs. Un de ses axiomes favoris était encore celui-ci : « Tout, dans un poëme comme dans

un roman, dans un sonnet comme dans une nouvelle, doit concourir au dénoûment. Un bon auteur a déjà sa dernière ligne en vue quand il écrit la première. » Grâce à cette admirable méthode, le compositeur peut commencer son œuvre par la fin, et travailler, quand il lui plaît, à n'importe quelle partie. Les amateurs du *délire* seront peut-être révoltés par ces *cyniques* maximes; mais chacun en peut prendre ce qu'il voudra. Il sera toujours utile de leur montrer quels bénéfices l'art peut tirer de la délibération, et de faire voir aux gens du monde quel labeur exige cet objet de luxe qu'on nomme Poésie.

Après tout, un peu de charlatanerie est toujours permis au génie, et même ne lui messied pas. C'est, comme le fard sur les pommettes d'une femme naturellement belle, un assaisonnement nouveau pour l'esprit.

Poëme singulier entre tous. Il roule sur un mot mystérieux et profond, terrible comme l'infini, que des milliers de bouches crispées ont répété depuis le commencement des âges, et que, par une triviale habitude de désespoir, plus d'un rêveur a écrit sur le coin de sa table pour essayer sa plume : *Jamais plus!* De cette idée, l'immensité, fécondée par la destruction, est remplie du haut en bas, et l'humanité, non abrutie, accepte volontiers l'Enfer, pour échapper au désespoir irrémédiable contenu dans cette parole.

Dans le moulage de la prose appliqué à la poésie, il y a nécessairement une affreuse imperfection; mais le mal serait encore plus grand dans une singerie rimée.

Le lecteur comprendra qu'il m'est impossible de lui donner une idée exacte de la sonorité profonde et lugubre, de la puissante monotonie de ces vers, dont les rimes larges et triplées sonnent comme un glas de mélancolie. C'est bien là le poëme de l'insomnie du désespoir; rien n'y manque : ni la fièvre des idées, ni la violence des couleurs, ni le raisonnement maladif, ni la terreur radoteuse, ni même cette gaieté bizarre de la douleur qui la rend plus terrible. Écoutez chanter dans votre mémoire les strophes les plus plaintives de Lamartine, les rhythmes les plus magnifiques et les plus compliqués de Victor Hugo; mêlez-y le souvenir des tercets les plus subtils et les plus compréhensifs de Théophile Gautier, — de *Ténèbres*, par exemple, ce chapelet de redoutables concetti sur la mort et le néant, où la rime triplée s'adapte si bien à la mélancolie obsédante, — et vous obtiendrez peut-être une idée approximative des talents de Poe en tant que versificateur; je dis : en tant que versificateur, car il est superflu, je pense, de parler de son imagination.

Mais j'entends le lecteur qui murmure comme Alceste : « Nous verrons bien! » — Voici donc le poëme [1] :

LE CORBEAU

« Une fois, sur le minuit lugubre, pendant que je méditais, faible et fatigué, sur maint précieux et cu-

1. Tout ce préambule est écrit par le traducteur. — C. B.

rieux volume d'une doctrine oubliée, pendant que je donnais de la tête, presque assoupi, soudain il se fit un tapotement, comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre. « C'est quelque visiteur, — murmurai-je, — qui frappe à la porte de ma chambre; ce n'est que cela, et rien de plus. »

Ah! distinctement je me souviens que c'était dans le glacial décembre, et chaque tison brodait à son tour le plancher du reflet de son agonie. Ardemment je désirais le matin; en vain m'étais-je efforcé de tirer de mes livres un sursis à ma tristesse, ma tristesse pour ma Lénore perdue, pour la précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore, — et qu'ici on ne nommera jamais plus.

Et le soyeux, triste et vague bruissement des rideaux pourprés me pénétrait, me remplissait de terreurs fantastiques, inconnues pour moi jusqu'à ce jour; si bien qu'enfin, pour apaiser le battement de mon cœur, je me dressai, répétant : « C'est quelque visiteur qui sollicite l'entrée à la porte de ma chambre, quelque visiteur attardé sollicitant l'entrée à la porte de ma chambre; — c'est cela même, et rien de plus. »

Mon âme en ce moment se sentit plus forte. N'hésitant donc pas plus longtemps : « Monsieur, — dis-je, — ou madame, en vérité, j'implore votre pardon; mais le fait est que je sommeillais, et vous êtes venu frapper si doucement, si faiblement vous êtes venu taper à la porte de ma chambre, qu'à peine étais-je certain de

vous avoir entendu. » Et alors j'ouvris la porte toute grande; — les ténèbres, et rien de plus!

Scrutant profondément ces ténèbres, je me tins longtemps plein d'étonnement, de crainte, de doute, rêvant des rêves qu'aucun mortel n'a jamais osé rêver; mais le silence ne fut pas troublé, et l'immobilité ne donna aucun signe, et le seul mot proféré fut un nom chuchoté : « Lénore! » — C'était moi qui le chuchotais, et un écho à son tour murmura ce mot : « Lénore! » Purement cela, et rien de plus.

Rentrant dans ma chambre, et sentant en moi toute mon âme incendiée, j'entendis bientôt un coup un peu plus fort que le premier. « Sûrement, — dis-je, — sûrement, il y a quelque chose aux jalousies de ma fenêtre; voyons donc ce que c'est, et explorons ce mystère. Laissons mon cœur se calmer un instant, et explorons ce mystère; — c'est le vent, et rien de plus. »

Je poussai alors le volet, et, avec un tumultueux battement d'ailes, entra un majestueux corbeau digne des anciens jours. Il ne fit pas la moindre révérence, il ne s'arrêta pas, il n'hésita pas une minute; mais, avec la mine d'un lord ou d'une lady, il se percha au-dessus de la porte de ma chambre; il se percha sur un buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre; — il se percha, s'installa, et rien de plus.

Alors, cet oiseau d'ébène, par la gravité de son maintien et la sévérité de sa physionomie, induisant ma

triste imagination à sourire : « Bien que ta tête, — lui dis-je, — soit sans huppe et sans cimier, tu n'es certes pas un poltron, lugubre et ancien corbeau, voyageur parti des rivages de la nuit. Dis-moi quel est ton nom seigneurial aux rivages de la nuit plutonienne! » Le corbeau dit : « Jamais plus! »

Je fus émerveillé que ce disgracieux volatile entendît si facilement la parole, bien que sa réponse n'eût pas un bien grand sens et ne me fût pas d'un grand secours; car nous devons convenir que jamais il ne fut donné à un homme vivant de voir un oiseau au-dessus de la porte de sa chambre, un oiseau ou une bête sur un buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre, se nommant d'un nom tel que *Jamais plus !*

Mais le corbeau, perché solitairement sur le buste placide, ne proféra que ce mot unique, comme si dans ce mot unique il répandait toute son âme. Il ne prononça rien de plus; il ne remua pas une plume, — jusqu'à ce que je me prisse à murmurer faiblement : « D'autres amis se sont déjà envolés loin de moi; vers le matin, lui aussi, il me quittera comme mes anciennes espérances déjà envolées. » L'oiseau dit alors : « Jamais plus! »

Tressaillant au bruit de cette réponse jetée avec tant d'à-propos : « Sans doute, — dis-je, — ce qu'il prononce est tout son bagage de savoir, qu'il a pris chez quelque maître infortuné que le Malheur impitoyable a poursuivi ardemment, sans répit, jusqu'à ce que ses chansons n'eussent plus qu'un seul refrain, jusqu'à ce

que le *De profundis* de son Espérance eût pris ce mélancolique refrain : « Jamais, jamais plus ! »

Mais, le corbeau induisant encore toute ma triste âme à sourire, je roulai tout de suite un siége à coussins en face de l'oiseau et du buste et de la porte ; alors, m'enfonçant dans le velours, je m'appliquai à enchaîner les idées aux idées, cherchant ce que cet augural oiseau des anciens jours, ce que ce triste, disgracieux, sinistre, maigre et augural oiseau des anciens jours voulait faire entendre en croassant son *Jamais plus !*

Je me tenais ainsi, rêvant, conjecturant, mais n'adressant plus une syllabe à l'oiseau, dont les yeux ardents me brûlaient maintenant jusqu'au fond du cœur : e cherchai à deviner cela, et plus encore, ma tête reposant à l'aise sur le velours du coussin que caressait la lumière de la lampe, ce velours violet caressé par la lumière de la lampe que sa tête, à *Elle,* ne pressera plus, — ah ! jamais plus !

Alors, il me sembla que l'air s'épaississait, parfumé par un encensoir invisible que balançaient des séraphins dont les pas frôlaient le tapis de la chambre. « Infortuné ! — m'écriai-je, — ton Dieu t'a donné par ses anges, il t'a envoyé du répit, du répit et du népenthès dans tes ressouvenirs de Lénore ! Bois, oh ! bois ce bon népenthès, et oublie cette Lénore perdue ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

« Prophète ! — dis-je, — être de malheur ! oiseau ou démon, mais toujours prophète ! que tu sois un

envoyé du Tentateur, ou que la tempête t'ait simplement échoué, naufragé, mais encore intrépide, sur cette terre déserte, ensorcelée, dans ce logis par l'Horreur hanté, — dis-moi sincèrement, je t'en supplie, existe-t-il, existe-t-il ici un baume de Judée ? Dis, dis, je t'en supplie ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

« Prophète ! — dis-je, — être de malheur ! oiseau ou démon ! toujours prophète ! par ce ciel tendu sur nos têtes, par ce Dieu que tous deux nous adorons, dis à cette âme chargée de douleur si, dans le Paradis lointain, elle pourra embrasser une fille sainte que les anges nomment Lénore, embrasser une précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore. » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

« Que cette parole soit le signal de notre séparation, oiseau ou démon ! — hurlai-je en me redressant. — Rentre dans la tempête, retourne au rivage de la nuit plutonienne ; ne laisse pas ici une seule plume noire comme souvenir du mensonge que ton âme a proféré ; laisse ma solitude inviolée ; quitte ce buste au-dessus de ma porte ; arrache ton bec de mon cœur et précipite ton spectre loin de ma porte ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

Et le corbeau, immuable, est toujours installé, toujours installé sur le buste pâle de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre ; et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve ; et la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher ; et mon âme, hors du cercle

de cette ombre qui gît flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, — jamais plus!

Maintenant, voyons la coulisse, l'atelier, le laboratoire, le mécanisme intérieur, selon qu'il vous plaira de qualifier la *Méthode de composition*[1].

MÉTHODE DE COMPOSITION

Charles Dickens, dans une note que j'ai actuellement sous les yeux, parlant d'une analyse que j'avais faite du mécanisme de *Barnaby Rudge,* dit : « Savez-vous, soit dit en passant, que Godwin a écrit son *Caleb Williams* à rebours? Il a commencé par envelopper son héros dans un tissu de difficultés, qui forment la matière du deuxième volume, et ensuite, pour composer le premier, il s'est mis à rêver aux moyens de légitimer tout ce qu'il avait fait. »

Il m'est impossible de croire que tel a été précisément le mode de composition de Godwin, et d'ailleurs ce qu'il en avoue lui-même n'est pas absolument conforme à l'idée de M. Dickens; mais l'auteur de *Caleb Williams* était un trop parfait artiste pour ne pas apercevoir le bénéfice qu'on peut tirer de quelque procédé de ce genre. S'il est une chose évidente, c'est qu'un plan quelconque, digne du nom de plan, doit avoir été soigneusement élaboré en vue du dénoûment, avant

1. Ces trois lignes sont une interpolation du traducteur. — C. B.

que la plume attaque le papier. Ce n'est qu'en ayant sans cesse la pensée du dénoûment devant les yeux que nous pouvons donner à un plan son indispensable physionomie de logique et de causalité, — en faisant que tous les incidents, et particulièrement le ton général, tendent vers le développement de l'intention.

Il y a, je crois, une erreur radicale dans la méthode généralement usitée pour construire un conte. Tantôt l'histoire nous fournit une thèse; tantôt l'écrivain se trouve inspiré par un incident contemporain; ou bien, mettant les choses au mieux, il s'ingénie à combiner des événements surprenants, qui doivent former simplement la base de son récit, se promettant généralement d'introduire les descriptions, le dialogue ou son commentaire personnel, partout où une crevasse dans le tissu de l'action lui en fournit l'opportunité.

Pour moi, la première de toutes les considérations, c'est celle d'un *effet* à produire. Ayant toujours en vue l'originalité (car il est traître envers lui-même, celui qui risque de se passer d'un moyen d'intérêt aussi évident et aussi facile), je me dis, avant tout : Parmi les innombrables effets ou impressions que le cœur, l'intelligence ou, pour parler plus généralement, l'âme est susceptible de recevoir, quel est l'unique *effet* que je dois choisir dans le cas présent? Ayant donc fait choix d'un sujet de roman et ensuite d'un vigoureux effet à produire, je cherche s'il vaut mieux le mettre en lumière par les incidents ou par le ton, — ou par des incidents vulgaires et un ton particulier, — ou par

des incidents singuliers et un ton ordinaire, — ou par une égale singularité de ton et d'incidents; — et puis je cherche autour de moi, ou plutôt en moi-même, les combinaisons d'événements ou de tons qui peuvent être les plus propres à créer l'effet en question.

Bien souvent j'ai pensé combien serait intéressant un article écrit par un auteur qui voudrait, c'est-à-dire qui pourrait raconter, pas à pas, la marche progressive qu'a suivie une quelconque de ses compositions pour arriver au terme définitif de son accomplissement. Pourquoi un pareil travail n'a-t-il jamais été livré au public, il me serait difficile de l'expliquer; mais peut-être la vanité des auteurs a-t-elle été, pour cette lacune littéraire, plus puissante qu'aucune autre cause. Beaucoup d'écrivains, particulièrement les poëtes, aiment mieux laisser entendre qu'ils composent grâce à une espèce de frénésie subtile ou d'intuition extatique, et ils auraient positivement le frisson s'il leur fallait autoriser le public à jeter un coup d'œil derrière la scène, et à contempler les laborieux et indécis embryons de pensée, la vraie décision prise au dernier moment, l'idée si souvent entrevue comme dans un éclair et refusant si longtemps de se laisser voir en pleine lumière, la pensée pleinement mûrie et rejetée de désespoir comme étant d'une nature intraitable, le choix prudent et les rebuts, les douloureuses ratures et les interpolations, — en un mot, les rouages et les chaînes, les trucs pour les changements de décor, les échelles et les trappes, — les plumes de coq, le rouge,

les mouches et tout le maquillage qui, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, constituent l'apanage et le naturel de l'*histrion littéraire*.

Je sais, d'autre part, que le cas n'est pas commun où un auteur se trouve dans une bonne condition pour reprendre le chemin par lequel il est arrivé à son dénoûment. En général, les idées, ayant surgi pêle-mêle, ont été poursuivies et oubliées de la même manière.

Pour ma part, je ne partage pas la répugnance dont je parlais tout à l'heure, et je ne trouve pas la moindre difficulté à me rappeler la marche progressive de toutes mes compositions; et puisque l'intérêt d'une telle analyse ou reconstruction, que j'ai considérée comme un *desideratum* en littérature, est tout à fait indépendant de tout intérêt réel supposé dans la chose analysée, on ne m'accusera pas de manquer aux convenances, si je dévoile le *modus operandi* grâce auquel j'ai pu construire l'un de mes propres ouvrages. Je choisis *le Corbeau* comme très-généralement connu. Mon dessein est de démontrer qu'aucun point de la composition ne peut être attribué au hasard ou à l'intuition, et que l'ouvrage a marché, pas à pas, vers sa solution avec la précision et la rigoureuse logique d'un problème mathématique.

Laissons de côté, comme ne relevant pas directement de la question poétique, la circonstance ou, si vous voulez, la nécessité d'où est née l'intention de composer un poëme qui satisfît à la fois le goût populaire et le goût critique.

C'est donc à partir de cette intention que commence mon analyse.

La considération primordiale fut celle de la dimension. Si un ouvrage littéraire est trop long pour se laisser lire en une seule séance, il faut nous résigner à nous priver de l'effet prodigieusement important qui résulte de l'unité d'impression; car, si deux séances sont nécessaires, les affaires du monde s'interposent, et tout ce que nous appelons *l'ensemble*, totalité, se trouve détruit du coup. Mais, puisque, *cæteris paribus*, aucun poëte ne peut se priver de tout ce qui concourra à servir son dessein, il ne reste plus qu'à examiner si, dans l'étendue, nous trouverons un avantage quelconque compensant cette perte de l'unité qui en résulte. Et tout d'abord je dis : Non. Ce que nous appelons un long poeme n'est, en réalité, qu'une succession de poëmes courts, c'est-à-dire d'effets poétiques brefs. Il est inutile de dire qu'un poëme n'est un poëme qu'en tant qu'il élève l'âme et lui procure une excitation intense; et, par une nécessité psychique, toutes les excitations intenses sont de courte durée C'est pourquoi la moitié au moins du *Paradis perdu* n'est que pure prose, n'est qu'une série d'excitations poétiques parsemées *inévitablement* de dépressions correspondantes, tout l'ouvrage étant privé, à cause de son excessive longueur, de cet élément artistique si singulièrement important ; totalité ou unité d'effet.

Il est donc évident qu'il y a, en ce qui concerne la dimension, une limite positive pour tous les ouvrages

littéraires, — c'est la limite d'une seule séance; — et, quoique, en de certains ordres de compositions en prose, telles que *Robinson Crusoe*, qui ne réclament pas l'unité, cette limite puisse être avantageusement dépassée, il n'y aura jamais profit à la dépasser dans un poëme. Dans cette limite même, l'étendue d'un poëme doit se trouver en rapport mathématique avec le mérite dudit poëme, c'est-à-dire avec l'élévation ou l'excitation qu'il comporte; en d'autres termes encore, avec la quantité de véritable effet poétique dont il peut frapper les âmes; il n'y a à cette règle qu'une seule condition restrictive, c'est qu'une certaine quantité de durée est absolument indispensable pour la production d'un effet quelconque.

Gardant bien ces considérations présentes à mon esprit, ainsi que ce degré d'excitation que je ne plaçais pas au-dessus du goût populaire non plus qu'au-dessous du critique, je conçus tout d'abord l'idée de la longueur convenable de mon poëme projeté, une longueur de cent vers environ. Or, il n'en a, en réalité, que cent huit.

Ma pensée ensuite s'appliqua au choix d'une impression ou d'un effet à produire; et ici je crois qu'il est bon de faire observer que, à travers ce labeur de construction, je gardai toujours présent à mes yeux le dessein de rendre l'œuvre *universellement* appréciable. Je serais emporté beaucoup trop loin de mon sujet immédiat, si je m'appliquais à démontrer un point sur lequel j'ai insisté nombre de fois, à savoir, que le Beau

est le seul domaine légitime de la poésie. Je dirai cependant quelques mots pour l'élucidation de ma véritable pensée, que quelques-uns de mes amis se sont montrés trop prompts à travestir. Le plaisir qui est à la fois le plus intense, le plus élevé et le plus pur, ce plaisir-là ne se trouve, je crois, que dans la contemplation du Beau. Quand les hommes parlent de Beauté, ils entendent, non pas précisément une qualité, comme on le suppose, mais une impression : bref, ils ont justement en vue cette violente et pure élévation de l'*âme*, — non pas de l'intellect, non plus que du cœur, — que j'ai déjà décrite, et qui est le résultat de la contemplation du Beau. Or, je désigne la Beauté comme le domaine de la poésie, parce que c'est une règle évidente de l'art que les effets doivent nécessairement naître de causes directes, que les objets doivent être conquis par les moyens qui sont le mieux appropriés à la conquête desdits objets, — aucun homme ne s'étant encore montré assez sot pour nier que l'élévation singulière dont je parle soit plus facilement à la portée de la Poésie. Or, l'objet Vérité, ou satisfaction de l'intellect, et l'objet Passion, ou excitation du cœur, sont, — quoiqu'ils soient aussi, dans une certaine mesure, à la portée de la poésie, — beaucoup plus faciles à atteindre par le moyen de la prose. En somme, la Vérité réclame une précision, et la Passion une *familiarité* (les hommes vraiment passionnés me comprendront), absolument contraires à cette Beauté qui n'est autre chose, je le répète, que l'exci-

tation ou le délicieux enlèvement de l'âme. De tout ce qui a été dit jusqu'ici, il ne suit nullement que la passion, ou même la vérité, ne puisse être introduite, et même avec profit, dans un poëme; car elles peuvent servir a élucider ou à augmenter l'effet général, comme les dissonances en musique par contraste; mais le véritable artiste s'efforcera toujours, d'abord de les réduire à un rôle favorable au but principal poursuivi, et ensuite de les envelopper, autant qu'il le pourra, dans ce nuage de beauté qui est l'atmosphère et l'essence de la poésie.

Regardant conséquemment le Beau comme ma province, quel est, me dis-je alors, le *ton* de sa plus haute manifestation. Tel fut l'objet de ma délibération suivante. Or, toute l'expérience humaine confesse que ce ton est celui de la tristesse. Une beauté de n'importe quelle famille, dans son développement suprême, pousse inévitablement aux larmes une âme sensible. La mélancolie est donc le plus légitime de tous les tons poétiques.

La dimension, le domaine et le ton étant ainsi déterminés, je me mis à la recherche, par la voie de l'induction ordinaire, de quelque curiosité artistique et piquante, qui me pût servir comme de clef dans la construction du poëme, — de quelque pivot sur lequel pût tourner toute la machine. Méditant soigneusement sur tous les effets d'art connus, ou plus proprement sur tous moyens d'*effet*, le mot étant entendu dans le sens scénique, je ne pouvais m'empêcher de voir immédiatement qu'aucun n'avait été plus générale-

ment employé que celui du *refrain*. L'universalité de son emploi suffisait pour me convaincre de sa valeur intrinsèque et m'épargnait la nécessité de le soumettre à l'analyse. Je ne le considérai toutefois qu'en tant que susceptible de perfectionnement, et je vis bientôt qu'il était encore dans un état primitif. Tel qu'on en use communément, le refrain non-seulement est limité aux vers lyriques; mais encore la vigueur de l'impression qu'il doit produire dépend de la puissance de la monotonie dans le son et dans la pensée. Le plaisir est tiré uniquement de la sensation d'identité, de répétition. Je résolus de varier l'effet, pour l'augmenter, en restant généralement fidèle à la monotonie du son, pendant que j'altérerais continuellement celle de la pensée; c'est-à-dire que je me promis de produire une série continue d'effets nouveaux par une série d'applications variées du refrain, le refrain en lui-même restant presque toujours semblable.

Ces points établis, je m'inquiétai ensuite de la *nature* de mon refrain. Puisque l'application en devait être fréquemment variée, il est clair que ce refrain devait lui-même être bref; car il y aurait eu une insurmontable difficulté à varier fréquemment les applications d'une phrase un peu longue. La facilité de variation serait naturellement en proportion de la brièveté de la phrase. Cela me conduisit tout de suite à prendre un mot unique comme le meilleur refrain.

Alors s'agita la question relative au *caractère* de ce mot. Ayant arrêté dans mon esprit qu'il y aurait un

frain, la division du poëme en stances apparaissait comme un corollaire nécessaire, le refrain formant la conclusion de chaque stance. Que cette conclusion, cette chute, pour avoir de la force, dût nécessairement être sonore et susceptible d'une emphase prolongée, cela n'admettait pas le doute, et ces considérations me menèrent inévitablement à l'*o* long, comme étant la voyelle la plus sonore, associé à l'*r*, comme étant la consonne la plus vigoureuse.

Le son du refrain étant bien déterminé, il devenait nécessaire de choisir un mot qui renfermât ce son, et qui, en même temps, fût dans le plus complet accord possible avec cette mélancolie que j'avais adoptée comme ton général du poëme. Dans une pareille enquête, il eût été absolument impossible de ne pas tomber sur le mot *nevermore, — jamais plus.* En réalité, il fut le premier qui se présenta à son esprit.

Le *desideratum* suivant fut : Quel sera le prétexte pour l'usage continu du mot unique *jamais plus?* Observant la difficulté que j'éprouvais à trouver une raison plausible et suffisante pour cette répétition continue, je ne manquai pas d'apercevoir que cette difficulté surgissait uniquement de l'idée préconçue que ce mot, si opiniâtrément et monotonément répété, devait être proféré par un être *humain;* qu'en somme la difficulté consistait à concilier cette monotonie avec l'exercice de la raison dans la créature chargée de répéter le mot. Alors se dressa tout de suite l'idée d'une créature non raisonnable et cependant douée de parole, et très-natu-

rellement un perroquet se présenta d'abord; mais il fut immédiatement dépossédé par un corbeau, celui-ci étant également doué de parole et infiniment plus en accord avec le *ton* voulu.

J'étais donc enfin arrivé à la conception d'un corbeau, — le corbeau, oiseau de mauvais augure! — répétant opiniâtrément le mot *Jamais plus* à la fin de chaque stance dans un poëme d'un ton mélancolique et d'une longueur d'environ cent vers. Alors, ne perdant jamais de vue le superlatif ou la perfection dans tous les points, je me demandai : De tous les sujets mélancoliques, quel est *le plus* mélancolique selon l'intelligence *universelle* de l'humanité ? — La Mort, réponse inévitable. — Et quand, me dis-je, ce sujet, le plus mélancolique de tous, est-il le plus poétique ? — D'après ce que j'ai déjà expliqué assez amplement, on peut facilement deviner la réponse : — C'est quand il s'allie intimement à la Beauté. Donc, la *mort* d'une *belle femme* est incontestablement le plus poétique sujet du monde, et il est également hors de doute que la bouche la mieux choisie pour développer un pareil thème est celle d'un amant privé de son trésor.

J'avais dès lors à combiner ces deux idées : un amant pleurant sa maîtresse défunte, et un corbeau répétant continuellement le mot *Jamais plus*. Il fallait les combiner, et avoir toujours présent à mon esprit le dessein de varier à chaque fois l'application du mot répété; mais le seul moyen possible pour une pareille combinaison était d'imaginer un corbeau se servant du mot

dont il s'agit pour répondre aux questions de l'amant. Et ce fut alors que je vis tout de suite toute la facilité qui m'était offerte pour l'effet auquel mon poëme était suspendu, c'est-à-dire l'effet à produire par la variété dans l'application du refrain. Je vis que je pouvais faire prononcer la première question par l'amant, — la première à laquelle le corbeau devait répondre : *Jamais plus ;* — que je pouvais faire de la première question une espèce de lieu commun, — de la seconde quelque chose de moins commun, — de la troisième quelque chose de moins commun encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'amant, à la longue tiré de sa nonchalance par le caractère mélancolique du mot, par sa fréquente répétition, et par le souvenir de la réputation sinistre de l'oiseau qui le prononce, se trouvât agité par une excitation superstitieuse et lançât follement des questions d'un caractère tout différent, des questions passionnément intéressantes pour son cœur ; — questions faites moitié dans un sentiment de superstition, et moitié dans ce désespoir singulier qui puise une volupté dans sa torture ; — non pas seulement parce que l'amant croit au caractère prophétique ou démoniaque de l'oiseau (qui, la raison le lui démontre, ne fait que répéter une leçon apprise par routine), mais parce qu'il éprouve une volupté frénétique à formuler ainsi ses questions et à recevoir du *Jamais plus* toujours attendu une blessure répétée d'autant plus délicieuse qu'elle est plus insupportable. Voyant donc cette facilité qui m'était offerte, ou, pour mieux dire, qui

s'imposait à moi dans le progrès de ma construction, j'arrêtai d'abord la question finale, la question suprême à laquelle le *Jamais plus* devait, en dernier lieu, servir de réponse, — cette question à laquelle le *Jamais plus* fait la réplique la plus désespérée, la plus pleine de douleur et d'horreur qui se puisse concevoir.

Ici donc, je puis dire que mon poëme avait trouvé son commencement, — par la fin, comme devraient commencer tous les ouvrages d'art, — car ce fut alors, juste à ce point de mes considérations préparatoires, que, pour la première fois, je posai la plume sur le papier pour composer la stance suivante :

« Prophète! — dis-je, — être de malheur! oiseau ou démon! toujours prophète! par ce ciel tendu sur nos têtes, par ce Dieu que tous deux nous adorons, dis à cette âme chargée de douleur si, dans le Paradis lointain, elle pourra embrasser une fille sainte que les anges nomment Lénore, embrasser une précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore. » Le corbeau dit : « Jamais plus! »

Ce fut alors seulement que je composai cette stance, d'abord pour établir le degré suprême et pouvoir ainsi, plus à mon aise, varier et graduer, selon leur sérieux et leur importance, les questions précédentes de l'amant, et, en second lieu, pour arrêter définitivement le rhythme, le mètre, la longueur et l'arrangement général de la stance, ainsi que graduer les stances qui devaient précéder, de façon qu'aucune ne pût surpasser cette dernière par son effet rhythmique. Si j'a-

vais été assez imprudent, dans le travail de composition qui devait suivre, pour construire des stances plus vigoureuses, *je me serais appliqué, délibérément et sans scrupule, à les affaiblir*, de manière à ne pas contrarier l'effet du *crescendo*.

Je pourrais aussi bien placer ici quelques mots sur la versification. Mon premier but était (comme toujours) l'originalité. Jusqu'à quel point la question de l'originalité en versification a été négligée, c'est une des choses du monde les plus inexplicables. En admettant qu'il y ait peu de variété possible dans le rhythme pur, toujours est-il évident que les variétés possibles de mètre et de stance sont absolument infinies, — et toutefois, pendant des siècles, aucun homme n'a jamais fait, en versification, ou même n'a jamais paru vouloir faire quoi que ce soit d'original. Le fait est que l'originalité (excepté dans des esprits d'une force tout à fait insolite) n'est nullement, comme quelques-uns le supposent, une affaire d'instinct ou d'intuition. Généralement, pour la trouver, il faut la chercher laborieusement, et, bien qu'elle soit un mérite positif du rang le plus élevé, c'est moins l'esprit d'invention que l'esprit de négation qui nous fournit les moyens de l'atteindre.

Il va sans dire que je ne prétends à aucune originalité dans le rhythme ou dans le mètre du *Corbeau*. Le premier est trochaïque; le second se compose d'un vers octomètre acatalectique, alternant avec un heptamètre catalectique, — qui, répété, devient refrain au

cinquième vers, — et se termine par un tétramètre catalectique. Pour parler sans pédanterie, les pieds employés, qui sont des trochées, consistent en une syllabe longue suivie d'une brève ; le premier vers de la stance est fait de huit pieds de cette nature; le second de sept et demi; le troisième, de huit; le quatrième, de sept et demi; le cinquième, de sept et demi également; le sixième, de trois et demi. Or, chacun de ces vers, pris isolément, a déjà été employé, et toute l'originalité du *Corbeau* consiste à les avoir combinés dans la même stance; rien de ce qui peut ressembler, même de loin, à cette combinaison. n'a été tenté jusqu'à présent. L'effet de cette combinaison originale est augmenté par quelques autres effets inusités et absolument nouveaux, tirés d'une application plus étendue de la rime et de l'altération.

Le point suivant à considérer était le moyen de mettre en communication l'amant et le corbeau, et le premier degré de cette question était naturellement le *lieu*. Il semblerait que l'idée qui doit, en ce cas, se présenter d'elle-même, est une forêt ou une plaine ; mais il m'a toujours paru qu'un espace étroit et resserré est absolument nécessaire pour l'effet d'un incident isolé; il lui donne l'énergie qu'un cadre ajoute à une peinture. Il a cet avantage moral incontestable de concentrer l'attention dans un petit espace, et cet avantage, cela va sans dire, ne doit pas être confondu avec celui qu'on peut tirer de la simple unité de lieu.

Je résolus donc de placer l'amant dans sa chambre,

— dans une chambre sanctifiée pour lui par les souvenirs de celle qui y a vécu. La chambre est représentée comme richement meublée, — et cela est en vue de satisfaire aux idées que j'ai déjà expliquées au sujet de la Beauté, comme étant la seule véritable thèse de la Poésie.

Le lieu ainsi déterminé, il fallait maintenant introduire l'oiseau, et l'idée de le faire entrer par la fenêtre était inévitable. Que l'amant suppose, d'abord, que le battement des ailes de l'oiseau contre le volet est un coup frappé à sa porte, c'est une idée qui est née de mon désir d'accroître, en la faisant attendre, la curiosité du lecteur, et aussi de placer l'effet incidentel de la porte ouverte toute grande par l'amant, qui ne trouve que ténèbres, et qui dès lors peut adopter, en partie, l'idée fantastique que c'est l'esprit de sa maîtresse qui est venu frapper à sa porte.

J'ai fait la nuit tempêtueuse, d'abord pour expliquer ce corbeau cherchant l'hospitalité, ensuite pour créer l'effet du contraste avec la tranquillité matérielle de la chambre.

De même j'ai fait aborder l'oiseau sur le buste de Pallas pour créer le contraste entre le marbre et le plumage; on devine que l'idée du buste a été suggérée uniquement par l'oiseau; le buste de *Pallas* a été choisi d'abord à cause de son rapport intime avec l'érudition de l'amant, et ensuite à cause de la sonorité même du mot Pallas.

Vers le milieu du poëme, j'ai également profité de la

force du contraste dans le but de creuser l'impression finale. Ainsi j'ai donné à l'entrée du corbeau une allure fantastique, approchant même du comique, autant du moins que le sujet le pouvait admettre. Il entre *avec un tumultueux battement d'ailes.*

« *Il ne fit pas la moindre révérence;* il ne s'arrêta pas, il n'hésita pas une minute; mais, *avec la mine d'un lord ou d'une lady*, il se percha au-dessus de la porte de ma chambre... »

Dans les deux stances qui suivent, le dessein devient même plus manifeste :

« Alors, cet oiseau d'ébène, *par la gravité de son maintien et la sévérité de sa physionomie*, induisant ma triste imagination à sourire : « Bien que ta tête, — lui dis-je, — soit *sans huppe et sans cimier*, tu n'es certes pas un poltron, lugubre et ancien corbeau, voyageur parti des rivages de la nuit. Dis-moi quel est ton nom seigneurial aux rivages de la nuit plutonienne! » Le corbeau dit : « Jamais plus! »

« Je fus émerveillé que *ce disgracieux volatile* entendît si facilement la parole, bien que sa réponse n'eût pas un bien grand sens et ne me fût pas d'un grand secours : car nous devons convenir que jamais *il ne fut donné* à un homme vivant *de voir un oiseau au-dessus de la porte de sa chambre, un oiseau ou une bête sur un buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre,* se nommant d'un nom tel que *Jamais plus.* »

Ayant ainsi préparé l'effet du dénoûment, j'abandonne immédiatement le ton fantastique pour celui du sérieux le plus profond : ce changement de ton commence avec le premier vers de la stance qui suit la dernière citée :

« Mais le corbeau, perché solitairement sur le buste placide, ne proféra, » etc.

A partir de cet instant, l'amant ne plaisante plus; il ne voit même plus rien de fantastique dans la conduite de l'oiseau. Il parle de lui comme d'un *triste, disgracieux, sinistre, maigre et augural oiseau des anciens jours*, et il sent les *yeux ardents* qui le brûlent *jusqu'au fond du cœur.* Cette évolution de pensée, cette imagination dans l'amant, a pour but d'en préparer une analogue dans le lecteur, d'amener l'esprit dans une situation favorable pour le *dénoûment,* qui maintenant va venir aussi rapidement et aussi *directement* que possible.

Avec le dénoûment proprement dit, exprimé par le *Jamais plus* du corbeau, réponse lancée à la question finale de l'amant, — s'il retrouvera sa maîtresse dans un autre monde, — le poëme, dans sa phase la plus claire, la plus naturelle, celle d'un simple récit, peut être considéré comme fini. Jusqu'à présent, chaque chose est restée dans les limites de l'explicable, du réel. Un corbeau a appris par routine le seul mot *Jamais plus*, et, ayant échappé à la surveillance de son propriétaire,

est réduit, à minuit, par la violence de la tempête, à demander un refuge à une fenêtre où brille encore une lumière, la fenêtre d'un étudiant plongé à moitié dans ses livres, à moitié dans les souvenirs d'une bien-aimée défunte. La fenêtre étant ouverte au battement des ailes de l'oiseau, celui-ci va se percher sur l'endroit le plus convenable hors de la portée immédiate de l'étudiant, qui, s'amusant de l'incident et de la bizarre conduite du visiteur, lui demande son nom en manière de plaisanterie et sans s'attendre à une réponse. Le corbeau, interrogé, répond par son mot habituel *Jamais plus,* — mot qui trouve immédiatement un écho mélancolique dans le cœur de l'étudiant; et celui-ci, exprimant tout haut les pensées qui lui sont suggérées par la circonstance, est frappé de nouveau par la répétition du *Jamais plus.* L'étudiant se livre aux conjectures que lui inspire le cas présent; mais il est poussé bientôt par l'ardeur du cœur humain à se torturer soi-même, et aussi, par une sorte de superstition, à proposer à l'oiseau des questions choisies de telle sorte que la réponse attendue, l'intolérable *Jamais plus,* doit lui apporter, à lui, l'amant solitaire, la plus affreuse moisson de douleurs. C'est dans cet amour du cœur pour sa torture, poussé à la dernière limite, que le récit, dans ce que j'ai appelé sa première phase, sa phase naturelle, trouve sa conclusion naturelle, et jusqu'ici rien ne s'est montré qui dépasse les limites de la réalité.

Mais, dans des sujets manœuvrés de cette façon, avec quelque habileté qu'ils le soient, avec quelque luxe

d'incidents qu'on le suppose, il y a toujours une certaine âpreté, une nudité qui choque un œil d'artiste. Deux choses sont éternellement requises : l'une, une certaine somme de complexité, ou, plus proprement, de combinaison ; l'autre, une certaine quantité d'esprit suggestif, quelque chose comme un courant souterrain de pensée, non visible, indéfini. C'est cette dernière qualité qui donne à un ouvrage d'art cet air opulent, cette apparence *cossue* (pour tirer de la conversation journalière un terme efficace), que nous avons trop souvent la sottise de confondre avec l'*idéal*. C'est l'*excès* dans l'expression du *sens* qui ne doit être qu'*insinué*, c'est la manie de faire, du courant souterrain d'une œuvre, le courant visible et supérieur, qui change en prose, et en prose de la plus plate espèce, la prétendue poésie des soi-disant transcendantalistes.

Fort de ces opinions, j'ajoutai les deux stances qui ferment le poëme, leur qualité suggestive étant destinée à pénétrer tout le récit qui les précède. Le courant souterrain de la pensée se laisse voir pour la première fois dans ces vers :

« Arrache ton bec *de mon cœur*, et précipite ton spectre loin de ma porte ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

On remarquera que les mots *de mon cœur* renferment la première expression métaphorique du poème, Ces mots, avec la réponse *Jamais plus*, disposent l'es-

prit à chercher un sens moral dans tout le récit développé antérieurement. Le lecteur commence dès lors à considérer le corbeau comme emblématique; — mais ce n'est que juste au dernier vers de la dernière stance qu'il lui est permis de voir distinctement l'intention de faire du corbeau le symbole du *souvenir funèbre et éternel :*

« Et le corbeau, immuable, est toujours installé, toujours installé sur le buste pâle de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre, et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve; et la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher; et mon âme, *hors du cercle de cette ombre* qui gît flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, — jamais plus! »

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 9234-8-10.